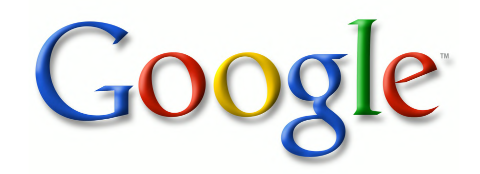
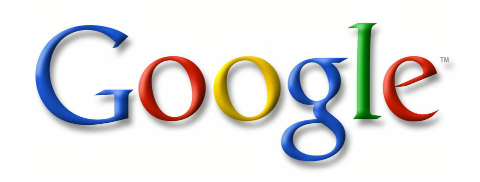



Google







LA GAULE

POÉTIQUE.

1.



)ENTU. — DELAUNAY, Libraires, Palais-Royal.
}OHAIRE, Boulevard des Italiens.
'.-H. KRABBE, 12-14, rue de Bussy.

LAGNY. — Imprimerie d'A. LE BOYER, Cie.

LA
GAULE
POÉTIQUE

PAR

M. DE MARCHANGY;

5e ÉDITION,

PUBLIÉE SUR LES NOTES ET LES CORRECTIONS
LAISSÉES PAR L'AUTEUR.

1.

Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

1834.

AVIS

DES ÉDITEURS

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

Depuis la publication de la Gaule poétique, l'auteur, dévoué à de graves fonctions et s'occupant de travaux importans, avait en quelque sorte oublié le premier fruit de ses veilles : nous n'avons obtenu qu'avec peine le droit de publier cette édition nouvelle ; M. de Marchangy opposait à notre desir ce qu'il appelle les

imperfections d'une œuvre prématurée : mais quels que soient les défauts auxquels la froide critique pourrait reconnaître la jeunesse de l'auteur, la Gaule poétique n'en a pas moins la gloire d'avoir popularisé l'histoire de France qu'auparavant d'injustes préjugés repoussaient loin des muses qui égaraient leurs tributs sur l'autel des patries étrangères.

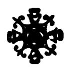
M. de Marchangy a entrepris le premier de la venger d'une semblable apostasie ; la poésie, les beaux-arts ont puisé des inspirations aux sources nationales qu'il leur ouvrit en abondance, et maintenant les plus belles entreprises typographiques s'appliquent à remettre en lumière les chroniques, les mémoires du temps passé et tout ce qui nous apprend à mieux connaître des âges trop longtemps dédaignés.

Cette heureuse révolution qui réconcilie les arts, la poésie et l'éloquence avec les fastes français, n'a pas seulement des résultats littéraires. Les mœurs et l'esprit public doivent y gagner davantage encore; le souvenir de nos vieux siècles réveille le respect des coutumes et des croyances : il nous ramène aux tombeaux de nos pères et aux monumens de leur gloire.

C'est ce double mérite qui a valu à la Gaule poétique un succès général et qui fait retrouver jusque dans les loisirs d'un magistrat le desir d'être utile à son pays. Trois éditions se sont écoulées au milieu des évènemens les moins favorables aux lettres, car ces trois éditions parurent, l'une lors de la retraite de Moscou, l'autre pendant la campagne de 1814, et la troisième durant les cent

jours. Si l'attention, quoique distraite par ces grands spectacles politiques, a cependant accueilli vivement cet ouvrage, on doit espérer qu'elle saura mieux le goûter encore maintenant qu'une paix profonde favorise les études historiques et littéraires.

1825.



AVIS

DE L'ÉDITEUR

DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

Nous avons cru devoir réimprimer l'avis des éditeurs de la 4ᵉ édition, parce que, résumé fidèle des inspirations et du noble but de l'auteur, développement raisonné des causes qui doivent as-

surer la durée de l'ouvrage, cet avis a énoncé ainsi d'avance, et nos opinions et nos espérances; il nous paraît donc superflu de renouveler aujourd'hui l'apologie d'un livre classé depuis longtemps, et que d'ailleurs quatre éditions recommandent bien mieux à la constante bienveillance du public, que d'élogieuses amplifications.



LA

GAULE POÉTIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

[redacted]

[redacted]

PREMIER RÉCIT.

Le principal objet de la Gaule Poétique est de répandre un jour moins douteux sur les antiquités de notre histoire ; d'explorer dans ses nombreux détails, la vie privée de nos devanciers ; d'interroger les débris de leurs législations primitives et barbares, de leurs cultes sauvages et de leurs institutions féodales, guerrières, superstitieuses, chevaleresques et galantes ; d'extraire enfin du moyen âge, comme d'une mine féconde et trop peu connue, des trésors qu'apprécieront égale-

ment le poète, l'annaliste, le législateur et l'archéologue.

Cet ouvrage n'est point une Histoire de France, mais on y trouvera des recherches sur les parties intéressantes de cette histoire. Si parfois le style y paraît revêtu de couleurs plus brillantes que ne l'exigent de simples dissertations, faudra-t-il blâmer l'innocent artifice de l'écrivain, qui souhaite rendre l'érudition moins rebutante pour la plupart des lecteurs, et par-là faciliter aux Français la culture de leurs propres domaines?

Jusqu'à présent on n'a cru voir dans les chroniques françaises que des évènemens obscurs et des fables grossières peu propres aux conceptions poétiques; mais une étude plus profonde saurait y trouver en grand nombre des germes précieux qui n'attendent pour éclore que la volonté du génie.

Notre histoire, sous le voile épais, à peine soulevé jusqu'à nos jours, recèle une beauté vierge encore et des graces ignorées. Sous quels traits intéressans, sous quels divers at-

tributs la poésie et la peinture, dont le privilège est de tout animer, ne pourraient-elles point représenter la France?

Tantôt on la verrait, intrépide amazone, portant la hache du Sicambre, les bracelets du Celte, la lance des paladins, l'éperon d'or, le faucon, et le cor retentissant des nobles et des châtelains.

Tantôt, errante pèlerine, revenant des lieux sacrés avec le rosaire des ermites, le bourdon, l'écharpe brodée par les jouvencelles, la harpe du troubadour et la cithare des romanciers.

Tantôt, puissante fée, couronnée de la verveine dont les prophétesses des Germains et des Gaulois ceignaient leur front, ou de la fleur du genêt que les nécromans allaient cueillir dans l'antique Neustrie; armée de la baguette des enchanteurs, de l'anneau merveilleux, de la coupe aux philtres magiques; transportée sur un char aérien, et telle qu'apparurent à nos crédules aïeux les Oberon, les Vivian, les Morgane et les Mélusine.

Mais plus souvent encore on la verrait, auguste divinité, élevée sur un trône dont les étrangers mêmes ont reconnu la prééminence sur tous les autres [1], et recevant les productions du génie, les vœux, les sermens, les sacrifices d'une foule de héros fiers de répandre leur sang et de mourir pour elle. A son autel sont suspendus les oriflammes de Clovis, les faisceaux que Charlemagne rapporta du Capitole, les bannières des Louis et des Philippe, le panache blanc de Henri IV, et les épées des Duguesclin, des Nemours, des Bayard, des Condé, des Turenne, des Catinat, des Villars. Parmi ces trophées éclate son vaste bouclier, que parent les armoiries de cent familles illustres, les couleurs, les chiffres et les devises des chevaliers

[1] *Voyez*, sur cette prééminence, Thomas Campeggio, *de Authoritate sacrorum conciliorum*, c. 16. — André d'Isernia, c. 1, tit. *de Vassalo decrepitæ ætatis*. — Boniface de Vitalis, *Préf. sur les Clémentines*. — Froissart, v. 4, c. 52, 67 et 78. — Monstrelet, Chron. l. 1, c. 42. — Grégoire VII, lettre à Roderic, évêq. de Châlons. — Preuves de l'Histoire de Savoie, p. 244 et 245.

et des bannerets. Autour de ces nobles écussons s'entrelacent les rameaux du chêne qu'adoraient nos druides ; l'olivier que les Phocéens transplantèrent sur nos rivages ; le peuplier d'Italie, emblème des colonies romaines dans les Gaules ; les palmes de l'Idumée et les lis purs et glorieux : sur ces images symboliques la galanterie et les amours effeuillent les roses cueillies dans les voluptueux bosquets d'Anet, de Blois et de Versailles.

Il n'est pas une époque dans notre histoire qui ne puisse offrir aux beaux-arts des sujets dignes de les inspirer.

Si l'on parcourt rapidement nos fastes, on verra d'abord les Gaulois fonder de grands royaumes dans l'Italie et dans l'Asie, qui à leur tour élèvent parmi nous des cités célèbres ; on verra un nouveau peuple, échappé des forêts du Nord, signaler par mille exploits une audace intrépide. Toute la nuit de ces premiers siècles étincèle de faits éclatans.

Bientôt les murs de Cambrai et de Tours

ont vu briller l'aurore de notre monarchie : le ciel confie la garde de Lutèce à une simple bergère, qui détourne avec sa houlette la grande armée d'Attila ; Clovis s'élève, et vingt rois disparaissent ; la Gaule entière est saluée du beau nom de France ; un miracle convertit le monarque idolâtre, et l'Éternel, s'intéressant à nos drapeaux, se montre le dieu des victoires comme au temps des Moïse et des Josué.

Mais sous le règne des Clotaire et des Chilpéric, la France n'est qu'une plaie, et la muse de Sophocle et d'Euripide oublie les murs de Thèbes et d'Argos, pour rêver sur les bords de la Seine à de tragiques souvenirs : un père a besoin de bouclier devant l'épée de son fils [1], et le soleil refuse sa lumière à de nouveaux Pélopides ; des femmes ardentes à régner, se font un sceptre du poignard [2], le jeune héritier du trône est retrouvé dans

[1] Greg. Turon. *Hist.*, l. 4, c. 16.

[2] *Gest. Franc.*, c. 32 et seq. — Fredegaire, *Epist.*, c. 17 et seq. — Greg. Tur., *Hist.*, l. 5 et seq.

les filets du pêcheur, et de nombreux phénomènes ont consterné la terre.

Après cette époque horrible, mais poétique, s'avancent indolemment, du trône au cloître et du cloître au tombeau, ces rois qui n'ont pas régné, ces vains simulacres qu'un maire proclame avec ironie, et que leurs sujets ignorent.

Lasse d'un tel repos, la France se réveille, et bientôt se couronne des lauriers que lui apportent Charles Martel, Pépin et Charlemagne; elle entonne l'hymne de Roland et les chants que recueille Éginhard; ivre de sa gloire, elle reçoit les armes brisées des Sarrasins et des Saxons, la couronne de fer que la belle Teudelinde ceignit au roi des Lombards son époux, l'étendard de Rome, le bandeau impérial des Césars, les sceptres de la Germanie, les clefs du sépulcre de Jérusalem et les hommages d'Alphonse, d'Irène, d'Aaroun et de Nicéphore[1].

[1] Eginh., *Vit. Carol. magn.* — *Annal. Metenses.*

Mais un grand deuil succède à une grande splendeur, et du fond du Nord les enfans d'Odin, guidés par leurs valkiries et leurs scaldes, apportent sur nos rivages la guerre et l'idolâtrie.

A la lueur du météore, les pieux cénobites et les vierges chrétiennes s'enfoncent dans les arrières solitudes, pour dérober aux sacrilèges invasions de ces barbares la cendre prophétique des saints et des fondateurs. Des miracles, des phénomènes solennisent, dans l'esprit des peuples, ces translations mémorables qui inspirent aux harpes latines leurs derniers concerts.

Au milieu des discordes et des troubles civils, deux gracieux et jeunes princes règnent ensemble comme deux lis sur une seule tige ; tendres frères qu'un trône même ne put désunir, et que la mort n'a pas séparés.

Cependant la chevalerie a reçu des mains de la Beauté le haubert, les panaches flottans, les armes invincibles, et la Beauté lui doit à son tour un culte professé par la bravoure et

la courtoisie. Que la Grèce ne vante plus ses fabuleux Argonautes, et ses Alcide, et ses Thésée; une race de héros effaçant tous leurs exploits se consacre à la défense de la faiblesse et du malheur. Des aventures inouies, des faits d'armes prodigieux, des tournois aussi beaux que les jeux d'Olympie; tout ce que la valeur, tout ce que l'amour peuvent enfanter de plus merveilleux, se trouve dans cette partie de notre histoire.

Mais à la voix de l'Ermite, qui s'échappe tout inspiré du désert, nos guerriers marchent à la délivrance du tombeau sacré, les tentes de France s'élèvent près du sycomore et du palmier de la Syrie, l'histoire s'assied sur les rives saintes du Cédron et du Jourdain; l'Orient, brillant et policé, enchante nos héros qui reviennent dans l'Europe ténébreuse avec les flambeaux des sciences et des arts.

De charmans concerts ont ravi l'Occitanie et la Provence. Des générations d'Amphions et d'Orphées se rendent sous les rameaux du mélèze et du térébinthe, où siége la cour souve-

raine que préside la Beauté, et lui font entendre la ballade et les plaidoyers d'amour. Non, jamais la flûte des bergers du Ménale et du Sténiclare ne soupira de plus doux airs que la lyre de ces poètes amans, de ces poètes guerriers, qui, des bords parfumés de la Durance, se répandent de toutes parts et charment le palais des rois et les salles des barons et des châtelains.

La langue française voit les romanciers couvrir de fleurs son berceau; elle en sort avec les graces de l'enfance; ses paroles simples et naïves donnent un air de candeur à tous les sentimens qu'elle exprime. Bientôt, par la seule puissance de ses charmes, elle règne dans vingt pays divers[1]. Pour elle, l'Angleterre, l'Ecosse, la Sicile, la Calabre, l'Espagne, négligent leur propre idiôme. La Grèce et le duché d'Athènes

[1] Du Cange, *Gloss. lat.* præf. nos xviij-xx. — Hist. littér. de la France, t. 4, p. 111, 279, 284. — t. 6, p. 112, 113. — Muratori, *Rerum Italic. Scrip.* t. 5, p. 255, et t. 7, p. 322. — Bonamy, Acad. des Inscrip., t. 23, p. 150.

se consolent, en l'écoutant, de ne plus ouïr l'harmonieux langage des Hellènes [1].

Cependant la France accomplit ses destins, elle multiplie les exploits et les actions illustres; mais c'est dans les revers que paraît surtout sa grandeur. Qui oserait reprocher à nos pères les journées de la Massoure, de Crécy, de Pavie? Fatales journées où, moins braves, ils eussent été vainqueurs, où leur courage mérita le triomphe dont les priva leur impétuosité! C'est ici qu'on admire Saint-Louis, captif des Sarrasins qui respectent ses vertus, brisent ses fers, lui demandent la paix, et veulent le proclamer leur souverain. Le roi Jean court prendre la place d'un otage infidèle, en s'écriant « que, si la bonne foi était perdue, il « faudrait la chercher dans le cœur des rois. » François I[er] rassure son pays en lui apprenant « que tout est perdu hormis l'honneur. »

Il est bien doux, bien consolant, de voir la

[1] Hist. litt. de la France, t. 4, p. 279. — Roquefort, de l'Etat de la poésie franç., dans les 12e et 13e siècles, ch. 3, p. 56 et suiv.

patrie, toujours habile à relever ses ruines, faire éclore de son malheur même un germe de prospérité!

Comme pour consoler des règnes désastreux de ces successeurs de Philippe-le-Bel, apparaît, comme l'arc-en-ciel après l'orage, le règne pacifique de Charles V, « qui ne trouvait les rois heu« reux que parce qu'ils peuvent faire le bien. »

Quand plus tard le royaume surpris et découragé fut envahi par les Anglais, une jeune vierge leva contre eux sa lance et les fit disparaître.

A l'ombrageux, au despote Louis XI, qui vivait inaccessible dans le fond de son château de Plessis-les-Tours, on voit succéder le courtois, l'affable Charles VIII, mêlant des fêtes aux victoires, rapportant des rives de Parthénope soumise, des plantes et des fruits inconnus à la France qui bénit ses fertiles trophées.

Consolant ses sujets des sanglantes horreurs de la Saint-Barthélemy et des égaremens d'une ligue insensée, arrive ce Henri IV qui laissa tant de souvenirs attendrissans à la ta-

ble du pauvre et à la cabane du charbonnier.

Les troubles de la Fronde, le deuil et les misères de la cour, font place à Louis XIV! à Louis-le-Grand! cette majesté des rois, réalisant dans Versailles les fables de l'Olympe, les féeries d'Armide et d'Alcide! magnifique souverain dont Homère et Phidias eussent fait leur grand Jupiter, en le voyant entouré de cent génies immortels qu'inspiraient son sourire fécond et ses regards puissans.

Enfin après les années honteuses d'une révolution, où la terreur, le carnage, la famine et tous les fléaux creusaient l'effrayant tombeau de la France, on voit luire l'aurore, qui, dissipant tant de nuages, enfante un astre de victoire: la patrie refleurit à son éclat, et, sous les arcs de triomphe qui consacrent les exploits de nos guerriers, entre dans nos remparts étonnés l'héritage de Rome et d'Athènes.

Ah! gloire et honneur au pays que n'a point abaissé l'infortune, et qui n'a jamais désespéré de son salut! Gloire et honneur au pays de la vaillance, de l'esprit, de la politesse, des ver-

tus hospitalières ! au pays qu'ont défendu tant de héros, qu'ont embelli de si grands talens!

Vous donc, poètes et artistes citoyens, que l'amour de votre pays échauffe de son feu sacré, saisissez la lyre, le ciseau, la palette, et daignez me suivre dans les nouveaux sentiers que j'essaie de vous frayer : nous nous arrêterons ensemble sous les chênes divinisés où les antiques Semnothées accomplissaient leurs mystères, dans ces camps nombreux que les Gaulois et les Francs ont dressés en face de tant de nations différentes d'origine, de mœurs, de coutumes; dans les fêtes et les cours plénières de nos monarques, dans les joutes et les carrousels de nos paladins; nous parcourrons les cloîtres du cénobite, la grotte du solitaire, les sombres églises, les manoirs féodaux, les castels hospitaliers où les pèlerins, les preux, les écuyers, les pages, les damoiseaux contaient leurs aventures de guerre et d'amour à la lueur des brasiers. Vous apprendrez les faits célèbres, les grandes vertus, les grands crimes, les usages curieux, les fables nationales,

les mœurs simples, la vie privée de nos aïeux; alors, étonnés de tant de poétiques richesses, vous consacrerez désormais vos veilles à célébrer une histoire trop long-temps méconnue, trop long-temps dédaignée.

Si j'ose marcher avec vous dans cette lice glorieuse, où le mérite seul a droit de porter ses pas, ce n'est point que je prétende vous donner des leçons et des exemples; ce n'est point que j'aspire aux palmes dues à ceux qui sauront dignement raconter tant de merveilles; mais le berger qui vit obscur dans les vallons solitaires, conduit quelquefois le conquérant à travers les routes inconnues, et le mène jusqu'au champ d'honneur où l'attend la victoire.

Les Gaulois.

Rarement une pure lumière éclaire les origines; il en est des époques éloignées comme de ces horizons vaporeux qui se confondent avec les nuages.

De-là toutes les illusions qui entourent l'enfance de notre histoire; de-là cette origine merveilleuse qui fait venir les Gaulois des rives du Scamandre et du Simoïs, et dont le prestige, nous alliant aux Hector, aux Énée, trouve des titres de famille dans les chants d'Homère et de Virgile[1]. De-là ces origines

[1] Amm. Marcellin., l. 13, c. 9. — Dom Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 1, préface.

plus chimériques encore, qui signalent dans nos aïeux ou les enfans du dieu de la nuit [1], ou les neveux d'un fils de Noé [2], Callimaque, dans son hymne à Délos, prédit aux Grecs l'arrivée des Gaulois qu'il fait descendre des Titans.

Il fut jadis un peuple connu sous le nom de Celtes : sa source est cachée dans la nuit des siècles ; les histoires les plus anciennes le trouvent déjà avancé dans sa renommée et remplissant de ses tribus guerrières l'Europe et une partie de l'Asie [3].

Le savant qui voit des mots celtiques dans toutes les langues mortes et vivantes [4], res-

[1] Cæsar, *de Bello Gallico*, l. 6, c. 18.

[2] Isidor., *Orig.*, l. 9, c. 2.—Eustache d'Antioche, *Comment. in Herac.* 10, 51. — Josèphe, *Ant. jud.*, *l.* 1, c. 1.—S. Jérôm. *Quœst. hebr. in Genes.*

[3] Schœpflin., *Vindic. celt.* — Pelloutier, Hist. des Celtes. — Cluvier, *Germ. Antiq.*, p. 16. — Spener, *Not. Germ. Antiq.*, l. 3.—Avent. *Annal. Boior.*

[4] Hotman., *Franco-Gallia*, c. 2.—Pezron, lieu cité. —Duclos, Mém. de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres, t. 15, p. 563. — Wachter, *Gloss. Germ.* — Boxhorn, de

semble au voyageur qui, remarquant des coquillages sur les montagnes de tous les pays, croit que la mer roula ses ondes sur leurs sommets.

Les Gaulois étaient Celtes, on a même soutenu que tous les Celtes n'étaient que des Gaulois [1].

Notre contrée fut le berceau de vingt nations. Deux de ses princes, les jeunes Bellovèse et Sigovèse, neveux d'Ambigat, roi du centre de la Gaule, fatigués d'un long repos, entraînent sous leurs enseignes trois cent mille braves, l'élite d'une jeunesse courageuse et impatiente de périls et d'aventures. Ce fut vers le temps où les Mèdes régnaient en Orient, où les Hébreux captifs gémissaient sous les saules de l'Euphrate, et peu avant que Solon donnât

Orig. Gall., l. 1. — Latour d'Auvergne, Orig. Gauloises. — *Voyez* aussi les ouvrages de Bullet, de Le Brigant, Leibnitz, de Shaw.

[1] Cæsar, *de Bello Gallico*, l. 1, c. 1. — Strabo, 4. — Dion. Hal. *Rom. Ant.*, l. 1, p. 60. — Polyb., l. 11, p. 141. — Diod. Sicul., l. 5, c. 22.

des lois à Athènes, qu'après avoir invoqué les dieux, consulté les oracles, écouté les leçons des druides et les chants des bardes, les deux princes s'éloignèrent de la Gaule celtique. Rien dans l'histoire n'est plus curieux que leurs migrations [1].

Bellovèse conduit ses guerriers à travers les Alpes sauvages que nulle armée n'avait encore franchies [2]; comme les anciens conquérans de la Grèce, qui prodiguaient leurs exploits et parcouraient l'univers pour enlever seulement la toison d'or ou les pommes des Hespérides, les Gaulois ne vont braver tant de périls que pour chercher dans la belle Ausonie les fruits du pampre et les oranges parfumées dont un étranger leur avait fait connaître la douceur [3].

4*.

[1] Tit.-Liv., l. 5, c. 34. — Justin., l. 24. — Polybe, l. 3. — Pausan. *in Phoc.* — Pelloutier, Hist. des Celt.

[2] Tit.-Liv. *loc. cit.* — Laureau, Histoire de France avant Clovis. — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 1.

[3] Plutarch. *in Vitâ Camilli.* — Pline, l. 12, c. 1. — Polybe, l. 2. — Tite-Live, l. 5, c. 33.

Dans la vaste contrée que les Gaulois soumirent au-delà des Alpes, et dont ils expulsèrent les habitans, s'élèvent Milan, Côme, Brescia, Vérone, Bergame, Vicence, Mantoue[1]; c'est ici qu'un noble et juste orgueil sied bien à notre histoire. Non-seulement elle peut réclamer l'honneur de ces fondations célèbres, mais Virgile, Catulle, Tite-Live, Suétone, les deux Pline, Vitruve et beaucoup d'autres grands hommes, nés dans ces cités d'origine celtique, durent peut-être ainsi le jour à nos ancêtres[2].

C'est encore de ces colonies de Bellovèse que descendent les fiers guerriers de Brennus. En vain Rome, agricole et conquérante, qui déja s'essayait à sa grandeur future, leur oppose ses oracles, ses héros et ses dieux : ses oracles l'abusent, ses héros sont vaincus sur

[1] Justin, l. 20, c. 3. — Plin., l. 3, c. 20. — Tit.-Liv., l. 5, c. 35. — Lucan, *de Bello civil.*, l. 1, v. 432.

[2] Vossius, *de Historicis Latinis*. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. p. 56.

les rives de l'Allia[1], ses dieux ne peuvent qu'annoncer à Céditius, près du temple de Vesta, l'approche de ces redoutables Gaulois[2]. Maîtres de la ville, ils menacent le Capitole où s'était réfugié le peuple romain; ils resserrent et font trembler dans cette étroite enceinte ce peuple-roi, qui devait couvrir un jour toute la terre. Malgré le courage de Manlius et de ses guerriers que les oiseaux sacrés avertissent du danger, les Romains assiégés dans le Capitole, ne pouvant plus long-temps résister aux Gaulois, leur demandèrent enfin la paix, et Brennus pesa arbitrairement l'or que Rome lui livra pour sa rançon[3].

Tandis que les soldats de Bellovèse se fixaient en Italie, ceux de son frère Sigovèse, se laissant guider par le vol des oiseaux, arrivèrent dans la Pannonie et sur les rives de l'Ister, où

[1] Tite-Live, l. 5, c. 32.

[2] Cicer., *de Divinat.*, l. 1, c. 101. — Juven., *sat.* 11, v. 113. — Tite-Live, *loc. cit.* — Valère-Maxime, l. 1, c. 7.

[3] *Voyez* la note du 1er récit à la fin du Volume.

ils s'établirent[1]. De leur race belliqueuse on vit sortir les Gaulois qui affrontèrent la Macédoine, se répandirent dans la Thessalie[2], traversèrent le Sperchius à la nage, et trouvèrent les Grecs assemblés aux Thermopyles pour défendre ce passage où errait encore l'ombre de Léonidas[3].

Alors s'engagea un combat terrible : les Gaulois, rejetant tout autre avantage que ceux de la force et de l'adresse, se dépouillèrent de leurs vêtemens et ne voulurent garder que leurs épées[4].

C'est ainsi qu'on les vit combattre depuis aux plaines de Cannes, sur le mont Olympe et près des remparts d'Ancyre[5]. S'autorisant

[1] Justin, l. 4, c. 4. — Schœpflin, *Vindic. celt.* § 55.

[2] Justin, l. 24, c. 4. — Polyb., l. 9. — Appian, *Illyr.* — Athen., l. 6. — Suidas, t. 1.

[3] Pausan. *in Phoc.*, l. 19. — Diod. Sicul., l. 22.

[4] Polyb., l. 2 et l. 3. — Tit.-Liv., l. 38, c. 21. — Plut. *in Vitâ Camilli.* — Diod. Sicul., l. 5.

[5] Aurel. Vict., *de Viris illust.*, c. 55. — Appian, *de Bell. Syriac.* — Justin, l. 26. — Tite-Live, l. 38, c. 17. — M. Sylv. de Sacy dans les Mém. de l'Instit.

de ces exemples, l'artiste qui représentera les batailles de l'antiquité, où figurèrent presque toujours des Gaulois, pourrait les distinguer des autres peuples par cette nudité qu'ornaient, sans la cacher, les colliers et les bracelets d'or; le pinceau, que refroidissent des draperies sans beauté, s'animerait en employant des couleurs plus vivantes sur ces robustes formes de la nature.

Après avoir forcé les Thermopyles et traversé le mont Œta, les Gaulois marchent vers le Parnasse, qui domine la ville de Delphes.

Soudain le ciel s'obscurcit, la foudre éclate sur les assaillans[1], et la Grèce ne peut expliquer leur défaite qu'en l'attribuant au courroux des dieux qui, protégeant le dépôt des offrandes sacrées, descendirent sur la nue enflammée et dispersèrent nos ancêtres[2].

[1] Justin, l. 24. — Athen., l. 6, c. 5. — Paus. *in Phoc.*, c. 23, p. 853. — Burmanni, *Jov. Fulgator*, c. 15.

[2] Cicer., *de Divin.*, l. 1. — Justin, l. 24, ch. 8. — Polyb., l. 4, p. 313. — Pausan., *Phoc.*, c. 23, p. 856.

Mais la victoire indique d'autres climats aux Gaulois ; ils pénètrent dans la Thrace et ravagent la cité de Bysance; l'Asie est ouverte à leur courage; alliés à Nicomède, ils rangent la Bythinie sous ses lois et reçoivent en partage les États voisins, auxquels ils donnent, par un touchant souvenir, le doux nom de Galatie [1]. Prospérant de plus en plus par leur célébrité et leur valeur, ils se font les arbitres des empires, et leur glaive pèse dans toutes les balances de la politique [2].

Les souverains apprirent que sans les Gaulois, il n'y avait pas d'armée complète, point de trône solide, point de victoire certaine [3] : l'antiquité les regarda long-temps

— Appian., *Illyr.*, p. 1. — Valer.-Max., l. 1, c. 1, p. 8. — Petav. *Doctrin. temp.*, p. 614.

[1] Memnon, *loc. cit.* — Strab., l. 4 et l. 12. — Cellar. *Geogr. Antiq. de Galatiâ.*

[2] Justin, l. 25, c. 2. — Poliæn. *Stratag.*, l. 4. — Appian. *de Bell. Syriac.* — Suid. t. 1, p. 469. — Solin., c. 52, 56.

[3] Cicero *in Orat. de prov. consul.* — Justin, l. 23, c. 2. — Poliæn. *Stratag.*, l. 4.

comme invincibles, et Salluste les crut supérieurs aux Romains pour la gloire des armes[1].

On vit des Gaulois à la cour de Denys-l'Ancien, de Juba, de Pyrrhus, de Cléopâtre, de Bérénice, d'Antigone, d'Hérode et de tous les Césars[2].

Quatre mille Gaulois appelés au secours de Ptolémée, roi d'Égypte, osèrent tenter en leur nom la conquête de ce pays, et peut-être leur courage eût-il opéré ce prodige si l'on ne se fût point hâté de les attirer par trahison dans une île déserte où, lâchement abandonnés, ils se percèrent le cœur avec leurs épées[3].

Agésilas salua les drapeaux de nos pères lorsque, unis aux Spartiates, ils triomphèrent

[1] Tite-Live, *Loc. cit.* — Polyb., l. 2 et 4. — Veget., l. 1 c. 2. Julian. *apud Cyrill.*, l. 4. — Sallust., *de Bell. Catil.*

[2] Josèphe, *Bell. Jud.*, l. 1, c. 15 et 21. Justin, l. 25, 38. — Poliæn. *Stratag.*, l. 4, c. 16. — Pausan. *in Attic.*

[3] Pausan. *in Attic.* —César, *de Bell. civ.*, l. 2, c. 40.

sur les bords de l'Eurotas des guerriers d'Argos et d'Arcadie [1].

Annibal recueillit les lauriers qu'ils moissonnèrent aux journées de Trasimène et de Litana [2].

Alexandre qui, dans son orgueil, en attendait une réponse flatteuse, leur ayant demandé, au milieu des pompes de Babylone, ce qu'ils redoutaient le plus sur la terre, apprit d'eux qu'ils ne craignaient que la chute du ciel [3].

Mithridate, haranguant ses soldats, leur montrait comme le gage de la victoire les Gaulois qu'ils avaient dans leurs rangs [4].

Tandis que les descendans des guerriers de Sigovèse, sous la conduite de leurs rois et de leurs généraux, détruisaient et fondaient ainsi des royaumes dans les contrées asiatiques, d'autres colonies de ces mêmes Gaulois for-

[1] Xenoph., l. 7. — Pelloutier, lieu cité.

[2] Sext. Julius Front., *Strat.*, l. 1 c. 6. — Tit.-Liv., l. 23 et 24. — Polyb., l. 3. — Silius Ital., *de Bell. pun.*

[3] Arian, *Exp. Alex.* — Strabo, l. 3.

[4] Justin, l. 38, c. 4. — Polyb., l. 2. Strabo, l. 12. — *Voyez* à la fin du vol. la note 2ᵉ du 1ᵉʳ Récit.

maient des établissemens redoutables sur les rives du Danube. Les plus puissans d'entre eux étaient les Gaulois Scordisques, dont les mœurs, loin de s'adoucir par le commerce des autres peuples, devinrent encore plus âpres et plus féroces. Leurs longues barbes, leur aspect farouche, le sang qu'ils buvaient à longs traits dans des crânes humains [1], les femmes enceintes égorgées aux autels de leurs dieux barbares, leur courage inflexible, l'impitoyable orgueil de leurs victoires, inspiraient une si grande frayeur à leurs voisins, que, n'osant pas les approcher et communiquer avec eux, ils laissaient croître le désert à leurs frontières, et mettaient sous la protection des dieux les bois épais, les torrens et les rochers inaccessibles qui les séparaient de ces effrayantes peuplades [2].

Lorsque les Romains eurent soumis la Macédoine et l'Illyrie, le consul Caton s'enfonça avec témérité dans les grands bois des Scor-

[1] Justin, l. 26. — Flor., l. 3, c. 4. — Strab. l. 7.
[2] Florus, l. 3, c. 4. — Justin. ib.

disques. Ceux-ci surprirent les vainqueurs de l'univers dans les ombres de ces défilés, et détruisirent toute leur armée. Quelques fugitifs s'évadèrent, les Gaulois les poursuivirent jusqu'aux bords de la mer Adriatique. Là, furieux de voir les vaincus leur échapper en s'embarquant, ils lancèrent leurs traits avec rage contre les flots, comme pour les punir de leur soustraire ce qui leur revenait de la victoire [1].

Mais si l'on en croit de doctes auteurs, longtemps avant les migrations de Sigovèse et de Bellovèse, des colonies de Gaulois s'étaient déja établies dans l'Asie. Solin prétend qu'ils y vinrent dès les premiers siècles du monde [2]; Cadmus en emprunta les seize lettres qui depuis devinrent pour la Grèce des élémens d'harmonie, de gloire et d'immortalité. On a même essayé de démontrer que les premiers Gaulois, s'arrêtant aux bords du Scamandre,

[1] *Epitom.*, Tit.-Liv., l. 63. — Eutrop., l. 4. — Dio Cass., l. 54.

[2] Solin *Polish.*, c. 53, p. 275.

y bâtirent la ville de Troie [1]. Cette tradition expliquerait assez l'intérêt que l'on prit dans la Gaule au fameux siège de Troie. Une armée de Gaulois partit de nos provinces pour défendre la ville de Priam ; elle n'arriva que pour voir Ulysse et Pyrrhus victorieux et sanglans ; mais du moins, si les Gaulois ne purent sauver Ilion, ils ouvrirent leurs rangs à un grand nombre de Troyens fugitifs qu'ils ramenèrent dans les Gaules où ils trouvèrent une seconde patrie ; c'est ce qui a persuadé aux peuples de la Touraine, du Berri, de la Bretagne, de la Saintonge et de l'Auvergne, qu'ils étaient issus des Troyens, origine fabuleuse qu'accréditent nos vieux historiens [2].

Ainsi nos ancêtres auraient uni leurs noms aux plus beaux noms, et leurs souvenirs aux plus beaux souvenirs ! Mêlés aux peuples re-

[1] Ex Agenianace Æneas Silv. *Hist. Osoh.* — Sidon. Apoll., l. 7, ep. 7 et paneg. Avit.

[2] *Acta sancti Cassii apud Surium.* — D. Pezron, Hist. des Gaulois, le maire de Belges, etc.

nommés, ils auraient passé avec eux sous les arcs de gloire érigés dans l'antiquité !

On reconnaît à ces exploits le peuple belliqueux dont les historiens ont raconté tant de choses extraordinaires. Écoutez ceux qui ont parlé du courage des Gaulois après l'avoir éprouvé, et de leur hospitalité après avoir reposé sous leurs cabanes d'argile colorée[1] : ils vous les peindront vaillans, fiers, impétueux, avides de périls et d'adversaires[2]. Des sermens, des vœux solennels les liaient au culte de la victoire; leur devise était *vaincre ou mourir*; ils trouvaient leurs plaisirs et leurs jeux dans le choc des batailles, et, quittant leurs casques au moment du combat, ils se couronnaient de fleurs[3].

[1] Vitruve, l. 11. — Polyb, l. 11, p. 106. — Tacit., *de Moribus Germanorum*. Laureau, Hist. avant Clovis, t. 1.

[2] Polyb., l. 2 et 4. — Veget., l. 1, c. 2. — Diod. Sic., l. 5. — Aulu-Gell., l. 9, c. 11. — Horat., l. 4, *od.* 14. — Ælian. Hist., l. 12, c. 23. — Strab., l. 4, 7.

[3] Florus, l. 12, c. 4. — Athen., l. 4, c. 13. — Silius Ital., *de Bell. Pun.*, l. 4, v. 201.

Résister et braver était pour eux une si forte loi, qu'ils ne cédaient pas même à la fureur des élémens. Ils luttaient avec les courans rapides, avec les tourbillons de la tempête ; s'ils étaient couchés sur le rivage de la mer lorsque le grand flot approchait, ils dédaignaient de lever pour l'éviter [1], et ils sortaient plutôt qu'ils ne fuyaient d'un édifice embrasé [2]. Cette témérité, que les étrangers ont appelée démence et forfanterie, était pourtant inspirée par un sentiment sublime, car ce n'était pas seulement pour paraître exempts d'effroi qu'ils agissaient ainsi, mais surtout afin de prouver qu'ils croyaient à l'immortalité de l'ame [3].

Lorsqu'un chef, un héros excitait par ses exploits l'admiration des jeunes gens, ceux-ci, troublés dans leur sommeil par des rêves de gloire, se dévouaient au service de ce maître

[1] Arist. *in Polit.*, l. 7, c. 17. — Ælian., l. 12, c. 23. — Amm. Marcell., l. 25. — Diod. Sicul., l. 5. — Nicol. Damasc. *apud Stob.*, serm. 48.

[2] Ælian., l. 12, c. 23. — Marcel, Orig. de la mon. Franç. t. 1, in-12, c. 9, p. 60.

[3] Marcel, *lieu cité*, p. 61.

de la guerre [1]. Du moment où ils se mettaient à ses ordres, ils s'abstenaient de se couper la barbe, et ne le faisaient qu'après une action d'éclat. Quand ce patron des braves prenait les armes, ses impatiens élèves marchaient autour de lui, et portaient pour se distinguer de triples colliers d'or. Dès que ce chef était parvenu à réunir ainsi, par la seule puissance de sa renommée, un grand nombre de jeunes guerriers, il tentait avec eux une expédition hasardeuse et lointaine.

C'est à de pareilles entreprises que presque toutes les colonies gauloises durent leur origine.

Les Gaulois avaient une haute stature, que plus d'une fois mesura notre œil étonné sur les ossemens retrouvés dans de vieux tombeaux écroulés sous les pas du voyageur et sous la

[1] Ces jeunes gens formaient avec le chef des espèces d'adoption, que souvent les publicistes ont confondues avec l'origine du vasselage. Montesquieu lui-même est tombé dans cette erreur. Mais voyez ce que dit à cet égard M. Reynier, de l'Economie politiq. et rur., etc., p. 124 et suiv.

charrue du colon; ces hommes belliqueux étaient toujours armés pour la guerre comme pour la chasse [1]; ils fuyaient la vie sédentaire et abandonnaient à des esclaves le soin des humbles moissons, qu'on remarquait à peine dans les vastes déserts de la Gaule, dont les eaux et les bois couvraient presque la surface. Sur les lisières des sombres forêts, se montraient quelquefois des bêtes fauves d'une grandeur démesurée [2]; sur les bruyères des collines paissaient les onagres, les coursiers sauvages [3]; des arbres fruitiers ombrageaient les ruisseaux et les rivières; le chèvrefeuille et les lianes errans courbaient des arches de fleurs sur ces ondes parfumées; les cygnes voguaient en grand nombre sur le lac périlleux, des oiseaux aux longues ailes voltigaient parmi les glaïeuls et les roseaux.

Les historiens parlent de la beauté des Gau-

[1] Cæs., *de Bell. Gallic.*, l. 6. — Strab., l. 4. — Legrand d'Aussy, Vie privée des Franç., nouv. édit., t. 1, c. 2.

[2] Diod. Sic., l. 5, p. 303. — Strab., l. 4, p. 178.

[3] Laureau, Hist. avant Clov., p. 5.

loises dont ils comparent le teint à la blancheur du lait[1] et à la fleur de l'églantier[2]; leurs yeux avaient la couleur du ciel[3]; une blonde chevelure descendait en boucles sur leurs épaules et sur leur sein éblouissant qui n'avait pas d'autre voile[4]; le reste de leur corps se couvrait de peaux d'hermine, de vêtemens brodés en fils de pourpre, d'étoffes légères que les commerçans de Carthage et de Phénicie apportaient souvent dans les Gaules[5] en échange des paillettes d'or qui étincelaient sur le sable brillant de nos fleuves[6]. La femme gauloise suivait son époux à la guerre et combattait à ses côtés[7]; elle le suivait au conseil où elle avait

[1] Lactant. *apud Hyeronym. in Prol.*, l. 2, *epist. ad Galat.* — Isidor. *Orig.* l. 14, c. 4. — Virg. *Æn.*, l. 8.

[2] Diod. Sicul., l. 5. — Athénée, l. 13, c. 8.

[3] Diod. Sic., l. 5. — Amm. Marc., l 15. — Lucan. *Phars.*, l. 7, v. 231. — Claud. *in Ruffin.*, v. 110.

[4] Diod., *ibid.* — Pline, l. 2, c. 78. — Tite-Live, l. 38, c. 17. — Claud., *de Laud. Stilic.*, l. 2, v. 239.

[5] Samuel Boch. *in Chanaan.*

[6] Diod. Sic., l. 5, p. 305. — Strab., l. 4, p. 190. — L'abbé Carlier, dissertat. sur le commerce en France, p. 7 et 8.

[7] Amm. Marcell., l. 15. — Plutar. *in vitâ Marii.*

droit d'opiner[1]; elle le suivait jusqu'au pied du bûcher funéraire[2], et souvent, comme l'épouse du Malabar, lorsque les flammes lui dérobaient enfin cet objet chéri, elle se précipitait dans leurs tourbillons, croyant le rejoindre au-delà du tombeau[3].

L'histoire n'a pu parler de tant de fidélité sans en conserver quelques traits. Lira-t-on sans les mouiller de larmes les pages qui rappellent l'infortune de cette Éponine, dont la tendresse conjugale eût mérité de trouver dans le père de Titus la clémence de Titus lui-même[4]? Verra-t-on sans étonnement la belle Chemora, faisant rouler aux pieds de son époux vengé la tête du centurion qui voulait outrager sa pudeur[5]? Pourra-t-on ne point admirer le dévoue-

[1] Tacit. *de Morib. Germ.* — Plutarq., *de Virtutib. Mulier.* — Alexand. ab Alex., l. 4, c. 11.

[2] *Voyez* la note 3 du 1er Récit à la fin du vol.

[3] Pomponius Méla, l. 3, c. 2. — Diod. Sicul., l. 5. — Cæs., *de Bell. Gall.* l. 6, c. 19.

[4] Dio Cass., *Excerpt. à Xiphilino*, l. 66. — Tacit. *Histor.*, l. 4, c. 67.

[5] Tit.-Liv., l. 38, c. 24. — Sext. Aurel. Vict., *de Viris Illustrib.*, c. 55. — Valer.-Max., l. 6, c. 1.

ment de la fidèle Camma[1], dont Sinorix assassina l'époux afin de posséder cette veuve, qui parut agréer ses vœux pour lui faire partager avec elle au pied des autels la coupe empoissonnée?

Les Gaulois, ainsi que les nations du Nord, considéraient les femmes comme des êtres surnaturels; une jeune fille avait à leurs yeux quelque chose de divin[2].

Pomponius Mela rapporte que des Gauloises se consacraient dans l'île de Saine au culte d'une déité celtique. Ces prêtresses faisaient vœu de virginité comme les vestales; elles étaient animées d'un esprit prophétique comme les pythies, et préparaient des philtres magiques de même que les Médée, les Perimède et les Circé. Leur nombre était celui des Muses. Elles prédisaient l'avenir, le front couronné de verveine et de sélage cueillies au sixième jour de la lune; des ceintures d'or pressaient

[1] Plutar., *de Virtutib. Mulier.* — Poliæn. *Stratag.*, l. 8, c. 39.

[2] Tacit. *de morib. Germ.*

les blanches tuniques de ces jeunes prophétesses, que l'on a comparées aux dryades et aux nymphes du paganisme [1].

On croyait qu'elles pouvaient soulever et calmer les flots, guérir les maux incurables, hâter le printemps par des chants mystérieux [2] : ce sont elles qui annoncèrent un trône à Aurélien, et une défaite à Alexandre Sévère [3].

Oh! que de fictions, que de vers heureux ces vierges célèbres eussent inspirés au brillant génie de la Grèce! Tandis que nous accusons de stérilité nos premiers âges, son souffle créateur eût fécondé toutes ces semences poétiques; alors cette île de Saine eût été, comme une autre Délos, ombragée de bois prophétiques. Les lieux voisins du séjour sacré, les rivages de la Neustrie et des Armoriques se fussent embellis par des méta-

[1] Pomp. Mela, l. 4. — Pline, l. 24, c. 11, p. 65. — Vitâ Aurel., not. p. 533. — Borlase, *Hist. ant. of Cornwall.* — Pelloutier, Hist. des Celtes, l. 4, c. 4, note 208.

[2] Pomp. Mela, l. 4. — Montfaucon, lieu cité.

[3] Vopisc. *Vitâ Aurel.*, 4, 44. —. Vopiscus *in Dioclet.* — Ælius *in vitâ Alex. Sev.*

morphoses et des illusions sans nombre. Au gré de la haine ou de l'amitié de ces premières fées, on eût vu autour d'elles l'océan Britannique attristé par les ténèbres, gros de tempêtes, ou tout radieux des reflets de l'arc-en-ciel, et ravi par des lointains concerts des syrènes. Là, sur des navires aux voiles de pourpre et d'azur, aux cordages de soie et d'or, les rois puissans seraient venus de toutes parts chercher des oracles; le jeune héros dont l'esquif aurait été brisé par les écueils, reçu par ces beautés solitaires, eût peut-être été captivé dans leurs grottes harmonieuses par tous les prestiges de la magie, de l'amour et de la volupté.

Mais si les neuf prêtresses de l'île de Saine peuvent répandre quelque merveilleux sur les pemiers temps de notre histoire, que dire de ces bardes gaulois lorsqu'enflammés par l'amour de la patrie et de la gloire, ils célébraient les dieux et les héros en des chants qu'accompagnait la harpe sacrée [1]!

[1] Lucan., *de Bell. civil.*. l. 1, v. 447. — Am. Marc.,

Tous les peuples de l'Europe eurent dans leur belliqueuse enfance des poètes destinés à perpétuer leurs exploits chez les races futures.

Il ne nous est rien resté des bardes gaulois, rien que le souvenir de leur célébrité, attestée par Lucain, Diodore de Sicile, et par tous ceux qui ont trouvé les forêts et les camps de la Gaule encore retentissans des accens de nos poètes inspirés[1].

Quelques auteurs systématiques ont écrit que, dès le temps d'Abraham, un barde gaulois inventa la musique et la poésie[2]; d'autres

l. 15.—Diod. Sicul., l. 4.—Le P. Mabillon, t. 3, *Ann. Bened.* — D. Martin, Hist. des Gaules, préf. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1.

[1] Lucan., *de Bell. civil.*, l. 1, v. 447. — Diod. Sic. l. 5. — Possidon. *ap. Athen.*, 6, p. 84. — Ælian. *Var.*, *Hist.*, l. 12, c. 23. — Strabo, l. 4. — Amm. Marcel., l. 5, c. 9. Si nous n'avons pas de poésies qu'on puisse attribuer aux bardes, on peut avancer que les traditions bretonnes et les lois armoricaines où les Anglais et les Normands puisèrent une grande partie des romans du moyen âge, appartinrent originairement aux chants celtiques. *Voyez* M. de La Rue, Recherches sur les ouvrages des bardes armoricains, p. 30 et suiv.

[2] Hancmann, *Anmerck zu Opitzs deutsch. Pros.*

ont fait venir les Orphée, les Linus aux écoles de nos pères, qui, disent-ils, ont été les instituteurs et les modèles des Grecs ainsi que des Romains [1] : sans adopter ces opinions bizarres, on peut avancer avec certitude que leurs poésies devaient l'emporter sur toutes celles des scaldes du Nord et des chantres de Fingal.

On sentira que cet éloge n'est point fondé sur de vaines conjectures, si l'on se rappelle que les bardes gaulois étaient les disciples de ces druides fameux qu'Aristote, que Diogène Laërce comparent, pour l'antiquité et les connaissances, aux devins de l'Égypte, aux Selles de Dodone, aux prêtres d'Assyrie, aux mages de la Perse et aux brachmanes de l'Inde [2].

Selon Timagène, Isidore et Pline [3], les Gau-

[1] Solin, Polyhist., *apud Clem. Alex.*, *Strom.*, l. 1. — Rudb. *Atlantic.*, t. 2, c. 6.

[2] *Voyez* aussi Clem. Alex., *Strom.*, l. 1, p. 305. — *Orig. in Cels.*, 1, p. 14. — Strab. l. 4. — Diod. Sic., l. 5.

[3] Timagène, cité par Ammien Marcellin, l. 15, et par D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — Isid.

lois ne furent point, comme quelques peuples du Nord, plongés dans une obscure barbarie; ils eurent dans les temps les plus reculés une sorte de civilisation qui fit de leur contrée une terre classique où vinrent étudier les philosophes de l'antiquité [1].

Notre Gaule eut donc aussi ses Ossian, ses Égill, ses Arnor : l'imagination peut, sans s'abuser, demander à nos collines, à nos torrens les poétiques souvenirs qui font la gloire des monts de la Calédonie et des rivages d'Inistore; elle aime à placer dans le sénat belliqueux de nos pères, dans leurs solennités, dans leurs foyers hospitaliers, ces harpes d'or, ces sapins enflammés, ces hymnes de gloire et d'amour, et tout ce puissant intérêt qui recommande aux muses modernes les fêtes de Selma, d'Odensée et d'Asgard.

On trouve un charme secret dans les récits

Orig., l. 1, p. 9. — Pline, *Hist.*, l. 16, t. 3, p. 312. —*Voyez* aussi Justin, l. 43, l. 12, c. 13. — Dion. Cass., l. 44.

[1] Solin, *apud Clem. Alex.*, *Strom.*, l. 1, p. 304. — Samuel Bochart, *in Chanaan.*

de l'agreste académie de Bardus, dont les concerts attiraient les cygnes de la Seine, dans les premières leçons d'éloquence que Rome, dit-on, reçut de nos pères [1], alors que cette ville naissante ne savait marquer ses fastes qu'avec des clous attachés aux murs du temple de Minerve.

Tantôt les bardes gaulois inspiraient par la magie de leurs vers la fureur des combats [2]; tantôt ils attendrissaient les guerriers, et faisaient tomber de leurs mains des armes que la paix, la mort même ne pouvait leur arracher[3].

Dans les camps, dans les réunions solennelles, les bardes racontaient les exploits des héros, les triomphes de la patrie [4]; ils étaient

[1] Pline, l. 12, ch. 1, § 2. — Pezron, Antiq. des Gaulois. — Taillepied, Hist. des druides, bardes, etc.

[2] Lucan., *de Bell. civil.*, l. 1, v. 447. — Ammien Marcel., l. 15. — Beda *de Anglo-Sax.*, 4, 24.

[3] On inhumait le Gaulois avec son épée. *Voy.* Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Amm. Marcell., ib. — Diod. Sic., l. 5 et 6. — Montfaucon, Antiq. expliquée, t. 5, part. 2, et suppl., t. 3, l. 1, c. 9.

[4] Diod. Sicul. *loc. cit.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — Borlase, *Hist. of Cornwal.*

les dépositaires du passé, les vivantes annales de la Gaule, car leurs dogmes religieux défendaient l'écriture [1]; aussi les druides, de même que Lycurgue et Socrate, ne transmettaient que verbalement les lois et les secrets de la science [2].

Lorsque les bardes étaient appelés aux festins des rois et des grands [3], ils vantaient les préceptes et les usages dont l'observation devait être sacrée pour les Gaulois. Si les chants qui renfermaient, et ces préceptes et ces usages, ne sont point venus jusqu'à nous, on les retrouve du moins épars dans mille histoires : le poète pourrait les recueillir et en recomposer un hymne dont nous donnons la faible ébauche.

[1] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6, cap. 13. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 24.
[2] Egas. Bul., t. 1. — D. Rivet, lieu cité.
[3] Diod. Sicul., l. 5. — Ælian. *Var. Histor.*, l. 12, ch. 23.

Chant gaulois[1].

« Jeunesse guerrière, printemps sacré[2], « toi qui fais fleurir le nom des Celtes sur « toute la terre, écoute en silence la voix « du barde : c'est la mémoire de la patrie ; « elle ressemble au souffle qui répand les « parfums de l'autre rive.

« Que serait le passé sans la lyre ? Une « perte de la vie, un flambeau éteint qui ne « pourrait se rallumer ; une nuit que la chaste « Hélanus[3] priverait de sa blanche lumière ;

[1] *Voyez* la 4[e] note du 1[er] récit à la fin du volume.

[2] D. Martin, Disc. sur les mœurs et cout. des Gaulois, t. 1 de son Hist. des Gaules, au commencement.

[3] Sous le nom d'*Helanus*, qui signifie *splendeur*, les Gaulois adoraient la lune.

« mais si le barde chante, soudain le passé
« se ranime, étincelle, rayonne; alors il ne
« reste de ténèbres et d'oubli que dans le
« tombeau du lâche et du parjure. Retenez
« donc ce que nos ancêtres vous enseignent
« par ma voix; elle est un mélange de tous
« leurs accens.

« Vous adorerez les dieux dans les forêts
« et sur les eaux [1]: leur parole s'est fait en-
« tendre dans la cime inspirée du chêne: elle
« s'est répandue sur le lac solitaire; elle a
« grondé dans les vents et les tempêtes; elle
« a soupiré dans les fontaines et parmi les
« fleurs du printemps. Pourquoi lancez-vous
« sur les ondes le bouclier de l'épreuve chargé
« de l'enfant dont vous soupçonnez la mère?
« N'est-ce pas pour que le dieu qui coule dans
« les fleuves, rende au rivage l'innocence,
« ou engloutisse le fruit du crime [2]?

[1] Lucan., *de Bell. civil.*, l. 3. — Diod. Sicul., l. 4. — Eutrop., l. 5, c. 2. — Greg. Turon, *de Glor. Conf.*, c. 2. — Petr. Lescalop., *Theolog. vet. Gall.*

[2] Cæs., *de Bel. Gal.*, l. 6. — Julian., *Ep. ad*

« Ne mêlez point un suc amer dans la coupe
« des absens; ne débauchez pas le chien de
« l'aveugle, et gardez-vous de souiller le
« ruisseau qui vous a désaltéré.

« Réjouissez-vous avec vos amis ; pleurez
« avec eux ; visitez-les souvent : un homme
« fait plaisir à un autre homme, et les chemins
« de l'amitié se couvrent de ronces quand on
« n'y marche pas [1].

« Assis sur les belles rives du Liger [2], j'ac-
« cordais ma harpe au bruit des flots, lorsque
« je vis deux jeunes guerriers d'âge pareil,
« échanger leurs armes sur la pierre du ser-
« ment[3], et mêler leur sang dans une coupe [4]:

Maxim. — Nonnus (*in Dionysiac.*) appelle le Rhin le *Vengeur du Mariage offensé.*

[1] Le *Hamavaal*, rapporté par Mallet, Introduction à l'Histoire du Danemarck.

[2] Ancien nom de la Loire.

[3] Les antiquaires ont trouvé dans quelques parties de la Gaule beaucoup de ces pierres sacrées dont parle Diodore de Sicile. *Voyez* Caylus, Antiq. — Courtépée, Descrip. de la Bourgogne ; Laureau, etc.

[4] Cet usage s'est conservé long-temps parmi les compagnons d'armes. — *Voy.* La Curne Sainte-Palaye, Mém. sur la Chevalerie, part. 3, p. 227.

« alors sonna la trompette du grand Teutatès ; « aussitôt les deux amis firent une chaîne de « leurs colliers, et s'étant attachés l'un à l'au- « tre, ils marchèrent ainsi au combat pour « partager le triomphe ou la mort [1]. J'étais « seul et mon cœur soupira.

« Oh ! malheur à toi si les flammes funèbres « qui consument les tiens, n'ont point vu ruis- « seler tes larmes ! Malheur à toi si le tombeau « d'un ami ne t'a point vu pâle et flétri comme « une fleur restée la dernière sur la colline « dépouillée !

« Malheur à celui qui néglige l'hospitalité [2] ! « Lorsque le soir, au retour de la chasse, vous « rencontrez un étranger, montrez-lui la fu- « mée de votre cabane, appelez-le votre « frère ; s'il n'a plus de famille, ce doux nom « causera sa joie, et le fera sourire une fois « encore : vos voisins vous devancent-ils près

[1] Plut. *in Camil.*, t. 1, p. 136. — Diod. Sicul., l. 5. — D. Martin, Hist. des Gaulois.

[2] Pompon. Mela, l. 3, c. 3. — Diod. Sic., l. 5. — Strab., l. 4. — La loi Gombette. — Laureau, p. 56. — Picot, Hist. des Gaulois, t 2, l. 2, p. 248.

« de lui? jetez-vous à ses pieds pour en ob-
« tenir la préférence, et envoyez vos filles
« préparer son bain [1].

« Laissez votre portre ouverte pendant la
« nuit [2]; que le voyageur égaré trouve un
« abri contre l'aquilon, la froide rosée et les
« pièges de l'obscurité; levez-vous pour ser-
« vir votre hôte, pour le réchauffer dans les
« peaux du bison et de l'alcée [3].

« Ne l'interrogez pas avant le festin, car
« celui qui a parcouru les montagnes a be-
« soin de nourriture; servez-lui sur l'osier
« tressé le laitage durci des Cévennes et le
« porc des Éduens [4]; versez-lui la cervoise ra-
« fraîchissante, mêlez le cumin à ses boissons
« aromatisées [5]; mais soyez sobre de la liqueur

[1] Nicol. Damasc. *apud Strob.*, *serm.* 165. — L'abbé Courtépée, Hist. abrégée de Bourgogne, t. 1.

[2] D. Martin, Hist. et Relig. des Gaulois. — Laureau, p. 57.

[3] Cæs., *de Bell. Gallic.*, l. 6.

[4] Pline, l. 11, c. 42. — Strab., l. 4.

[5] Pline, 22, c. 25. — Diod. Sicul., l. 5. — Cæs., *de Bell. Gall.*, t. 1, c. 1. — Macrob. *in Somnio Scip.*, l. 2, c. 10. — Posid. *apud Athen.*, l. 4, ch. 13, l. 10, c. 10.

« étrangère[1], le vin est le lait des passions ;
« l'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui
« s'enivrent, et dérobe leur ame.

« La Gaule a fait à des hôtes fameux le
« présent qu'on fait à des frères. Elle ne t'a
« point oublié, sublime Hercule, quand,
« vainqueur du triple Gérion, tu laissas
« l'Ibérie pour l'Aquitaine, et lorsque, épris
« de la belle Galatée, tu la rendis mère d'un
« roi célèbre[2] !

« Elle n'a point oublié Pythagore[3] que

[1] Le vin que les Phocéens firent connaître aux Gaulois. *Voyez* Polyb., l. 2. — Polyæn. *Strat.* — Picot, t. 2, l. 2, c. 4, p. 294. — Les Néviens, peuples du Hainaut, que l'abbé Cartier (Hist. de Calais, in-4°) appelle les Lacédémoniens de la Gaule, ne souffraient pas qu'on apportât du vin chez eux, parce qu'ils croyaient que cette liqueur énervait le tempérament. *Voyez* aussi Courtépée, Description de la Bourgogne, p. 19, t. 1.

[2] Diod. Sicul., l. 4, p. 156. — Parthénius, *de Amatoriis affectionibus*, c. 30. — Amm. Marcell., l. 15. — Lucian., *Hercul. Gallic.*, p. 858.

[3] Le voyage de Pythagore daus les Gaules, et ses études chez les Druides, sont des fables qu'ont voulu accréditer, non-seulement le père Pezron, Taillepied

« l'orage amena sur nos grèves : rendant
« grace à son heureux naufrage, il vint s'as-
« seoir au milieu de nos druides qui lui mon-
« trèrent les ames des justes dans les lis de nos
« vallons, et l'initièrent au dogme consolant
« de l'immortalité.

« C'est lui qui nous apprit qu'il ne fallait
« pas s'endormir à l'ombre d'un laurier, car
« s'il écarte la foudre, il attire l'envie. Prêt
« à quitter ces bords, il dit à nos Bardes ras-
« semblés autour de lui : Que votre vie soit
« paisible et solitaire ; semblable à la lampe
« du temple d'Ammon, le sage éclaire le
« peuple en lui dérobant la main qui verse
« l'huile, il préfère le silence à l'écho ; les pa-
« roles sont des flèches, on n'en est plus le
« maître quand elles sont décochées. Le
« cygne se tait toute sa vie pour bien chanter

et autres écrivains peu véridiques, mais aussi des auteurs respectables, tels que Saint-Clément d'Alexandrie, D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, p. 26. Marcel, Orig. de la monarch. franç., t. 1, c. 16, p. 44. D. Merle, Introduction à l'Histoire de France, t. 2, p. 488, etc.

« une seule fois; occupez votre ame, l'ame
« oisive est comme la maison qui se dégrade
« quand elle est déserte.

« Mon frère, ne dédaigne point les avis
« d'une femme; elle aperçoit de bien loin
« les choses de l'avenir [1] et sait des paroles qui
« endorment les douleurs. Ah! ce n'est pas
« seulement avec les yeux qu'on la voit; l'a-
« veugle même a deviné sa beauté; le sourd
« a compris son langage. Œuvre de mystère
« et d'amour! quel souffle divin épura tes
« traits, fit éclore ton sourire, et plaça sur
« tes lèvres le baume qui vivifie, le poison
« qui consume? O femme! quand tu parles,
« tes dents brillent comme les étoiles du ma-
« tin à travers la pourpre du ciel humide de
« rosée; ta voix est une magie, ton regard un
« enchantement.

« Quand le son des lyres jette l'homme
« en une douce extase, on dirait qu'il cherche
« dans la vague de sa pensée à reconnaître

[1] Tacit., *de Morib. German.* — Pomp. Mela, l. 4. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemarck, t. 1.

« l'image vaporeuse et confuse de la vierge
« chérie. »

Tels étaient les préceptes qui se perpétuaient par la voix des bardes pendant les festins des Gaulois.

Culte des Gaulois.

Ces poètes nationaux étaient initiés aux mystères de la religion, et participaient à ses solennités [1]. Alors, choisissant un rhythme sombre, ils célébraient les dieux sur le mont des druides, non loin des murs de Bibracte [2], ou dans les bocages de Mithras [3], ou dans les

[1] Lucan, l. 1, v. 47. — Amm. Marcell., l. 15. — Ælian. *Var. Hist.*, l. 12, ch. 23. — Egas. Bull., *Histor. veter. Acad. Gall. druid.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1.

[2] Ancien nom de la ville d'Autun, où il y avait un célèbre collège de druides.

[3] Montfaucon, Antiq. expliq. — Laureau, lieu cité. — D. Martin, Relig. des Gaulois, t. 1.

déserts des Carnutes, ou sur les côtes de l'Armorique, lorsqu'au bruit de la mer orageuse les Eubages, les Saronides, les Vaccies, les Druides s'entretenaient de Teutatès, de Taranis, de Dis, de Niorder, dieux de l'éloquence, de la foudre, de la nuit et des tempêtes.

Les druides, arbitres de la paix et de la guerre, juges suprêmes de tous les différends, instituteurs de la jeunesse, grands pontifes d'un culte dont ils gardaient tous les secrets, étaient les véritables souverains des Gaulois; on assure qu'ils connurent la boussole et l'aimant [1], du moins il est certain qu'ils étaient très savans dans l'astronomie et dans la physique [2]. Ammien Marcellin les appelle de *profonds génies* [3]. Ils s'adonnaient particulièrement à la magie [4], et employaient des

[1] C'est l'opinion de Stukeley, de Hunge, d'Aubery, de Strutt, etc.

[2] Diod. Sicul., l. 5. — Pomp. Mela, l. 3. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Egas. Bull., *loc. cit.*

[3] Am. Marcel., l. 15, c. 9, p. 99.

[4] Cicero, *de Divinat.*, l. 1 et l. 2, c. 76. — Valer.-Maxim., l. 2. — Frick, *Comm. de druid.*

prestiges et des impostures pour frapper de terreur l'imagination des Celtes superstitieux [1]. Les préceptes qu'ils enseignaient étaient renfermés dans vingt mille vers [2]. Ils ne voulaient pas d'autres temples que les forêts [3]. Toute autre enceinte eût, selon eux, borné leurs hommages et emprisonné la divinité. Les forêts druidiques n'étaient éclairées que par des rayons vacillans et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale; les chênes, les sapins, les ormes, que n'avaient jamais atteints la foudre ni la cognée [4], étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire que remplissaient les simulacres des Dieux, représentés par des pierres brutes [5] et des troncs grossièrement

[1] Cæs. *de Bell. Gall.*, l. 6. — Pomp. Mela, l. 3. — Strutt, Angleterre ancienne, t. 1, p. 26. — Picard *in Prisc. celtopæd.*

[2] Paris ancien, moderne, etc., in-4°, 1813, chez Barrois l'aîné, t. 1, p. 16.

[3] Strabo, l. 4. — De Chiniac, lieu cité. — Lucan., *Phars.*, l. 3. — Petr. Lescalop., *Theolog. veter. Gallor.*

[4] Lucan., *Phars.*, l. 3, v. 400 et 412.

[5] Macrob. *Saturn.* — de Caylus Antiquités. —

façonnés. L'eau du ciel, filtrée à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse, et autour desquelles les Gaulois victorieux avaient attaché de riches colliers formés des trésors conquis [1].

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore [2], armés de faucilles d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis [3]; c'est là que ces terribles semnothées, le front ceint de feuilles de chêne et du bandeau étoilé, emblême de l'apothéose, viennent chercher avec des cérémonies mystérieuses le gui sacré que nos ancêtres appelèrent long-temps le rameau des spectres,

Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 29. — Borlase, *Antiq. of Cornwal.*

[1] Ægas. Bull., *loc. cit.* — Laur., Hist. de Fr. avant Clov., p. 84.

[2] Florus, l. 2, c. 4. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, l. 2, ch. 4, p. 311 et 312.

[3] Laureau, lieu cité.

l'épouvantail de la mort, le vainqueur des poisons [1].

C'est là qu'attentif à leur signal, le sacrificateur immole les captifs en l'honneur d'Ésus ou de Teutatès; c'est là qu'il brûle au milieu de la nuit les figures d'osier renfermant des victimes humaines [2]; le sang rougit les autels et arrose le sol sur lequel les racines tortueuses des vieux arbres représentent d'énormes serpens.

Les Gaulois, soumis par la terreur à ce culte formidable, craint de rencontrer les dieux qu'il vient adorer dans ces vastes solitudes; il y pénètre les bras chargés de chaînes comme un esclave, afin de s'humilier encore plus de-

[1] Le gui est encore un objet de vénération dans quelques contrées; on lui attribue une grande puissance, et on appelle le *rameau des spectres*. *Voyez* Mallet, Introduct. à l'Histoire du Danem., t. 1. — *Voyez* aussi Pline, l. 16, c. 44. — Henry, Hist. d'Angleterre, t. 1. — Marcel, lieu cité, t. 1, p. 49.

[2] Cæs., *de Bell. Gallic.*, l. 6, c. 14 et 16. — Pline, l. 30. — Diod. Sicul., l. 5. — Pomp. Mela, l. 3. — Lactan. *Divinar. Inst.*, l. 1, c. 21. — Strab., l. 4. — Tertullien, *Apolog.*, c. 9.

vant ces divinités; il s'avance en tremblant, et frémit au seul bruit de ses pas. Effrayé de ce silence menaçant, son cœur bat avec force, sa vue se trouble, une sueur froide coule de tous ses membres; s'il tombe, ses dieux lui défendent de se relever [1]; se traînant hors de l'enceinte, il rampe comme un reptile parmi les bruyères sanglantes et les ossemens des victimes.

Souvent du milieu de ces forêts lugubres où l'on n'entendit jamais ni le vol des oiseaux ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlemens affreux, des cris perçans, des voix inconnues, et soudain à l'horreur du tumulte succédait l'horreur du silence [2].

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables la nuit fuyait tout à coup [3], et sans se consu-

[1] Tacit., *de Moribus Germanorum.*—Favyn, t. 1, l. 2, p. 140.
[2] Lucan., *Phars.*, l. 3.
[3] Lucan., *ib.*

mer, les arbres devenaient autant de flambeaux. A ces lueurs sinistres on voyait des dragons ailés, de hideux scorpions, des cérastes impurs s'entralacer, se susprendre aux rameaux éblouissans; des fantômes, des larves, des spectres, montraient leurs ombres sur un fond de lumière, puis tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse et sacrée[1].

Il ne faut cependant pas conclure d'après les sacrifices humains, dont nos ancêtres souillaient leur culte, qu'ils étaient étrangers aux premières notions de la civilisation et à tout principe d'humanité. Presque tous les peuples de l'antiquité dont nous admirons la gloire et le génie, pensèrent, comme les Gaulois, que l'homme honorait les dieux en leur offrant ce qu'il avait de plus cher; rien ne lui étant plus cher que la vie, il devait en faire un holocauste à ceux dont il l'avait reçue.

[1] *Voyez*, à la fin du volume, la dernière note du 1er récit.

Non-seulement les Hébreux, les Amorrhéens, les Ammonites, les Perses, les Indiens, les Gètes, les Thraces, les Scythes, égorgèrent leurs semblables sur les autels de leurs divinités; mais les Grecs et les Carthaginois pratiquèrent également ces horribles superstitions auxquelles nous devons les tragédies d'Iphigénie. Les îles de Rhodes et de Salamine fumèrent du sang des victimes humaines immolées sous le couteau des prêtres. A Laodice, on sacrifiait de jeunes filles à Pallas. Les Arcadiens, dont les danses champêtres et les concerts mélodieux semblaient attester l'innocence et la pureté de l'âge d'or, arrachaient souvent du sein de la mère éperdue l'enfant mâle que réclamaient les dieux du Lycée. Les habitans du Latium faisaient mourir des hommes dans le sanctuaire du temple de Saturne. Les Romains, dont Curtius crut apaiser les dieux irrités en se précipitant dans un gouffre dévorant, pensaient aussi que de tels sacrifices étaient agréables à leur Jupiter; et même, sous le règne de César, ils persistaient encore à

immoler des hommes dans les grands dangers publics [1].

L'Amérique, où la nature a régné si long-temps paisible à l'insu des Européens, vit autrefois couler dans la Floride le sang des enfans sacrifiés sur la pierre du Soleil.

Le culte homicide d'Ésus et de Teutatès ne doit donc pas, nous le répétons, autoriser à en induire que les Gaulois étaient un peuple sauvage et barbare. Ces sacrifices odieux, loin de leur être inspirés par leur propre cruauté, le furent par une croyance religieuse dont les Hébreux et les Grecs, desquels ils emprun-tèrent visiblement des rits et des usages, pro-pagèrent chez eux la fatale erreur [2].

Cette réflexion explique pourquoi les histo-riens qui racontent avec horreur les sacrifices humains des Gaulois, louent ensuite la douceur

[1] Dion, l. 48. — Pline, l. 28, c. 3. — Religion des Gaulois, t. 1, p. 209.

[2] Pascal Rapine, Christ. naissant dans la genti-lité, t. 1, Traité 2. — Marcel, Hist. des Gaules, t. 1, c. 7.

et la générosité de ces peuples. Strabon dit qu'on avait la plus haute opinion de la justice des druides [1], Diogène Laërce, d'accord avec Pomponius Mela, nous apprend que leur doctrine était fondée sur ces trois maximes : *Adorer Dieu, ne point faire le mal, être brave en toute rencontre* [2]. Ils n'aiguisaient jamais le couteau des sacrifices, parce que, disaient-ils, la religion ne devait pas apprendre à frapper du glaive avec facilité [3].

[1] Strab., l. 4.

[2] *Deos colendos, nihil agendum mali, fortitudinem exercendam. Voyez* Pelloutier, Hist. des Celtes, t. 1, p. 121.

[3] M. le marquis de Luchet, dans son Hist. de l'Orléanais, veut prouver que les Gaulois ne connurent pas les sacrifices humains ; mais César dit formellement le contraire, ainsi que Tertullien.

SECOND RÉCIT.

COLONIES DES GRECS ET DES ROMAINS DANS LES GAULES.

C'est une des époques les plus brillantes de notre histoire que celle où la Grèce et l'Italie fondèrent leurs belles colonies dans la Gaule ; on ne pourra voir, sans une agréable surprise, d'élégantes cités, sœurs d'Athènes et de Rome, dresser sur nos bords sauvages leurs chapiteaux et leurs colonnades, tandis que nos forêts homicides accueilleront les riantes fictions d'Hésiode et d'Homère.

Les Grecs asiatiques, trop voisins des rois de Perse et de Lydie, se virent bientôt assu-

jétis par eux ; ils tentèrent de s'affranchir, mais leur sang fut en vain prodigué dans les plaines d'Éphèse et sur les rives de l'Hermus : après s'être long-temps débattue, leur liberté mourante vint tomber aux pieds du grand Cyrus ; alors, échappant au joug qu'ils ne pouvaient briser, les citoyens de Phocée résolurent de chercher au-delà des mers une patrie indépendante, et firent un salut d'adieu à l'odorante Ionie, second ciel des déités du paganisme [1].

Quel pays fera oublier aux Phocéens celui qu'ils abandonnent ! Quel pays va recevoir cette peuplade encore enivrée des prestiges et des illusions de la terre poétique !

C'est toi, Provence fortunée [2] ! Ils descendent sur tes bords ces favoris de l'Olympe et

[1] Hérod., l. 1, c. 6, 27 et 141. — Xenophon, *apud Athen.*, l. 12. — Plato, *de Legib.*, l. 3, t. 2. — Lucian. *in Amor.*, l. 5, 6, 7 et 8.

[2] Just. *Hist.*, l. 43, c. 3, p. 607. — Solin, c. 8. — Scymnus. Chius., *Orbis Descript.*, v. 268. — Guys, Lettr. sur la Grèce, t. 1, p. 420.

du Parnasse, tes bords ont tressailli sous leurs pas légers ; ils descendent, et secouent sur ton sol hospitalier leurs cothurnes encore blanchis de la poussière des gymnases et de l'hippodrome ; les brises de tes vallons soufflent dans leur chevelure parfumée, et tes échos ont déja répété le gracieux dialecte qui charmait les échos du mont Mycale, de Lebedos et de Mindus.

Les Phocéens, s'arrêtant sur les rives qui regardent la Méditerranée, y bâtirent Marseille [1], sous le nom de *Massilie*. Aristote, Isocrate, Thucydide [2] parlent de cette migration, justement célèbre, et mêlent dans leurs récits immortels les noms de l'Ionie et de la Gaule [3].

[1] Strabo, l. 4, p. 124. — Just., l. 43. — Guys, Lettres sur la Grèce, t. 1, p. 429.—D. Martin, *verbo* Massilia.

[2] Arist., en sa Républ. — Isoc., *in Archid.*, t. 2, p. 54.—Thucyd., l. 1, § 13. — Strabo, l. 4.

[3] Les Historiens fixent cette fondation vers la seconde année de la 45e olympiade, cent vingt ans avant la bataille de Salamine. *Voyez* Solin, c. 8. — Scymn.

Massilie se distingua des autres villes par le commerce, les lois, les lettres, les armes, mais surtout par la pureté de ses mœurs [1]. Dans son auguste sénat siégeaient six cents vieillards vêtus de la pourpre de Tyr, et couronnés du pacifique olivier [2]; son port Lacydon [3], plus opulent que le Pirée, voyait sans cesse arriver et partir les flottes d'Europe, d'Afrique et d'Asie; ses guerriers, vainqueurs des Carthaginois, envoyèrent une

Chius., *Orb. Descript.*, v. 268. — Justin, l. 43, c. 3. — Martianus Héracl., v. 213. — Carry, Dissert. sur Marseille, p. 66. — Il y a plusieurs versions sur la fondation de Marseille; les uns l'attribuent aux Phocéens, qu'amenèrent sur nos rivages Simos et Protis: les autres pensent que, quand ces derniers arrivèrent, Marseille était déja bâtie par leurs frères, qu'avait conduits, plusieurs années avant, un Grec nommé Massalias. *Voyez* M. de Rufi, Hist. de Marseille.

1. Strabo, l. 4, p. 124. — Just., *Hist.*, l. 43. — Valerius-Max., l. 2, n. 9. — Baillet, Jug. préj., c. 7, § 9. — Agric., n. 4. — Baillet, jug. préj., c. 7, § 9, p. 296.

2 Valer.-Max., l. 2, n. 7. — Strabo, l. 4.

3 Dict. topog. de D. Martin, t. 2 de son Hist. des Gaules, *verbo* Lacydon.

statue de bronze [1] au temple de Delphes, ce dépôt des trophées de l'univers. Ses savans, parmi lesquels on remarquait Pithéas et Euthymènes [2], attiraient une jeunesse nombreuse dans ses écoles florissantes que Cicéron préférait à celles de Rome et d'Athènes [3]; ses campagnes adoptaient les pampres de Phocée, les oliviers de Clazomène [4], les grenadiers de Samos, les plants de myrte apportés du mont Latmus, fameux par les amours de Diane et d'Endymion [5].

Massilie, ne pouvant contenir tous ses ci-

[1] Pausan. l. 10, p. 817.

[2] Plin., *Hist.*, l. 2, c. 77. — Strabo, l. 2, p. 78. — Vossius, *Hist. gram.*, l. 1, c. 17. — Gassendi, t. 4, p. 532. — Saint-Aubin, Antiq. de la nation franç., p. 395.

[3] Egas. Bul., t. 1, p. 18. — Hist. littér., t. 1, p. 44 et suiv. — Les langues grecque, latine et gauloise étaient parlées communément à Marseille, dont Varron appela les citoyens *Trilingues* ou *Triglottes*. *Voyez* S. Hieronymi *Præfatio secunda in secundum librum comm. in Epistol. ad Galathas.*

[4] Arist., *Cur rei Famil.*, t. 2, p. 504.

[5] Plin. l. 2, c. 9, t. 1. — Ovid., *Metam.*

toyens, fonda autour d'elle des villes et des monumens auxquels elle donna les doux noms de la Grèce : on vit s'élever sur le sol gaulois Athénopolis[1], Nicée, Théliné, Cyrène, Agatha[2]; l'étang merveilleux, dont Aristote et Festus Avienus racontent des prodiges, s'appela l'étang de Leucate[3]; un des caps de la Provence se nomma le promontoire d'Aphrodise, parce qu'il était couronné des rians portiques du temple de Vénus[4].

C'est ainsi qu'une partie des habitans de la Gaule parlèrent le langage de Périclès, d'Anacréon et de Sapho; c'est ainsi que dans nos murs civilisés s'acclimatèrent les mœurs, les usages et les arts des descendans de Deucalion.

[1] D. Martin, lieu dit, *verbo* Athénopolis. — Strabo, l. 4, p. 124 et 127. — D. Martin, lieu cité, *verbo* Théliné. — D. Martin, *verbo* Cyrène. — Strabo, *ib.* — Pomp. Mela, l. 1, c. 5. — Pline, l. 3, c. 4.

[2] Aujourd'hui la ville d'Agde.

[3] Arist., *de Mirac. Aud.* — Fest. Avien., 576.

[4] D'Anville, Not. sur les Gaules. — D. Martin, Dict. topograph.

Notre histoire fut donc ainsi marquée du sceau de l'antiquité ; dans son premier blason on voit les lauriers du Méandre et les myrtes de Gnide s'enlacer à la verveine des Velleda et au gui religieux des druides. Nos collines ont porté des temples grecs pareils à ceux que le nocher remarquait sur le cap Sunium, où discourait Platon, et dans les îles qui parsèment la mer Égée. La vierge de l'Ionie, allant chercher la fraîcheur du bain, a déposé son voile sur les humbles marguerites qui bordent nos fontaines, et nos modestes saules ont prêté à sa nudité pudique l'abri que lui offraient les lentisques des bords de l'Hermus[1] : on eût dit qu'une des îles de la Grèce, qu'une Cyclade flottante, qu'une autre Délos[2], détachée de sa

[1] Le fleuve coulait près de Phocée. *Voyez* Strabo, l. 13, p. 626.

[2] Les poètes ont fait de Délos une île flottante. *Voyez* Callim. *in Delum*. — Pindare dans Strabon, l. 10. Au surplus les îles flottantes ne sont point fabuleuses. *Voyez*, sur ces phénomènes, Plin., *Hist. natur*., l. 11, c. 95. – Girolamo Sylvestri, Traité des îles flottantes anc. et modern.

base et chargée de ses cités, de ses édifices, de ses bocages, de ses pénates et de ses citoyens, se fût arrêtée toute parfumée dans un des golfes de notre patrie.

Ah! puisqu'il en est ainsi, que l'amant des beaux-arts, qui ne peut au gré de ses desirs traverser les vastes mers pour demander à la Troade ou au Péloponèse des vestiges inspirateurs, s'en dédommage du moins en évoquant les grands souvenirs que nos champs méridionaux conservent encore[1]; qu'il explore de nobles débris, qu'il écarte la vile poussière dont quelques générations barbares ont recouvert les restes d'une époque merveilleuse; et qu'il lise sur le marbre des tombeaux les épitaphes des Grecs de l'Ionie.

Quel beau sujet que la fondation de Marseille pour un poëme héroïque!

On sait que les Phocéens vinrent par mer, de l'Asie mineure dans les Gaules, et que leurs

[1] *Voyez* les ouvrages de Poldo d'Albenas, de Laureau, de Courtépée, de Legoux de Guerland, etc.

pilotes, comme tous ceux de ces temps-là, n'osaient pas s'éloigner des côtes.

Cette manière de naviguer, au moyen de laquelle on parcourt à la fois la terre et l'onde, fournirait à l'écrivain des détails pleins d'intérêt et une topographie aussi instructive qu'agréable.

Les voyages maritimes sont si poétiques! l'imagination sourit aux lointains promontoires, aux îles verdoyantes; elle aime à voir l'azur des eaux, l'azur du firmament: placée comme au centre d'une sphère aérienne et brillante, ses pensées n'ont plus rien de terrestre, et l'espace vide de tout objet semble livré à sa puissance créatrice pour être peuplé de fécondes illusions.

L'antiquité, si ingénieuse dans ses allégories, aurait pu faire naître l'imagination sur les mers, comme une autre Cythérée bercée par les vagues natales sur une conque de nacre nuancée des couleurs de l'Iris.

C'est dans le cours d'une navigation que les muses ont montré Circé, Calypso et les Si-

rènes au chantre d'Ulysse, Médée à Appollonius de Rhodes, Didon à Virgile; c'est sur les mers que le Camoëns rêva ses nymphes voluptueuses et son géant Adamastor.

A peine les Phocéens ont-ils abordé les Gaules, que leurs chefs Simos et Protis[1], se présentent à Nannus, roi de la contrée[2], pour en implorer l'hospitalité : ce monarque champêtre allait ouvrir le festin solennel où il avait convié les héros qui prétendaient à la main de sa fille Gyptis[3]. Cette princesse, selon l'usage du pays, devait verser de l'eau pendant le repas à celui qu'elle préférait[4]. Simos et Protis sont invités à cette fête, et la jeune Gauloise, éprise de ce dernier, le désigne pour son époux[5].

[1] Justin, l. 43. — Plutarque (*in Solone*) donne le nom de Protus au fondateur de Marseille.

[2] Cette contrée était habitée par les peuples que Srabon appelle *Sallyes*, que Florus nomme *Salliens*, et Pline *Salluviens*.

[3] Justin, l. 43.

[4] Justin, *ib*.

[5] Justin, *ib*. Athénée, l. 13, c. 5.

Rien n'est plus heureux pour la poésie que ce choix si pittoresquement exprimé par l'Amour et la Beauté, que ce banquet des Celtes, que cette cour simple et guerrière où la harpe des bardes célébraient les dieux et les héros.

Ici les Phocéens feraient au roi Nannus le récit de leurs malheurs ; ils diraient comment ils furent successivement asservis par Crésus, roi de Lydie, et par le grand Cyrus ; ils diraient comment les Grecs asiatiques tentèrent de briser dans cent combats les fers de l'esclavage, et comment ils se décidèrent à chercher la liberté en d'autres climats.

Ce récit s'embellirait d'une foule de noms harmonieux, des noms de la Doride, de l'Éolie, de la Lydie, de ceux d'Ephèse, de Théos, du Méandre, de l'Imbrasus. Quel charme n'auraient pas ces noms antiques ainsi rappelés, puisqu'en ne les prononçant qu'au hasard et détachés de toute idée, on ne peut les entendre sans une émotion secrète ! C'est ainsi qu'on se plaisait à écouter

les sons que le vent tirait de la lyre d'Homère, suspendue à la grotte de Smyrne[1].

A peine l'alliance des Grecs et des Celtes est-elle conclue par le mariage de Protis, à peine la ville de Massilie a-t-elle élevé ses remparts, que les druides, jaloux, craignant pour leurs autels, pour leurs mystères la concurrence des dieux étrangers et le flambeau des arts, suscitent des ennemis aux Phocéens, et conspirent leur ruine entière[2]. Peut-être furent-ils encore excités par un héros gaulois plein de valeur et d'arrogance, qui s'arma comme Turnus ou Zarbas contre un rival préféré[3].

Cependant le conseil de la nation s'assemble; on délibère pour surprendre Massilie pendant le tumulte d'une fête grecque[4], et la

[1] Aristid., *Orat. in Smyrn.*, t. 1, p. 408.

[2] Justin, l. 43. — M. de Ruffi, Hist. de Marseille. — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 1, c. 4.

[3] Virgil. *Æneid.*, l. 4.

[4] Justin, l. 43. — Picot, lieu cité.

cité naissante allait périr lorsqu'elle fut sauvée par l'Amour.

Une jeune Gauloise, en conduisant ses troupeaux à la fontaine, rencontre un Phocéen qui, las de poursuivre le bison et l'élan, se reposait sur un tertre fleuri [1] : ils se regardent en rougissant. Ramenés tous deux le lendemain au même endroit par un penchant involontaire, ils se revoient, et bientôt un mutuel amour brûle dans leur cœur [2]. La nouvelle amante a connu le complot des Gaulois; tremblante pour celui qu'elle aime, elle lui découvre le danger qui le menace : le Phocéen en instruit à son tour le sénat; alors l'armée est avertie, elle sort de la citadelle où s'élevaient déjà les temples d'Apollon et de Diane, déesse tutélaire de la république [3]. Un combat opiniâtre s'engage dans les murs de

[1] Justin, l. 43.

[2] Justin, *ib.*

[3] Strabon, l. 4 de sa Géographie des Gaules. — Grosson, Monumens marseillais, in-4°, p. 105 et suiv.

la ville, dont les Gaulois sont repoussés [1].

Le poète, en s'emparant de tous ces faits, aurait à peindre à grands traits la sombre politique des druides, leur culte terrible, leurs mystères redoutables [2], et le conseil de la nation, où siégeaient les vierges prophétiques, les épouses belliqueuses [3] et les mères qui allaitaient leurs enfans, l'espoir de la patrie.

Quels contrastes, quelle variété! La poésie pourrait essayer ici tous les tons de la lyre; elle ferait succéder aux airs doux et légers des chants graves et retentissans, pour raconter tour à tour les mœurs des enfans d'Ionie, leurs jeux, leurs fêtes religieuses, qui rappelleraient les rives sacrées de Plistus et de l'Alphée [4], les stratagèmes des Gaulois et leurs

[1] Justin, l. 43.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Frickii, *Comment. de druid.*

[3] Tacit., *de Morib. Germ.* — Amm. Marcel., l. 15. — Plutarch., *in vitâ Marii.*

[4] Pind. Pyth., od. 10, v. 23. — Pausan., l. 5, c. 10, p. 817. — Meurs., *Græc. Feriat.* — Corsin, *Fast. Att.*

combats avec les Phocéens. L'épisode d'amour qui se trouve au milieu de l'action rapide et impétueuse, ressemble à la fleur jetée sur le cours du torrent.

Cependant les peuples gaulois se coalisent contre les Grecs, et ceux-ci envoient des ambassadeurs aux Romains pour implorer du secours [1]. Mais quel spectacle se présente aux envoyés des Phocéens, quand ils pénètrent dans la ville de Mars ! Le forum est rempli d'une foule immense ; Brutus, au milieu d'elle, la harangue, inspiré par le poignard qui dans ses mains fume encore du sang de la chaste Lucrèce. Ici l'auteur rassemblerait dans le même épisode les traits héroïques d'Horatius Coclès, de Mutius Scœvola et de Clélie.

Rome, qui a fermé ses murs à un tyran, reçoit avec transport les Phocéens, qui ont abandonné leur patrie esclave [2].

Les deux peuples se jurent une étroite et

[1] Florus, l. 3, c. 2. — Histoire rom. par Catrou et Rouillé; Paris, 1730, t. 13.

[2] Strabo, l. 4, p. 124. — Justin, l. 43.

durable amitié : les Marseillais en donnèrent plus tard un gage précieux aux enfans du Tibre dans cette belle statue de Diane, qu'on admira long-temps sur le mont Aventin[1].

Cependant notre contrée voit combattre les Grecs, les Romains et les Gaulois.

Au milieu du tumulte de la guerre, et la veille d'une bataille, le roi des Celtes voit apparaître en songe le génie de la Grèce [2], qui lui ordonne de faire la paix avec Massilie, en lui montrant dans un tableau magique les avantages qui en résulteront pour son pays [3]. Ce tableau séduisant offre des campagnes cultivées, des moissons opulentes, des coteaux couverts de pampres et de citronniers; le génie cueille une grappe mûre et en exprime la liqueur, jusqu'alors inconnue, sur les lèvres du monarque gaulois qui se réveille en-

[1] Artaud, Disc. sur les lois de Marseille.

[2] Justin, l. 43. — Picot, Hist. des Gaules, t. 1, c. 4, p. 93.

[3] Justin, l. 43. — Discours de l'abbé Aillaud sur l'anciennété de Marseille, p. 23.

chanté[1]. Bientôt la paix unit les deux peuples, et les bienfaits entrevus dans un songe se réalisent dans les champs gaulois[2].

Non-seulement les Gaulois durent aux Phocéens les premières leçons d'agriculture et l'art de planter la vigne, mais encore beaucoup d'inventions précieuses, et notamment le secret de faire du pain. Les Romains eux-mêmes ne possédaient point ce secret, car depuis quatre cents ans, dit Pline, ils ne vivaient que de bouillie. Quant à nos pères, ils ne savaient tirer parti de leurs blés qu'en en froissant les épis, dont ils broyaient ensuite les grains dans une pierre creuse, ce qui leur donnait une sorte de farine grossière qu'ils mangeaient sans autre préparation. L'art de faire le pain leur sembla si merveilleux que,

[1] .....*Fumea Massiliæ ponere vina potes.*
Mart., lib. 13, épigr. 123. *Idem*, lib. 3, épigr. 82. — L'abbé Aillaud, Discours sur l'ancienneté de Marseille, p. 23.

[2] Justin, lib. 43. — Macrob. *in Som.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1.

pendant long-temps, les Druides conservèrent l'usage de porter un pain dans la cérémonie du gui de chêne[1].

Mais les souvenirs des enfans de la Grèce nous ont retenus trop long-temps, et les Romains, qui paraissent dans les Gaules, vont nous occuper à leur tour.

Les Gaulois avaient d'abord inspiré une grande terreur au peuple romain[2]; ce peuple durable, auquel les destins avaient promis l'empire du monde, après avoir suspendu à son Capitole les drapeaux de la Sicile, de la Macédoine et de la Grèce, après avoir placé parmi ses trophées les images humiliées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, soumit enfin les Gaules au joug universel.

[1] Legrand d'Aussy, vie privée des Franç., t. 1, p. 79. — Dissertation de Carry sur Marseille, p. 66.

[2] Polyb., l. 2. — Sallust., *in Bello Catil.*, c. 53. — Cicer., *de Prov. consular.* — Appian., *de Bell. civ.*, l. 3. — Tite-Live, l. 7, c. 9 et 11. — Sext. Pomp. Fest., *de Verb. signific.*, l. 18. — Plut., *in vitâ Camilli et Marcelli.* — Julius Obseq., *de Prodigiis*, c. 19.

Cette grande conquête fut l'ouvrage d'un siècle, et nos ancêtres, combattant courageusement pour leur indépendance, mouraient en grand nombre sur les bords de la Sorgue, de l'Isère et du Rhône [1].

Ces guerres terribles furent interrompues par des guerres plus terribles encore. Les Cimbres et les Teutons, peuples aussi redoutables par leur barbarie que par leur nombre prodigieux, sortent des flancs du Nord, s'avancent vers la Gaule, où ils massacrent indistinctement les armées romaines et les armées gauloises, confondant ainsi deux grands peuples pour repaître leur fureur.

Ils rencontrent près du Rhône les généraux romains Cépion et Mallius [2], tuent quatre-

[1] Tite-Live, *Epist.*, l. 61. — Strabo, l. 4. — Solin. Polynist., c. 8. — Velleius Paterc., l. 1, c. 13. — Appian., *de Bellis Gallicis.* — Val.-Max., l. 6, c. 9. — Eutrop., l. 4. — Florus, l. 3, c. 2. — Dio. Cass., *Excerpt. ab Henrico Valesio.*

[2] Tit.-Liv., *ib.*, l. 97. — Vell. Paterc., *ib.*—Strabo, l. 4. — Appian., *ib.* — Florus, *ib.*, c. 3. — Eutrop., l. 5. — Oros., l. 5, c. 16.

vingt mille soldats et quarante mille esclaves [1]. Rome confie le soin de sa vengeance à Marius : ce noble plébéien pénètre dans les Gaules, et conduisant ses aigles près d'Aix, il rencontre les barbares que commandait le géant Teutobochus. La bataille dure deux jours entiers ; enfin les Teutons, vaincus de tous côtés, s'enfuient vers les chariots qui formaient leurs retranchemens [2]. Mais là encore est le trépas : leurs femmes intrépides crient toutes ensembles *mort ou victoire;* elles s'avancent armées de haches et d'épées, frappent les fuyards pour les renvoyer au combat, les entraînent avec elles vers les Romains qu'elles attaquent avec furie; celles qui n'ont point d'armes déchirent l'ennemi avec leurs ongles, avec leurs dents; quelques-

[1] Tit.-Liv., *Epitom.*, *loc. cit.* — Vell. Paterc., *ib.* — Florus, l. 3, c. 5. — Oros., *ib.*

[2] Tit-Liv., *Epitom.*, l. 68. — Vell. Paterc., l. 2, c. 12. — Plutar., *in Mar.* — Strab., l. 7. — Le lord Kaims, Esquisses sur l'homme. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 8.

unes même lancent contre lui leurs propres enfans[1].

Ces sanglantes amazones, vaincues par les soldats de Marius, les bravent, et se percent le cœur ou s'étranglent en passant autour de leur cou les tresses des longs cheveux, qu'elles attachent aux chars rapides[2].

Vingt mille de ces femmes intrépides tombèrent au pouvoir des Romains, mais elles refusèrent de les suivre et se donnèrent la mort par une résolution unanime.

Deux cent mille barbares restèrent sur le champ de bataille[3] : engraissé par tant de cadavres, il fut, selon Plutarque, horriblement fécond pendant quelques années[4], et se couvrit de hautes moissons et de plantes inconnues.

[1] Plut., *in Mar.* — Oros., l. 5, c. 14. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 38, édit. in-fol.

[2] Plutarch., *loc. cit.* — Picot, Hist. des Gaul., t. 1, c. 9, p. 245.

[3] Velleius Paterculus en compte cent cinquante mille, et Tite-Live deux cent mille.

[4] Plutarch., *in Mario.* — Picot, lieu cité.

Cependant Marius marche à la rencontre des Cimbres qui ravagent l'Italie, et soulage la Gaule des armées romaines. Successivement entraînées en d'autres climats sous Sylla, Lucullus et Pompée, elles ne repassèrent les Alpes qu'avec César[1] : des combats interminables rougirent tous nos rivages, et firent croire aux Romains que les Gaulois seraient exceptés de la conquête du monde. Alors même que le génie, les armes et la politique de César qui sut opposer nos ancêtres à eux-mêmes[2], semblaient enfin avoir fait plier la Gaule sous le joug romain; elle se releva tout à coup, et affronta sous le bouclier de Vercingentorix la fortune de son vainqueur[3].

Après de longs efforts de part et d'autre, les deux armées se joignent sur les rives de

[1] Cæs., *de Bell. Gall.*, — Florus, l. 3, c. 10. — Plut., *in Vitâ Cæsar.* — Oros., l. 6, c. 7.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.* — Suet. *in Vita Cæs.* — Hirt. Pansa, *de Bell. Gall.* — Amm. Marcell., *ib.*

[3] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 7. — Vell. Paterc., l. 2, c. 47. — Eutrop., l. 6. — Oros., l. 6, c. 11.

l'Armançon, au pied du *Mont-des-Bardes*[1], Les chantres héroïques se placent sur le sommet qui domine le camp des Gaulois , et rappellent en ces mots l'audace qu'ils ont récemment déployée contre César.

[1] Aujourd'hui Mont-Bard. Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

Chant des Bardes[1].

« Nos guerriers ont bu dans la coupe sanglante, et la pierre de Teutatès a reçu leurs « sermens[2].

« Le Romain promit aux trophées du Capi- « tole les colliers et les anneaux du Celte : « avait-il donc oublié que le Capitole nour- « rissait encore les oiseaux libérateurs? Avait- « il oublié que nos fontaines et nos lacs « sont remplis de ses dépouilles offertes aux

[1] *Voyez* à la fin du vol. la note 2 du 2e récit.

[2] La Bretagne et d'autres provinces offrent encore beaucoup de ces pierres druidiques.

« génies des flots? César, pour nous dompter, « séduisit quelques-uns des nôtres, et dénoua « le faisceau qu'il ne pouvait rompre ; alors « le Gaulois combattit le Gaulois, et le vain- « queur seul eut à rougir. Mais les fidèles « Induciomare et Ambiorix restaient pour « effacer nos revers [1].

« Leurs guerriers ont bu dans la coupe « sanglante, et la pierre de Teutatès a reçu « leurs sermens.

« Ils surprennent, dans une vallée étroite, « les légions de Sabinus et de Cotta; ils croi- « sent autour d'elles des lances menaçantes ; « pas une victime ne manque à l'hécatombe [2]. « Pour savourer la vengeance, les ames des « Gaulois morts en nous défendant s'abais- « sent sur les nuages du soir, et retournent « porter leurs flammes aux élémens de la « foudre et de la tempête. Mais César, qu'é-

[1] Cæs., *de Bell. Gallico*, l. 5. — Eutrop., l. 6. — Frontin, *Stratag.*, l. 3, c. 17.

[2] Cæs., l. 5. — Dio. Cass., l. 40. — *Epitom.* Tite-Live, l. 106. — Eutrop., l. 6.

« tonne notre audace, grossit son armée de « vingt peuples nombreux [1]; la Gaule, attaquée de toutes parts, pousse un cri d'hor« reur à la vue des chaînes préparées. A ce « cri, la rage se réveille dans le cœur de « nos guerriers abattus [2].

« Nos guerriers ont bu dans la coupe san« glante, et la pierre de Teutatès a reçu « leurs sermens.

« Des Gaulois, placés de distance en dis« tance sur le cimes des montagnes, se trans« mettent rapidement le signal de la déli« vrance et du carnage; soudain la trompette « sonne dans les forêts des Carnutes, et le « sang romain coule dans la cité de Ge« nabum [3]. Que fais-tu pendant le réveil de « la patrie, ô toi, son espérance, digne hé-

[1] Cæs., l. 5.

[2] Cæs., *ib.*, l. 7. — Dio. Cass., *ib.* — Eutrop., l. 6. — Florus, l. 3, c. 10. — Velleius Paterc., l. 2, c. 47.

[3] Orléans. *Voy.*, sur cette révolte générale, Çæs., *ib.* — *Epitom.* Tite-Live, l. 107 et 108. — Oros., l. 6.

« ritier du vaillant Celtille ! Épris de la fille « d'Induciomare, oublies-tu dans ses bras « la gloire et la patrie ? Ah ! ton cœur est « plus généreux ; triste et les yeux en pleurs, « assis près des murs de Clermont, tu gémis « sur l'infortune de tes frères ; aussitôt que « les cris convenus ont frappé ton oreille, tu « saisis tes armes, tu rassembles tes guerriers[1].

« Tes guerriers ont bu dans la coupe san- « glante, et la pierre de Teutatès a reçu leurs « sermens. »

Ainsi chantaient les bardes à la bataille d'Armançon ; mais que pouvaient les Gaulois contre une armée deux fois plus nombreuse que la leur ! Ils pouvaient mourir, et c'est pour mourir les armes à la main que ces guerriers s'enferment dans la ville d'Alise où ils veulent combattre jusqu'au dernier soupir.

Maintenant que la Gaule est conquise par César, ce peuple ardent et toujours affamé de renommée, change la gloire des

[1] Cæs. *ib.* — Eutrop., l. 6. — Flor., l. 3.

armes pour celle des sciences et des arts[1].

Merveilleuse et rapide métamorphose! la hache abat les forêts obscures et montre de nouveaux champs au soleil; les landes couvertes de bruyères, les marécages remplis de glaïeuls et de roseaux, voient flotter les gerbes d'or et verdir les pampres fertiles[2]; de tous côtés se réalisent sur nos bords les fictions de Triptolême, et les joyeux triomphes de Bacchus aux rives de l'Indus et du Gange.

Colisées immenses, temples élégans, ce n'est pas seulement aux champs de Lavinie que l'œil peut mesurer vos beautés indestructibles; d'autres colisées, d'autres temples rivalisent avec vous dans nos champs, donnant à notre histoire des dates et des titres, à

[1] Robertson, Hist. de Charles V, introduct. — Montfaucon, Antiq. expl. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — De Caylus, Rec. d'Antiq. — Marcel, Hist. de l'origine et des progrès de la Monar. fr., t. 1, c. 16.

[2] Salvian. Masil., *de Gubernatione Dei.* — Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1 et 2.

notre poésie des souvenirs et des inspirations!

Bientôt les fleuves de la Gaule sont rendus navigables. Des compagnies de nautonniers font fleurir le commerce, et leur reconnaissance élève des monumens aux Césars[1]; des cités tressent des couronnes d'or aux Vespasien et aux Probus[2], consacrent les exploits des héros par des médailles allégoriques, savent buriner et sculpter la gloire, tandis que le célèbre ciseau du Gaulois Zénodore fait sortir les dieux des blocs de marbre et de granit[3].

Émules de Rome, souvent préférées à elle[4], les Gaules eurent des écoles fameuses, des théâtres, des aqueducs, des bains publics[5];

[1] Montfauc., Antiq. expliquée.

[2] Laureau, Hist. de France avant Clovis. — De Caylus, Rec. d'Antiq.

[3] Plin., l. 34, c. 7. — Hist. littér. de la France, t. 1, p. 138.

[4] Cat. Orig., l. 2. — Macrob., l. 3, *Saturn.* — Sueton., *de Illustrib. Gram.*, c. 7. — Quintilien, l. 1. — Juvén., satire 7, v. 147, et satire 15, v. 1. — Dion Cass., *Excerpt. à Xiphil.*, l. 69.

[5] Poldo d'Albenas, Antiq. de Nîmes. — Le P. de Colonia, Hist. littér. de la ville de Lyon. — Montfau-

de faciles communications s'établirent entre les Romains et les Gaulois, qui reçurent les mêmes lois, adoptèrent les mêmes usages, goûtèrent les mêmes plaisirs, se mêlant pour ainsi dire comme deux fleuves qui, coulant ensemble, réflétant des cieux et des astres pareils[1].

Tandis que Rome envoyait dans les Gaules des peuplades de ses citoyens, qui bâtissaient des villes toutes romaines, la Gaule à son tour envoyait à Rome un grand nombre de ses enfans, qui brillèrent à l'armée, au sénat, à la cour et sur le trône même[2] : c'est à la Gaule que Rome doit ce Roscius[3], les délices du théâtre latin; ce Terentius Varo[4], l'ami des

con, Ant. expl. — Courtépée, Desc. de la Bourgogne.

[1] Cicéro, lib. 9, epist. 15, *ad Familiares*. Martial, l. 14, épigr. 128, l. 1; épigr. 54. — Juvénal, satire 7. — Argou, Hist. du Droit franç., Disc. prélimin. — *Voyez* la note 4 du 2[e] récit.

[2] Vopiscus, *de Numeriano*. — Eutrop., *Hist.*, l. 9. — Tillem., des Emp., t. 3, p. 381.

[3] D. Rivet, lieu cité, t. 1, p. 92.

[4] Crin., *Poet. lat.*, l. 2, c. 33. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, p. 108.

Properce et des Tibulle ; ce Gallus, trop sensible amant de l'ingrate Lycoris, et dont les os reposent mollement dans le tombeau parce que Virgile a chanté ses amours.

A peine la Gaule était réunie à l'Empire, que déja Cicéron disait dans le Sénat : *Nous ne pouvons passer sous silence la valeur, la fermerté, la constance des Gaulois nos alliés ; c'est la force de l'empire Romain et l'ornement de sa grandeur*[1].

Le voyageur, en parcourant la Gaule, se croyait transporté sur les bords du Tibre et de l'Anio ; dans les bocages de Tusculum et de Lucrétile ; s'il se reposait près de Nîmes que fonda le compagnon d'Hercule[2], ou dans les champs de Narbonne, non moins fameux que l'Hymette par la douceur de leur miel ; des fontaines consacrées aux dieux, et coulant à l'ombre des peupliers d'Italie, lui rappelaient les eaux latines de Blanduse et de

[1] Cic., 3e Philip.

[2] Stephanus Bysantinus, *de Urbibus*. — Poldo d'Albenas, Antiq. de Nîmes.

l'Albunée ; s'il errait sur les rives du Gard, il admirait le pont superbe où l'onde coule en triomphe sous trois étages d'arches magnifiques [1], emblème du joug heureux qui couronnait la Gaule; s'il s'arrêtait dans les bosquets de Divodure [2], il lisait cette inscription, à moitié cachée dans les genevriers : « La « prêtresse Arété, avertie par un songe, a « consacré ce bocage à Sylvain et aux nym- « phes de ces lieux [3]. »

S'il pénétrait dans la forêt de Bellême, il entendait les hymnes des nymphes, de Vénus Aphrodite [4].

Enfin, si du nord au midi, ce voyageur étonné traversait nos contrées, il contemplait à chaque pas des monumens érigés à tous les dieux du paganisme, des arcs de triomphe,

[1] Laureau, Histoire de France avant Clovis, t. 2.

[2] Metz.

[3] Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 3, c. 7, p. 103.

[4] Mém. de l'Acad. celtique, t. 3, p. 320.

des colonnes, des obélisques, des statues et surtout des tombeaux[1].

Une foule de noms, quoique corrompus, rappellent encore dans notre topographie nationale de nobles et d'intéressantes origines.

Le mont *Jou* était le mont Jupiter[2] *Montargis* était le mont d'Argus[3], Janus était adoré à *Jansigny*, Vénus à *Venarey*[4], Diane à *Diennay*, Mercure à *Mercurey*, Pomone à *Pomar*[5]; et tandis que l'étymologiste retire ses poétiques significations des syllabes grotesques dont les temps modernes ont défiguré une

[1] Le P. de Colonia, Hist. des Antiq. de la ville de Lyon. — Spon, Rech. des Antiq. de la ville de Lyon. — Montfaucon. Antiq. expliq. — De Caylus, Rec. d'Antiq. — Adr. Val., *Not. Gal.* — Chorier, Antiq. de Vienne. — Notice sur le Musée de Lyon.

[2] *Mons Jovis. Voyez* Laureau, Histoire de France avant Clovis, t. 2.

[3] Duchesne, Antiq. des villes, ch. 9, p. 304.

[4] Laureau, lieu cité. — *Voyez* aussi l'ouvrage de Lanone sur les étymologies françaises.

[5] Courtépée, Description de la Bourgogne, t. 1, p. 306.

foule de noms anciens; de son côté l'antiquaire [1], fouillant dans les décombres de nos anciennes cités, y trouve des débris vénérables, d'illustres fragmens qu'embellit l'acanthe, des bronzes, des urnes et des inscriptions. L'imagination, s'emparant de ces restes précieux, refait ce que le temps a détruit; elle restitue aux colonnes mutilées leurs frises, leurs chapitaux; le temple qu'elles décorèrent n'est plus dans la poussière; il reparaît avec ses pontifes, ses dieux et ses autels qu'un peuple immense couvre de fleurs.

Que cette heureuse illusion nous transporte un instant au milieu de la Gaule romaine; que nous puissions admirer nos villes embellies; telles qu'elles étaient sous les règnes des successeurs d'Auguste!

Metz attire d'abord notre hommage : parcourons les rues *de la victoire*, *des trépieds*

[1] *Voyez* les ouvrages de MM. Legoux de Gerland, Courtépée, Lebeuf, Laureau, Danville, de Caylus, Montfaucon, D. Martin, Fortia d'Urban, Millin, Alex. Lenoir, etc.

et des couronnes[1]. Visitons les thermes célèbres par leurs baignoires de porphyre et leurs deux cents colonnes de granit.

Contemplons cet aqueduc majestueux qui, jeté d'une colline à l'autre, suspend et roule au-dessus du vallon de la Moselle les eaux des belles fontaines de Gorze, et les répand ensuite dans le vaste bassin où les Romains; dans leurs jeux et leurs fêtes superbes, donnaient au peuple des Gaules le spectacle d'un combat naval[2].

Nous voici devant le temple de Diane. Sa statue est d'argent[3]. La nuit, les rayons de la lune éclairent ce brillant métal, et le voyageur qui vient invoquer la triple déesse, croit que,

[1] Anciens noms des rues de Metz que les Romains appelaient Divodure. *Voyez* ce que disent de cette ville Ammien Marcellin, Auson. (*de clar. urb.*), les chroniques et histoires de cette ville, et Faber, Desc. du pays Messin.

[2] *Voy.* sur cette naumachie, Faber, Desc. du pays Messin, et les Mém. de l'Acad. celt., t. 4, p. 283.

[3] Chronic. *Metens.* — Mémoires de l'Académ. celt., t. 4, p. 282.

sous la figure de Phébé, elle est descendue parmi les mortels.

Plus loin, la foule se presse vers un édifice immense : le masque de pierre qui se voit au-dessus des portiques, annonce un théâtre [1] où peut-être on va représenter les comédies de Plaute et de Térence.

Le palais des empereurs s'offre à nous dans toute sa magnificence [2]. Voilà les statues des dieux et des Césars ; voici l'autel de Rome victorieuse. C'est là que la jeunesse de Divodure, brillante de pourpre et d'or, couronnée de lauriers, est élevée aux premières dignités de l'empire.

La ville de Langres fut l'une des premières alliées des Romains.

[1] Il y avait à Metz, disent les chroniques de cette ville, un superbe amphithéâtre appelé aujourd'hui la *Redoute*. *Voyez* Faber, Desc. du pays Messin.

Il paraît que l'enseigne des théâtres était un masque sculpté au-dessus de la porte. On en conserve un dans le musée de Lyon. *Voyez* la notice de ce musée, publiée par M. Artaud, p. 37, n° 21.

[2] Ce palais était construit sur l'emplacement de l'é-

Les murailles de cette ville sont ornées dans toute leur circonférence de statues et de trophées sculptés. Cette longue suite de monumens éternise la victoire que le grand Constantin remporta ; près de cette cité, sur plus de deux cent mille barbares venus dans les Gaules du fond de la Germanie [1].

Les chemins qui aboutissent à Langres ont été construits par Agrippa [2]. Suivons celui qui mène au pays des Éduens ; visitons ce peuple fameux dont le crédit et la puissance étaient reconnus entre tous les autres peuples des Gaules, qui ne lui contestèrent jamais sa supériorité [3].

Les Éduens, placés au centre de la patrie,

glise des Trinitaires. On en voit encore les restes dans les caves de cette maison.

[1] Duchesne, lieu cité, p. 325.

[2] La distance des lieues, qui étaient de 1500 pas, était marquée par de petites colonnes milliaires. Caylus, Rec. d'Antiq., vol. 4. — Legoux de Guerland, Antiq de Dijon. — Danville, notice des Gaules.

[3] Cæs., *de Bell. Gall.* l. 1. — Duchesne, lieu cité, p. 618.

semblaient en être l'ame. Leur capitale est Autun que les Celtes appelaient Bibracte.

Elle est située au pied de la montagne de Jupiter, sur laquelle s'élève le temple de ce dieu[1].

Du flanc de cette montagne coulent des ruisseaux dont les eaux resserrées en des écluses remplissent, au gré des Éduens, le bassin qu'ils ont creusé dans la vallée pour en faire une *Naumachie*. Trente vaisseaux peuvent y jouter ensemble, trois cent mille personnes peuvent jouir de ce spectacle favori[2].

Non loin de la *Naumachie*, notre guide nous montre le théâtre, bâti sur le plan de celui d'Athènes. Quatre chevaux de bronze en ornent l'entrée[3], et des gradins de mar-

1 Cette montagne s'appelle encore aujourd'hui Montjeu.

2 Courtépée, Descrip. de la Bourgogne, t. 3, p. 516. Ce beau jardin est aujourd'hui comblé et converti en un pré.

3 Courtépée, t. 3, p. 512. — Rosny, Hist. d'Autun, p. 239, in-4°. D'après les calculs d'un ingénieur, le théâtre d'Autun, dont il ne reste plus rien, devait avoir 35 toises de diamètre à l'intérieur en me-

bre conduisent à l'orchestre où sont placés les siéges du préfet, des magistrats et des plus éminens personnages de l'Etat.

En face du théâtre, et seulement séparé de cet édifice par la route de Lyon, s'étend l'amphithéâtre où combattent les gladiateurs et les bêtes féroces [1] : il est découvert d'en haut; son enceinte est composée de trois rangs de portiques élevés les uns sur les autres ; dans les entre-colonnemens du dernier rang sont posées des statues colossales [2].

La ville d'Augustodunum est ceinte d'une forte muraille flanquée de deux cent vingt tours [3]. Près de la superbe porte de Janus est

surant du bas des gradins. Le théâtre de Marcellus à Rome n'avait que 30 toises de diamètre.

[1] En 1596, on trouva le crâne d'un lion dans les ruines de cet amphithéâtre, dont il ne reste plus rien.

[2] *Voyez* Montfaucon, Antiq. expl., t. 3, p. 262.

[3] Ces murailles avaient 3000 toises de circuit et 7 pieds 8 pouces d'épaisseur. Courtépée, t. 3, p. 500. Ces murs étaient sans doute l'ouvrage des Gaulois, et non des Romains ; Am. Marcellin en parlait comme

le temple de ce nom, dont les murs épais doivent braver les révolutions des âges [1]. C'est ce temple de la paix et de la guerre que vint ouvrir, un poignard à la main, le Gaulois Julien Sacrovir, qui, sous le règne de Tibère, résolut d'affranchir ses concitoyens de la tutelle romaine [2].

Près du pont que traverse l'Arroux est le temple de Pluton dont les vastes souterrains sont consacrés aux oracles [3]. L'abondance des eaux qui surgissaient de tous côtés avec fracas, et dont la chute plus bruyante sous des

d'un ouvrage très vieux de son temps : *Muros carie vetustatis invalidos.* On en voit encore quelques débris.

[1] Il en reste encore deux côtés, les murs ont 6 à 7 pieds d'épaisseur, et quoique dégradés, ils en ont 65 d'élévation.

[2] J. Sacrovir se révolta dans le pays des Éduens en même temps qu'un autre Gaulois, non moins intrépide, J. Florus, dans la ville de Trèves. Le combat de Sacrovir et des Romains eut lieu près d'Autun dans une plaine qu'on nomme à présent Saint-Émiland, et où l'on trouve encore de vieux tombeaux qui peuvent bien remonter à ces temps-là.

[3] Courtépée, t. 3, p. 509.

voûtes sonores rendaient un bruit mystérieux, inspirait aux crédules étrangers une terreur secrète dont profitaient les prêtres de Pluton.

Non loin du champ des urnes, est cette pyramide superbe qui dans vingt siècles fera encore l'étonnement des curieux [1]. Sa base offre un vaste triangle massif; sur la pointe est une urne de bronze doré. Ce monument gigantesque est revêtu de marbre blanc sur lequel on a figuré des larmes noires [2]. Les uns le regardent comme le mausolée de Carrare, roi des Gaulois; d'autres pensent voir le tombeau du druide Divaticus, l'ami de César et de Q. Cicéron [3].

Mais d'où partent les sons des chalumeaux

[1] Elle subsiste encore en grande partie, mais elle est dépouillée de ses marbres. *Voyez* ce qu'en disent Montfaucon, Chassaneux (en son Catalogue de la gloire du monde), et Courtépée, t. 3, p. 519.

[2] Tradition orale du pays.

[3] Cette dernière conjecture est d'autant mieux fondée, qu'en 1630 on trouva dans cette pyramide une

et du luth harmonieux dont les concerts viennent nous charmer, et disposer notre imagination aux plus douces illusions ? Où vont ces jeunes filles, dont une courte et légère tunique, relevée par une agrafe d'opale, ne couvre qu'à demi les attraits? Où portent-elles ces guirlandes et ces corbeilles de fleurs? Ce sont les prêtresses de ce temple de Cupidon, bâti sur la petite montagne de Philosie, et que des bocages sacrés dérobent aux regards [1].

Autour du Capitole sont vingt temples renommés [2]. Voici celui de Pallas, tout près ceux de Junon et d'Apollon : entre ce dernier et le Capitole, sont les écoles *mœniennes*, fameuses dans toute l'Europe [3].

médaille d'or représentant un Gaulois vêtu d'une robe longue avec ces mots : *Gloria Edu. druid. que*, c'est-à-dire *la gloire des Eduens et des druides.*

[1] Cassaneus, *Catalog. Glor. mundi.* — Rosny, Hist. de la ville d'Autun, p. 245.

[2] Dans le Capitole étaient les temples de Jupiter, de Mars, de Junon. Courtépée, t. 3, p. 309.

[3] D. Rivet, Hist. littér., t. 1.

En sortant d'Augustodunum, cent autres villes romaines réclamaient encore dans les Gaules l'attention du voyageur.

Nîmes que les amis du merveilleux assurent avoir été fondée par un des Héraclides[1], fut la métropole des Volces, l'un des peuples les plus illustres des Gaules[2]. Auguste établit dans ses murs une colonie de Romains, et par degrés cette cité, qui n'était originairement construite que de bois et d'argile, changea ses masures et ses périssables édifices en monumens immortels[3].

Ce qui frappait surtout en arrivant à Nîmes, c'étaient les maisons de plaisance qui ornaient les alentours[4].

[1] Parthenius, ap. Step. Bysant. in voc. *Nêmassus*. — Suidas, *Lexic.*, t. 2, p. 505. — D. Pezron, etc.

[2] Ménard, Hist. de Nîmes, t. 1, in-4°, p. 4.

[3] Quelques auteurs, tels que Deyron (des Antiq. de Nîmes, p. 37), D. Vic et D. Vaissette (Hist. du Langued., t. 1, p. 58), et M. de Ruffi (Hist. de Marseille, l. 1), ont cru que Nîmes était une colonie grecque. Leur opinion a été réfutée par d'excellens écrivains. *Voyez* Ménard, lieu cité, p. 3 et suiv.

[4] Les auteurs modernes ont prétendu reconnaître

Les plus nobles familles de Rome, attirées par la beauté du climat, ainsi que par la fertilité du sol, avaient pris soin d'embellir, pour leurs délassemens et leurs fortunés loisirs, des

les emplacemens de ces maisons de plaisance, qui, selon eux, se nommaient du nom du propriétaire terminé par le mot *ager*. Ce mot latin, altéré dans le cours des siècles, s'est changé en argues, en sorte que tous les lieux qui se terminent ainsi désignent les maisons de plaisance des familles romaines. Voici comment s'exprime à cet égard M. Fléchier dans sa description manuscrite des Antiq. de Nîmes : « Cette « colonie devint si agréable aux Romains, que plu- « sieurs personnes de qualité y venaient habiter à « cause de la bonté de l'air, et y faisaient bâtir des « maisons de plaisance dans les villages d'alentour qui « retiennent encore leurs noms, Aimargues, Caissar- « gues, Domessargues, Fabiargues, c'est-à-dire *Ager Æmilii*, *Cassii*, *Domitii*, *Fabii*, etc. » Cette opinion a été adoptée par D. Vic et D. Vaissette en leur Hist. du Langued., t. 1, p. 99; par Deyron, Antiq. de Nîmes, p. 71 et suiv.; par Guiran, *Explicat. decor. vetust. numism. Nem.*, p. 38; et par Ménard, Hist. de la ville de Nîmes, t. 1, l. 1. Ces autorités sont respectables; mais ne pourrait-on point leur objecter que les Romains se servaient plus fréquemment du mot *villa* que du mot *ager* pour désigner une maison des champs? Cicéron et Sénèque emploient en ce sens le mot *villa*.

enclos à la fois magnifiques et champêtres. Ils réconciliaient la nature et l'art dans ces jardins charmans, du milieu desquels des palais de marbre s'élevaient avec autant de grace que de majesté [1].

Parmi ces campagnes enchantées, on remarquait entre autres celle de Cassius [2], de Dassius [3], de Gallus [4], de Savinius, de Domitius Afer, natif de Nîmes et l'un des plus éloquens orateurs de son siècle [5]. On visitait aussi avec intérêt celle d'Appalius [6], celle du fameux Marius qui fut gouverneur de la Haute-Narbonnaise [7]. Se plaisant aux lieux que lui

[1] Ménard, Hist. de Nîmes, t. 1, l. 1.

[2] Cassii ager, aujourd'hui Caissargues. *Voy.* Ménard dans ses Notes.

[3] Dassii ager, aujourd'hui Dassargues.

[4] Galli ager, Gallargues.

[5] Quintil. *Instit. orat.*, l. 12, cap. 11. — Dio, l. 59.

[6] Appalii ager, aujourd'hui Arpaillargues.

[7] Plut., *in Mario.* — Ménard, Hist. de Nîmes, t. 1, note 15 à la fin du volume. — Outre ceux que je viens de citer, on remarque aux environs de Nîmes et d'Uzès les lieux suivans : Massillargues, Olozargues, Santeirargues, Sauvignargues, Vendargues, Aubassargues,

avait rendus chers à jamais sa victoire sur les Ambrons et les Teutons, ce grand homme voulut posséder un patrimoine près de la ville de Nîmes.

L'intérieur de cette cité répondait à ses dehors. Près de sa belle fontaine, on admirait les bains construits par les ordres d'Agrippa, et renommés par la délicatesse d'une élégante architecture, comme par le nombre infini des aqueducs.

Le centre de ces bains somptueux faisait face à un temple d'ordre composite, où l'on adorait les divinités tutélaires de la ville : c'était le Panthéon de la colonie [1]; il fut con-

Bassargues, Carillargues, Foussargues, Fabrejargues, Gondargues, Montignargues, Maurissargues, Scirargues, Valerargues, Generargues, Aguzargues, Baillargues, Busargues, Lanzargues, Meirargues, Suzargues, Teissargues, Venargues, Sinistrargues, etc. Tous ces endroits, selon MM. Fléchier, Ménard, Deyron et autres, étaient autant de maisons de plaisance du nom des grandes familles romaines.

[1] Palladio, *Archit.*, l. 4, c. 29. — Ménard, Hist. de la ville de Nîmes, t. 1, l. 1, p. 34. — Montfauc., Antiq. expl., t. 2, part. 1, p. 52.

struit après qu'Auguste eut donné la paix à l'univers.

Les places et les marchés publics de la ville de Nîmes étaient décorés d'autels de marbre blanc et de statues impériales. Deux édifices attirent principalement les regards dans cette enceinte ; l'un est le temple qu'Adrien fit élever en l'honneur de Plotine, à laquelle il devait l'empire. Ce temple, l'un des plus beaux de l'antiquité, est un carré long, orné au dehors de trente colonnes canelées, dont les chapitaux se découpent en feuilles d'olivier. L'entrée, pratiquée du côté du nord, est au fond d'un vestibule ouvert et soutenu par dix colonnes.

L'autre édifice est l'amphithéâtre bâti sous le règne d'Antonin-le-Pieux, originaire de Nîmes [1]. Rome n'avait pas un monument plus vaste et plus pompeux que cet amphithéâtre, dont la figure est un ovale composé de deux étages, terminé par une attique. On y pénétrait

[1] Ménard, lieu cité.

par quatre portes; sur celle du nord sont représentés deux taureaux [1].

Les Landes de Bordeaux, ces vastes déserts de bruyères et de sables, dont notre industrieuse civilisation n'a pu éclaircir encore les sombres horreurs ni dompter la stérile inertie, ce sol ingrat et misérable où le voyageur s'enfonce avec tristesse, eut part aux bienfaits du génie romain; ce génie audacieux pénétra dans ces infertiles contrées, les cultiva, et parvint à y faire fleurir le commerce et l'agriculture. Il y traça des routes superbes qui allaient des bords de l'Océan aux bords de l'Adour, et de l'Adour aux rives de la Garonne. On trouve encore sous les buissons de beaux restes de chaussées magnifiques, dont le pâtre grossier de ces pays incultes attribue la construction à des lutins et à des fées. Les Landes possédaient alors une

[1] *Voyez* sur ce bel édifice Casaub., *Not. in Spartian.*, p. 23.—Deyron, des Antiq. de Nîmes, p. 99.—Maffei, *Degli amfit.* —Ménard, lieu cité, p. 47.—Ce monument subsiste encore.

ville maritime ainsi qu'un marché fréquenté. C'est là qu'on préparait la poix navale pour les cordages des vaisseaux gaulois, grecs et romains; la résine de Narisse venait s'y mêler avec celle du pays. La cire brute des abeilles épaves, abritées sous ces forêts de sapins, s'embarquait à pleins tonneaux pour les climats lointains; les troupeaux, qui aujourd'hui sont d'une affreuse maigreur, traînant des laines fétides sur une arène dépouillée, livraient alors au riche laboureur une graisse abondante sous des toisons superbes, qu'achetaient au poids de l'or les commerçans d'Afrique et d'Asie [1].

Mais si tout ce qu'on vient de lire prouve que la Gaule dut s'applaudir d'imiter Rome dans ses temps de prospérité, il en fut autrement lorsque l'empire annonça sa décadence par la corruption de ses mœurs et la faiblesse de ses armes.

Depuis long-temps, et même avant la sou-

[1] Auson, *ep.* 5.—Ruche d'Aquitaine, n° 3, 1er août, p. 105.

mission de la Gaule, un luxe effréné régnait parmi les Romains.

On avait déja vu les Lucullus, les Crassus, moins conquérans que déprédateurs, engloutir en de scandaleuses profusions les tributs des provinces dépouillées. On avait vu l'édile Scaurus faire élever, pour quelques jours seulement, un théâtre estimé plus de dix-neuf millions. Et cependant toutes ces prodigalités, celles même des affranchis de Néron, qui faisaient dorer l'extérieur de leurs palais, enduire les murs de leurs étuves de pâtes parfumées, verser les plus précieuses essences dans leurs bains [1]; ces prodigalités, disons-nous, quoique révoltantes autant qu'insensées, avaient cependant un objet, celui de satisfaire des desirs efféminés, d'amuser le cœur en variant les séductions, et de causer à ces hommes opulens de nouvelles sensations. Mais bientôt le luxe, las d'imaginer des raffinemens, n'eut pas même de prétexte à ses excès : on

[1] Pline, l. 14 et 33.

n'éprouva plus qu'un besoin né de l'absence du besoin même, celui de venir à bout de ses richesses par des moyens quelconques, et de les consommer à défaut de pouvoir en jouir. Ces magnificences n'étaient point le partage exclusif des hautes classes[1]. L'épouse de Lollius, fonctionnaire subalterne, parut dans une fête ordinaire couverte de perles et de pierreries, qu'on évalua à huit cent mille francs[2]; et de simples particuliers ne se couchaient plus que sur des lits d'argent revêtus de pourpre tyrienne; il était donc assez naturel que les grands et ceux qui visaient à l'être, renchérissent sur toutes ces folies, pour n'être pas confondus avec la classe plébéienne. Dans cette lutte, l'empire se précipita loin de la raison, de la nature et de la vertu.

[1] Pline, l. 9, c. 39.

[2] Lollia Paulina fut depuis l'épouse de Caligula. *Voyez* sur le fait que je rapporte, Pline, l. 9, c. 38. Ce naturaliste prétend que l'usage des parfums était si répandu que leur odeur décela la retraite de plusieurs proscrits.

C'est alors que l'on vit le tragédien Ésopus se faire servir un plat des oiseaux qui chantent le mieux [1], non que ce mérite les rendît à son gré meilleurs dans un festin, mais parce que ces espèces d'oiseaux étant fort rares, les convives savaient qu'ils mangeaient en un instant un mets qui coûtait plus de dix-neuf mille francs [2]. C'est alors qu'on vit le digne fils de cet Ésopus faire infuser des perles dans sa boisson, et en servir pour le même usage à ceux qui venaient à sa table [3].

L'or n'était pour eux qu'un ornement si vulgaire, qu'à force de corruption, on finit par le mépriser. Quand on daignait l'employer encore, c'était comme accessoire. Il ne servait qu'à enchâsser les diamans, ou bien à développer le talent de l'artiste ingénieux qui savait donner un nouveau prix à ce métal

[1] Pline, l. 10, c. 51.

[2] Pline, *ib.* — *Voyez* aussi Tacit., *Hist.* II, 45. — Dio., LXV, 3. — Macrob., *Sat.*, II, 12. — Suet., *in Tiber.* 42. *Vitel.* 13.

[3] Val.-Max. IX, 1, 2. — Pline, l. 9, c. 38.

devenu trop vil par lui-même [1]. Des courtisanes voulaient qu'on ferrât leurs mules avec de l'or, et des guerriers faisaient garnir de clous d'or la semelle de leur chaussure [2]. Les camps s'ouvraient à ces mœurs dissolues ; les aigles romaines, dont le sang et la poussière étaient autrefois la plus noble parure, furent frottées d'essence et parées de fleurs [3]. Des légions entières négligèrent la garde des postes, et allèrent à la chasse ou à la pêche, pour satisfaire la sensualité de leurs chefs sybarites. Dans les arènes, souvent douze cents hommes étaient blessés en un seul spectacle pour amuser un peuple cruel qui, en voyant tomber le gladiateur mourant, s'écriait : *Il en tient* [4]. Dans les jeux du théâtre, pour rendre complète l'illusion de la scène, les rôles les plus

[1] Pline, l. 33.
[2] Pline, *ib.* — Dio. LXII, 28.
[3] Suet. *Cæs.* 67. — Pline, l. 14.
[4] *Hoc habet.* V. Dio. XLVIII, 15. — Horat., ep. 1, 18, 66. — Juvénal, III, 36. — Senec., ep. 7 et 177, *de Tranq. animi*, c. 2 ; *Const. sap.*, 16.

tragiques étaient remplis par des victimes condamnées à mort, et qui subissaient des supplices analogues au sujet de la pièce. Scévola y brûlait véritablement sa main sur un trépied allumé ; Hercule paraissait avec une tunique ardente ; Orphée était déchiré par les Bacchantes, et Prométhée par un vautour [1].

La Gaule fut non-seulement l'émule, mais encore l'exemple de ces déréglemens, et le luxe y fut plus excessif qu'à Rome même.

De tout temps elle eut la réputation d'être aussi opulente qu'abondante en trésors [2]. Cé-

[1] *Voyez* Dio., LX, 33.—Suet. Claud. 21. — Tacit., *Ann.* XII, 56. — Tertul., *in Apolog.* — Radere, sur les Epig. de Martial. — Des ballets anciens et modernes, Paris, in-12, 1782, p. 163.

[2] Ptolémée dit textuellement que la Gaule abondait autrefois en trésors : *Galliam esse regionem auro abundantem et thesaurorum olim plenam fuisse.* l. 4, c. 4. — Manilius la nomme opulente. (Man., l. 4.) Florus, l. 2, c. 3, en parlant de Bituitus, roi des Gaules, le même qu'Orose fait combattre sur un char d'argent, dit que l'armée romaine ne suffirait pas à nourrir les chiens de sa vènerie. Il ajoute que les pompes du roi de Perse n'étaient rien comparées à sa magnificence.

pion rapporta de Toulouse plus de quarante-cinq millions [1]. César, avant de conquérir la Gaule, devait treize cents talens, ce qui équivaut à six millions quarante-cinq mille francs.

Après la guerre d'Espagne, il tripla cette dette, mais en revenant de la Gaule, non-seulement il se libéra en versant dans le trésor la valeur de cent seize millions deux cent cinquante mille francs, mais encore il dépensa plus de dix-huit millions pour associer à ses intérêts Curion et le consul Lucius Paulius, fit des présens considérables, et consomma des sommes énormes dans les jeux et les fêtes qu'il donna au peuple romain [2].

Le seul tribut que la Gaule payait aux empereurs, égalait celui du reste de l'empire [3].

Tous ceux qui possédaient de grandes fortunes, presque toujours mal acquises, crai-

[1] Appien dit 65 talens.

[2] Val.-Max., IX, 1, 6.—Dio., LX, 60.—Appian., *De Bell. civ.*, II, 432. — Vell. Paterc., II, 48. — Plut., *in Cæs. et Pomp.* — Suet., *Cæs.* 29.

[3] C'est l'opinion de Velleius Paterculus.

gnaient d'en étaler l'éclat sur les bords du Tibre, soit pour ne point attirer sur eux la persécution d'un tyran, que le meurtre et l'exil des riches propriétaires investissaient fréquemment de sanglans héritages, soit pour ne point être gênés dans leurs jouissances immodérées, par la vue de ce Capitole, où les consuls laboureurs avaient triomphé, et dont quelques sages ne manquaient pas, au milieu de la corruption générale, d'invoquer les souvenirs tutélaires.

Ces hommes, confus de leur propre opulence, venaient donc la cacher dans les Gaules, et les richesses pullulaient tellement en cette contrée, que le simple chirurgien Cléon, banni par l'empereur Claude qui lui confisqua dix millions, regagna en peu de temps, à Nîmes et à Narbonne, les sommes qu'il avait perdues [1].

Caligula, desirant vendre les meubles de ses sœurs, crut que leur valeur prodigieuse

[1] Pline, l. 33, *Proem.*

excédait la fortune des citoyens romains, et ce fut dans la Gaule qu'il fit proposer ces meubles somptueux dont il tira des sommes incalculables [1].

Si l'on voulait parler des modes, des plaisirs, des usages d'une dame gauloise au quatrième siècle, on reconnaîtrait avec surprise la plupart des goûts, des fantaisies et des usages actuels.

On verrait cette Gauloise de Narbonne, de Nîmes, de Lyon, ou de toute autre grande ville des colonies romaines, passer en se levant dans son cabinet de toilette, et recevoir successivement des mains de ses femmes de chambre le lait d'ânesse [2], le bulletin de la

[1] On ajoute qu'il pleura de rage sur les richesses des Gaulois.

[2] Dio., LXII, 28. — Plin., XI, 41. — Reimarus, Commentaire sur Dion, p. 1024. — *Sabine, ou la matinée d'une dame romaine* (par C.-A. Bœttinger, et trad. en 1813 de l'Allemand, Paris, Maradan). Les mœurs de Rome et des colonies romaines dans les Gaules étant absolument les mêmes, je puis appliquer à mon sujet tout ce que Bœttinger dit de l'héroïne de son livre, et

veille, les petites affiches de la province [1], des pastilles de myrte propres à purifier l'haleine [2], le mastic de l'île de Chio dont la vertu raffermit les gencives [3], les pâtes qui les colorent, les poudres de pierre ponce, qui raniment l'émail des dents [4].

L'une de ses esclaves lui fait la lecture des romans nouveaux, des nuits anacréontiques et des fables milésiennes; tandis que l'autre lui prépare le fard, les mouches, le noir pour les sourcils [5], les dents postiches que des fils d'or

tout ce que les auteurs latins rapportent des mœurs et des usages de leur pays.

[1] Lipsius, Comment. sur les Annales de Tacite, v. 4. — Sabine, p. 281.

[2] Lambin sur Horace, 1 Serm.

[3] Martial, 3, 6, 74. — Murray, *Appar. medicam. regn. veget.*, t. 1, p. 126.

[4] Seneca, *Helv.*, 16. — Nonius, *Epitome*, c. 112, p. 343 avec les Remarques de Bernard.

[5] Sur la lecture des Romans, *voyez* Pignorius, *de Servis*, p. 114. — Plutarch., *in Vitâ Crassi*, c. 32, t. 3, p. 458. — Sur le fard que l'esclave préparait avec sa salive, *voyez Plaut.*, *Most.*, t. 3, 101 et 118. — Horat., *epod.* 12, 10. — Hesychius, t. 2, p. 754. — Sur les mouches et le noir des sourcils, *voyez*

doivent attacher [1]; les essences, les cosmétiques, les pâtes, renfermés, dans des boîtes et des flacons aussi nombreux que ceux d'une pharmacie [2]; une troisième lui présente le miroir d'argent ou d'acier poli; une autre fait chauffer dans un réchaud d'argent le fer industrieux [3], et, après avoir formé les boucles élégantes, elle remplit sa bouche d'un parfum liquide qu'elle souffle en une petite pluie sur la chevelure artistement arrangée en forme de casque [4]. Cette chevelure élevée est ornée de perles, de rubis ou de couronnes de fleurs liées avec des bandelettes et des rubans de diverses couleurs [5]. . . . . . .

. . . .

Martial, 11, 29.—Plin., *ep.* 6, 2. — *Ephem. naturæ curiosorum*, anni VI, décur. 11, p. 81, seqq. append.

[1] Cicer. *de Leg.* 11, 24. — Tischbein, Peintures de vases, 1, p. 63.

[2] Saumaise, *Script.*, *Hist. aug.*, t. 1, p. 42. — Sabine, première scène.

[3] Lucien, *Amores*, t. 2, p. 40 et suiv. — Horat., *Serm.* 1, 2, 97. — Cir. Brut., 75. — Stat. Silv., 1, 2, 114.

[4] *Epist.* Cic. *ad divers.*, 8, 15.—*Sch.*, *in Juv.*, 6, 120.

[5] Ovid., *Her.*, 15, 75, 21, 89, et *Metam.* 1, 477.

Tant qu'elle demeurait seule au logis, elle avait le visage couvert d'une espèce de pâte rafraîchissante, appliquée comme un masque, qu'elle ne quittait qu'à l'instant où elle voulait faire admirer la finesse de sa peau et l'éclat de son teint [1].

Si avant sa toilette elle prenait un bain, c'était souvent dans une baignoire mobile et suspendue, dans laquelle elle se faisait mollement bercer, afin de goûter à la fois les plaisirs du bain et ceux de l'escarpolette [2].

Cependant les esclaves reçoivent de leur maîtresse le nom et les signalemens de ceux qui doivent être introduits. Peu de créanciers, peu de jolies femmes pénètrent dans ce sanctuaire ouvert aux devins [3], aux porteuses de lettres, à la libraire [4] et à la fleu-

4, 6. — Manil., v. 518. — Plaut., *Asin.*, 4, 1, 58.

[1] Juven., *sat.* 6, p. 462.

[2] Hist. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 5, p. 101.

[3] Sabine, p. 12.

[4] Murr., Journal pour servir à l'Histoire des arts, part. 14, p. 4 et suiv.

riste égyptienne [1]. Celle-ci, suivie de deux canéphores ou porteuses de corbeilles, étale les fleurs naturelles et factices, parmi lesquelles elle a su cacher adroitement, ou le billet galant, ou la couronne allégorique [2] dont se sert, pour expliquer sa feinte tendresse, l'amant qui spécule sur le crédit ou la fortune de la matrone. Cette dernière profite de l'occasion des adroites fleuristes pour renvoyer à celui dont elle accepte l'hommage, la couronne fanée qu'elle a portée la veille, ou des pommes qui gardent l'empreinte d'une dent lascive; car ces dons étaient une preuve du retour dont on payait une déclaration amoureuse [3].

La noble Gallo-romaine, avide de connaître ce qui lui arrivera d'heureux ou de malheureux dans la journée, cherche dans tous

[1] Sabine, 3e scène, p. 138. — Pline, 21, p. 3.

[2] Paschalius, *de Coronis*, 11, 14, p. 121. — Artemidore, 1, 77, p. 66, 68, et t. 1, p. 108, ed. Reiffie.

[3] Lucien, *Toxaris*, c. 13. — Wagner, t. 2, p. 191. — Burmann, Notes sur Pétrone, c. 50, p. 304.

les objets qui l'entourent, les présages que lui indiquent les croyances populaires; elle fait claquer dans ses mains des feuilles de rose, de pavot ou d'anémone; elle presse entre ses doigts des pépins de pomme qu'elle fait sauter en l'air; si la feuille éclate avec bruit, si le pépin atteint les poutres odorantes que colorent les rayons du matin, c'est un signe de joie et de plaisir qu'on accueille avec espérance [1]. Mais s'il arrive que quelque partie du corps ait tressailli involontairement, si le pouce de la main gauche s'est engourdi, on pâlit de crainte, on redoute un évènement fâcheux [2].

Cependant de jeunes pages vêtus de lin blanc et plissé apportent sur un plateau de citronnier d'Afrique le déjeuner composé de figues placées sur des feuilles de vigne, et du vin de Bordeaux ou de Salerne versé dans un

[1] Horace, lib. II, sat. 3, v. 272. — Ruche d'Aquitaine, n° 2, 15 juillet 1817, p. 65.

[2] Hist. de l'Acad. des Inscript., t. I, p. 57.

vase de murrhinite [1]. On y a joint des gâteaux de Sésame et des foies d'oie pour la petite chienne maltaise [2]. La maîtresse du logis, avant de prendre son repas, se lave les mains avec du lait [3], et les essuie dans la chevelure blonde, fine et bouclée, de l'un des deux jeunes pages [4].

Pendant le déjeuner, on annonce le philosophe de la maison [5], dont la barbe, le manteau et la contenance stoïque contrastent avec la coquetterie de la matrone qui s'informe à la fois des livres nouveaux, des intrigues du proconsul, des anecdotes scandaleuses et des modes qu'on a remarquées à la dernière entrée triomphale et aux représentations du cirque [6]; puis elle congédie le triste succes-

[1] Pline, 10, 416. — Athénée, 111, 3, p. 75.

[2] Sabine, cinquième scène.

[3] Sabine, *ib.*

[4] Pétrone, c. 27, p. 98.

[5] Wieland, sur les Epîtres d'Horace, part. 2, p. 71, 161. — Suétone, *in Tib.*, c. 46.

[6] *Voyez* sur les humiliations que subissaient ces philosophes à gage, Lucien, *de Mercede conductis*, c. 34, t. 1, p. 692.

seur de Zénon et des Ariston, prétextant le besoin d'aller à la revue des chevaliers ou des recrues gauloises [1]. En effet elle achève sa parure, chausse des brodequins de pourpre, et reçoit des mains de ses femmes les écrins d'où sortent des pendans d'oreilles, des colliers et des bracelets de diamans, des fils de perles, des bijoux dont on conservait la généalogie [2], des camées représentant un amour sur un lion, ou la figure de la bonne déesse Isis, des talismans qu'un prêtre de Sérapis a naguère consacrés sous une certaine constellation [3].

Tout est prêt, et la noble Gauloise donne par un claquement de doigts le signal du départ. La draperie de son appartement s'entr'ouvre, elle voit sous le vestibule sa litière embellie de dorures et garnie de coussins élas-

[1] Sabine, p. 77.

[2] Senec., *de Benef.*, 7, 9. — Cic., *Verr.* 4, 18. — Plin., 9, 35, 56. — Ovid., *Metam.*, 10, 264.

[3] Kirchmann, *de Annulis*, c. 21, p. 150. — Musée florent., t. 2, tab. 1. — Martial, 8, 6.

tiques [1]. Huit porteurs Cappadociens [2] lèvent ce trône élégant sur leurs robustes épaules, et crient *gare* d'une voix enrouée. Des esclaves portent à ses côtés l'éventail orné de plumes de flamingo [3] et l'ombrelle montée sur un bambou des Indes [4]. Deux coureurs nègres précèdent le cortège, et des Liburniens le suivent [5].

Dans le trajet, cette dame oisive et superbe tient machinalement deux boules d'ambre et de cristal de roche, destinées à rafraîchir ses mains durant les promenades de l'été [6], tandis que son singe gambade près d'elle, ou que son serpent familier se glisse autour de son cou et de ses bras [7]. Elle s'arrête sur la place publique à la vue des jeunes enfans qui s'y tiennent ordinairement pour tirer les sorts.

[1] Scheffer, *de re Vehic.*, 11, 4, p. 75.
[2] Pétrone, c. 63, p. 317.
[3] Visconti, *Osservazione sù due musaichi antichi.*
[4] Paciaudi, *de Umb. gest. com. Rom.*, 1753, 4.
[5] Ils portaient des marchepieds.
[6] Properce, 11, 18, 60. — Pline, 37, 2, p. 10, 11.
[7] Suétone, *in Tib.*, c. 72. — Martial, 7, 86.

Elle plonge sa main dans l'urne agitée, et les lettres qu'elle en tire au hasard composent une réponse captieuse à sa crédule demande [1]. En rentrant le soir dans sa demeure, elle marque ce jour avec le noir charbon s'il a été malheureux, avec de la craie s'il a été heureux.

[1] Tibulle, l. 1, élég. 3.

TROISIÈME RÉCIT.

LES FRANCS.

L'ORIGINE des Francs est peu connue. Les uns croient qu'ils sortirent des lieux voisins du Palus Méotide[1]; les autres placent leur berceau dans une des contrées de la Germanie[2] : ceux-ci disent que les Francs descendent d'une colonie d'Égyptiens que Sésostris laissa, dans le cours de ses conquêtes, aux

[1] *Gesta Francorum*, c. 1 et 2. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis.

[2] C'est l'opinion la plus suivie et la plus raisonnable. *Voyez* Procop., *de Bell. Goth.*, l. 1, c. 12. —

environs du Pont-Euxin [1]; ceux-là aiment à voir en eux un noble reste de Troïens qui des bords du Scamandre vinrent, sous la conduite de Francus, s'établir en Pannonie, et de-là sur les rives de la Seine : origine poétique accréditée jusqu'au seizième siècle, et que favorisèrent les récits de Lucain, de Strabon et de Sidonius [2].

Les Francs avaient une taille élevée [3], une voix terrible [4] et des yeux étincelans [5]; leurs

Agathias, *Hist.*, l. 1. — Saint-Jérôme, *in Vitâ Sancti Hilar.*—Phil. Cluvier, *Germania Antiq.*, l. 3, c. 20.—Gibbon, *of the Decline and Fall. of the Roman. Emp.*, c. 10. — Le comte du Buat, Histoire anc. des peuples de l'Europe, l. 5.

[1] Beneton, Comment. sur les enseignes nationales, p. 58 et 59.

[2] Luc., *Phars.*, l. 1. — Strasb., l. 1, c. 22. — Sid. Apoll., l. 7, ep. 7, et *Paneg. Aviti.* — Fredegar., *Scholast. Hist. Franc. epitom.*, c. 2 et 3. — Hunebaud, dans la Chronique de Trithême. — Aimoin, *Gest. Franc.*, l. 1, c. 1 et seq. — *Vetus Chronic. Moissiac.*

[3] Tacit., *de Morib. German.* — Sidon. Apollin., *in Panegyr. Maj.*, *carm.* 5.

[4] Tacit., *ib.* — Sidon., *ib.*

[5] Sidon. Apoll., *ib.* — Pelloutier, Hist. des Celtes.

lèvres s'ombrageaient d'une barbe épaisse; leur chevelure tressée était retenue sur leur front par un réseau d'or[1] ou par des cercles de cuivre; leurs corps, aussi blancs que l'albâtre, se couvraient à demi de la dépouille des bêtes féroces[2].

Pasteurs et guerriers, ils conduisaient devant eux avec leurs lances de grands troupeaux; le laitage était leur nourriture accoutumée[3].

Leur audace tenait du prodige[4] : le plus vaillant d'entre eux devenait leur chef, mais non leur maître. L'amour de la liberté enflammait leur courage[5]. Un trépas héroïque

[1] Claud., *Laud.*, *Stilic.* — Favyn, Théât. d'Honn., l. 2, p. 133. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 56.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Tacit., *de Morib. German.* — Agathias, *Histor.*, l. 2.

[3] Tacit., *de Morib. Germ.* — Pelloutier, lieu cité. — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 1 et 2.

[4] Sidon. Apoll., *Panegyr. Majoriani*, *carm.* 5. — Libanius, *in Orat.* 3. — Vospicus, *in Probo.* — Zozim., *Histor.*, l. 1. — Eum., *Panegyr. in Const.*, c. 18.

[5] Tacit. *Hist.*, l. 4, cap. 64.

et volontaire les rachetait de la honte et de la captivité. Quelques-uns, conduits à Rome pour y paraître en gladiateurs, se tuèrent la veille du combat, préférant la mort à l'ignominie [1].

Tibère, ayant fait cerner par ses légions quarante mille Sicambres, les fit passer sur l'autre rive du Rhin où il leur donna des terres pour qu'ils y vécussent en paix sous la domination romaine. Cette condition parut le comble de l'humiliation à des braves qui ne pouvaient vivre que dans la gloire et l'indépendance. Ils s'assemblèrent aux bords du Rhin, et s'immolèrent en regardant leur patrie [2]. Les Romains étaient si persuadés que les Germains périraient plutôt que de se soumettre, qu'ils avaient résolu de les exterminer, pour faire de la Germanie une province romaine. Germanicus criait à ses soldats, au milieu d'une bataille où la fortune se décla-

[1] Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 45.

[2] Dion., l. 55, p. 552. — Cassiodor., *Chron.* — Suét., lib. 2, cap. 18 et 21, et lib. 3, cap. 5.

rait pour lui : *Point de prisonniers; la paix de l'empire ne peut être proclamée que sur le tombeau des Francs*[1].

Par suite de cet amour de liberté qui exaltait les Francs, chaque famille, chez ce peuple, desirait avoir son domicile dans un enclos et séparé de celui des autres. Le même desir existait collectivement de peuplade à peuplade, comme de famille à famille. Chaque nation mettait son honneur à être entourée de terrains incultes et inhabités[2]. Une idée exagérée de courage et d'indépendance lui faisait croire que cette enceinte de déserts et ces remparts de dévastation prouvaient la terreur qu'elle inspirait.

Si les Francs traversaient un fleuve, debout sur les conques de leurs boucliers d'osier, ils soumettaient l'onde écumante[3]; s'ils

[1] Tacit., *Annal.*, l. 2, cap. 2.

[2] Tacit., *de Morib. German.*, c. 15. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 4, c. 3, l. 6, c. 22. — On remarque une coutume semblable chez quelques peuples de la Grèce. (Tit.-Liv., *Suppl.*, l. 43, c. 22.)

[3] Eutr., l. 9.—Oros., l. 7.—Lib., *Orat. ad Const.*

allaient à l'attaque, ils poussaient le cri de guerre, faisaient voler la hache à deux tranchans, et, se servant de leurs longues framées comme d'un point d'appui, ils s'élançaient dans l'air, et retombaient comme la foudre devant l'ennemi troublé [1]. Le jeune guerrier portait au bras un anneau de fer, et ne le quittait qu'après une belle action [2] qu'on appelait la rançon du brave.

Les femmes, vêtues de robes noires, les bras et le sein nus, les cheveux couronnés de genet fleuri, paraissaient quelquefois dans la mêlée [3], maniant la lance avec adresse, et ani-

[1] Sidon. Apollin., *Panegyr.*, *Major.*, *carm.* 5. — Agathias, l. 2.

[2] Tacite, *de Morib. German.* — Favyn, Théâtre d'Honneur, l. 1, p. 78. — L'anneau de fer était l'emblème de la servitude; voilà pourquoi les guerriers qui n'avaient pas encore vaincu voulaient s'humilier en le portant. *Voyez* Camden's, *Brit.* — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 138. — Apul., l. 10 de ses Milésiennes. — North., Antiq., v. 1, p. 105.

[3] Tacit., *de Morib. German.* — Plut. *in Vitâ Marii.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 38, édit. in-fol. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 8.

[redacted]

mant les soldats par leurs regards et leurs discours.

Comme leurs époux elles préféraient la mort à l'esclavage. Quelques-unes étaient tombées au pouvoir de Caracalla, cet empereur leur demanda si elles aimaient mieux être tuées que vendues : *La mort !* s'écrièrent-elles à la fois ! Malgré ce choix le vainqueur les mit à l'encan, mais elle se firent un signe et toutes se donnèrent le trépas[1].

Après le combat, les Francs chantaient le *bardit* en l'honneur du brave qui n'était plus ; on déposait ses armes dans la tombe ; chacun des guerriers remplissait son casque avec de la terre qu'il venait jeter sur le corps de son compagnon ; cette terre de l'amitié s'élevait en pyramide qu'on tapissait de gazon et sur laquelle on plantait souvent un étendard[2].

Dans les temps héroïques, l'antiquité n'é-

[1] Dion, L. 77, p. 876.

[2] Tacit., *loc. cit.*—Vossius, *de Poem. cant.*—Bede, *de Angl. Sax.*, 224. Jornandès, *de Reb. Geticis.*—Mabillon, *Annalia ord. S. Bened.*, t. 3.

rigea pas d'autres tombeaux à ses grands hommes : Patrocle, Hector, Polynice, Dercennus, Polydore [1], de même que nos Marcomir, nos Adelger, nos Pharamond, n'eurent pour monumens funèbres qu'un monceau de pierres ou d'argile en forme pyramidale.

Lorsqu'un combattant perdait son bouclier il n'osait plus se présenter à la salle des fêtes et aux tables du banquet ; la liqueur de genévrier et les caresses de son amante ne le réjouissaient plus ; seul, errant au fond des bois, il mourait de douleur sur les bords d'un torrent inconnu.

Le nom de Francs indiquait des hommes indépendans et libres [2]. C'est dans ce sens qu'il se trouve employé dans les premières lois données aux Français. Nous disions un

[1] *Voyez*, sur la sépulture de ces héros, Homère, *Iliade*, 231 ; *ib.* 24. — Sophocle, *Antig.*, act. 5. — Virg., lib. 9 ; *ib.*, l. 3.

[2] Isid., *Orig.*, l. 9, c. 2. — Bucherius, l. 4.

lieu *franc*, pour indiquer, un lieu libre et exempt d'impôt.

De tous les cultes de l'idolâtrie, celui des Francs fut peut-être le plus favorable à la poésie.

Les contrées de la Germanie n'avaient pas toutes la même religion; les unes adoraient Tuiston[1], père de Manus, et la déesse Herta, qui à certains jours de l'année montait sur un char, couverte d'un voile, et parcourait la terre pour y répandre la fécondité; les autres dressaient des autels à Odin, à Irminsul, aux deux frères Lelo et Polelo que Tacite a confondus avec Castor et Pollux. Quant aux peuples francs, ils reconnaissaient un être suprême; mais ce n'était ni Jupiter, ni Teutatès, ni aucune autre divinité consacrée par le culte des hommes.

Chez eux, le grand esprit n'avait point de nom, de forme, de temples; c'était au sein de

[1] Tacit., *de Morib. German.* — Schedius, *de Diis Germ.* — Keysler, *Antiq. select., sept. et celtic.*

la nature qu'ils allaient l'invoquer [1] ; émus par les merveilles de la terre et des cieux, la gratitude, l'admiration, les conduisaient par degrés à la connaissance d'un créateur qu'ils croyaient voir dans tout ce qui manifeste sa grandeur et sa bonté [2].

Ils pensaient que les vieux arbres, les rochers élevés, les eaux murmurantes [3], étaient initiés à son pouvoir ; ils s'inclinaient devant ces objets sacrés qu'ils considéraient comme des intermédiaires entre eux et la divinité, comme des organes qui transmettaient sa volonté et ses oracles. Tout ce qui avait du mouvement renfermait, disaient-ils, une parcelle de la céleste intelligence ; Dieu était pour eux l'ensemble de la nature animée ; ils écoutaient sa voix dans la foudre, dans les

[1] Tacite, *de Moribus Germ.* — Cæs., *ib.* — Pellout., Hist. des Celtes, t. 5, p. 36, ch. 5.

[2] Mallet, lieu cité, t. 1, part. 1, c. 5. — Pelloutier, t. 5, l. 3.

[3] Agath., l. 1. — Elie Schedius, *de Diis German.* — Keysler, *Antiq. select., septent. et celtic.*

aquilons et les torrens[1]; les brises parfumées étaient son souffle divin; ils contemplaient sa gloire dans les rayons du soleil, dans la splendeur des météores et des astres qu'il a prodigués à la nuit[2]. Pour eux, le reflet de son sourire se montrait à travers les nuages pourprés du matin, dans le limpide azur des fontaines, et sur les gazons émaillés de fleurs.

Les noirs hivers de leurs climats, loin de nuire à ce culte, venaient y joindre les grandes impressions du silence et du mystère.

Quand la neige s'amoncelait, et que les brouillards confondaient le ciel et la terre, derrière ces voiles nouveaux, Dieu semblait recueilli au fond de son sanctuaire pour y méditer des miracles, et tout à coup il paraissait s'en élancer lorsqu'un rayon, perçant la nue, faisait étinceler tous les givres et les glaçons suspendus aux branches des sapins,

[1] Tacite, *de Morib. Germ.*, c. 9. — Pelloutier, lieu cité, t. 5, l. 3.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Verstegan, *Restit. of Decayed intell.*, c. 3. — Speed, *Chron.*

ou lorsque la première verdure du printemps venait réjouir les forêts. . . . .

Aux rameaux des arbres on suspendait en signe de victoire des armes et des colliers d'or [1]; sur les bords des fontaines on plaçait des coupes d'airain [2] pour que les voyageurs pussent aisément se rafraîchir ; un amas de pierres était le monument sacré qui rappelait un triomphe [3]. Quelquefois celui qui n'avait pas d'enfans venait graver son nom sur un rocher, afin de le transmettre aux races futures[4]. Un roi employa toute son armée et les bœufs de mille chariots pour transporter sur le tombeau de sa mère une pierre énorme que les peuples révéraient [5]. La plus belle des vierges pouvait dormir sous un chêne sans craindre l'insulte du passant : elle reposait sous la garde

[1] Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 99.
[2] Bede, *Hist.*, l. 2, c. 15.
[3] Camden's *Descript. of Cardinshire.*— Borlase, *Ant. of Corn.* — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 150.
[4] Camden's, *Brit.* — Strutt, p. 149.
[5] Borlase, *Antiq. of Cornwal.* — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 141.

des dieux [1]. Par suite de leur respect pour la nature, les Francs ne tentaient aucune entreprise lorsque la lune était à son déclin [2]. Les noms de leurs mois désignaient les révolutions des saisons, ou rappelaient quelques habitudes champêtres. Janvier était appelé *le mois des loups furieux;* mars, *le flux de la lumière;* mai, *les trois mamelles*, parce qu'alors les Germains commençaient à traire leurs troupeaux trois fois par jour; juillet, *le mois des grandes herbes;* août, *le mois des blés;* octobre, *le mois des vins;* novembre, *le mois des vents;* et décembre, *celui des glaces* [3].

Les Francs ne suivirent d'abord que leurs goûts nomades et indépendans; ils errèrent long-temps dans la Germanie sans y choisir un séjour; mais dans le deuxième siècle, ils

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — *Lex Salica.*

[2] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Verstegan, *Restit. of Decayed intell.*, p. 58.

[3] Verstegan, *Rest. of Decayed intell.* — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 51 et 52.

s'établirent entre le Mein, le Rhin et l'Océan [1]. Une vie moins vagabonde et une espèce de patrie adoucirent un peu leurs mœurs; l'aube de la civilisation parut sur leurs cabanes héréditaires, dont souvent l'hospitalité ouvrit la porte à l'étranger [2].

Dans le troisième siècle, on vit les Francs commencer leurs premières incursions dans les Gaules où ils trouvèrent les Romains [3].

Des courses fréquentes en ces contrées, leurs guerres, leurs paix, leurs traités avec l'empire [4] apprivoisèrent par degrés les Francs, et quelques-uns d'entre eux s'établi-

[1] Phil. Cluvier, *Germ. Antiq.*, l. 3, c. 20.

[2] Tacit., *de Morib. Germ.* — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. —Vopiscus, *in Proculo*. — Procop., *de Bell. Goth.*, l. 2, c. 25.—Salvien, *de Cubernat. Dei*, l. 4 et l. 7. — C'est à cette seconde époque de leur histoire que Tacite les a représentés sous le nom de Germains.

[3] Trebell. Pollio, *in Gallienis duobus.*—Florus, c. 2. —Sextus Aurel. Vict., *de Cæsarib.*, c. 33. — Eumen., *Panegyr. in Const.*—Vopisc., *in Aureliano.* — Bucher., *de Belgio Rom.*, l. 6, c. 10.

[4] Zozim., *Hist.*, l. 1. —Florus, c. 2.—D. Bouquet., Rect. des Hist. de Fr., t. 2.

rent sur la rive gauche du Rhin, près de la colonie d'Agrippine.

Leurs relations avec le pays gaulois s'étendaient progressivement; ils y envoyaient leurs enfans pour pratiquer les arts mécaniques ou cultiver les lettres grecques et latines.

Préludant au grand mélange des deux peuples, l'antique Celte s'unit à la fille du Sicambre, et la jeune Gauloise présenta la coupe des aveux au guerrier Franc qu'elle acceptait pour époux [1].

Le Romain lui-même fit, en faveur d'une nation dont il admirait la valeur, une exception [2] à la loi qui défendait aux empereurs d'épouser une étrangère, et le trône des Césars vit s'asseoir près d'Arcadius la Française Eudoxie [3].

[1] Athen., l. 13, c. 4. — Just., l. 43.

[2] *Voy.* sur cette exception une note curieuse, 3e récit, note 1re.

[3] Eudoxie était fille du Franc Baudon; elle fut mère de Théodose le jeune.

Un décret solennel de Constantin porte que les empereurs romains ne pouvaient faire aucun traité avec les nations barbares excepté avec les seuls Français [1], tant ces peuples s'étaient rendus redoutables à leurs ennemis.

Plus d'une fois les Francs dépouillèrent la saye guerrière et le ceinturon de cuir pour revêtir la toge des dignités romaines [2]; plus d'une fois leur blonde chevelure se para du bandeau impérial [3]; l'or des chevaliers, la poupre des sénateurs et des patrices, les faisceaux, tout ce que l'empire romain créa pour sa gloire, concourut à celle de nos ancêtres[4].

[1] Chesn., t. 1, p. 219 et 220. — Julian., *Orat.* 2 *ad Const.*

[2] Amm. Marcell., *Hist.*, l. 3 et 15. — Sulpit. Alex., l. 4. Aurel. Vict., *in Cæs.* — Zozim., *Hist.*, l. 2. — Oros., l. 7. — Suidas, *Lexicon*, t. 1. — Idat., *Chron.*

[3] Proculus, proclamé à Lyon en 280; Magnence, proclamé à Autun en 350; Sylvain, proclamé en 355. On sait que le Franc Argobaste fut plus puissant qu'un empereur. *Voyez* Sulpit. Alex., *apud Greg. Turon. Hist.*, l. 2, c. 8. — Crévier, Hist. des Emper. rom. — Laurent Echard, en son Hist. rom.

[4] Bucher., *de Belg. rom.*, l. 10, c. 3, p. 303. —

[redacted]

Le voisinage des Gaules opéra donc une rapide métamorphose parmi les Francs qui, de barbares qu'ils étaient d'abord, purent, dès le cinquième siècle, rivaliser de civilisation avec les Gaulois, presque aussi policés que les Romains à cette époque[1]. Mais cette civilisation, pareille aux aurores boréales qui ne sont point les messagères du soleil, n'annonçait pas encore les siècles brillans qu'après une nuit longue et ténébreuse les descendans des Francs devaient voir éclore; elle n'était que la lueur du flambeau romain qui éclairait presque tout l'univers, mais que bientôt le Nord devait éteindre.

L'entrée des Francs dans la Gaule, sous le règne de Clodion, eût été trouvée digne chez les anciens des hymnes de Pindare et d'Alcée.

Une révélation secrète persuadait aux Francs qu'ils étaient originaires[2] de la Gaule, que

Vales., *Rer. Franc.*, l. 1, p. 34. — Dubouch., Maison royale de France: t. 1, p. 22.

[1] *Voyez* la note 2 du 3[e] récit.

[2] Pausanias, l. 20, p. 843. — Tit.-Liv., l. 5, c. 34.

leurs pères avaient quittée sous la conduite des neveux d'Ambigat [1], et loin de laquelle ils erraient depuis bien des siècles, comme les essaims d'abeilles dont ils adoptaient l'emblème [2].

Ces Francs, ou plutôt ces anciens Gaulois, qui semblent vouloir régénérer l'univers, fondent des colonies sur les bords du fleuve Halys [3], sous les ombrages de la forêt Hercinie [4], peuplent de leur race belliqueuse les glaces

— Audigerius, *in lib. de Franc. Orig.* — Le P. Lacarry, Dissert. publ. en 1677. — Spener, *Notit. Germ. Antiq.*, p. 125. — Chrisit. Brouer Proparascere, *Annal. Trevir.*, p. 17. — Henri Glareau *(apud Schardium*, t. 1, p. 71 *et seq.)*

[1] Sigovèse et Bellovèse. *Voyez* Tite-Liv. *loc. cit.* — Dardelu Dufays, Observ. hist. sur les Gaulois.

[2] Montfauc., Monum. de la Mon. franç., t. 1. — Chiflet, Dissert. sur le tombeau de Childéric.

[3] Justin, l. 25. — Strabo, l. 4 et l. 12. — Suidas, t. 1, p. 464. — Stephan., *de Urb.*, p. 712.

[4] Tit.-Liv., l. 5, p. 34. — Cæs., l. 6, 24. — Pellout., Hist. des Celtes, t. 3, p. 15 et suiv.

du Nord[1] et une partie de l'Asie[2] puis reviennent par les rives du Danube frapper du bout de leur lance aux portes de leur antique patrie.

N'éprouve-t-on pas un intérêt mêlé de surprise en reconnaissant dans ces Francs intrépides, des Gaulois échappés à la servitude et à la corruption où languissaient leurs frères sous les Romains[3]? Ne doit-on pas admirer cette ancienne portion de la patrie, conservée pure et vierge dans les frimas de la Germanie[4], et restée dépositaire de l'indépendance, des vertus primitives de sa race, rapportant ces trésors à la Gaule asservie, et lui rendant les pénates de la liberté qu'elle a sauvés?

[1] Le comte du Buat, Hist. anc. des peuples de l'Europe, l. 2, c. 11. — Petav., *Doctrin. temp.*, p. 614. — Bucher., *de Belg. Rom.*, p. 209.

[2] Strabo, l. 4, p. 187. — Pausan., 19, *Phocid.*, p. 856. — Memm., *in Bibl. Photii*, p. 719.

[3] Salv., *de Gubernat Dei.* — Oros., *Hist.* l. 8. — Sidon. Apoll., *Paneg. Aviti*, v. 246.

[4] Tacit., *de Morib. Germ.* — Bucher, *de Belg. Rom.*, p. 209.

Les circonstances qui accompagnent l'expédition des Francs méritent également l'attention du poète. Il est curieux de voir reparaître à cette époque l'oracle dont parle Censorinus[1] : selon ce dernier, lorsque Romulus jetait les fondemens de sa cité, il vit planer douze vautours sur les rives du Tibre, et les augures observèrent que ces oiseaux étaient le gage assuré de douze siècles de gloire pour l'empire romain[2]. Cet oracle, oublié pendant la prospérité de l'Italie, revint à la mémoire des peuples[3] dans le cinquième siècle, terme des succès promis à cet empire, et les émissaires que Clodion avait envoyés dans cette contrée, répandirent, à leur retour parmi les Francs, ces récits prophétiques[4]

[1] Censorinus, c. 17. — Livius, t. 1. — Aurel. Vict., *de Orig. Roman.*

[2] Censorinus, c. 17. — Aurel. Vict., *ib.*

[3] Censorinus, *ib.* — Sidonius Apoll., *in Paneg. Aviti*, v. 357. — Claudanius, l. *de Bel.*, *Get.*, v. 265. — Coel Rhoding, l. 29, c. 8. — Aurel. Vict., *de Orig. Rom.*

[4] M. Fournel, Etat des Gaules au troisième sciècle, t. 1 et 2.

dont, s'il faut en croire Orose et Zozime, on s'entretenait publiquement dans les Gaules.

Ceux-ci s'en réjouissaient d'autant plus qu'ils abhorraient le nom romain [1] : ils n'avaient point oublié que Constantin livra deux chefs de leurs tribus, Ragaise et Ascaric, aux lions et aux léopards des cirques de Trèves [2] ; ils n'avaient point oublié que deux de leurs rois, Marcomir et Sunnon, tombèrent victimes de la politique romaine [3]. On rapportait aussi qu'un roi des Francs étant en Vestphalie, vit en songe un colosse à trois têtes, et que le druide Alrunus expliqua cette vision en disant que ces trois têtes désignaient les trois puissances, des Celtes, des Romains et des Francs, qui devaient

[1] Oros., *Hist.*, l. 8. — Moreau, Disc. 1. et 2 sur l'Hist. de France.

[2] Eumen., *Panegyr. Constant.*, c. 10, 11 et 13. — *Nazraii Panegyr. in Constant.*, c. 16 et 17. — Eutrope, l. 10.

[3] Claudian., l. 1. *de Laudibus*, *Stilic.*, v. 240. — Vales., t. 1, *Hist.* — Buch., l. 12, c. 15.

successivement dominer dans la Gaule

Plus de retard, plus de délai; on met présence les deux champions de l'épreuve le bouclier des chefs fait *mugir les sept* *de la guerre*[3]; les Francs vont chercher dans le sanctuaire des forêts les drapeaux qu'on suspendait en temps de paix[4]: ils teignent leur chevelure avec une liqueur rouge[5]; consultent les femmes[6] et font hennir le cheval sacré[7]; ils saisissent leurs javelots, leurs framées, leurs cuirasses faites avec la dépouille des taureaux sauvages[8], trophées héréditaires groupés à la colonne qui soutient les toits

[1] Munster, *Cosmogr.*, lib. 1. — Bénéton, Comme sur les enseignes, p. 44 et 45.

[2] On faisait combattre un citoyen et un captif : l'événement de ce duel faisait juger du succès de la guerr *Voyez* Strutt, p. 43.

[3] Macpherson, en ses remarques sur Ossian. Wormius, *Litterat. runica*.

[4] Tacit., *de Morib. Germ.*

[5] Tacit., *ib.* — Diod. Sicul., l. 5, p. 212.

[6] Tacit., *ib.* — Srutt., Angl. anc. t. 1, p. 247.

[7] Camden's, *Brit.* — Strutt., p. 43.

[8] Montfaucon, Antiq. expl., t. 5, l. 2.

Sicambre. Chaque chef amène avec lui ses dévoués et tous les jeunes gens qui se sont associés à sa fortune pour faire, à certaines conditions, l'apprentissage de la guerre. Ceux qui arrivent les derniers au rendez-vous sont privés d'hydromel[1].

Précédés de Clodion aux longs cheveux, noble successeur des Théodemir et des Pharamond, suivis de leurs familles, de leurs chars[2], de leurs bateaux de cuir[3], de leurs troupeaux, les Francs s'avancent en tumulte vers les bords du fleuve qui les sépare de la Gaule.

Mais c'est surtout dans leurs conquêtes que tout est vraiment prodige et miracle, et que les muses peuvent amplement moissonner sur les pas de l'Histoire.

Quelques tribus de Francs, faiblement ar-

[1] Anseg., capit. l. 3, § 69, *capit. ed. Baluz*, *ann.* 812, p. 494. Quelquefois les Gaulois punissaient de mort ceux qui arrivaient les derniers. Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 5, c. 54.

[2] Tacit., *de Moribus Germanorum*. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6.

[3] Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

mées, sans cavalerie [1], sans machines de guerre [2], sans discipline, abordent une contrée hérissée de fer; affrontent les triples murailles et les forteresses que Valentinien fit élever sur les rives du Rhin pour rompre les courses des Barbares [3]; attaquent des armées de plus de cent mille hommes, commandées par d'habiles généraux, des armées composées des Romains vainqueurs du monde, et des Gaulois jadis vainqueurs des Romains. Mais aussi qui peut arrêter ceux qui meurent en souriant [4], ceux dont les orateurs Eumène, Nazaire, Libanius, nous ont raconté des choses incroyables, et que Sidonius Apollinaris regardait comme une race supérieure à celle des autres hommes [5]!

[1] Tacit., *de Morib. Germ.*— Agathias., l. 1. — Mézeray, lieu cité.

[2] Tacit., *ib.* — Mézeray, lieu cité.

[3] Amm. Marcell., l. 28. — Zozim., l. 4. — M. Fournel, Etat de la Gaule au cinquième siècle.

[4] Tacit., *de Morib. Germ.* — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6 — Zozim., *Hist.*, l. 1. — Eumen., *in Panegyr. Const.*—Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.*, v. 5.—Liban. Soph., *in orat.* 3 et 10.

[5] Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.*, carm. 5.

Cependant Clodion a franchi le Rhin et traversé la grande forêt qui couvrait une partie du Hainaut et du Brabant [1]. Il pénètre tout à coup dans les murs de Cambrai [2]; il marche brusquement vers Tournay; là des troupes romaines veulent en vain s'opposer à sa course triomphale; il les défait, et entre dans cette ville, où il établit le siège de sa monarchie [3].

Enhardis par leurs succès, les Francs en poursuivent le cours, et soumettent tout le pays situé entre Cambrai et les rivages de la Somme. Un jour, dans l'ivresse de leur triomphe, les Francs, orgueilleux de voir à leur tête un prince aussi vaillant que Clodion, l'élevèrent sur leurs boucliers, après l'avoir, selon leur usage, couronné des fleurs cueillies sur le champ de bataille [4]. Or, ces fleurs étaient

[1] Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 5. — Petau, *Rat. Temp.*, l. 6.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 9. — *Gest. Franc.*, c. 5.

[3] D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 2.—Valois, Lecointre et Bucherius.

[4] *Voyez* Christian de Drutmar dans son commen-

des lis, dont les corolles odorantes brillèrent à la fois sur le front du roi et dans les mains de ses compagnons qui les élevaient à ses côtés dans les airs : sur le fond d'un ciel d'azur se peignit ce trophée glorieux, tel que depuis il devait être reproduit dans l'écu de France.

Les Francs marchent ainsi de victoire en victoire, animés par les hymnes de leurs bardes [1] : comme tous les peuples septentrionaux, ils n'allaient au combat qu'au récit de la gloire de leurs ancêtres.

Les bardes des Francs trouvaient, dans les hauts faits de leurs peuplades, des sujets bien dignes de leurs chants.

Ils racontaient les exploits de Sunnon, fils d'Anténor; de Marcomir [2]; de Ricimer, dont un poète latin vanta les armes d'or, les cour-

taire sur ce verset du chap. 6 de S. Mathieu : *Considerate lilia agri quomodo crescunt*, *non laborant*, etc.

[1] Tacit., *de Morib. Germ.*, c. 3.—Livius, l. 1, c. 20. — Egin., *Vita Caroli Magni.*

[2] D. Bouq., Rec. des Hist. de Fr., t. 2, préf.

-siers superbes et la suite nombreuse [1] ; ils rappelaient ou l'expédition de Tarragone qu'ils allèrent assiéger, après avoir hardiment traversé les Gaules, au milieu des légions de Posthume [2], ou la défaite du Romain Quintinius[3], que des historiens comparent à celle de Varus.

Ils apprenaient comment Quintinius poursuivit les Français qui repassaient le Rhin chargés de dépouilles ravies aux plus opulentes cités de la Gaule romaine.

Ils racontaient que ce lieutenant des Césars, s'étant emparé de plusieurs villages abandon-

[1] Sidon. Apoll., en ses Epîtres.

[2] Eusèbe, *Hist. Temp.*, l. 3. — Prosp., l. 7. — Eutrop., l. 9. — Oros., l. 7.—Nazar., *in Panegyr.*— Ce trajet n'ayant point paru possible à Valois (*Rer. Franc.*, l. 1, t. 1, p. 5), ce savant a pensé que les Francs s'étaient rendus par mer en Espagne. L'historien Aurélius Victor donne au contraire la première version. Quoi qu'il en soit, les Francs se rendirent maîtres de l'Espagne, la pillèrent pendant douze ans, et de là passèrent en Afrique, où ils commirent les mêmes désordres.

[3] Sulpit. Alex., *apud Greg. Turon.*, l. 2, cap. 9.

nés, il les livra aux flammes, et planta avec sécurité ses nombreux pavillons en face du ravage étincelant.

Ils représentaient les Francs revenus sur leurs pas à la faveur de la nuit pour gravir les monts élevés qui entouraient le camp des Romains; ils disaient comment, à la lueur de l'incendie et du haut des sommets sourcilleux, ces nouveaux Arminius apparurent tout à coup à l'ennemi consterné, agitant leurs armes flamboyantes et poussant les trois cris de la vengeance.

Ils montraient Quintinius pâle et tremblant, croyant voir sur le rivage lointain l'ombre sanglante du malheureux Varus lui tendre la main pour l'associer à sa honte, et lui indiquer les tertres et l'herbe touffue qui couvraient les ossemens des antiques légions.

Mais de tous les chants que les Francs aiment à accompagner du bruit de leurs lances et de leurs boucliers, il n'en est point de plus propre à exalter leur courage que celui de l'expédition maritime dont nous allons rap-

peler les circonstances héroïques dans la faible ébauche d'un *bardit*, en attendant qu'elles inspirent la poésie lyrique pour être plus dignement transmises.

« couvre, ils rejoignent leurs navires. Leurs « amantes les accompagnent [1], portant sur « leurs têtes les boucliers de ces héros, char- « gés des trésors conquis comme de vastes « corbeilles que remplissent les moissons de « la guerre. O doux prix de la valeur! La « beauté jouit de nos exploits, et mêle à des « chants de triomphe les secrètes paroles de « l'amour. C'est ainsi que nos frères parcourent « les côtes de la Grèce et de l'Asie, c'est ainsi « qu'ils paraissent devant la Sicile étonnée [2].

« Reine des champs siciliens, ô toi qui les « domines d'un front noble et majestueux, « ville antique et superbe, Syracuse, Syracuse! « tes palais sont plus beaux que les cabanes des « Sicambres; mais les Sicambres sont maîtres « de tes murs. Les vois-tu forcer tes ports! « Vois-tu s'agiter leurs panaches élevés [3]! Vois-

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — Bucher., *de Belg. Rom.*, l. 7, c. 2, p. 218. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 8.

[2] Zozime, *Hist.*, l. 1, p. 666. — Eumène, *in Orat. Gest. Const.* — D. Bouquet, Rec., t. 2, préf.

[3] Tacit., *de Morib. German.*

« tu briller les colliers d'or [1] sur leur poitrine « plus blanche que l'écume des flots du Vahal ! « Hâte-toi donc d'acheter leur départ en dé« posant à leurs pieds ces vases célèbres, ces « coupes ciselées avec art, et que tu réservais « pour les joies de l'hyménée ou le festin des « funérailles, car tu es renommée par tes ri« chesses, ô Syracuse, Syracuse !

« Les Francs quittent la Sicile et tournent « leurs proues vers l'Afrique ; ils descendent « près de Carthage [2] : à leur approche, du « milieu des ruines s'élève un nuage d'oiseaux « de proie qui demandent du sang aux maîtres « de l'épée.

« Montagnes de Calpé et d'Abyla, détroit « de Gaditan, qu'un demi-dieu ne put fran« chir [3], nos héros s'élancent vers vous, et déja

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 3.

[2] Zozime, *Hist.*, l. 1. — Eumen., *ib.*

[3] Les montagnes de Calpé et d'Abyla étaient les colonnes d'Hercule. C'est là que ce demi-dieu borna ses courses. *Voyez Shcol. ad Pindar.*, *Olymp.* 3.—Dion. Perieg., v. 64.—Eustath., *ad Dion.*, *Per.*, 19.

« ils voient l'Océan périlleux bondir avec fu-
« reur. La vague ressemble à un monstre ma-
« rin mugissant autour de nos vaisseaux, prêt
« à les engloutir. Sans crainte à la vue du péril,
« on croirait les Francs sur l'onde familière
« des fleuves de leur contrée; ils dédaignent
« les clameurs de la tempête, et, sifflant un
« air de l'enfance au milieu des noirs écueils,
« ils sourient à la rage des flots.

« Ces vaillans hommes côtoient l'Ibérie et
« les Gaules, sans cesse accumulant autour de
« leurs poupes surchargées les dépouilles des
« peuples vaincus [1]; mais bientôt ils pénètrent
« dans le canal britannique, et, terminant
« enfin leur course immortelle, ils reviennent
« par la Batavie sur le sol natal.

« La patrie, qui déja les pleurait, recon-
« naît de loin ses enfans à leurs marques
« de gloire; elle a fait un signe; soudain cent

[1] Zozime, l. 1, p. 666. — Eumen., *Panegyr. Const.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 67. — Bucher., *de Belg. Rom.*, l. 7, c. 2, p. 218. — Vales., *Rer. Gall.*, l. 1, p. 8.

bardes célèbrent leurs exploits; la douce liqueur, composée du suc des fleurs, écume dans la corne de l'urus, et les flambeaux résineux éclairent les fêtes joyeuses du retour. »

Tels étaient les exploits que les bardes rappelaient dans leurs chants rémunérateurs, [uand] les guerriers allaient à l'ennemi.

Cependant les Francs ont couvert les plaines [d]e l'Artois, et ils s'approchent d'Arras qu'ils [vo]ulent surprendre [1].

Entre cette cité et les murs de Tervanna [es]t un village que les historiens appellent du [vie]ux nom d'Éléna [2] : ce village est bâti sur [u]ne colline ; à ses pieds est un vallon char[m]ant arrosé par une petite rivière [3]. C'est là [qu]e les Francs ont dressé les tentes du repos ; [c']est là qu'ils veulent célébrer les noces d'un

[1] Greg. Turon. *Hist.*, l. 2.

[2] *Vicus Helena*. *Voyez* sur l'emplacement de ce bourg, [Va]lois, *Not. Gal.*, p. 246. — Longuerue, Descript. de France, t. 2, p. 88.

[3] Sidon. Apoll., *Paneg. Major.*, v. 212-150.

de leurs chefs qui s'unit à une jeune Française [1]. Déja celle-ci, en présence de ses parens, avait adressé à son amant cette formule accoutumée : *Soyez mon maître et mon époux, et moi je serai votre fidèle compagne* [2] ; déja les armes, les coursiers et les bracelets qui composaient la dot [3], avaient été livrés, et le nouvel époux, sans craindre le blâme de la loi [4], pouvait enfin presser la main de celle qu'il aimait.

S'abandonnant au tumulte de la fête, les Francs déposent leurs armes ; les uns dansent à la manière des Scythes [5], en poussant par intervalles des cris simultanés ; les autres pré-

[1] Claud., *in Laudib. Stilic.* — D. Bouquet, Recueil des Hist. de France, t. 2.

[2] Marculfe, *Form.*, c. 17.

[3] Tacit., *de Morib. Germ.*

[4] Une disposition de la loi salique (tit. 35, *de Manu Mulier. non stringenda*) condamnait l'homme qui pressait la main d'une femme à une amende de quinze sous ; s'il lui touchait le bras, cette amende était de trente sous, et du double s'il lui touchait le sein, etc.

[5] Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.*

parent le festin et font rôtir le porc et l'urus [1]; ceux-ci luttent en jouant sur le gazon, ou sautent tout nus au milieu des épées; ceux-là accompagnent en chantant le char nuptial que jonchent de fleurs les filles des Sicambres, des Chamaves et des Amasivariens [2]; tous les échos retentissent des cris de l'allégresse, et le rire bruyant éclate le long du rivage.

Fatale sécurité! Aétius, grand-maître de la milice romaine, et qui commandait pour l'empereur dans les Gaules, surprit tout à coup les Francs dans le désordre, et, secondé de Majorien, chef de la cavalerie, il attaqua brusquement l'armée de Clodion.

Les Francs ne purent résister à son attaque imprévue, et leurs bandes mutilées cédèrent une partie de leurs conquêtes [3].

Cependant Aétius craignant de pousser

[1] Strabo, l. 5.—Tacit., *de Morib. Germ.*

[2] Ruinart., *Præfatio ad Greg. Turon.*, c. 6, t. 1. — Du Tillet, p. 1.

[3] Sid. Apoll., *in Pan. Maj.* — Cord., Hist. de Fr., t. 1.

dans leurs derniers retranchemens des ennemis dont il connaissait l'intrépidité; voulant d'ailleurs marcher sans retard aux autres guerres que l'empire d'Occident avait à soutenir, résolut de conclure une trève avec les Francs. Ceux-ci restèrent en possession de Cambrai et de Tournai ; mais leur humeur guerrière les appela bientôt hors de l'enceinte de ces villes pour réparer l'échec qu'ils avaient éprouvé[1].

[1] Fredeg., *Chron. Hist. Franc.*, l. 1. — Roric., l. 1. — Marian. Schot., *Chron.* — Aim., l. 1, c. 6.

[redacted]

QUATRIÈME RÉCIT.

LES BARBARES.

Si l'on en croit Procope et Sozomène[1], de jeunes Huns, chassant sur les bords du Palus Méotide et poursuivant avec ardeur une biche blessée, traversèrent avec elle un grand lac au-delà duquel leurs pères n'avaient point imaginé d'autres climats. Ces sauvages explorateurs d'un autre univers découvrirent, sur la rive opposée, des forêts, des plaines et de loin-

[1] Sozom., *Hist.* — Procope, Hist. mêlée. — Muratori, *Annali dell' Italia.*

tains horizons; ils y guidèrent leur famille, qui, semblable au premier anneau d'une chaîne sans fin, attira bientôt après elle toute la tribu, puis toute la nation, puis toutes les races confuses des barbares. Ils abandonnèrent le pays où les pressait une excessive population, et vinrent par le chemin indiqué au milieu des provinces de l'empire[1].

Mais l'effroi que causa l'irruption des Huns redoubla tout à coup lorsque, du sein de ce peuple innombrable et féroce, l'Europe consternée vit sortir un homme dont le nom, vingt siècles après lui, devait encore inspirer de l'épouvante.

Attila, après avoir assassiné son frère Bleda pour régner sans partage; après avoir vaincu tout l'Orient, humilié trois empereurs, soumis plus de trente nations et plus de six cents villes[2],

[1] Procop., *de Bell. Goth.*, c. 1. — Orose, *Hist.* — Zoz., *Hist.* — Prisc. Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.*, p. 33. — Jornandès, *de Rebus Get.* — Salvien, *de Gubernatione Dei.*

[2] Jornandès, *de Reb. Get.* — Priscus Rhetor, ib. — Isid., *Hist. Goth. apud Labbeum*, t. 1.

Attila s'avança vers les Gaules où régnait Mérovée, successeur de Clodion; et c'est ici que notre histoire découvre un sujet vraiment épique.

Elle nous ouvre la demeure des Césars, et nous montre sur le trône d'Occident l'indolent Valentinien s'abandonnant à la mollesse et aux voluptés de Rome corrompue[1]. Là s'exhalent les parfums de l'Arabie; la flûte et la lyre accompagnent les vers de Properce et d'Ovide; de belles esclaves, le sein paré des roses de Tibur, chantent les airs milésiens, en versant le Falerne dans des coupes de saphir, aux convives couronnés de lierre.

Interrompant ces fêtes, un favori du monarque lui apprend que les envoyés de plusieurs nations, le front pâle et couvert de sueur, descendent de leurs coursiers vers les portiques du palais[2].

[1] Priscus Rhetor, *ib.*—Muratori, *Annali dell' Italia.* —Gibbon, *Decline and Fall of the Roman. Emp.*, t. 6, c. 34 et 35.

[2] Prisc. Rhetor, *inter Excerpt. Legat.*, p. 33-76.

Valentinien se rend au Sénat, accompagné des grands de sa cour. Les ambasseurs de Marcien paraissent les premiers devant lui, et font la peinture des malheurs de l'Orient qu'envahit Attila, ils dépeignent l'Illyrïe fumante de carnage [1], ses cités en proie à l'incendie ; la Dardanie et la Thrace livrées aux cruautés du barbare ; les murs de Naisse et de Singido s'écroulant devant lui sur leurs citoyens expirans [2]. Ils comptent soixante-dix villes de l'empire d'Orient détruites par ses soldats [3]; ils représentent la cour de Constantinople éperdue et tremblante aux approches de l'armée terrible, et demandent, au nom du successeur de Théodose, de promptı secours à l'empereur Valentinien.

On voit entrer ensuite l'ambassadeur des provinces germaniques; il apprend qu'Attila

[1] Priscus, *Gothor. Hist.*—Procope, *de Ædific.*, l. 4 c. 5. — Gibbon, t. 6, c. 34.

[2] Jornandès, *ib.*—Gibbon, l. 6, c. 34.

[3] Prosper-Tyro dit positivement : *Septuaginta civi tates deprædatione vastatæ.*

après avoir traversé, comme un torrent, la Macédoine et la Thessalie, jusqu'au détroit des Thermopyles; après avoir renversé les légions romaines que commandait Anargis, et saccagé de vastes pays [1], s'avançait vers l'Ister, menaçant la Germanie qui attendait de prompts secours de Valentinien.

A cet envoyé succèdent les députés de la Gaule, qui racontent qu'Attila, vainqueur des peuples du Nord, paraissait sur les bords du Rhin, et que, pour franchir le fleuve, ses guerriers creusaient en nacelles les arbres de la forêt Hercinie [2].

Un dernier ambassadeur paraît: c'est l'ambassadeur d'Attila lui-même [3]. Une fois déja cet envoyé, chargé d'un message insultant pour l'empereur d'Orient, lui avait dit : *Attila, mon maître et le tien, t'ordonne de pré-*

[1] Prisc., *ib.*—Jornandès, *de Reb. Geticis.*—Procop., *de Bello Gothor.* — Mézeray, lieu cité.

[2] Sidon. Apoll., *in Paneg. Aviti*, v. 319.

[3] Priscus Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.*, p. 39.—Gibbon, l. 6, c. 35.

parer sans délai un palais pour le recevoir[1].
Maintenant il ose apporter au sein de Rome les lois et les menaces de ce conquérant. Au nom du fils de Mundzuk, il demande la main d'Honoria, sœur de Valentinien, ainsi que les trésors qui doivent être le partage de cette princesse[2].

Cependant le Sénat délibère, et plusieurs voix proposent de livrer Honoria à l'envoyé du roi des Huns[3].

Mais Aétius, grand-maître de la milice romaine, sent fermenter dans son cœur l'orgueil de ses victoires; plein d'une noble indignation, il se lève et s'écrie : « Dieu du
« Tibre, souvenirs du Capitole, manes des
« Fabius, des Scipion et des Paul-Émile,
« laisserez-vous la maîtresse du monde s'hu-
« milier ainsi devant un barbare, et rece-

[1] Gibbon, t. 6, c. 35.

[2] Priscus, *loc. cit.* — Mézeray, lieu cité.

[3] Cette princesse avait envoyé un anneau à Attila dont elle était éprise. *Voyez*, sur les aventures d'Honoria, Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 42, p. 674.—Prisc., p. 39 et 40.—Prosper, *Chron.*

« voir des lois ou des fers après en avoir « donné si long-temps aux plus superbes mo- « narques ! Nos légions sont dispersées ; mais « le nom de Rome n'est-il pas une puissance ! « Seul, je descendrai dans les Gaules, j'irai « trouver les Francs que j'y vis établir, et « dont j'éprouvai l'étonnant courage : s'ils « combattent contre Attila, c'est à lui seul « à trembler. »

Valentinien approuve le discours d'Aétius, et ce héros se dispose à franchir les Alpes.

Voyez plus loin la grande figure d'Attila : il vient, il avance, il traverse le Rhin, conduisant sa formidable armée dont le dénombrement fournirait de grandes beautés épiques au poète habile qui s'emparerait d'un pareil sujet.

Et d'abord les Huns, peuple hideux et basané, dont les cheveux tressés ressemblent à de longs serpens[1] : au fond de leurs bruyans carquois sont les petites pierres blanches ou

[1] Jornandès. *de Reb. Get.*—Fortunat., *Carmin.*

noires avec lesquelles ils conservent le souvenir de leurs jours tristes ou fortunés. Attila paraît au milieu d'eux : ce roi, qui se faisait appeler le fléau de Dieu, en ajoutant que l'herbe ne croissait jamais où son cheval avait passé [1]. Ses traits sont difformes, son front cicatrisé est couvert d'un casque d'or; il tient la merveilleuse épée qu'il se vante d'avoir reçue du Dieu de la guerre: long-temps elle fut égarée; mais un pâtre, suivant la trace sanglante d'une génisse blessée [2], trouva ce fer dans la bruyère, et le rapporta au roi des Huns, qui le révère comme le talisman de la victoire.

Après les Huns, on distingue les Vandales, encore sanglans des massacres d'Hyppone et de Carthage [3]; les Quades, les Hérules, peu nombreux, mais presque tous du sang royal, et

[1] Gibbon, t. 6, ch. 35, p. 356.

[2] Jornandès, *de Reb. Geticis*, c. 35, p. 652.—Prisc., *Hist. Goth.*—Gibbon, t. 6, ch. 34.

[3] Isid., Hisp., *Hist. Goth.*— Moreau, premier Disc. sur l'Hist. de France, p. 279.

les plus féroces de tous les peuples barbares [1]; tous les cinq ans, ils envoient un message dans l'autre monde pour porter de leurs nouvelles aux héros trépassés ; les Marcomans, les Bructères, ceux qui habitaient les extrémités de la Germanie, où ils croyaient entendre, dans les brises du soir et les murmures des flots, le bruit que faisait le char du soleil en se plongeant dans les mers [2]; les Pannoniens, les Sarmates qui boivent avec délices le sang de leurs coursiers et le lait de leurs chèvres; chez eux, les jeunes filles ne se marient pas avant d'avoir tué un ennemi dans les combats [3]. Viennent ensuite les Æstiens, dont les amantes portent des colliers et des couronnes d'ambre [4]; les nations des rives du Tanaïs, du Licus, du Borysthène, fameux par ses

[1] Procop., *Bell. Pers.*, *Vand.*, *Goth.*—Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 1, l. 13, p. 333.

[2] Tacit., *de Morib. German.*, 44-45.

[3] Herod., l. 4. c. 516.—Vales., *Exc. ex Nicol. Damasc.*, p. 516.—Pelloutier, t. 1, p. 25.

[4] Wulfstan, Peripl., *ad Cal. Sched. Arii*, p. 20.

beaux pâturages; de l'Hypanis, que la fontaine Exampée corrompt par l'amertume de ses eaux. Là marchent les guerriers de la Chersonèse taurique, de la Colchide, et presque tous ceux des rives de l'Euxin et de la mer Caspienne [1]; les peuples du Caucase, montagne immense dont les sommets de granit sont toujours couverts de neige, tandis que ses flancs étalent les richesses de la nature : là marchent aussi ceux qui poursuivaient le cerf sur les hauteurs du Pangée et de l'Orbélus; ceux qui faisaient voguer les bateaux du pêcheur sur le Tibisis et le Noès; et tous les habitans de la Transylvanie et de la Mésie européenne, dont les vallées, du côté de l'Ister, sont si délicieuses par la douceur de l'air, la fécondité du sol, et où le voyageur trouve à toute heure une hospitalité patriarcale.

Les Roxolans s'avancent sur de rapides traî-

[1] Jornandès, *de Reb. Get.* — Procop., *de Bell. Goth.* — *Script. Rer. Ital.*, t. 1.

neaux attelés de quatre chiens vigoureux. L'ardeur et la vitesse de ces animaux fidèles est si grande, que leurs poils prennent une teinte rougeâtre; leur sang, allumé par la course se porte avec impétuosité vers la surface de leur corps fumant de sueur[1]; ils ressemblent à des Cerbères qui ont rompu la chaîne infernale.

On reconnaît encore dans cette armée l'antique Massagète, suspendant son carquois au char de son amante pour lui déclarer son amour; les Trauses pleurant sur ceux qui naissent, et se réjouissant à la mort de leurs proches[2]; on y voit les Galindes, les Fennis, qui vivaient dans la pauvreté; les Venèdes, dormant sur le tombeau de leurs pères, pour avoir des conseils et des songes inspirateurs.

Autour d'Attila, roi des rois, se rangent des

[1] Ruche d'Aquit., n° 10, 15 nov. 1817, p. 396.

[2] Solin., c. 15, p. 214. — Strabo, l. 11, p. 790. — Plut., *de Audiend. Poetis*, p. 36. — Clement. Alex., *Stromat.*, l. 3, p. 517. — Val.-Max., l. 1, c. 6, n° 12, p. 59.

chefs célèbres par d'affreux succès. Entre eux tous se distingue Genseric, digne émule du roi des Huns[1]; on le vit, le fer et la flamme à la main, monter sur sa flotte nombreuse en disant à son pilote: « Conduis-moi vers « les nations que Dieu veut punir[2]. » Fatal arrêt que subirent la Sicile, l'Afrique et l'Ibérie, dont Genseric fut l'impitoyable vainqueur !

On remarquait aussi Valamir et Théodemir tous deux rois des Ostrogoths, et le féroce Ardaric, monarque des Gépides.

Cette armée, composée de plus de sept cent mille combattans[3], se répand dans les Gaules effrayées; déja les villes de Trèves, de Metz, de Reims d'Auxerre ne sont plus que des débris. Si une place forte ose résister, Attila fait égorger, sous ses murs, des milliers de malheu-

[1] Jornandès, *de Reb. Get.*—Isidor., *Hist. Gothor.*

[2] Isidor., *ib.*—Moreau, premier Disc. sur l'Hist. de France, p. 269.

[3] Jornandès, *de Rebus Geticis*, c. 36-42, p. 652-672. — Gibbon, t. 6, ch. 35.

reux; bientôt la garnison, ne respirant plus qu'un air infecté par tant de cadavres, quitte son refuge et vient tomber sous l'épée des barbares [1].

O noble dévoûment des premiers chrétiens! ô miracle de l'Église dans sa pureté primitive! Voilà que de saints pasteurs, touchés des malheurs de la patrie, espèrent fléchir le cruel roi des Huns [2].

Les Gaules admiraient alors l'éloquent Salvien, ce Jérémie d'un siècle désastreux [3], Prosper, Paulin, Sidonius Apollinaris [4]. Ces poètes sacrés desservaient le culte du Seigneur, et en agitant les parfums de l'encensoir devant

[1] Jorn., *ib.*—Paul Diac., l. 5.—Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1.—Gibb., t. 6, ch. 35.

[2] *Voyez*, sur ce dévoûment, le Recueil des Hist. de France, t. 1, p. 644, 645, 649; t. 3, p. 369, et surtout la vie de saint Loup, *ap. Sur.* 19 *jul.*

[3] Salvien, *de Gubernatione Dei.*—D. Rivet, Histoire littér. de la France, t. 2.

[4] Sidonius, contemporain d'Attila, était tellement frappé du règne de ce monarque célèbre, qu'il avait eu l'envie d'en écrire l'histoire. Sid. Apoll., l. 8, *epist.* 13, p. 246.

le tabernacle, ils chantaient les vers qu'ils composaient à la louange de l'Éternel, semblables aux enfans de Lévi, dont le sistre charmait les hauteurs d'Éphraïm et de Gelboé.

Vêtus de robes blanches, ils prennent le chapelet de corail et la lyre d'or, qu'ils couronnent d'olivier, et se rendent sans escorte dans le camp d'Attila [1]. On voyait régner à la fois dans ce camp bizarre, et la simplicité des Tartares et la magnificence des cours de l'Indostan [2]. Sous des tentes d'argile et de bois s'entassaient confusément la vaisselle d'or, des vêtemens de soie, des armes enrichies de pierreries, et des ornemens d'un prix inestimable [3].

Attila, dédaignant ce luxe et ces parures, les abandonnait à ses guerriers [4]. Une autre pompe se faisait remarquer dans sa hutte couverte de chaume. Vingt rois tremblans de-

[1] *Vita sancti Lupi*. Fleury, Hist. eccl., t. 6, l. 27.
[2] Gibbon, t. 6, c. 34, p. 297, trad. fr.
[3] Prisc. *Excerpt. de Legat.*, p. 49-70.
[4] Prisc., p. 55.—Gibbon, lieu cité, p. 264.

vant lui, attendaient ses ordres dans une humble contenance [1] ; vingt ambassadeurs, venus de l'Orient et de l'Occident, déposaient les tributs et les hommages de leurs maîtres aux pieds de ce roi des Huns, leur maître à tous, ou plutôt leur véritable maître était le roi des Huns [2].

Des rhéteurs, des sophistes, des poètes l'entouraient, et lisaient à haute voix des relations ou des vers sur ses victoires [3]. A cette lecture, les chefs sentaient redoubler leur bravoure, et les vieillards pleuraient de ne pouvoir plus partager les périls de la guerre [4]. On remarquait dans le camp des Huns des citoyens de toutes les nations, tous les costumes, tous les usages, toutes les religions, toutes les langues, et cette image de l'univers était là pour attester la puissance et former la cour d'un seul homme [5].

[1] Jornandès, *de Reb. Get.*—Gibb., lieu cité.
[2] Prisc., p. 49-70. — Montesq., Grand. et Décad. des Romains, ch. 19.
[3] Prisc., *ib.*—Gibb., lieu cité, p. 302.
[4] Gibbon, t. 6, ch. 34, p. 303.
[5] Prisc., *Excerpt. de Legat.*, p. 61.

du fleuve aux cent détours, la vierge de Nanterre apprenait à aimer Dieu en contemplant ses ouvrages : un amour divin, une sorte d'inspiration céleste se peignaient dans ses yeux d'azur, et révélaient en elle un être surnaturel [1].

Combien de fois, tandis que les filles de Lutèce, le front paré de roses champêtres et s'abandonnant aux plaisirs de leur âge, dansaient en cercle dans la forêt qui couvrait les ruines du temple d'Isis [2], ou faisaient voguer leurs radeaux vers les îles des Treilles et du Pasteur [3] : combien de fois Geneviève, jeune comme elles, pénétra dans la prison obscure ou dans l'hospice infect pour consoler ou pour guérir [4] ! Qui nous la présentera sortant de ces murs ténébreux, belle de ses larmes et de sa généreuse douleur, pareille à l'astre ti-

[1] *Vita sanctæ Genovefæ, apud Boll.*, 3 *jan.*
[2] Delamarre, traité de la Police, t. 1.
[3] Tableau hist. et pitt. de Paris, par M. M***.
[4] *Vita sanctæ Genovefæ, ap. Boll.*, 3 *jan.*—Bourdaloue, Panég. de sainte Geneviève.

aide qui sort des flancs d'un sombre nuage, t répand sur la nature enchantée la sérénité e sa lumière? Il n'était point de souffrance ui ne cédât à l'efficacité de ses prières; l'idotre l'appelait le génie de l'espérance ; le rétien croyait voir en elle l'épouse du Seineur.

A l'approche d'Attila, les Parisiens, saisis l'effroi, veulent déserter leurs remparts et se éfugier dans les bois [1] : Geneviève les engage à rester, et leur promet le secours du Tout-Puissant.

Cependant le printemps embellissait nos climats[2]; le charme de cette saison, joint au merveilleux du sujet, autoriserait le poète à adopter la fiction suivante, qui ne serait au surplus qu'une tradition historique vue à travers le prisme de la poésie.

Les esprits aériens, les séraphins aux cheveux d'or, à qui le Créateur confia les urnes

[1] *Vita sanctæ Genovefæ.* — Fleury, Hist. ecclés., t. 6, l. 27, p. 373.—Bourdaloue, lieu cité.

[2] Toutes les chroniques disent qu'Attila ravagea une partie de la France les jours de Pâques.

de la rosée pour les épancher sur les bocages et les prairies, descendent vers la Seine, émaillent de fleurs son rivage, objet constant de leurs soins régénérateurs ; ils aperçoivent, au lever de l'aurore, la vierge de Nanterre agenouillée à l'autel de gazon[1] qu'elle avait élevé sous les saules de ce hameau, et implorant le Très-Haut en faveur de Lutèce. Ils portent dans le ciel les prières de la fille des champs, mêlées au parfum des fleurs ; alors Dieu proclame ses desseins sur la ville immortelle, et ordonne aux esprits célestes de la cacher à la fureur d'Attila. Aussitôt les chérubins descendent de l'empirée, qu'ils semblent entraîner avec eux ; ils abaissent dans leur chute des nuages de pourpre et d'azur, et en composent un voile radieux dont ils couvrent les murs parisiens. Attila passe près d'eux, ne croyant voir qu'un vague horizon.

Aétius paraît sur les rives du Rhône, et convoque par ses hérauts les rois des Francs, des

[1] Boterays, *loc. cit.*

Visigoths, des Bourguignons, des Alains, des Suèves, et de plusieurs autres peuples qui habitaient les Gaules [1]; la ville d'Arles les a rassemblés; le grand-maître de la milice romaine, après leur avoir exposé les dangers de la patrie commune, les engage à abjurer leurs ressentimens passés [2] et à se liguer contre Attila. On applaudit à ce discours; Aétius est proclamé général de la confédération. Alors de rapides messagers se passent de main en main un flambeau allumé, et traversent en l'agitant les nombreuses cités de la Gaule, pour y donner le signal de la guerre.

Le festin de l'alliance se prépare; car ce n'était qu'à table que les nations celtiques et gothiques concluaient leurs traités [3]: les chefs

[1] Jornandès, *de Reb. Geticis*, c. 36.—Sidon. Apoll., *in Panegyr. Aviti*, 328. — Rec. des Hist. de France, t. 2, p. 23.

[2] Forcatulus, *de Gall. Imp.*, l, 5, p. 333. — Dubos, lieu cité.—Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 2, l. 4.

[3] Cæs., *de Bell. Gall.* —Tacit., *de Morib. German.*, —L'abbé Lebeuf en ses divers écrits sur l'Histoire de France.

y prennent place, chacun selon sa puissance et sa valeur.

A côté d'Aétius brille Mérovée, plein de la majesté que le rhéteur Priscus loua dans ce prince qu'il vit à la cour des Césars [1]; sa longue chevelure, sa chlamide parsemée d'abeilles [2], la hache des Marcomir et des Ricimer, annoncent qu'il est le monarque des Francs. On racontait que sa mère, se baignant dans un golfe écarté, fut surprise par un dieu marin [3], et que ce beau Sicambre était le fruit d'un commerce merveilleux.

Près de Mérovée paraît Théodoric, roi des Visigoths et vainqueur de Litorius; il règne sur l'opulente Occitanie [4]; c'est dans Tolosa qu'il a fondé son trône. La barbe et la chevelure de ce monarque étaient en désordre; à son bras pendait une chaîne pesante, qui lui rappelait le serment de venger sa fille chérie:

[1] Priscus Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.*

[2] Montfaucon, Monum. de la Monarch. franç., t. 1. — Chiflet, Dissert.

[3] Fredeg., *Epitom.*

[4] Isid. Hisp., *Hist. Goth.*—Procop., *de Bell. Goth.*

il l'avait unie au fils de Genseric, et ce dernier, après avoir mutilé les traits de cette princesse, la fit reconduire à son père.

Le jeune Thorismond, héritier de la puissance de Théodoric, consolait son cœur paternel par une grande piétié filiale[1].

On remarquait encore le duc des Saxons, le chef des Armoriques[2], et deux rois terribles par leur taille ainsi que par leur armure : l'un était Gondicaire, roi des Bourguignons, qui déja trempa son glaive dans le sang des Huns, lorsqu'avec trois mille guerriers il immola sur les rives de la Moselle plus de dix mille de ces barbares : le second était le sombre Sangibanus, roi des Alains, établis non loin d'Orléans ; ce dernier lié par un pacte secret avec Attila, médita dès lors la trahison et les complots[3]. Tels étaient les chefs de l'armée d'Aétius.

[1] Procop., *de Bell. Goth.* — Isid., *Hist. Goth.* — Jornandès, *de Reb. Getic.* — Mézeray, lieu cité.

[2] Jornandès, *ib.* — Dubos, Histoire crit., lieu cité. — Moreau, Disc. sur l'Hist. de France.

[3] Jornandès, *ib.* — Prosp. Tyronis, *Chronic.* — *Idatii Chronic.* — Mézeray, lieu cité.

Quand au milieu de l'allégresse de ces guerriers, au milieu de leurs chants de gloire, on s'étonne du farouche silence de Sangibanus. Gondicaire l'accuse de perfidie ; la querelle s'échauffe entre ces deux chefs, qui se jettent le gage du combat.

Cependant les remparts d'Orléans allaient s'écrouler sous les efforts du roi des Huns [1], lorsqu'Aignan monte sur une tour élevée pour implorer l'Éternel : à peine a-t-il achevé sa prière qu'une grande poussière obscurcit l'horizon ; bientôt il voit le nuage qu'elle formait étinceler de l'éclat des armes ; alors il reconnaît à leurs enseignes les sauveurs de la Gaule ; d'une voix inspirée il les annonce à ses concitoyens qui, pleins d'une ardeur nouvelle, combattent au milieu des ruines et des flammes [2]. En vain la baliste a renversé les remparts ; les assiégés sont des remparts nouveaux ; mais la mort éclaircit leurs rangs, et leurs foyers ont peu de défenseurs.

[1] *Vita S. Aniani*, *ap. Sur.* 17 *nov.*

[2] Greg. Turon., Hist., l. 11, c. 7. — *Vita S. An.*, *loc. cit.*

Mais Aétius, accourant avec l'élite de ses troupes, entre en même temps qu'Attila dans les murs d'Orléans; une lutte horrible s'engage dans l'enceinte de la cité, dont les rues se remplissent de sang [1].

Expulsé d'Orléans, le roi des Huns rallie son armée et la conduit vers la Champagne [2].

Les confédérés de la Gaule poursuivent l'armée d'Attila, et l'atteignent sur les rivages de la Marne [3]. Jornandès rapporte qu'au milieu des champs catalauniques, on voyait une éminence qui les dominait, et près de laquelle coulait un ruisseau : les deux armées veulent s'emparer de ce poste avantageux, elles envoient de part et d'autre des guerriers intrépides, qui, gravissant des deux côtés opposés, se rencontrent tout à coup sur le som-

[1] *Vita sancti Aniani, loc. cit.* — Sidon. Apoll., l. 8, *epist.* 15, p. 246.

[2] *Idatii Chron.*—Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 36-37. — Gibb., t. 6, c. 35.—Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 47. —Mercure de France, avril 1753.

[3] Baugier, Mém. hist. sur la Champagne, t. 1, p. 260, 261, 262, 263.—Dubos, lieu cité.

met; alors ils poussent jusqu'aux nues des cris redoublés, tant pour s'enhardir que pour intimider leurs ennemis; cris terribles qui, selon nos annales hyperboliques, renversèrent des oiseaux étouffés dans les airs, et troublèrent dans son vol élevé l'aigle qui avoisinait le soleil.

La mêlée et la confusion remplissent l'espace étroit; le sang ruisselle sur les flancs de la colline. Le géant Widimir, à qui le roi des Huns a confié cette attaque, aperçoit parmi ses adversaires le jeune Thorismond [1] qui les commandait; l'insultant du geste et de la voix, il l'appelle à un combat singulier: ces deux chefs s'attaquent sur le plateau de la montagne, théâtre élevé où leur fureur se déploie à la vue des deux armées.

Widimir tombe comme un pin de la Norwège, et les bataillons de Toulouse applaudissent.

Cependant un accident imprévu redouble

[1] Jorn., *de Reb. Getic.* — Dubos, lieu cité, l. 2. — Gibb., t. 6, c. 35, p. 242. — Baugier, t. 1, p. 266 et 267.

l'horreur du carnage : on sait que les Celtes creusaient des grottes profondes pour en faire leurs demeures, leurs temples, et plus souvent leur sépulture ; plusieurs parties de la France offrent encore beaucoup de ces réduits souterrains, que le peuple crédule regarde comme l'ouvrage des fées [1]. Sous la montagne que foulaient tant de guerriers, s'étend une de ces vastes catacombes où étaient entassés les ossemens de quelques générations celtiques : tout à coup la voûte s'écroule sous le poids des combattans ; mutilés, sanglans, ils remontent à travers les décombres et les vapeurs du funèbre abîme.

Les mânes, ainsi troublés dans leur sépulcre détruit, semblent se mêler au combat, qui se renouvelle plus terrible sur les bords du gouffre, tombeau dévorant ouvert à tant de funérailles. Enfin Thorismond reste vainqueur [2], et les braves, l'élevant sur le bou-

[1] On en voit encore aux environs de Langres. *Voyez* ce qu'en disent Laureau, de Caylus, Montfaucon, etc.

[2] Jornandès, *de Reb. Getic.*—Gibb., t. 9, ch. 35.

clier, le portent en triomphe vers son père : Théodoric compte avec orgueil les plaies du héros, et presse sur son cœur ce noble héritier de sa gloire.

Mais en ce jour tous les pères ne sont point heureux : Mérovée gémit sur l'absence de son fils Childéric ; ce prince, qui suivait les phalanges des Sicambres, s'étant égaré dans une marche nocturne, avait été surpris par les ennemis [1].

Quelques Sarmates, placés en embuscade, tuèrent sa garde et le conduisirent dans leur camp pour le sacrifier en l'honneur de leurs dieux féroces [2] ; ils arrivèrent au lever de l'aurore sous les tentes des Roxolans. La jeune Néliska, prophétesse de ces peuples, sortait alors de l'enceinte guerrière ; assise sur un char attelé de taureaux, elle allait, accompagnée des prêtres et des chefs, inter-

[1] Greg. Turon., *Episc.*, *Hist.* l. 2, c. 12.— Fredeg., *Schol.* 10.—Mézeray, Hist. de France av. Clovis, t. 2.

[2] Northern., *Ant.*, v. 1, c. 7, p. 134. — Spéed., *Chron.*—Camden's *Brit.*

[redacted]

roger le vol des oiseaux sur le succès de la guerre [1].

Elle aperçoit le fils de Mérovée; elle admire sa taille élégante, sa jeunesse, sa grace et sa royale chevelure, qui se divisait sur son front et tombait en longs anneaux sur un cou d'une blancheur éclatante [2].

Occupée de cette douce image, elle ne donne plus que des soins distraits au sacrifice, et le ciel n'a déja que sa seconde pensée.

Elle apprend que les Sarmates s'assemblent pour délibérer sur le sort de leur captif; comme femme, comme prêtresse, elle a droit d'entrer au conseil [3] : elle y paraît au moment où l'on prononçait un arrêt de mort; alors elle jette un cri d'effroi, et, d'une voix animée, elle s'écrie :

« J'ai consulté les dieux : le meurtre d'un « homme désarmé les offense. Ce n'est pas le

[1] Tacit., *de Morib. German.*

[2] *Voyez* le portrait de ce prince, trouvé dans son tombeau, et conservé à la Bibliothèque royale.

[3] Tacit., *de Bell. German.*—Pelloutier, Histoire des Celtes, t. 1.—Jornandès, *de Reb. Geticis.*

« sang répandu, c'est la victoire qui seule
« plaît à ces dieux, amis de la valeur géné-
« reuse, et leur courroux tombera sur le lâ-
« che dont la main égorgera l'être sans dé-
« fense. »

La frayeur et l'amour exaltent les traits de Néliska, et les chefs la croient inspirée par un génie. Déférant à ses avis, ils décident qu'on fera combattre Childéric avec un guerrier, pour que sa défaite ou son triomphe apprenne s'il est abandonné ou protégé du ciel [1] : si le captif succombe, il périra ; mais s'il est vainqueur, il sera libre et donnera sa chaîne à son adversaire.

Cet arrêt n'a point rassuré le cœur de la belle prêtresse ; elle craint que Childéric, si jeune encore, ne puisse repousser l'attaque d'un soldat aguerri. « Hélas, s'écrie-t-elle, « il mourra vaincu, et sans mon conseil il

[1] Cette espèce de jugement de Dieu était fort ordinaire en ces temps-là chez les peuples d'origine scythique, celtique et gothique, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet ouvrage.

« perdait du moins la vie avec honneur ! » A cette amère pensée Néliska soupire et pleure; tout à coup ses larmes s'arrêtent, et ses yeux levés au ciel brillent d'une céleste espérance.

Méditant son généreux projet, elle se rend dans la tente confiée à sa garde; c'est là que les enfans du Nord avaient déposé les images de leurs dieux, les os de leurs pères et les trésors ravis à l'ennemi. Elle détache de ces trophées un casque ombragé des ailes d'un vautour; et se couvrant de la peau d'un tigre qu'un ouvrier de Bysance avait ornée de griffes d'or, elle s'arme d'un bouclier d'osier et d'une lance légère; puis, déposant au pied des autels qu'elle desservait, son voile, sa couronne, sa ceinture virginale, elle baigne de larmes involontaires ces objets pudiques et sacrés, que peut-être elle ne doit plus reprendre.

Méconnaissable sous l'habit guerrier, elle s'avance la première dans la lice ouverte, et déclare que l'ombre de l'un de ses frères, tombé sous le glaive de Mérovée près des murs d'Or-

léans, l'a chargée cette nuit de sa vengeance

Childéric, impatient de retrouver la liberté s'élance avec fureur vers la beauté qui n'est ses yeux qu'un soldat roxolan; mais, loin d l'attaquer, Néliska oublie même le soin de s défendre.

Déja son sang coule, déja sa lance brisé échapppe à ses débiles mains : on la charg de fers, on brise ceux du petit-fils de Phara mond; rendu à la liberté, il retourne avec l prisonnier vers le camp d'Aétius.

Il en découvre déja les pavillons, et so cœur s'attendrit à l'idée de revoir son père son imagination, encore effrayée d'une capti vité périlleuse, s'élance avec transport ver l'avenir; dans sa douce ivresse il semble re naître et sourit à toute la nature. Mais quell pensée vient mêler un nuage aux rayons d l'espérance! Childéric est sensible; il crain pour un autre le danger qu'il vient d'éprou ver, et, tournant des yeux compatissans ver son esclave, il lui permet de retourner parm ses compagnons.

Cependant il met un prix à sa délivrance : ce prince avait senti, à l'aspect de Néliska, un amour égal à celui qu'il avait inspiré lui-même ; il l'avait entendue au conseil, et son cœur reconnaissant aimait à lui devoir la vie. Il exige donc que celui qu'il délivre aille trouver en secret Néliska pour lui offrir un collier précieux, comme le gage d'un souvenir éternel.

Néliska lui répond d'une voix émue : « Tu « me rends en vain la liberté ; mes yeux ne « reverront jamais le golfe de ma patrie ni les « roseaux du Ladoga ; je ne verrai plus mes « frères percer de leurs traits le cerf et l'élan, « ou atteler les rennes à mon char d'écorce « pour traverser le lac durci par les frimas : « mais cependant, aimable étranger, ces ob-« jets, si doux au cœur d'un pauvre exilé, ne « causent pas mes regrets en ce jour ; il est un « objet plus doux encore et que je dois perdre « bientôt. Regarde mon sang rougir au loin « derrière toi les graviers du désert ; en te « suivant, ma vie s'est écoulée par une bles-

« sure profonde ; mais avant d'expirer, ta Né-
« liska apprendra ton amour, et couvrira ton
« présent de ses baisers et de ses pleurs. »
Elle dit, et presse sur ses lèvres le collier du jeune Sicambre. Aussitôt elle chancelle, son casque tombe : Childéric, étonné, relève la chevelure du frêle guerrier, et reconnaît la pâle Néliska ; alors il pâlit comme elle, il la relève dans ses bras, il l'appelle, et, s'effrayant de son silence, il se trouble, frissonne, et pose sur son cœur, sur sa bouche, la main de cette vierge charmante ; mais, hélas ! toute la tendresse d'un mortel ne peut rendre la vie à ce qu'il aime, et ce miracle manque à l'amour.

Les historiens racontent que la veille de la bataille dix mille guerriers d'Attila ayant rencontré un nombre égal de défenseurs de la Gaule, il s'engagea entre eux un combat si opiniâtre, que tous périrent de part et d'autre[1].

[1] Jornandès, *de Reb. Get.* — Idat., *Chron.* — Baugier, Mém. hist. sur la Champagne, t. 1, p. 266. — Dubos, Hist. crit. de la monarchie franç. dans les Gaules, t. 2.

Le roi Gondicaire périt avec eux, et les scaldes du Nord se pressant autour des restes de ce chef dont toute l'armée admirait la valeur, font entendre cet hymne sur les harpes funèbres [1] :

« Le chef des guerriers a combattu, et les « corbeaux vivront long-temps sur les traces « de son épée.

« Le lâche ne fait point usage de son cœur; « il croit que, s'il évite la guerre, il vivra tou- « jours : mais le brave n'a peur que d'une « vie sans gloire [2]; la mort le trouve prêt dans « le combat; il la voit, sourit et tombe; ainsi « est tombé Gondicaire, dont les scaldes chan- « teront long-temps la valeur au milieu des « héros et des vierges de Genève [3].

[1] Jornandès, *de Reb. Geticis*.—Isidor. Hisp., *Hist. Goth*.—Idat., *Chron*.—Dubos, lieu cité.— Mallet, Introduction à l'Hist. du Danem., t. 1. — Saxo Gram., *Myth. Scand*.—Worm., *Litt. runica*.

[2] Précepte de ces peuples. *Voy*. l'Hamavaal, ou Disc. d'Odin à ses peuples. (Il est rapporté dans Mallet.)

[3] Capitale des anciens rois Bourguignons. *Voy*. Picot de Genève, Hist. des Gaulois.

« Le chef des guerriers a combattu, et les
« corbeaux vivront long-temps sur les
« traces de son épée.

« Dès que la terre a reçu le brave, une
« étoile scintillante brille dans la nuit qui
« l'environne; c'est l'astre de l'immortalité.
« Il se relève et se trouve sur l'autre bord
« du tombeau : là deux chemins s'offrent à
« lui; l'un conduit au Vahalla [1], palais des
« héros; l'autre mène au sombre Nifleim [2],
« lieu de douleur et d'oubli. Le génie Heim-
« dal, assis près de ces deux routes, indique
« à l'enfant de la mort celle qu'il doit suivre.

« Le chef des guerriers a combattu, et les
« corbeaux vivront long-temps sur les traces
« de son épée.

« Heimdal, en voyant Gondicaire sortir
« de la tombe, lui demande comment il y est

[1] L'Edda mytholog. — Wormius, *Litterat. runica.* —Snorron, Chroniq. de Norwège. — Saxo Gram. *Myth. Scand.*—La doctrine des Vola, Rec. de Sined; Vienne, 1791, in-4°.

[2] L'Edda myth.—North., *Antiq.*, v. 1, p. 117.

« descendu. L'héritier de l'épée, pour toute « réponse, laisse tomber le manteau qui cou- « vre ses blessures : soudain une musique ra- « vissante se fait entendre ; de jeunes déités « apportent des urnes pleines d'une liqueur « rouge et subtile qu'elles versent sur les « plaies du guerrier : ces plaies se referment ; « mais les cicatrices en conservent l'honneur. « Alors des forces nouvelles raniment le hé- « ros, son front s'épanouit, et les cent portes « du Vahalla ouvrent leurs battans d'or [1].

« Le chef des guerriers a combattu, et les « corbeaux vivront long-temps sur les traces « de son épée.

« Brillant élu de la victoire, tu ne con- « duiras plus nos phalanges ; mais d'autres « plaisirs te sont réservés : tantôt tu combat- « tras les géans descendans d'Ymer [2] ; tantôt

[1] L'Edda myth. — Keysler, *loc. cit.* — Mallet, lieu cité.

[2] L'Edda mythol. — Snorron, *Chron. Norw.* — Sax. Gram., *Myth. Scand.* — Keysl., *loc. cit.*—Barth., *Ant. Dan.*

« comme le génie Uller [1], qui, sur des patins
« radieux, devance les aquilons et les éclairs,
« tu glisseras sur le fleuve de glace, tu t'enfon-
« ceras par des portiques nébuleux dans les
« palais aériens. Là des vierges aux yeux bleus
« et aux pieds d'albâtre te verseront la bois-
« son des héros dans le crâne des Huns et des
« Vandales ; assis sous le chêne d'Idrasil [2],
« Braga te charmera du son de sa lyre, tandis
« que la déesse Yduna [3] t'offrira les pommes
« qui donnent l'immortalité. . . . .

« Le chef des guerriers a combattu, et les
« corbeaux vivront long-temps sur les traces
« de son épée. »

Cependant Attila est plongé dans une morne tristesse [4] ; tous ses rêves, tous ses pressentimens l'épouvantent ; il croit voir refluer

[1] L'Edda myth. — *Ossians und Sineds Lieder*, in-4°, Vienne, 1791.

[2] L'Edda myth. — Keysler, *loc. cit.* — Mallet, lieu cité

[3] L'Edda myth. — Sineds, lieu cité.

[4] Jornandès, *de Reb. Get.* — Mézeray, Hist. de Fr. avant Clovis, t. 2, l. 4, p. 317.

ır lui le sang dont il noya tant de contrées.
lle, hideux, il sort de sa tente; l'horizon tout
ı feu réfléchit sur lui de sinistres lueurs[1],
ce roi superstitieux, teint des couleurs in-
:nales, regarde d'un air troublé ces signes
ı courroux céleste.

Il fait dresser dans son camp un grand bû-
er, formé des selles de ses coursiers et des
bris de ses chariots[2], après quoi il ordonne
es soldats de l'y brûler tout vivant si les en-
mis forcent ses retranchemens.

La nuit descend sur les deux armées, où tant
milliers d'hommes rejetaient les douceurs
repos. Attila, ne pouvant supporter plus
ıg-temps l'inquiétude qui le dévore, s'enve-
ıpe dans un manteau s'avance à pas lents
sans escorte vers un endroit écarté, pour
nsulter les magiciennes, vénérées chez

Sigeb. Gemb., *Chron.*,—Baugier, Mémoire sur la
ımpagne, t. 1, p. 264 et suiv.—Lafaille, Annal. de
lose, t. 1.—Fauchet, l. 2, c. 2.

Sigeb. Gemblac. — Jornandès, *de Reb. Geticis.*—
ıbbé Dubos, l. 2, c. 17. — Cordemoy, Hist. de
ınce; t. 1, p. 121. — Gibbon, t. 6, 35.

les Huns et les Goths, dont elles suivaient les armées [1].

Selon Bartholin, dont les ouvrages sont pleins de choses curieuses sur les peuples du No rd,ces devineresses, qu'il appelle *visinda-kona*, *femmes aux oracles*, étaient vêtues de robes bleues étoilées de pierreries; un large baudrier suspendait à leur côté une poche remplie d'instrumens magiques; leur bonnet était une toison noire roulée autour de leur front; elles s'appuyaient sur un long bâton de cuivre doré, surmonté d'une boule brillante [2].

Shakespeare [3] en fait une peinture plus terrible; il les montre maigres, échevelées, occupées à une action sans nom, autour d'une chaudière enflammée, et se disant un secret en sa-

[1] Jornandès, *de Reb. Get.* — Procop., *de Bel. Goth.* — Gibbon, t. 6, ch. 35, p. 342 de la traduct. française. — Dubos, lieu cité. — Mézeray, Hist. av. Clovis, t. 2, p. 317.

[2] Bartholin, l. 3, c. 4, p. 688.

[3] Shakesp., trag. de Macbeth.

luant le voyageur sur la plaine inculte et solitaire[1].

A l'aspect d'Attila, ces magiciennes se livrent à une œuvre pleine d'horreur; un rire bizarre, errant sur leurs lèvres tremblantes, donne à leurs traits un air indéfinissable. Pour toute réponse elles évoquent le fantôme du vieil Hermanaric, qui, après avoir régné près de cent ans sur les Goths, et étendu son empire depuis la Baltique jusqu'au Danube, depuis la Vistule jusqu'au Borysthène, fut défait par les aïeux d'Attila[2], et se tua lui-même en appelant la vengeance sur la race de ses vainqueurs.

A cette apparition, Attila se trouble et chancèle comme un homme ivre, qui croit marcher dans un tourbillon. Il revient dans son camp à la lueur des sapins allumés, retrouve les malheureux guerriers, que son ambition

[1] Shakesp., lieu cité.—Milady Montagne, des Etres surnaturels employés par Shakespeare.

[2] Gibbon, lieu cité. — Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 1, l. 15, p. 325.

va peut-être condamner à périr; et déja il ne voit de toutes parts que des spectres irrités qui lui montrent leurs plaies[1].

Bientôt, indigné de sa crainte, il la surmonte, et, plus audacieux que l'avenir n'est menaçant, il dit en brandissant son épée: « Demain, Demain je serai Attila! » Mais il attend que le soleil penche vers l'horizon[2] pour engager le combat; il veut, s'il est défait, que la nuit, abrégeant la victoire de ses ennemis, puisse cacher les vaincus et les sauver dans ses ombres[3].

Le soleil était au tiers de son cours lorsqu'Attila rangea son armée; il confia la droite au vaillant Ardaric, qui commandait un grand

[1] Selon Jornandès les prophétesses lui annoncèrent qu'il perdrait la bataille, mais que le plus brave de l'armée ennemie périrait.

[2] Jornandès, *loc. cit.* — Idat., *Chron.* — Isidor., *Hist. Gothor.* — Paul-Emile, Hist. de France, l. 1. — Dubos, lieu cité, l. 2, c. 17. — Fauchet, Orig. gaul. . 2, c. 12.

[3] Jornandès, *ub. supr.* — Idat., *ib.* — Dubos, l. 2 c. 17. — Mez., t. 2, l. 4, p. 318. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1.

nombre de nations; la gauche fut occupée par Valamir et les Ostrogoths; Attila se tint au centre avec les Huns et les Vandales [1]. Ce monarque encourage ses guerriers. « Vous êtes, « leur dit-il, les vainqueurs et les maîtres de « cent nations; vous avez dompté les monta- « gnes de l'Arménie [2] éternellement couvertes « de neige; vous avez traversé le Tigre, l'Eu- « phrate, le Halys, le Danube, le Rhin; « partout vos efforts ont triomphé des hom- « mes et de la nature. La même fortune qui « vous ouvrit les marais et les déserts de la « Scythie, vous réserve la jouissance de cette « journée [3]. Voyez, guerriers, je vais lancer « le premier dard : le lâche qui refusera de « m'imiter est dévoué à une mort certaine, « mais les vaillans seront protégés par la main

[1] Jornandès, *de Reb. Get.* — Dubos, lieu cité, l. 2, ch. 17.

[2] Eutrop., l. 1, p. 243-251. — S. Hieros, t. 1, p. 26, *ad Heliodor.* — Philostorgius, l. 9, c. 8.

[3] Cassiodore conserve ces propres expressions dans la harangue d'Attila, que je n'ai point rapportée en entier, qu'on trouve dans Jornandès et presque tous les historiens du temps.

« invisible des dieux. » A ces mots il fait luire à leurs yeux l'épée du dieu Mars, et les scaldes entonnèrent les chants du triomphe et de la mort.

Cependant Aétius et Mérovée préparent de leur côté l'ordre de la bataille; par de savantes manoeuvres ils évitent l'aspect du soleil [1], qui éblouit leurs ennemis. Ils placent au centre Sangibanus et les Alains [2], afin de les contenir, car ils suspectent leur fidélité; les Visigoths, les Gaulois, les Bourguignons et les Francs s'étendent sur les ailes; ils chantent le bardit et font tourner leurs boucliers colorés comme les roues d'un char rapide [3].

Un million de combattans pousse des cris épouvantables [4]. Parmi ces barbares il en est

[1] Jorn., *de Reb. Get.* — Fauchet, en ses OEuvres.

[2] Jornandès, *de Reb. Getic.* — Idat., *Chron.* — Dubos, t. 1, l. 2, c. 17. — Gibbon, t. 6, c. 35, p. 34. — Legendre, Hist. de France, t. 1, p. 142.

[3] Tacit., *de Morib. German.*

[4] Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 41. — Idat., *Chron.* — Olymp. 307. — Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Gregor. Turon., *Episc.*, *Hist.*, l. 2, c. 7. — Paul-Emile, Hist. de France, l. 1.

qui ont fait voeu de ne pas s'asseoir au festin solennel, de ne point dormir ailleurs que sur la terre aride, de ne pas quitter la chaîne ou l'anneau de fer qui charge leurs bras, de ne point rompre les liens dont ils ont serré les noeuds autour de leurs flancs, avant d'avoir immolé un certain nombre de guerriers, ou d'avoir chanté les choeurs de la victoire.

C'est dans cette horrible mêlée, au sein de la mort ou du triomphe, que ces voeux sont acquittés.

Les Bretons font rouler avec bruit leurs chars hérissés de faux tranchantes [1], et les conduisent avec tant d'adresse, que souvent on les voit tourner sur un espace étroit autour d'un gouffre béant, gravir les rochers escarpés, en descendre précipitamment, et tout à coup s'arrêter sur la pente rapide [2]; ils lancent leurs traits du haut de ces chars légers, se tiennent debout sur le timon, voltigent sur leurs coursiers, sautent lestement à

[1] Pomp. Mela, l. 3, c. 5.
[2] Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 7.

terre, remontent avec agilité [1], partent, reviennent, enfin sont en même temps et l'éclair et la foudre.

De nombreux escadrons s'ébranlent à la fois la lance en arrêt, couverts de leurs boucliers jusqu'au niveau de leurs yeux sombres et menaçans, ils fondent sur des remparts de guerriers; ceux-ci, à demi-baissés, mais le front levé et plein d'audace, tiennent d'un bras tendu en arrière leurs piques acérées : le fer croise le fer; le sang coule, et la terre est jonchée de cadavres.

Le Sicambre, fidèle à sa manière de combattre, se précipite sous le ventre du coursier qu'il perce de son épée [2]; l'animal se cabre et tombe avec son cavalier sur l'ennemi qui l'a blessé; il s'engage entre eux une lutte affreuse qui ne laisse qu'un monceau de carnage.

Là le Scythe, selon la coutume des peuples barbares, enlève les têtes de ceux qu'il im-

[1] Strutt, *ib.*

[2] Tacit., *de Morib. German.*

mole, et les attache par leurs tresses pendantes [1] à son ceinturon de cuir et à la selle de son cheval. Entouré de ces horribles trophées [2], il s'enfonce dans l'épaisseur des bataillons.

Genseric jouit avec avidité de tant d'horreurs ; depuis long-temps affamé de carnage, le cruel trouve enfin l'abondance ; sa hache, que cent fois il abaisse et relève, fait ruisseler des flots de sang.

Mérovée entraîne avec lui ses guerriers ; sa longue chevelure teinte en rouge est pareille à la comète, qui, secouant dans les airs sa crinière ardente, épouvante les peuples et présage les fléaux. Les Marcomans, les Gépides, les Hérules, tombent sous la hache de ce roi [3], et les Francs, à demi-nus, se servent

[1] Presque tous les barbares avaient les cheveux longs, et particulièrement les Huns, qui tressaient les leurs en serpens. *Voyez* Jornandès, *de Reb. Geticis*. — Fortunat. *Episc.*, l. 6, *carm.*

[2] C'est encore l'usage des Turcs, dont l'origine est la même que la plupart des peuples du continent.

[3] Paul-Emile, lieu cité. — Fauchet, Œuvres complètes, l. 2.

de leurs longues piques [1], tantôt pour renverser des rangs entiers, tantôt pour franchir ces barrières de corps expirans.

Mais rien n'égale les exploits de Théodoric, et malgré le deuil qui va payer sa gloire, les braves de Tolosa ne parleront de lui qu'avec envie. Ce héros renverse des peuples entiers sous son épée ; à la tête de sa cavalerie [2] il attaque le puissant Valamir, qui n'ose soutenir sa vue : mais ce dernier a près de lui un chef nommé Andagis [3], habile à lancer les traits ; l'arc siffle, le coursier de Théodoric est atteint ; il tombe, et le guerrier, renversé avec lui, est écrasé par ses propres escadrons [4].

Tandis que les deux ailes de l'armée d'Aétius disputaient vaillamment la victoire, les

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — Agathias, l. 1.— Sidon. Apoll., *Paneg. Maj.*, c. 5.

[2] Jornandès, *de Reb. Get.* — Dubos, t. 1, l. 2, c. 17. — Cordemoy. Hist. de France, t. 1.

[3] Jornandès, *ib.* — Cordem., lieu cité, p. 121, in-fol.

[4] Jornandès, *de Rebus Geticis.* — Dubos, lieu cité. — Gibbon, t. 6. c.35, p. 347 de la trad. française.

Alains, que retenait le perfide Sangibanus, restaient oisifs à leur poste [1]; mais Thorismond, qui voit leur déshonneur, cesse de poursuivre les Gépides; et passant de la droite au centre [2] avec ses guerriers encore fumans du triomphe, il ajoute à sa gloire la part qu'un traître a négligée.

Attila, enfoncé de toutes parts, ne compte plus que sur le secours de la nuit; bientôt, lugubre auxiliaire, elle descend des montagnes, et sous ses auspices les Huns rentrent dans leur camp [3].

Les vainqueurs, épars dans les ténèbres, courent au ruisseau qui coule dans la plaine pour s'y désaltérer, pour y tremper leurs paupières et leurs visages inondés de sueur, brûlés par la poussière; ils ne voient pas que c'est du sang dans lequel il se baignent [4], et lorsque

[1] Jornandès, *ib.* — Dubos, lieu cité. — Cordemoy, lieu cité.

[2] Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Jornandès, *ib.*

[3] Jornandès *de Reb. Get.* — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, p. 112.

[4] Jornandès, *de Rebus Geticis*, c. 40. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 121.

les feux du camp les éclairent, ils se regardent avec horreur.

Cependant Attila, ralliant les débris de ses bataillons, s'échappe de ses retranchemens et quitte pour toujours la Gaule. C'est ainsi que cette contrée fut délivrée de ce guerrier féroce, qui laissa deux cent mille hommes sur le champ de bataille [1].

L'armée des alliés se sépara. Thorismond et ses Visigoths revinrent à Toulouse, Aétius conduisit les Romains dans les villes que l'Empire possédait encore dans les Gaules, et les Bourguignons revinrent dans leur patrie. Quoique restés seuls et en petit nombre, les Francs infatigables résolurent de poursuivre Attila afin de venger l'univers en achevant la ruine de ce barbare [2]. Ils le harcelèrent jusqu'aux extrémités de la Thuringe, et l'auraient

[1] Les historiens diffèrent sur le nombre. *Voyez* Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 41. — Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Greg. Turon., l. 2 c. 7. — Idat., *Chron.* — Dubos, Hist. crit., t. 1, l. 2, c. 17. — Gibbon, t. 6, c. 35, p. 346 de la trad. franç.

[2] Gibbon, t. 6, c. 35, p. 351.

chassé plus loin si les habitans de cette contrée attachés au parti des Huns, n'eussent point profité de l'éloignement de Mérovée pour faire une invasion dans son royaume, où ils égorgèrent deux cents jeunes filles dont ils dispersèrent les membres sanglans dans les villes et les campagnes ravagées. Cruautés inouïes dont plus tard l'un des fils de Clovis sut tirer une vengeance éclatante [1].

A Mérovée succéda Childéric [2]; l'imagination sourit à ce règne voluptueux.

Childéric, plein d'attraits et de graces, partageait aisément les sentimens qu'il faisait naître [3]. Bientôt les fatales délices, les soupirs, les molles langueurs, changent le Sicambre farouche en un mortel efféminé; de riches vêtemens remplacent la cuirasse et la saie des

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 10, p. 190.

[2] Greg. Turon., l. 2, c. 12. — Fredeg., *Epit.*, c. 11. — Addon. Vien., *Chron.* — Roric., *Gest. Franc.*, l. 1. — Aimoin, *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 8.

[3] *Gesta Franc.*, l. 1, c. 6. — Greg. Tur., *Episc.*, *Hist. Franc.*, l. 2. — Fredeg., *Epit.*, c. 11.

guerriers ; des réseaux de perles [1] enve-
loppent les tresses parfumées que naguère,
pour les combats, teignit une couleur san-
glante [2].

Les Francs murmurent d'un si lâche repos[3];
ils s'indignent de ne voir dans le fils de Mé-
rovée que le suborneur de leurs épouses et
de leurs filles. « Hé quoi, se disent-ils, quand
« nous sommes environnés d'ennemis qui
« nous disputent une conquête mal affermie,
« quand nos tribus sont resserrées en d'é-
« troites limites, nous nous arrêtons sur le
« chemin de la victoire ! Les harpes restent
« muettes et les armes oisives ! N'avons-nous
« donc refusé la couronne aux femmes que
« pour la réserver à leur esclave ? Ne pro-
« clamons-nous un chef sur le pavois, où il

[1] Monfaucon, Antiq. expl. et Monum. de la monarc
franç. — Bouteroue en son Ouvrage sur les Médaille
et les Monnaies.

[2] D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 2, préf
— Mezeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

[3] *Gesta Franc.*, l. 1, c. 6 et 7. — Greg. Turon., *ib*
c. 12. — Fredeg., *Epit.*, c. 11.

« doit se tenir debout et sans appui [1], que « pour le voir languir ensuite dans la couche « adultère? Non, non, et puisque Childéric « cesse d'être brave, d'être vertueux, il re- « nonce à nous gouverner. »

Ainsi parlaient entre eux les chefs de la nation, qui résolurent d'appeler à leur tête le romain Égydius [2]. — Cependant quand Childéric perdait un trône, il lui restait un ami : le fidèle Viomade avait deviné les complots des Francs; il conseille à Childéric de se réfugier à la cour de Basin, roi de Thuringe [3]; puis, rompant en deux une pièce d'or, il lui en remet une part et lui dit [4] : « Je garde

[1] Voulant montrer par-là qu'un roi doit s'élever par lui-même. Tacit., *de Morib. Germ.* — Sauvigny, Mœurs des Français. — Mably, Obs. sur l'Hist. de Fr., t. 1.

[2] Greg. Turon., l. 2. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1. — Fredeg., *Epit.*, c. 11. — Addon. Viennens, *Chron.* — Chroniq. de Saint-Denis, l. 1, c. 8 et 9.

[3] Greg. Turon., *ib.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 7.

[4] Greg. Turon., *ib.* — Aim., l. 1, c. 7. — *Gest. Franc.*, l. 1, c. 6. — Sigeb., Gemblac., *Chronic.*

« l'autre moitié; lorsqu'un messager vous la « présentera, revenez sans crainte; j'aurai « frayé le chemin de votre retour. »

Les amis se séparèrent; le fils de Mérovée se rendit dans la Thuringe, et Viomade resta près d'Égydius, dont il gagna si bien la confiance qu'en peu de temps il devint son ministre et son favori [1]; alors il lui donna de perfides conseils, et lui suggéra les actions les plus capables de le faire haïr. Lorsqu'il eut ainsi façonné un tyran tel qu'il le fallait pour ses desseins, il vit les auteurs mêmes de l'exil de Childéric se repentir de leur conduite et redemander ce prince à Viomade, qui d'abord garda avec eux un silence sévère; mais lorsqu'il se fut assuré de la sincérité de leurs regrets, il leur tint un discours éloquent dans lequel il imputait au jeune âge de Childéric des passions que le malheur et les années avaient sans doute apaisées. Il rappela les qualités de ce prinee, le pur sang de Théodemir,

[1] Aimoin, *loco citato*. — Mezeray, Hist. de France avant Clovis, t. 2, p. 297.

es Clodion, des Mérovée, de tous ces chefs
aleureux que déja il avait imités aux champs
atalauniques; il leur dit quelle honte c'était
our les Francs d'obéir à un Romain qui les
aitait en esclaves, et finit par les engager à
rendre dans la ville de Bar, où bientôt il
ur ferait revoir Childéric, pour qu'ils le
roclamassent de nouveau leur souverain [1].
es Francs remercièrent Viomade et allèrent
la rencontre de Childéric, auquel un mes-
ager porta la moitié de la pièce d'or, signal
onvenu d'un retour sans péril.

Ce prince, en quittant le trône, s'était pré-
enté à la cour de Basin, où il reçut une hos-
italité généreuse. Le roi de Thuringe, quoi-
u'au déclin de son âge, avait une jeune
pouse célèbre dans l'histoire par sa beauté,
on esprit et les connaissances qu'on lui at-
ribuait dans la magie [2]. Les annalistes ra-

[1] Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1. — Fredeg. *Epit.*, . 9, *Gesta Franc.*, *Epit.*, c. 7. — Mezeray, Hist. de 'rance avant Clovis, t. 1.

[2] Aim., l. 1., c. 8. — Dubos, Hist. de l'établiss. de

content que cette Armide de nos climats, ay
un jour consulté l'avenir sur ses destiné
apprit qu'elle devait être l'épouse d'un roi d
la puissance et le courage égaleraient la gr
et la beauté : son mariage avec Basin ne
semblait pas l'entier accomplissement d
oracle si flatteur. Childéric parut à sa coi
le récit de ses malheurs, qu'avait causés
goût pour un sexe trop aimable, redou
l'impression que fit sur Basine l'aspect d
prince charmant, auquel il ne manquait p
qu'un sceptre pour ressembler à l'époux p
mis. De son côté, Childéric n'avait pu voi
reine sans éprouver un amour d'autant p
violent qu'il voulut le combattre, ou du mo
le cacher afin de ne point offenser un mon
que hospitalier [2]. Mais à peine le messa
de Viomade lui a-t-il remis la moitié de

Monarch. franç. dans les Gaules, l. 3, c. 8, 10 et
— Velly, Hist. de France, t. 1.

[1] Aim., *ib.* — Mezeray, Hist. de France avant
vis. — Hamilton, Anecd. sur la Cour de Child. ;
ris, 1736.

[2] Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 8. — Hamilt

pièce d'or, qu'il sent se réveiller en lui le courage et l'honneur [1].

Il se rend à Bar où il trouve les chefs de la nation, dont il reçoit de nouveaux les sermens. A la tête de ses sujets, il attaque Égydius, et recouvre son royaume qu'il agrandit par des conquêtes [2].

Un jour qu'il tenait cour plénière, on voit une princesse descendre de son char aux portes du palais : c'était Basine, qui, instruite des victoires et de la puissance de Childéric, ne doutait plus qu'il ne fût celui que le sort lui réservait.

« Fils de Mérovée, lui dit-elle [3], je suis ve-
« nue près de vous, parce que vous êtes le
« prince le plus digne de moi; si j'avais

Anecd. sur la Cour de Childéric; Paris, 1746, in-12.

[1] Gregorius Turon., *Histoire*, l. 2. — Aimoin, *loco citato*.

[2] Greg. Tur., *Hist.*, l. 2. — Fredeg., *Epit.*, c. 9. — *Gest. Franc. Epit.*, c. 12. — Roric., *Gest. Franc.*, l. 1.

[3] Aimoin, *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 7 et 8.

« connu un héros plus parfait, j'aurais tra-
« versé les mers pour m'unir à lui. »

Childéric présenta son anneau à cette reine, et l'épousa aux applaudissemens de sa cour enchantée.

CINQUIÈME RÉCIT.

CLOVIS.

Clovis est le véritable fondateur de la monarchie française [1]; et à ce titre il pourrait être le héros d'une épopée nationale.

[1] Clovis doit être regardé comme le fondateur du trône français. Vainement dirait-on que Clodion franchit le Rhin, que Mérovée donna son nom à la première race, que Childéric eut un royaume dans le Tournaisis; les Francs, sous ces rois, n'étaient encore qu'une nation secondaire et confondue dans les Gaules avec les différens peuples qui s'y étaient établis, et dont plusieurs, tels que les Visigoths et les Bourguignons, se montraient plus puissans que nos tribus.

Ce monarque remporta près de Soissons une grande victoire sur les Romains, dont il renversa pour toujours l'autorité : alors plusieurs peuples se donnèrent à lui comme au seul chef capable de les défendre, et la Gaule entière aurait suivi cet exemple, si, depuis qu'elle était chrétienne, elle n'eût point répugné à reconnaître pour chef un idolâtre.

Moins conseillé par son ambition qu'ins-

(*Voy.* Oros., l. 6, 7 *et seq.*—Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Prosp. Tyron., *Chron.* — Mably, Obs. sur l'Hist. de Fr., t. 1, part. 1. — Dubos, Hist. crit. de l'établ. de la Mon. franç., l. 2.) Ces tribus d'ailleurs n'étaient pas encore réunies sous un seul chef; elles n'avaient ni lois écrites, ni gouvernement fixe, ni frontières reconnues, ni possessions légitimes : les Romains regardaient le petit espace qu'elles occupaient dans les Gaules comme une usurpation sur les domaines de l'empire d'Occident. Tout changea de face sous Clovis; devant ce hardi conquérant disparurent les trônes que les barbares avaient élevés dans la Gaule, et il fit ses frontières des Pyrénées, de l'Océan, des Alpes et du Rhin. (*Voyez* Greg. Turon., *Hist.*, l. 2. — Aimoin, *Gesta Franc.*, l. 1. — Roricon, l. 2. — Procop., *de Bell. Goth.* — l. 1 et 2. — Fredeg., *Epit.*, c. 26, 27 *et seq.*) C'est sous Clovis que les Francs eurent pour la première fois des lois écrites et une histoire.

par Clotilde [1], Clovis se montrait sou-
: disposé à se convertir; puis il en était
ıadé par le plus grand nombre des sei-
ırs de sa cour, parmi lesquels il y avait
seulement des Francs, mais aussi des
ıdinaves et des Romains [2].

en que ces derniers fussent presque tous
tiens, quelques-uns d'entre eux, iden-
ıt leur antique prospérité avec leur gra-
ıe mythologie, se voyant d'ailleurs pres-
toujours avilis et vaincus depuis la con-
ıon de Constantin, reprochaient au chris-
sme leur décadence qu'ils ne devaient
ontraire imputer qu'à l'oubli des vertus
cette religion commande; ils souhaitaient
ecret qu'un nouveau Julien rouvrît l'O-
ıe, et rappelât au milieu des fils de Mars

ita sanct. Clotildis. — Giov. Botero, *Vita di Clo-*
, *re di Francia* (*nelle vite Dei princip. christ.*)—
ay, Hist. de Fr., t. 1.
ıbos, Hist. cr. de l'établ. de la Monarch. franç.

les dieux qui dans leur exil avaient emporté l'espérance [1].

Clovis assemble son conseil pour délibérer sur le choix d'une religion dominante. Dans cette assemblée, présidée par le roi des Francs, un Romain, un autre Symmaque se lève le premier et parle en ces mots :

« Si le culte religieux est l'expression de
« la reconnaissance des mortels envers une
« suprême intelligence, quels autels dûrent
« être plus couverts d'offrandes, quels tem-
« ples dûrent plus souvent retentir d'actions

[1] L'eunuque Mardonius, celui que l'historien Socrate (Hist. eccl., l. 3, p. 65) appelle un *sophiste païen*, fut l'un des maîtres de Julien. Il lui inspira de la haine pour le christianisme, en lui prêchant les dieux de la Grèce et les brillantes rêveries de la mythologie ancienne. (Voyez *Mysopogon*, trad. de la Bléterie, p. 37. — Hist. de Julien, par M. Jondot, t. 1, l. 1, p. 9.) Bientôt après les philosophes s'emparèrent de l'esprit de ce prince, et le ramenèrent à l'idolâtrie.

Plusieurs philosophes romains écrivirent contre les chrétiens peu de temps avant Clovis; on doit donc supposer que, sous le règne de ce roi, le paganisme avait encore des partisans parmi les Romains.

« de graces que les temples, que les autels du « divin Jupiter, dont les sourcils puissans « d'un seul mouvement ébranleraient la terre « et les cieux !

« Quel peuple atteindra les sublimes des- « tinées de ces nations impérissables, la « Grèce et Rome, qui ont adoré celui qui « arrêta nos légions fugitives, et dispersa « devant elles les Sabins effrayés, la première « fois que nous l'invoquâmes !

« Un long cours de prospérités découla « pour nous de l'antique Olympe [1]; tant que « nous adorâmes les dieux de Numa, ils mi- « rent à nos pieds les sceptres du monde, et « le Capitole, terreur de cent rois vaincus, « s'enorgueillit de ses nombreux triomphes.

[1] La prospérité de Rome était un des plus grands argumens de Symmaque en faveur des dieux du paganisme. Avant ce philosophe, les illuminés de la cour de Julien, tels qu'*Edèse*, *Eunape*, *Maxime*, *Eusèbe*, *Prisque*, *Oribase*, *Libanius* et beaucoup d'autres, avaient fait valoir cet argument pour fasciner l'esprit de ce prince. *Voyez* M. Jondot, Hist. de l'empereur Julien, t. 1, l. 1, p. 27 et suiv.

« Mais nos dieux ne sont pas seulement « les dieux de la victoire; ils sont encore « ceux du bonheur et des jouissances; tour « à tour ils font gronder la foudre et versent « le nectar : si Romulus est le fils de Mars, « Énée, cet autre fondateur de notre empire, « reçut le jour de la belle Vénus, mère des « Graces et des Amours.

« Nos arts, nos institutions, tout ce qu'il « y a parmi nous de grand et d'utile fut leur « ouvrage.

« C'est la nymphe Égérie qui dicta nos « lois; c'est Minerve qui enseigna aux vier- « ges pudiques à manier les fuseaux et l'ai- « guille; Vulcain nous apprit à forger les « métaux, Neptune à dompter les coursiers; « Cérès initia Triptolème à l'art de cultiver la « terre, et laissa dans les murs d'Éleusis la « doctrine sacrée qui donne l'espérance d'une « mort paisible et d'une félicité sans bornes[1];

[1] Isocrat., *Panegyr.*, t. 1, p. 132. — Cicero, *de Leg.*, l. 2, ch. 14. — Diod. Sicul., l. 13, p. 155. — Crinag., *in Anthol.*, l. 1, c. 28.

« Appolon éleva sur les bords du lac d'Or-
« tygie le premier édifice qu'aient vu les
« mortels ; il fit entendre près de Castalie et
« de Pimplée ses premiers vers aux Muses
« ravies ; Pan et les Sylvains, rassemblant
« les bergers du Lycée, du Ménale, au son
« de leurs flûtes champêtres, leur apprirent
« à charmer une destinée obscure.

« Avec quel contentement, avec quelle
« ivresse les peuples soumis à ces dieux de
« paix et d'amour venaient célébrer les fêtes
« instituées en leur honneur sur les rivages
« de l'Illissus, du Pénée, du Méandre, dans
« les prairies d'Amyclée, sous les ombrages
« d'Azilis ! Quel spectacle attendrissant qu'un
« concours immense goûtant, libre de soins,
« de fatigues, de travaux, tous les transports
« que le cœur peut éprouver sous un ciel
« ouvert à tous les desirs, et d'où la félicité,
« la paix, la lumière tombaient comme une
« abondante rosée !

« Danses voluptueuses des filles de Les-
« bos, de Mithylène et de Corinthe, flots du

« Tibre où les vierges, couronnées de myrte,
« venaient se baigner à la première aurore
« du mois cher à Vénus ! Courses triom-
« phales, thyrses de lierre, fêtes nocturnes
« des sommets du Cithœron, de l'Ismeneus
« et du Rhodope, trépieds des oracles, ban-
« delettes et flambeaux sacrés, combats de
« citharre, les chœurs mélodieux, foule heu-
« reuse, ah! qui mieux que vous sut garan-
« tir le bonheur des mortels et les enivrer
« de jouissances ! qui mieux que vous attesta
« la paternelle faveur des dieux !

« Mais si jamais le genre humain ne fut
« plus heureux que sous ces dieux tolérans,
« qui dans leur Panthéon hospitalier faisaient
« place à toutes les idoles des nations, ja-
« mais aussi fut-il plus digne de pitié que de-
« puis l'abolition de notre culte, qui sous ses
« ruines a enseveli le palladium de la vic-
« toire, les sources des lettres et des beaux-
« arts, toutes les illusions, hélas! qui pou-
« vaient embellir la vie? Partout règnent
« maintenant l'ignorance, la barbarie, et le

« plus douloureux silence succède aux lyres « de nos prêtresses.

« Renoncez donc, renoncez à ces cultes som- « bres et sanguinaires ; allons sacrifier aux au- « tels que le safran parfume, qu'ornent les fraî- « ches guirlandes ; adorons les dieux qu'ont « chantés Hésiode, Homère et Virgile, qui me- « nèrent à la victoire Alexandre et César. Alors « les murs de nos temples se couvriront de tro- « phées, nos bosquets se rempliront de nym- « phes, nos vallons de napées, nos fleuves « de naïades ; alors partout retentiront les « chants de la reconnaissance et du bon- « heur ! »

A peine l'orateur s'est-il assis, que le Scandinave Aldaric se lève, et, dans sa sauvage éloquence, loue ainsi la religion d'Odin :

« Esclave romain, quels dieux viens-tu pro- « poser à des hommes ! Emporte loin de nous « le luxe, les arts, les plaisirs que tu vantes ; « ils ont amolli, ils ont corrompu tes frères ; « ils les ont endormis quand il fallait veiller « et combattre ; ils les ont fait descendre aux

« derniers degrés de l'infortune, p
« honte et les affronts.

« Les biens les plus précieux, le
« que nous desirons, sont un corps r
« un cœur magnanime et des armes
« ce que nous ont accordé nos dieux, q
« donnent eux-mêmes l'exemple des
« en combattant sans cesse les géan
« mauvais génies[1].

« Toutes nos divinités sont guerr
« Balder se distinguait des autres par l
« de la paix ; mais ce fils de Frigga,
« sans défense au jour de la perfidie,
« levé à sa propre immortalité[2]. Lok
« seul qui sache parler avec esprit et
« avec finesse[3] ; mais il est méprisé de

[1] Schütz, Traité du paganisme de l'All
(Cet ouvrage se trouve en latin. (*Voyez* aussi l
mentaires de Resenius, de Bartholin et au
l'Edda.

[2] L'*Edda* rapporté par Mallet, Introd. à l'
Danemarck, t. 1 et 2. — La doctrine des V
cité. — Barthol., *Antiq. dan.*

[3] *Voyez* les divers Commentaires de l'Ed

x qu'il a voulu désunir et tromper ; c'est ce crime qu'il restera chargé de fers r'à l'instant fatal où tout l'univers pé- par le feu qu'allumeront les noirs gé- de Muspelheim [1].

ous les autres divins habitans du lu- aux Fan-Sal [2] ne respirent que pour les bats ; Odin est l'exterminateur, le fou- ant [3] ; Thor est armé d'une massue, il t se mêler dans nos camps avec ceux risent les boucliers et qui nourrissent orbeaux avides de funérailles ; Thyr dieu de la valeur téméraire ; les douze kries, nymphes des combats, sont char- de choisir ceux qui doivent tomber

;
s de Verelius, de Saxon le grammairien, de n, d'Andrea, de Wormius, etc.
ur était le chef des génies de *Muspelheim*, ré- ale, dont le nom est islandais, et que les com- urs expliquent diversement.
-*Sal* est la salle des dieux.
ez les *Edda*. — Schütz, Traité du paganisme magne. — Puffendorf, Hist. de Suède, t. 1, niv. — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danem.,
.

« sous l'épée ; elles travaillent le destin d
« héros autour d'un métier dressé sur quat
« lances ; leur trame est composée d'entraill
« frémissantes ; à chaque poids sont suspend
« une tête humaine et des cœurs encore pa
« pitans [1].

« Égra conduit les filles des Scandinav
« aux lieux déserts où fleurissent les plant
« qu'elles doivent appliquer sur les blessure
« Braga enflamme les braves au son de
« harpe [3] ; il les reçoit, pour prix de leur co
« rage, dans le délicieux pays d'Asgard...

« Le Scandinave aime les fêtes et les ba
« quets ; mais ce n'est point au son du hau
« bois, couché sur des roses et s'enivra
« d'une liqueur traîtresse, qu'il laisse coul
« les heures consacrées à l'hospitalité ; il s'

[1] *Voyez* les Orcades de Thermodus Torfœus ; C
penhague, 1697. — Gray, *the Fatal Sisters*, ode 8

[2] *Egra* était la déesse de la médecine, et les femm
qui pansaient les blessés.

[3] *Voyez* l'*Edda*. — Hist. d'Odin, lieu cité. — Ma
let, Introd. à l'Hist. de Danemarck, t. 1 et 2. — Po
sies de Siued ; Vienne, 1691.

« sied tout armé à la table, où il divise entre « ses compagnons le sanglier fumant qu'ont « frappé ses javelots.

« Une fée découvrit à Odin, dans les forêts « de la Sarmatie, le miel[1] dont les rayons, « trempés dans le cristal des fontaines, for- « ment une boisson que savourent nos guer- « riers en écoutant la harpe des scaldes célé- « brant la gloire des siècles passés[2].

« Le Scandinave est sensible aux charmes des « femmes; mais ce n'est point en parfumant « sa chevelure, en modulant un air tendre, « en exhalant des soupirs qu'il plaît à sa jeune « maîtresse; c'est par son audace, c'est par « ses victoires. Quand le soleil fait place à la « nuit, Freya, déesse de l'air et de l'amour, « répand sur la bruyère des larmes d'or[3] plus

[1] L'*Edda*. — La doctrine des *Vola*, lieu cité, note 51 de la strophe 21. — Hist. d'Odin, lieu cité, p. 20.

[2] Wormius, *Litter. runica*.— Barthol., *Antiq. dan.*, l. 1, c. 10. — Olavius, Remarq. sur Saxon le gram. Les notes du poëme des *Scandinaves* de M. de Montbron.

[3] *Freya*, ou la fée aux larmes d'or, était l'amie et la

« odorantes que l'ambre de Courlande [1], plu
« brillantes que les vers luisans des mousse
« de Fionie : le Scandinave suit ces chemin
« rayonnans ; il arrive au pied de la tour o
« Vara, déesse des sermens [2], allume le flam
« beau conducteur. Pour parvenir jusqu'à l'a
« mante que le courage a séduite, il gravit le
« rochers, franchit les précipices, escalade le
« remparts, brise les portes jalouses, et, sou
« riant à sa beauté, l'enlève au fond des fo
« rêts, où il est heureux à la lueur des auro
« res boréales et au bruit sourd des torren
« perdus dans la solitude [3].

« Que ceux qui envient de pareils plaisirs
« que ceux qui redoutent l'esclavage et l'ois

protectrice des cœurs tendres. (*Voyez l'Edda.*)

[1] Heinze, Nouveau magasin de Kiel, 2, p. 337 suiv. — Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. I. 31, p. 225 (in-8°, 1810).

[2] L'*Edda mythol.* — Barthol., *Antiq. dan.*

[3] North., *Antiq.*, v. 1, p. 205. — Strutt, Angl. anc t. 1, p. 209. — Les *Saga* et poésies rec. par Wormi (*Litter. runica*), Snorron, Saxon le grammairien, Ba tholin, Sined, etc.

« veté se prosternent donc à l'autel du grand « Odin ; c'est par lui que nos pères ont soumis « presque tout l'univers ; c'est par lui que « quelques Scythes, partis des bords de la mer « Caspienne, parurent en vainqueurs vers le « Tanaïs et le Borysthène, par lui encore que « leur torrent, grossi des peuples qu'il en- « traîna, inonda mille pays étonnés, et vint « rouler ses flots jusque sous les murs du « Capitole [1].

« Romains qui vantez votre gloire, oh ! que « vos Césars sont petits et faibles devant les « géans du Nord ! En trois pas ils ont franchi « le désert : ils sont envoyés par le ciel pour « punir les forfaits de l'empire. Mais la mort « s'est emparée déja de cet empire corrompu « par ses vices et ses excès. De toutes parts il « tombe en dissolution. Il n'est plus aujour-

[1] Suhm, Orig. des peuples, Migrations des nations gothiques ; Odin, ou Mythologie, et Histoire critiq. du Danem. (Ces ouvrages de Suhm ont été composés en danois, et traduits en allemand.) — Thunmann, Recherches sur les peuples, etc.

« d'hui qu'un cadavre orgueilleux et paré du
« vain luxe des funérailles. L'odeur de sa
« mort attire les aigles du Caucase. Nous
« voilà, le sacrifie est prêt; nous fournirons
« l'autel, et vous fournirez la victime. »

Après ce discours, le Franc Volrade prononce ainsi l'apologie de la religion celtique :

« Romains et Scandinaves, dit-il, quels
« sont les dieux que vous préconisez dans
« cette enceinte? Comment pouvez-vous les
« connaître, comment osez-vous les peindre,
« si jamais ils ne se révélèrent à vos yeux, et
« si rien ne démontra leur existence?

« Ces dieux, que le bronze et l'argile fi-
« gurent au gré du statuaire, et que vous
« adorez sur la foi des temps fabuleux, ne
« sont que vos passions et vos goûts déifiés;
« votre Olympe, votre Vahalla n'est qu'un
« monde idéal où l'homme se réfléchit de
« toute part. Sous les cieux brillans de l'Italie
« et de la Grèce, les mortels, s'adonnant aux
« plaisirs et aux beaux-arts, se créèrent pour
« émules des dieux de volupté, des dieux

« d'harmonie, tandis que le belliqueux en-
« fant du Nord plaça au milieu du sang et des
« ruines ses idoles incendiaires.

« Les Celtes sont mieux inspirés quand,
« méprisant des divinités arbitraires et fantas-
« tiques, ils n'en veulent connaître que d'im-
« muables et d'éternelles comme la nature;
« loin d'être cachées, elles se découvrent sans
« cesse à notre amour dans les merveilles de
« cette nature qu'elles vivifient. Ce soleil que
« nous adorons [1] n'est point une chimère; cet
« océan qui gronde, ces fleuves qui fertilisent,
« ce feu sacré, ame de tout ce qui se meut
« ici-bas, ne sont point de vaines illusions;
« ces arbres qui nourrissent l'homme et qui
« l'abritent ne sont point des conjectures :
« hé bien! voilà nos dieux [2], voilà les sour-

[1] Tacit., *de Morib. German.* — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Agathias, l. 1. — Fournel, Etat de la Gaule au cinquième siècle, t. 2, c. 4, p. 339.

[2] Tacit., *de Morib. Germ.* — Cæs., *ib.* — Agath., *ib.* — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danemarck. Si les Celtes donnaient des traits et des noms à quelques divinités, ce n'étaient que les personnifications des élémens;

« ces de notre bonheur. Quelles preuves plus « immédiates, quels bienfaits moins douteux « pourraient justifier notre croyance et mé- « riter nos hommages ?

« Mais tandis que les intelligences divines « s'incorporent à mille objets palpables, elles « permettent que les ames irréprochables « puissent elles-mêmes faire partie de cette « nature agissante ; voilà pourquoi les druides « ont initié les Grecs au mystère que ces der- « niers ont appelé la métempsycose [1]; voilà « pourquoi les Calédoniens, qui sont eux- « mêmes des Celtes, voient errer sur les nua-

ainsi, par exemple, *Taranis* était la foudre, *Niorder* la tempête, *Dis* la terre et la nuit, *Belenus* le soleil, etc. — *Voy*. Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6, c. 17 et 18. Lucan., *Phars.*, l. 1, v. 446.—Tacit., *de Morib. Germ.*, c. 11, et *Annal.*, l. 1, c. 50 et 65. — Strabo, L. 3. — Petri Lescaloperii *Theolog. veter. Gall.* — Sched., *de Diis German.*, p. 220. — Cluver., *German. antiq.*, c. 29.

[1] Les Grecs ont rapporté le système de la métempsycose de l'Egypte et non pas dans la Gaule, ainsi que plusieurs écrivains l'ont avancé; mais cette dernière opinion est suffisamment accréditée pour la poésie.

« ges les ombres de leurs aïeux ; c'est sur ces « trônes aériens que les fantômes des braves « et des chantres sublimes écoutent les har- « pes invisibles et le bruit des torrens éloi- « gnés ; c'est dans ces espaces vaporeux qu'ils « poursuivent à travers les météores le san- « glier nébuleux , la biche imaginaire ; c'est « là que le héros est rejoint à son amante , et « qu'ils se perdent ensemble dans le fond de « la nue qui distille sur leur chevelure une « rosée odorante.

« Faut-il donc s'étonner quand les Francs « ont toujours devant les yeux ce qu'ils ont « de plus cher, les images de leurs dieux , les « ombres de leurs pères? faut-il s'étonner « des prodiges de leur vaillance? doit-on hé- « siter à maintenir un culte si respectable, « et que professent les vainqueurs au milieu « desquels on délibère aujourd'hui? »

C'est ainsi que Volrade loue la religion de ses pères , et les Francs l'ont applaudi.

Maintenant quel orateur prendra la dé- fense du christianisme? Sera-ce un de ces

vieux guerriers qui dans les combats sont les modèles des héros, et qui durant la paix font fleurir les vertus civiles ? Sera-ce un de ces vénérables évêques, derniers dépositaires des lettres grecques et romaines, flambeaux vivans de la doctrine, eux dont les cœurs inépuisables brûlent de l'amour divin et de la charité ?

Mais pourquoi chercher ici le plus éloquent ? Ah ! s'il est dans cette assemblée un enfant, une femme, un être faible, c'est lui que Jésus-Christ appelle, c'est lui qu'il veut inspirer [1].

Clotilde, reine vertueuse et chrétienne nouvelle Esther, c'est toi qui te levas du trône où tu siégeais près de l'Assuérus français pour célébrer la religion de ta mère ! On rapporte que les voûtes du palais s'entr'ouvriren et qu'on vit sur des nuages un essaim d'ange brillans accompagner de leurs sistres et de leurs téorbes mélodieux le discours que tu prononças ainsi :

[1] *Evang. sec. Math.*, c. 18, v. 2, 3, 4, 5 et 6, e c. 5, v. 3.

« Oui ; peuples idolâtres , vos dieux sont « les dieux des vainqueurs, mais le nôtre est « celui des vaincus ; oui, vos dieux sont les « dieux de la fortune, des jouissances , des « prospérités ; mais le nôtre console ceux qui « souffrent et ceux qui pleurent.

« Notre religion est apparue la dernière « en ces climats, afin de réparer tous vos « ravages ; elle a relevé les ruines des cités « que vos bras ont renversées ; elle a ra- « cheté les captifs qui portaient vos fers ; elle « a promis le ciel à ceux que vous aviez dé- « possédés de leurs champs héréditaires ; elle « a reçu dans les catacombes, dans les caver- « nes des forêts solitaires la victime humaine « échappée à l'autel d'Odin ou de Teutatès ; « elle lui a révélé un dieu de bonté auquel on « ne sacrifie pas l'homme, mais qui lui-même « s'est immolé pour l'homme.

« Il a fallu peu d'efforts vraiment ; il a fallu « des preuves peu convaincantes pour vous « consacrer aux cultes flatteurs de vos desirs « et complices de vos passions ; mais vous

« reconnaîtrez du moins qu'il faut au chré-
« tien un foi bien inébranlable, une convic-
« tion bien profonde, quand il embrasse
« une religion qui impose les rigueurs de la
« pénitence, les larmes de la componc-
« tion, les affronts et les outrages ; amères
« voluptés dont seule elle a le privilège !
« Et cependant cette religion austère,
« qui, foulant ainsi la vie à ses pieds, s'en
« fait comme un degré pour s'élever au ciel ;
« cette religion, qui prêche l'humanité, le
« pardon des injures, enfanta plus d'héroïsme
« et de dévoûment, que jamais n'en ont
« inspiré les dieux qui vous mettent sans
« cesse dans les mains et la coupe des ban-
« quets et le luth de l'allégresse !

« Vous le savez, Romains, vous qui vîtes
« l'arène de vos cirques cruels détrempée du
« sang des martyrs ; vous le savez, Scandi-
« naves, vous qui portâtes le fer et la flamme
« dans les temples et sous les toits des chré-
« tiens ; oui, vous savez avec quelle résigna-
« tion, quelle douce attente de l'éternité, ils

« présentaient leur gorge aux bourreaux et « leurs mains aux fers des vainqueurs ; oui, « vous savez combien de fois alors, et ces « bourreaux et ces vainqueurs, subjugués par « un ascendant irrésistible, reconnurent le « dieu dont ils voulaient punir les adora- « teurs[1].

« Les Francs voudraient qu'une divinité se « révélât à leurs regards, et, confondant la « nature avec celui qui l'a créée, ils égarent « leurs hommages sur des objets insensibles. « Mais qui peut méconnaître le vrai Dieu à « des miracles sans nombre ! Quelle contrée « en vit plus que la Gaule, réservée peut-être « à d'étonnans destins !

« C'est près d'Autun que Constantin, au « moment de livrer bataille au fougueux « Maxence, vit luire dans le firmament une « croix enflammée autour de laquelle se li- « saient ces mots, écrits sur l'azur des cieux

[1] Fleury, Hist. ecclésiast. — Adrien Baillet, Vies des Saints.

« avec les rayons du soleil : *C'est par ce signe*
« *que tu obtiendras la victoire* [1].

« Dirai-je les miracles de saint Denis et de
« saint Martin, dont les tombeaux rendent
« chaque jour des oracles [2]? Dirai-je com-
« ment saint Germain d'Auxerre, allant au-
« devant d'un conquérant qui chassait devant
« lui les peuples éperdus, osa saisir les rênes
« de son coursier, et le détourner des pays
« qu'il allait ravager ? Dirai-je enfin comment,
« à la prière de Geneviève, Dieu tendit un
« voile impénétrable devant la cité qu'Attila
« ne put apercevoir ?

« Venez donc, ô peuples de la Gaule ! ve-
« nez aux piscines de la rédemption effacer
« les souillures du paganisme sanglant, du
« paganisme adultère ; venez, ah ! venez re-
« connaître la religion qui ne montre la mort
« que près de l'immortalité ; cette religion

[1] Socrate, Sozomène, Eusèbe, Eutrope, Fleury, le P. Alexandre, Baluze, etc.

[2] Greg. Turon., *Mirac. S. Mart.* — Sainte Marthe, *Gall. Christ.* — Félibien, Hist. de l'abb. de Saint-Denis, prélim., p. 2, 3 et 4.

qui ferait une seule famille du genre humain pacifié, si respectée par les hommes, ils lui conservent sa pure origine. »

Les historiens rapportent que le premier ls de Clovis mourut aussitôt que Clotilde l'eut ait baptiser, et qu'imputant cette mort à la engeance des dieux, Clovis en conçut de 'aversion pour le christianisme [1].

La poésie attribuant cette perte aux maléfices de l'enfer, évoquerait les mauvais génies autour du berceau de cet enfant, dont le front vient d'être marqué du signe chrétien.

Mais quels que soient les efforts de l'idolâtrie, la conversion de Clovis ne peut être longtemps différée, et le jour des miracles va briller sur la France.

Les Allemands, enlevant leurs tentes des rives du Danube et des forêts germaniques, étaient venus les dresser au pied du mont Jura

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 29. — Hincmar, *in Vitâ S. Remigii.* — *Vita sanctæ Clotil.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 16. — Mezeray, Hist. de France, règne de Clovis.

et vers le lac de Genève, d'où ils faisaient d
incursions sur nos frontières [1].

Clovis marche à eux et les rencontre pr
de Tolbiac [2] : le choc est épouvantable. A
coutumés à faire plier l'ennemi, les Fran
s'étonnent d'une résistance inconnue [3]; vin
fois ils vont à l'attaque, vingt fois leurs b
taillons se brisent contre les bataillons qu'
veulent enfoncer; eux-mêmes, assaillis à le
tour, ne peuvent long-temps résister [4]. L
Allemands, que rien n'arrête, semblent gra
dir en approchant ; ils s'avancent comme
flux de la mer, qui, réglé dans sa furie, écum
gronde et submerge.

Ces guerriers farouches et gigantesqu
poussent dans les phalanges de la Gaule leu
chars attelés de taureaux, que la pointe d

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2. — Mezeray, lieu cité.

[2] Greg. Turon., *ib.* — Hincmar, *loc. cit.*

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 30. — *Gesta Fran*
Epitom. 15. — Sigeb. Gembl., *Chron.* — Aim., l.
c. 16. — *Vita S. Clotil.* — Adon., *Viennens. Chron.*

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2. — Hincmar, *loc. cit.*

javelots aiguillonne. Ces animaux furieux, dont les prunelles s'enflamment, dont le poil exhale d'épaisses fumées, mugissent dans l'horrible mêlée, et secouent leurs cornes meurtrières surchargées de lambeaux sanglans.

Les Francs vont être vaincus [1], et déja leur courage épuisé ne peut plus renouveler de trop inutiles efforts. Aurélien, qui combattait près de Clovis, lui dit au milieu du danger [2] : « Seigneur, invoquez le Dieu des chrétiens ; « il vous exaucera, car il est tout-puissant. » Le monarque lève ses regards vers le ciel, et, s'adressant à l'Être immortel qu'il méconnaît encore, il s'écrie [3] : « Dieu de Clotilde, « rends-moi vainqueur, et je briserai des ido- « les sans puissance pour n'adorer que toi « désormais. »

[1] Greg. Turon., *ib.* — Hincmar, *ib.*

[2] Greg. Turon., *ib.* — Hincmar, *ib.* — Dubos, Hist. crit. de l'étab. de la Monarch. franç. dans les Gaules. — Mezeray, Daniel, Cordemoy et Velly en leurs Hist. de France, t. 1. — Fleury, Hist. ecclésiastique.

[3] Greg. Turon., *ib.* — *Vita Sanctæ Clotild.*



Ce vœu solonnellement exprimé, ce triomphe inespéré qui succède à une défaite, et que nos légendes et nos annales [1] attribuent au secours de l'Éternel, tout autoriserait l'emploi du merveilleux et l'intervention des êtres surnaturels, dans un poème consacré à cette grande époque.

Ainsi dès que Clovis a prononcé le serment de se convertir, on verrait Dieu qui, d'un signe, assemble ses nombreuses milices; soudain elles s'arment dans les arsenaux du ciel, où sont rangés les foudres et les épées flamboyantes.

Les séraphins s'avancent en ordre de bataille sur les chemins d'azur semés d'étoiles; en effleurant rapidement les nuages, les roues de leurs chars, d'où jaillissent une longue suite

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 20. — *Gest. Franc.*, Epit., c. 15. — Hinem., *in Vitâ S. Rem.* — *Vita S. Clotild.* — Aim., l. 1, c. 16. — Sigeb., *Chron.* — *Vetus Chron.*, *moiss. cœn.* — Roric., l. 2. — Adon., *Viennens. Chron.* — Mezeray et Daniel en leurs Hist. de France, t. 1.

d'éclairs, dispersent au loin la rosée dont l'humide poussière, colorée par tant de feux, retombe en une pluie de diamans, de rayons et d'étincelles.

L'armée lumineuse s'abaisse vers les champs où combat Clovis au désespoir, et se mêle à ses bataillons ; l'ennemi tombe de tous côtés, et les brillans archanges, en remontant victorieux vers leur séjour immortel, posent sur les drapeaux français les couronnes de lis qui ceignaient leur chevelure.

Bientôt, pour les cérémonies du baptême, s'ouvrent les portes de l'église de Reims, dont les murs sont couverts de draperies et de fleurs [1]. Clovis s'avance suivi de ses deux sœurs [2] et de trois mille de ses sujets [3] altérés des eaux du salut.

Saint Remi, comme un envoyé céleste, s'ap-

[1] Avitus *in Epist. ad Clodov.* — Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 31. — Hincmar, *Vita S. Rem.*

[2] Alboflède, qui était idolâtre, se fit chrétienne, et Lantilde, qui était arienne, abjura son hérésie.

[3] Greg. Turon., l. 2, c. 32.

proche du monarque : « Baisse la tête, Si-« cambre, lui dit ce lévite inspiré ; brûle « ce que tu as adoré, et adore ce que tu as « brûlé [1]. »

A ces mots s'élèvent de toutes parts des parfums et des hymnes ; les nouveaux chrétiens sortent des sources sacrées, vêtus de robes blanches, emblèmes de leur pureté [2], et font tomber au pied de l'autel les fers des captifs que leur livra la victoire [3].

Ici nous voyons le poète inspiré, déposant sa lyre, et saisissant la harpe du roi-prophète, afin de célébrer avec plus de solennité les joies de l'Église si long-temps persécutée, heureuse alors comme la mère qui, pâle encore de ses récentes douleurs, sourit, les yeux en larmes, au nouveau-né qu'elle presse dans ses bras.

[1] *Mitis, depone colla, Sicamber; adora quod incendisti, incende quod adorasti.* — Hincm., *ib.*

[2] Hincmar, *in Vitâ S. Remig.* — Fleury, Mœurs des Chrétiens, vol. uniq. — Mezeray, règne de Clovis.

[3] Mezeray, Hist. de France, règne de Clovis.

Dans leur sainte ivresse les chrétiens ne·oient que des miracles; de-là cette tradition d'une colombe venue du firmament pour apporter au nouveau Samuël l'huile sacrée réservée à l'oint du Seigneur; de-là ces récits surprenans d'un ange remettant à l'anachorète des solitudes de Joyenval une tige de lis et une oriflamme [1]; de-là ces présages apparus à Clovis dans le temple de l'Éternel [2], et cette clarté aperçue pendant la nuit sur la tente du héros [3], et cette biche s'élançant près d'un bois pour guider nos guerriers à travers le fleuve qu'ils ne pouvaient franchir [4].

[1] Hincmar, *ubi supr.* — Duchesne, sur les Antiq. des villes, p. 374. — Charles Sorel, Hist. de la Monarchie française depuis Pharamond jusqu'en 840. — Favyn, Théâtre d'Honneur et de Chevalerie, l. 2, c. 13, p. 316. et c. 11, p. 238. — Geliot, Indice armorial, p. 325. — Gaguin, l. 1, fol. 9, v°. — Goropius, l. 4, *Franc.*

[2] Greg. Tur., *Hist.*, lib. 2. — Fredeg., *Epitom.* 35. — *Hariulfi Chronic.*

[3] Greg. Turon., *ib.* — *Gest. Franc.*, *Epitom.* — Roric, l. 4 — Aim., l. 1, c. 20 *et seq.*

[4] Greg. Turon., *ib.* — Fredeg., *ib.* — Aim., l. 1, c. 20 et 21. — Roric., l. 4.

Mais du côté de l'Occident, et sortis des portes de Byzance, arrivent les ambassadeurs de l'empereur Anastase, qui apportent à Clovis, avec la pourpre romaine, les titres de patrice, de consul et d'auguste [1]. Ce monarque revêt la toge qu'ont illustrée les Flaminius, les Paul-Émile, les Scipion; les honneurs qui lui sont décernés portent dans le sein de la France quelque chose de la splendeur romaine, et par une sorte d'alliance unissent l'antiquité aux temps modernes.

Clovis, couvert des glorieux vêtemens qui rappellent les triomphes du Capitole, sort de la ville de Tours pour transférer son trône à Paris [2]. Précédé de ses trésors, de ses drapeaux, de ses trophées, suivi de sa cour et de ses héros, il marche vers la cité qui désormais doit être la capitale de la France.

[1] Greg. Turon., l. 2, c. 38. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 22. — *Gesta Franc.*, *Epitom.*, c. 17. — Dubos, Hist. critiq. de l'établiss. de la Monarch. française dans les Gaules.

[2] *Gesta Franc.*, l. 2, c. 18. — Greg. Turon., *loc. cit.*

Les épisodes ne manqueraient pas dans le poème qu'on suppose ici ; les amours de Clovis et de Clotilde en fourniraient un qui, sans s'écarter de la vérité, aurait tout le charme d'un conte oriental.

Clotilde était nièce du cruel Gondebaud, roi des Bourguignons ; il avait fait massacrer ses parens [1] ; mais, soit qu'un ange eût préservé Clotilde des coups du poignard, soit que ses graces naissantes et son innocent sourire eussent attendri Gondebaud, celui-ci, l'ayant épargnée, la fit élever à sa cour, où il lui permit d'adorer le Dieu des chrétiens, auquel sa mère l'avait donnée par le baptême [2].

C'est dans cette cour que s'élevait la tige fleurie, le rejeton brillant d'un arbre abattu par la tempête.

Tout ce qu'on raconte à Clovis de l'auguste orpheline lui inspire un intérêt qui bientôt se change en amour ; il appelle son plus cher fa-

[1] *Vita sanct. Clotild.* — Fredegar., *Epitom.*, c. 20 et 21. — Lecointe en ses Annal. ecclés., t. 1.

[2] *Vita sanct. Clotild.*

vori, le fidèle Aurélien, et lui remet un anneau qu'il le charge de porter à cette princesse à l'insu de son persécuteur [1].

Aurélien arrive à Genève [2]. Pour tromper les regards du soupçonneux Gondebaud, il se déguise sous les habits d'un mendiant [3], et s'approche des murs du palais.

Il reconnaît la tour qu'habitait Clotilde à la foule des pauvres qu'on voyait à sa porte [4] : c'étaient les humbles pompes de sa cour, c'était le digne cortège d'une chrétienne.

Aurélien, couvert de haillons, se mêle à ces malheureux qui attendent le moment où la princesse, en se rendant au pied des autels, leur fait les aumônes accoutumées [5] : elle paraît ; le voile jeté sur sa chevelure [6] laisse à

[1] *Gest. Franc.*, *ib.* — Greg. Turon., *ib.*

[2] M. Picot de Genève (Hist. des Gaulois, t. 2, l. 1, c. 13, p. 145) dit qu'on montre encore la maison qui servait de palais à Gondebaud.

[3] *Vide Vit. S. Clotild.* — *Gest. Franc.*, *c.* 11.

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 28.

[5] Greg. Turon., *Hist.*, *ib.* — Aim., l. 1, c. 13.

[6] Telle est la coiffure des reines de France sous la

découvert son beau visage, où la tendre compassion imprime une céleste mélancolie.

A la vue d'un nouvel infortuné dont les nobles traits semblent révéler une haute origine, elle croit voir une grande victime du destin, et voulant épargner en public le langage de la pitié à un cœur fier peut-être encore, d'une opulence récemment éclipsée, elle lui fait dire de se présenter devant elle après l'heure des prières [1].

On introduit Aurélien qui laisse aux portes du palais son bâton et sa chaussure poudreuse [2]; il se prosterne aux pieds de la princesse, et, faisant briller à ses yeux l'anneau de Clovis, gage sacré de la confiance du monarque, il expose le motif qui l'amène [3].

première et la seconde races. *Voyez* Montfaucon, Monumens de la Monarchie franç. — Willemin, Choix de costumes français.

[1] *Vita sanct. Clotild.* — Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 28. — Aim., l. 1, c. 13. — Dubos, Hist. crit., lieu cité.

[2] *Gesta Franc.*, c. 11. — Aim., *ib.*

[3] *Gesta Franc.*, c. 11. — Greg. Turon., l. 2, c. 28. — Dubos, lieu cité.

On trouverait un autre épisode dans la description de Lutèce, aussi simple qu'un hameau; comme une fée initiée à de grandes destinées, la muse sourirait mystérieusement sur les premières pierres de cette ville des rois, et laisserait échapper quelques paroles prophétiques.

On aimerait sans doute à comparer la grandeur de cette cité à son état primitif, alors que resserrée dans une île elle n'était encore qu'un village entouré des flots de la Seine et de grands marais [1], tel qu'un enfant royal enveloppé, dans son berceau, de langes et de bandelettes.

Properce et Tibulle nous représentent les sept collines de Rome encore ombragées d'oliviers; Virgile nous montre les troupeaux d'Évandre paissant aux lieux où s'élevèrent depuis le Forum des Romains et le superbe quartier des Carènes. Le poète français trou-

[1] Jul., *Mysopog.* — De la Marre, Traité de la Police, t. 1, p. 72.

verait les mêmes ressources et produirait les mêmes effets en donnant la première vue d'une cité non moins fameuse que la reine du Tibre.

On verrait, au lieu de ces quartiers populeux et superbes, des marécages où venaient pondre la sarcelle et les oies sauvages [1], des forêts obscures qui couvraient les ruines de quelques monumens de l'idolâtrie [2], de grandes prairies où les filles de Parisis formaient leurs danses en chantant l'aventure du beau Loïs, des cabanes construites en forme de ruches et ombragées de figuiers [3], des îles fleuries où

[1] De la Marre, lieu cité.

[2] De la Marre, Traité de la Police, t. 1, p, 78 et suiv. — Jacq. Dubreuil, Antiq. de Paris. — Corrozé, Antiq. de Paris, p. 7, 8 et 9. — Sainte-Foix, Essais historiq. sur Paris. Tout le Nord de Paris depuis le bord de l'eau jusque par-delà Vincennes, était couvert de marais et de bois dont l'ensemble était appelé la *Forêt des Charbonniers*. L'autre côté de Paris, c'est-à-dire le faubourg Saint-Germain, était en prairies. *Voyez* d'Expilli, au mot *Paris*.

[3] Julian, *in Mysopog.* — Jacq. Dubreuil, Antiq. — *Voy.* la forme de ces cabanes dans les gravures de l'ouvrage de De la Marre.

les cygnes déployaient leurs ailes en sortant de l'onde, des saules bleuâtres où les radeaux du pêcheur étaient attachés.

Le mont Leucotitius [1], aujourd'hui si peuplé, était alors orné de pampres et sillonné de sentiers agrestes qui conduisaient à l'amphithéâtre romain, où l'on entendait rugir les tigres et les lions [2]; non loin de cet édifice les cintres d'un aquéduc festonnaient l'horizon et conduisaient le limpide cristal des fontaines au palais des Thermes, qui étalait au pied de ce mont son architecture et ses jardins aériens, pareils à ceux de Babylone.

Mais c'est surtout en se transportant dans les bois qu'on voyait alors aux lieux où s'étend aujourd'hui cette longue galerie qui, d'arcade en arcade, arrive à deux palais pour les unir, c'est là que le poète sentirait son imagination s'épanouir au souffle de l'avenir; il verrait les

[1] Aujourd'hui le mont Saint-Jacques.

[2] Ces combats furent très fréquens sous la première race, mais des conciles le défendirent par la suite. *Voy.* Legendre, Mœurs des Français.

nes et les sapins se changer en nobles édi-
s, et sur ces bords sauvages le Louvre
sserait à ses yeux ses portiques et sa co-
nade, où apparaîtraient les pompeuses
ges de nos rois.

SIXIÈME RÉCIT.

LES SUCCESSEURS DE CLOVIS.

L'Histoire de France est remplie de traits épisodiques et d'actions mémorables qui, sans avoir l'importance qu'exigent l'épopée et la tragédie, pourraient être néanmoins les germes nombreux de compositions d'un puissant intérêt.

Le premier des sujets que nous nous promettrions d'indiquer se trouve dans l'histoire de la princesse Radegonde et de Clotaire ; elle pourrait tout naturellement recevoir son titre

de la vérité historique : LA PREMIÈRE ABBAYE[1].

Clotaire, l'un des quatre fils de Clovis, avait secondé son frère Thierry dans la guerre qu'il avait déclarée au parjure Hermenfroy, monarque de la Thuringe : ce dernier fut vaincu et détrôné[2].

Parmi les esclaves que les vainqueurs se partagèrent, on distinguait la belle Radegonde, fille du roi Bertaire qu'Hermenfroy avait immolé pour usurper son héritage[3]. Clotaire emmena avec lui cette jeune beauté, qui fut successivement idolâtre, chrétienne, princesse, orpheline, captive, reine, religieuse et sainte[4].

[1] Il y avait déja à cette époque plusieurs abbayes en France ; mais celle de Sainte-Croix de Poitiers, fondée par sainte Radegonde, est, je crois, la première abbaye de femmes.

[2] Greg. Turon., l. 3, c. 7. — *Gest. Franc.*, c. 22. — Gordemoy, Hist. de Fr., t. 1, p. 182.

[3] *Vita sanctæ Radeg.* (Cette vie, écrite par un contemporain de Radegonde, se trouve dans les Actes des Bénéd., publ. en 1667 par d'Achery.) — Mezeray, Abr. chr., t. 3, p. 138. — Fleury, Hist. ecc., 6e siècle.

[4] *Vita sanct. Rad.* — Baillet, Vies des Saints, 13 août.

[redacted]

Le roi français la fit élever dans la religion chrétienne, et bientôt cette douce étrangère, à qui la harpe du poète Fortunat enseignait à chanter les louanges de l'Éternel, fit entendre, comme une autre Cécile, des concerts dignes des séraphins [1].

Clotaire épousa cette princesse; mais ses vertus lui firent bientôt rejeter une couronne que ses attraits lui avaient donnée [2]. Elle se prosterna aux pieds de saint Médard, pour en implorer le voile religieux qui devait lui dérober l'aspect odieux des crimes de son époux [3]. Le prélat hésitait à consommer un si grand sacrifice. « Hélas! se disait-il, puisque la pitié et la bienfaisance vont s'éloigner du trône, qui donc intercédera pour des sujets opprimés? Comment les malheureux oseront-ils désormais aborder un monarque redoutable, quand ils ne verront plus à ses côtés celle qui tempérait les rigueurs du pouvoir souverain

[1] *Fortunat.*, *Carm.* — *Vita sanctæ Radeg.*
[2] *Fortunat.*, *ib.* — Greg. Turon., l. 5.
[3] Greg. Turon., *ib.* — *Vita S. Radeg.*

par ses graces et sa douceur, celle qui souvent mêlait ses larmes à leurs prières? Lorsque entraîné par le vertige de sa fureur, Clotaire se levait tout à coup, prêt à lancer des ordres foudroyans, il regardait sa compagne, et bientôt le calme renaissait dans son ame. Dieu de bonté! c'est vous qui, des rives lointaines, avez amené dans le palais de nos rois cette Clotilde nouvelle! c'est vous qui l'avez fait paraître au milieu des orages publics, de même que vous faites briller l'arc-en-ciel au milieu des sombres nuages, et rayonner l'étoile tutélaire au-dessus du naufrage! »

Mais Radegonde, impatiente de prononcer ses vœux, s'approche de l'autel, coupe sa longue chevelure, prend le voile des amantes du Seigneur, et se retire à l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers qu'elle avait fondée [1].

Ainsi cette colombe du ciel, égarée par hasard ici-bas, et ne voulant point reposer ses

[1] *Vita sanctæ Radeg.*—Greg. Turon., l. 3.—J. Dubreuil, Antiquit. de Paris, l. 4. — Baillet, Vies des Saints, 13 août.

ailes sur un trône sanglant qui en eût souillé la pureté, prit son vol vers la solitude, et attendit au fond de la paisible forêt l'aurore du jour éternel.

Cependant le cruel, le farouche Clotaire, assassin des enfans de son frère Clodomir [1], et meurtrier de l'un de ses fils [2], sentait s'appesantir sur lui la main invisible. Dieu, qui punit souvent mieux les hommes par une longue vie que par un prompt trépas, avait permis qu'il vécût plus long-temps que ses trois frères, et qu'il remplît ses avides mains des moissons de la tombe, afin de livrer une plus grande victime aux remords et au désespoir.

Bientôt une lugubre mélancolie s'empara du monarque [3]; ses yeux éteints, sa pâleur et ses soupirs révélaient toute l'affliction de son

[1] Greg. Turon., l. 3, c. 18. — Aimoin, de *Gest. Franc.*, *Epitom.*, c. 39. — Legendre, Histoire de France, t. 1. — Mezer., Abr. Chron., t. 3, p. 110.

[2] Greg. Turon., l. 4, c. 20. — *Append. ad Marc. Chron.* — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 151.

[3] Greg. Tur., *Hist.*, l. 4. — Daniel, t. 1, p. 152 et suiv.

cœur [1] : alors l'infortuné vit bien que son mal venait d'en haut, et pour fléchir le juge des rois il distribua des aumônes [2], fit de pieuses fondations, entreprit de lointains pèlerinages, seul, à pied, et comme un pauvre voyageur [3].

Cherchant donc en vain la paix qui le fuyait, ce prince espéra qu'en partageant le fruit de ses crimes avec l'innocente Radegonde, il s'en ferait plus aisément absoudre; il crut purifier son trône et s'y mettre à l'abri des coups célestes, en la contraignant de revenir se placer à ses côtés. Ce ne fut qu'à la prière d'un saint prélat qu'il consentit à laisser cette reine dans son monastère [4] au milieu des vierges qu'elle y avait rassemblées.

Comme la poésie ferait sentir cette paix

[1] *Append. ad Marcel. Chron.* — Greg. Turon., *ib.* — Cordemoy, lieu cité. — Velly, t. 1, p. 92.

[2] Greg. Tur., *ib.* — *Gest. Franc.*, c. 28. — Mezeray. Abr. Chron., t. 1, p. 136.

[3] Greg. Tur., *ib.* — *Gest. Franc.*, c. 28. — Daniel, lieu cité. — Mezeray, Abr. Chron., t. 3, p. 136.

[4] *Vita sanctæ Radeg.* — Baillet, Vies des Saints, 13 août.

sacrée en peignant l'effroi que la couronne cause à Radegonde, et les larmes qui lui font répandre dans le sein de ses aimables compagnes la menace du trône et le vain éclat des cours! Quel heureux contraste que celui des crimes de Clotaire et des vertus angéliques de l'auguste recluse! que celui des troubles, des combats de cet héritier de Clovis avec la solitude et la paix du gothique monastère, dont les clochers aigus s'élevaient à travers les arbres touffus de la forêt!

Au déclin du jour, et alors que grandissent les ombres des bois, apparaîtrait vers les murs religieux le livide monarque, plongé dans sa tristesse mortelle, couvert du cilice de la pénitence [1], et la chevelure en désordre. Ce roi, pâle et terrible, poussé par la tempête de son cœur sur un rivage de paix, s'arrêterait comme un fantôme sur le seuil du silencieux monastère, où, selon les historiens,

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4. — *Append. ad Marc. Chron.* — Daniel, Hist. de Fr., t. 1, p. 152 et suiv.

il revenait demander son épouse; et tandis qu'en soupirant il prononcerait ces mots : « Oh! que le roi du ciel est puissant, puis« qu'il traite ainsi les rois de la terre[1]! » On entendrait dans le lointain les douces voix des filles de l'abbaye, exhalant vers le ciel, comme un pur encens, les hymnes des Hilaire et des Ambroise.

Une partie de cette célèbre abbaye existe encore; le pâtre de la contrée y montre au voyageur la cellule de Radegonde et les vestiges divins qui, selon des traditions populaires, sont les pas d'un ange apparu à cette sainte sous la figure humaine[2].

SECOND SUJET. Clovis avait eu quatre fils et une fille qui se nommait Clotilde, du nom de sa mère dont elle avait la beauté et les vertus[3].

Amalaric, roi des Visigoths, ressentit pour

[1] Greg. Tur., *Hist.*, l. 4, c. 21.

[2] Mélanges tirés d'une grande biblioth., lettre G, p. 84, par M. le marquis de Paulmy.

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 10. — *Gest. Franc.*, *Epitom.*, c. 23.

elle une passion violente ; il la fit monter sur le trône de Septimanie [1]. Mais bientôt il voulut la contraindre par d'odieux traitemens à quitter pour l'arianisme la religion qui s'était fait connaître à Clovis par des victoires et des miracles [2].

Ce monarque farouche, ne pouvant ébranler la foi de Clotilde, la chargea de chaînes qui meurtrirent ses membres délicats [3].

Long-temps cette princesse souffrit patiemment; mais la tyrannie de son époux devenant par degrés intolérable, elle résolut de s'en affranchir.

Un jour qu'elle était assise au coucher du soleil sur les hautes tours du palais qui la retenait captive, un berger, reconnaissant ses troupeaux au bercail, aperçoit cette reine chérie par ses vertus. Il s'incline avec respect

[1] Procop. *de Bell. Goth.*, c. 18. — *Gest. Franc.*, *Epitom.*, c. 23.

[2] Greg. Turon., *loco cit.* — *Append. Vict. Chron.*

[3] *Gest. Franc.*, *ib.*—Procop., *de Bell. Goth.*, c. 10. *Append. Vic. Chron.* —Aim., l. 2.

devant la fille de Clovis, dont les malheurs attendrissaient les cœurs les moins sensibles.

Alors Clotilde se dépouille du voile qui couvrait sa belle chevelure, y trace ces mots avec son sang : A MES FRÈRES [1] ; puis elle jette ce tissu au pasteur qui, après avoir abrité son troupeau, marcha pendant toute la nuit et le jour suivant pour joindre le camp des rois français.

Childebert reçoit le premier le voile sanglant ; poussant un cri de guerre et de vengeance [2], aussitôt il assemble ses soldats, et les conduit vers la Septimanie. Il rencontra Amalaric dans les champs de Narbonne : après un combat opiniâtre, la victoire se déclarant pour lui, il délivra sa sœur [3]. Parmi les tré-

[1] Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 78.—Legendre, Hist. de France, t. 1, p. 35.

[2] Procop., *de Bell. Goth.*, l. 12, c. 2. — Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 10. — *Gest. Fr.*, c. 23. — *App. Vict. Chron.*

[3] Procop., *de Bell. Goth.*, l. 12, c. 2. — Agath., l. 1. — Isid., *in Chron. Goth.* — Greg. Tur., *ib.*

sors qui furent sa conquête se trouvèrent soixante-douze vases d'or d'un travail admirable et d'une précieuse antiquité : on rapportait qu'ils avaient orné le temple de Salomon [1] : l'imagination les croyait encore parfumés de la myrrhe et du cinnamome brûlés par les lévites couronnés des fleurs que la jeune Sulamite avait cueillies près des ondes de Siloé. Il n'était pas rare en ce temps-là de trouver de pareils trésors dans les camps des barbares qui avaient bouleversé l'Europe et l'Asie; leurs hordes errantes traînaient avec elles les dépouilles du monde entier : des candelabres, des vases, des coupes enrichies de pierreries, des simulacres d'or et d'argent; mille objets précieux qui naguère avaient peut-être orné les temples et les palais d'Athènes, de Delphes, de Byzance, de Rome, tombaient de conquête en conquête dans les mains d'un Vandale stupide, qui les changeait pour le fer d'une lance ou pour un cheval de bataille.

[1] *Gest. Franc.*, *ib.* — Velly, t. 1, p. 78.

TROISIÈME SUJET. Cochiliac, chef des gı
riers de Loclin [1], dont les vaisseaux dévasta
les mers, prétendait que le sang de Clod
avait coulé dans les veines de ses aïeux, et s
cesse il jetait de farouches regards sur les
nes de France, où, dans son orgueil, il o
marquer sa place [2].

Né dans la religion d'Odin, nourri de
préceptes sanguinaires, il ne respirait que p
les combats. Aussitôt qu'il eut appris qu'un
héritiers de Clovis, le vaillant Thierry, a
conduit son armée dans la Thuringe, il
voguer ses vaisseaux vers les Gaules, et d
chant du mât où elle était suspendue la ha
chère aux héros Norvégiens [3], il enflam
par ces chants le courage de ses compagnon

[1] Le Danemarck.
[2] Greg. Turon., l. 3. — Cordemoy, t. 1, in-fo
[3] Worm., *Litt. Run.* — Torfæus, *Scr. Reg. Da*
Loccenius, *Antiq. Sveagoth.*
[4] Tel est le pouvoir que les Danois attribuaie
des chants secrets et à leurs caractères runiques. ı
le *Hamavaal*, rapporté dans Mallet, tome 2, p. 2

« belles des femmes [1]; leur taille ressemble « aux roseaux qu'agite le vent sur les bords « du Glomma; leur sein a la blancheur des « frimas du Gormal, et leur chevelure a la « légèreté du nuage. Il vous sera doux, amis « des fées, de presser les lèvres de l'amou- « reuse beauté qui ne se soutiendra plus dans « vos bras : alors les tourbillons de l'ouragan « pourront mugir autour de nos vaisseaux ; « ses caresses adouciront la tempête, son sou- « rire sera beau comme l'arc-en-ciel qui ré- « jouit le golfe de Bothnie, ou comme le mi- « rage qui fait resplendir la mer qui borde « l'Uplande. »

A ces chants, qui flattent leurs fougueux desirs, les guerriers de Cochiliac agitent leurs lances en signe de joie; déja ils ont bondi sur le rivage vers l'embouchure du Rhin [2]; déja ils ont pénétré dans les États de Thierry [3].

[1] Diod. Sicul., l. 5. — Athénée, l. 13.

[2] Mezeray, Abr. Chronol., t. 3, p. 101, an 517. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-fol.

[3] *Gest. Franc., Epit.*, c. 19. — Mezeray, lieu cité.

Cependant le fils de ce roi, le jeune
debert [1], était resté pour veiller sur la
son courage s'indignait du repos, lo
entendit les pas des phalanges de Lo
les cris d'une foule éperdue. Soudain i
sa francisque [2], se couvre de sa cuirass
semble tous ceux qui pouvaient tirer l'
et marche contre les Scandinaves. Ce
bares, vaincus sur terre, remontent pr
tamment sur leurs vaisseaux [3]; vainc
leurs vaisseaux, ils se jettent dans les o
les traits que lance Théodebert les y po
vent encore ; l'enfer même n'eût pu l
cher à la fureur de ce prince, qui tu
chiliac, et ramène au rivage le butin r
quis et les navires des pirates [4].

QUATRIÈME SUJET. Clodomir, l'un des
fils de Clovis, avait lui-même quatre f

[1] *Gest. Franc.*, *Ep.*, c. 19.

[2] Agathias, l. 1. Montfaucon, Ant. exp., t. 1

[3] Greg. Turon, *Hist.*, l. 3, c. 3. — *Gest. F*
c. 19. — Mezeray, lieu cité, p. 102.

[4] Greg. Tur., *ib.* — *Gest. Franc.*, *ib.*

bas âge, élevés près de leur aïeule Clotilde [1].

Clodomir faisait la guerre à l'infortuné Sigismond [2]. Ce prince bourguignon, vaincu et fugitif, se cacha quelque temps sous la bure d'un ermite [3], puis fut trahi et livré à son impitoyable vainqueur qui le fit périr avec sa famille; mais ce roi français porta la peine de sa cruauté, et fut tué dans une bataille par les soldats de Sigismond, qui le reconnurent à sa longue chevelure, symbole de royauté parmi les Francs [4].

Ses frères, Clotaire et Childebert, voulant s'emparer de son royaume, firent porter de leur part à Clotilde des ciseaux et un poignard [5],

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 18. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2, c. 12.

[2] Greg. Turon., l. 3. — *Marii Chron.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2.

[3] Greg. Tur., *ib.* — *Marii Chron.*, an 523.—Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 66, in-fol.

[4] Agathias, *de Bell. Goth.*, l. 1. — Procop., *de Bell. Goth.*, l. 11. — Aim., l. 2. — Hotoman, *de Jure Reg. Capil.*, c. 11.

[5] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 18. — Aimoin, *de*

ce qui signifiait qu'elle devait choisir le c
ou la mort pour les innocentes créatur
lui étaient confiées.

Les deux rois, seuls capables d'exécu
projet qu'ils avaient conçu, arrivèrent bi
eux-mêmes dans le palais de Clotide où l
reur les avait précédés; ils égorgèrent
de ces princes orphelins, et virent à l
que le quatrième, Clodoalde, avait été
trait à leur fureur par quelques seigneu
la cour [1].

Clodoalde, connu dans la légende s
nom de *saint Cloud* [2], se cacha dans les
qui portent ce nom aujourd'hui, et où l'
voyait alors qu'une chapelle au milie
forêts.

Le jeune prince y coupa ses cheveu

Gest. Franc., l. 2, c. 12. — Mezer., Hist. de F
t. 1. — Cordemoy, Histoire de France, t. 1.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 18. — *Ges*
Epitom., c. 39. — Aim., l. 2, c. 12.

[2] Dussaussay, Martyr. des Saints de France.
let, Vies des Saints, au mois de septembre.

pied des autels. Renonçant au diadème des rois, il voulut mériter l'auréole des saints, et s'assurer par ses vertus un règne éternel au lieu de l'empire éphémère acquis souvent par des crimes. On lit dans de vieilles annales qu'un ange apparut en songe à ce royal ermite, pour le consoler et lui annoncer qu'en échange d'un trône périssable, il jouirait dans le ciel d'une béatitude sans fin.

L'imagination du poète ajouterait sans doute que l'envoyé céleste termina sa prophétie en annonçant au prince qu'à des époques lointaines et brillantes son nom resterait à ces lieux, qui deviendraient un jour l'asile favori des rois. C'est là que, dans un palais construit par des sylphes et des génies, sur des hauteurs pittoresques d'où jailliront des eaux limpides; c'est là que, sous des ombrages délicieux, ils viendront se reposer des travaux et des insomnies de la royauté.

Cinquième sujet. On a vu plus haut que Sigismond, roi de Bourgogne, avait été vaincu

et immolé par Clodomir, l'un des héri
Clovis. L'histoire de ce Sigismond off
sieurs traits remarquables; le suivant
tout digne d'être rapporté.

Sigismond était fils de Gondebaud, si
par ses cruautés, ses victoires, sa poli
ses lois. Il avait épousé Amalberge,
grand Théodoric, roi d'Italie. Cette pr
mourut et le laissa père de deux enfans
d'eux, Sigeric, de bonne heure laissa
la bonté de son ame et les qualités de
prit. Il se faisait particulièrement ren
par une vive tendresse pour sa mère. Q
fort jeune lorsqu'il en fut à jamais sép
sentait combien cette perte était doulo
et ne pouvait pas être consolé. Mais
pleurait, déja l'époux avait oublié; et,
choix injurieux à la mémoire de sa
compagne, Sigismond avait tiré des
les plus obscurs celle qu'un amour

[1] Courtépée, Abr. de l'Hist. de Bourgogne
ses descript., p. 75. — Mille, Abrégé chron.
de Bourg., t. 1, p. 99.

appelait à remplacer dans la couche nuptiale la fille du puissant roi d'Italie [1].

Cette nouvelle reine conçut une aversion indomptable pour Sigeric. Coupable envers elle des larmes et des soupirs qu'une mère chérie lui arrachait tous les jours, il fut en butte aux persécutions de l'étrangère. Il contenait sa haine et ses mépris, en songeant qu'elle était la compagne de son père; mais un jour qu'elle jetait des regards dédaigneux sur lui en montant dans un char qui devait la conduire à des fêtes, il vit sur son indigne front le brillant diadème de pierreries qui naguère avait orné la chevelure d'Amalberge [2]. Il ne put étouffer un cri d'indignation, et osa reprocher à son odieuse marâtre de profaner l'objet que la vertu et la noblesse avaient rendu sacré [3].

Cette femme, enflammée de dépit et de honte, jure de mourir ou de se venger. Elle

[1] Courtépée, lieu cité, p. 76.
[2] Courtépée, lieu cité. — Mille, t. 1, p. 100.
[3] Usuard, Vie de Sigismond. — Courtépée, lieu cité.

revient au palais, et par une infernale imposture persuade à son faible et crédule époux que Sigeric conspire contre lui pour monter sur le trône de Bourgogne [1].

Depuis long-temps Sigeric, en cherchant les lieux les plus déserts pour y cacher sa douleur et ses ennuis, avait fait naître d'étranges soupçons dans l'esprit de son père. La révélation calomnieuse de la reine le tire de son incertitude, et il croit que son fils ne se dérobait si souvent à sa vue que pour tramer des complots. Transporté de fureur il appelle Sigeric, sous ses yeux l'accable d'outrages et le fait étrangler [2]. Mais avec le dernier souffle de Sigeric s'exhale le reste de cette funeste colère. En voyant le corps inanimé de son fils, le roi de Bourgogne maudit sa précipitation, reconnaît l'étendue de son crime et déchire ses vêtemens. La vengeance divine qui vient toujours, quoique lentement quelquefois, fon-

[1] Usuard, Courtépée et Mille, lieux cités.

[2] Greg., Turon., *Hist.* —D. Plancher, Hist. de Bourgogne, t. 1. — Courtépée, t. 1, p. 76.

dit sur l'héritier de Gondebaud avec les ailes de l'aigle. En proie aux remords, son trône, son épouse, le monde, tout lui devint insupportable, et il alla dans le monastère d'Agaune ensevelir ses chagrins et sa pénitence [1]. Les prières, le silence des bois, le voisinage des autels avaient rendu un peu de calme à son ame; lorsqu'il apprend que les fils de Clovis veulent profiter de son absence pour envahir la Bourgogne [2]. L'ambition se réveille en lui; le souvenir de sa famille, qu'il laisse à la merci d'un conquérant, lui rend tout son courage; il quitte sa retraite. Mais son armée est dispersée, lui-même tombe au pouvoir de Clodomir avec sa femme et les enfans de son second et trop funeste mariage; tous périssent d'une mort affreuse : un religieux du monastère d'Agaune écrivit sur leur tombe quels furent leurs crimes et leur châtiment [3].

[1] Sa pénitence fut tellement sincère, qu'on l'a mis au rang des saints. *Voy*. Usuard, Vie de saint Sigism.

[2] D. Plancher, Hist. de Bourgogne, t. 1.

[3] Greg. Turon., *Hist.* — D. Plancher, Courtépée et Mille, lieux cités.

Sixième sujet. Le roi des Ostrogoths, pro fitant des troubles qui suivirent la mort d Clovis, s'était emparé de plusieurs places dan le midi de la France, et en avait donné le gou vernement au vieux Theudis dont il connais sait le zèle et la fidélité.

Les rois de France n'étaient point d'humeu à laisser jouir paisiblement ce monarque d ses furtives conquêtes. Clotaire et Thierry s chargent d'en tirer vengeance, ils envoien leurs fils Gunthier et Théodebert avec deu armées contre les Ostrogoths [1].

Le bruit de leur approche alarme Theud qui ne pouvait rassembler à la hâte que d faibles garnisons. Il avait trois filles qui l chérissaient tendrement, et qui, voyant le perils qui le menaçaient, jurèrent de le se courir de tous les moyens qu'elles tenaien de l'art et de la nature.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 1, Cassiod., l. 11, *Epit.* — Aim., l. 2. — Mezeray, Abrégé chron. de l'Hist. d France, t. 3, p. 111, in-12.

Enalzunte, l'aînée des trois, avait étudié la magie et croyait que ses invocations pouvaient être funestes aux Français. Il est vrai qu'elle devait aux leçons d'un Grec de Constantinople des secrets de physique capables d'effrayer des hommes étrangers à cette science.

La seconde sœur, qui se nommait Netharis, maniait la lance avec adresse, et domptait les coursiers les plus rebelles; elle fit vœu de s'enfermer dans une des villes menacées, et de la défendre jusqu'à son dernier soupir.

La plus jeune, connue dans l'histoire sous le nom de Dunterie [1], était célèbre par sa beauté. Sans dire à ses sœurs quels étaient ses projets, elle promit comme elles de servir son père. Le sourire de cette femme aussi artificieuse que séduisante, semblait annoncer que, si les princes français étaient vainqueurs, elle se flattait de les attirer dans ses

[1] Greg. Turon., *Hist.* l. 3. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1, in-f°. — Mezeray, lieu cité, p. 113. — Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 80.

pièges et de les ensevelir dans leur propre triomphe.

Cependant Gunthier et Théodebert marchaient à grandes journées vers la Septimanie. Gunthier et ses soldats arrivèrent à Rhodez au déclin du jour. Les clartés de la lune, perçant à travers les arbres qui bordaient l'Aveyron, tremblaient dans les eaux de cette rivière, et les objets projetaient au loin des ombres gigantesques. Sur une montagne vosine, Énalzunte coupait des herbes avec une faucille d'acier [1]. L'art insidieux de la Grèce la servant mieux que ces vaines pratiques du druidisme, lui révélait les phénomènes qu'on peut opérer au moyen de l'électricité et du phosphore. Elle se couronne d'étincelles, trace en lettres de feu sur les ruines d'un vieux palais, de terribles sentences contre les Français et s'entoure de spectres,

[1] Dans les Alpes et dans l'Auvergne, on trouve encore répandue, parmi les montagnards, la fable de la Demoiselle *à la faucille d'acier*. *Voyez* les Mémoires de l'Acad. celtique, et Cambri, Monum. celtiques.

d'ombres livides, en faisant entendre le bruit du tonnerre. Gunthier, à la vue de ces prestiges, s'arrête épouvanté. Il pâlit, regarde ses compagnons comme lui pâlissans et stupéfaits : *Fuyons*, dit-il, *ne tentons point un Dieu courroucé*. A ces mots, il revient sur ses pas, rentre en France, silencieux et rêveur.

Théodebert, qui suivait une autre route, ne tarda pas à se montrer sous les remparts de Rhodez ; mais les apparitions qui effrayèrent Gunthier ne sauraient intimider ce prince que l'histoire devait citer un jour comme le plus intrépide guerrier de son temps [1].

Il rassure ses soldats, marche le premier, et devant lui Énalzunte se sauve dans les murs de Rhodez qui bientôt ouvre ses portes à Théodebert [2]. Ce héros continue sa course triomphale, et arrive en présence de Deas [3].

C'était cette ville que la belliqueuse Netha-

[1] Agathias, l. 1. — Marius, *in Chron.* — Greg. Tur., l. 3, c. 34.

[2] Daniel, t. 1, p. 113.

[3] On croit que c'est aujourd'hui *Montadié*.

ris avait juré de défendre jusqu'à son dernier soupir ; c'était dans cette même enceinte que Theudis avait réuni l'élite de ses troupes. Tout annonçait une résistance opiniâtre. L'impétueux Théodebert livre un assaut. Du pied des remparts ses soldats lancent leurs francisques à deux tranchans contre les assiégés dont ils brisent les boucliers [1], et, à l'aide des échelles, montent de toutes parts sur les créneaux en brandissant leurs épées.

Netharis et les femmes que son exemple anime, combattent, les repoussent et les menacent. Elle place elle-même les postes, panse les blessés, commande les sorties, guerroie la dernière aux portes, et le soir vient servir à table son père attendri de ce dévoûment sublime. Mais les assiégés furent défaits dans une sortie. Theudis tombe percé d'un trait mortel : porté par ses gens dans un bois voisin, il recommande, avant d'expirer, à l'un de ceux qui l'accompagnent d'aller porter son

[1] Procop., *de Bello Goth.*, l. 2, c. 25.

épée à Dunterie, et de lui faire jurer sur ce glaive de venger le trépas d'un père.

Dunterie promet aux mânes d'un être révéré de tout entreprendre pour immoler un vainqueur exécrable, dont le nom seul la révolte et l'irrite. Ce vainqueur, jeune, présomptueux, superbe, chassant devant lui une armée fugitive et des troupeaux d'esclaves, paraît, le fer et la flamme à la main, devant les murs de Cabrière [1]; il envoie un de ses officiers sommer celui qui la gouverne de lui livrer cette place sans délai. Le pillage, le meurtre, l'incendie puniront le moindre retard. Dunterie, qui commandait en souveraine dans le château de Cabrière, verse le poison dans les liqueurs d'un festin, cache un poignard dans le lit de la volupté, et annonce au député de Théodebert qu'elle est prête à remettre au prince les clés de la citadelle. Elle-même va à sa rencontre [2], vêtue

[1] *Vita S. Dalmatii.* — Daniel, t. 1, p. 113 et 114.
[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 113.

d'une robe de pourpre, retenue au-dessous d'un sein demi-nu par une ceinture d'argent. Vingt femmes la suivent couvertes de peaux d'hermine et d'écharpes dorées. Leurs cheveux sont couronnés de primevères ; les unes portent des corbeilles de fleurs et de fruits, les autres des coupes d'un vin précieux. Théodebert a vu Dunterie ; ce n'est plus le farouche guerrier, ce n'est plus le prince orgueilleux. Des sentimens nouveaux s'emparent d'un cœur où régnaient jusqu'alors sans partage l'ambition et la gloire [1] ; l'air qu'il respire près de Dunterie dans ce château où les préparatifs des fêtes remplacent l'appareil des combats, dans ces jardins ravissans d'où l'œil enchanté contemple au loin les sites délicieux de Béziers, cet air pur l'amollit et l'enivre doucement. Son regard languissant se répand avec ivresse sur la femme la plus belle qu'il eût encore admirée : il semble puiser dans ses appas le feu qui pé-

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3.

tille en ses yeux, qui brûle dans ses veines et qui colore son front d'un éclat voluptueux. Tu triomphes, Dunterie ! que dis-je ? Ah ! fuis plutôt, fuis loin d'un prince trop séduisant ; tu cherchais la vengeance, et tu n'as trouvé que l'amour[1].

Bientôt Dunterie cède à la passion qui l'obsède ; elle s'y abandonne avec tant de transport, qu'elle semble attendre son pardon de l'excès même du sentiment qui la domine[2].

Septième sujet. Caribert, l'un des fils de Clotaire Ier, fut clément, doux et pacifique[3]. Ce roi de Paris, qui ne mania jamais une épée, mettait sa gloire et sa félicité dans de plus douces conquêtes : aimer et plaire aux belles de Lutèce, tel était l'unique soin de Caribert[4].

[1] Greg. Turon., *ib.* — Moreau, Disc. sur l'Hist. de Fr. — Cordemoy, Daniel, Mezeray et Velly en leurs Histoires de France.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 20 et 23. — Cordemoy, t. 1.

[3] Fortunat., l. 6, *carm.* 4. — Greg. Turon., *ib.*, l. 4, c. 36. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 154.

[4] Greg. Turon., *ib.*, c. 26. — *Gesta Franc.*, c. 30.

Un jour, s'étant égaré à la chasse [1], il s'arrêta sur l'herbe qui bordait une fontaine; tandis qu'il y rêvait appuyé sur sa lance, le faucon sur le poing et les lévriers en laisse, une jeune fille s'approcha pour puiser de l'eau : le roi lève les yeux et les arrête avec surprise sur cette fleur des champs; jamais rien de plus beau n'avait paru devant lui. Épris de tant de charmes, il suit la simple Théodegilde [2] sous la chaumière du pauvre chévrier qui était son père [3], et là, sans se faire connaître, lui parle de son amour; mais Théodegilde, chaste et vertueuse, ne veut l'entendre qu'aux autels de l'hymen. Quelque obscure que fût la naissance de cette bergère,

Fredeg., *Epitom.*, c. 56. — Vanel et Sauval, Hist. des Amours des Rois de France.

[1] Vanel et Sauval, lieu cité. — Biblioth. univ. des rom., 1777. — Mezeray, Hist. de France, t. 1.

[2] Greg. Turon., *ib.* Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 194. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 98.

[3] Greg. Tur., *ib.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1 p. 194. — Vanel et Sauval, lieu cité. — Du Radier sur les reines et régentes de France.

aribert, en la voyant si belle, la crut digne être reine, et bientôt il l'épousa.

Ce sujet gracieux pour un poème, ne le rait-il pas aussi dans un tableau ? Un jeune ince, offrant l'anneau royal à une bergère us les arbres d'une fontaine, rappellerait les ions antiques des vierges de Gessen et de marie, ou ces rencontres merveilleuses et mantiques par où nous plaisent les contes ientaux, ainsi que les vieux poèmes de no- e Provence.

HUITIÈME SUJET. Sigebert, roi d'Austrasie, t l'un des quatre fils de Clotaire Ier, marche ontre les Avarois qui dévastent ses frontières[1]; ais à peine son armée s'en est-elle approchée, u'un effroi subit a glacé le courage de ses sol- lats [2]. Les historiens disent que les Avarois vaient emprunté à la magie des formes et des raits tellement hideux, que les plus intrépides

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4, c. 29.

[2] Fredeg., *Epitom.*, c. 61. — Daniel, t. 1, p. 155. — Cordemoy, t. 1. — Mezeray, Hist. de France, t. 1. — Legendre, Hist. de France, t. 1.

Français ne pouvaient supporter leur vue

Ce qui a donné lieu à cette espèce de fa
c'est que ces peuples, d'origine scythiq
avaient une taille difforme, des yeux hagar
une peau basanée, des cheveux tressés
serpens, comme les Gorgones et les Médus
leurs armes noires et blanches [3], leurs a
ques nocturnes, leurs femmes échevelé
brandissant des torches ardentes, leurs
aigus, leur pâleur sépulcrale, tout en eux é
horrible; on les eût pris, en ces temps sup
titieux, pour des spectres conjurés contre
vivans, pour les ministres de la destruc
et de la mort. Il serait possible que, conn
sant le pouvoir de leur laideur comme d'au
connaissent l'empire de leurs attraits, ces

[1] Fredeg., *ib.* — Greg. Turon., *loc. cit.*

[2] Greg. Turon., l. 4, c. 23. — Jornandès, *de Get.* — Fortunat., l. 6, c. 3. — Cordemoy, t. 1, p. — Daniel, t. 1, p. 156.

[3] Tacit., *Hist.* — Fortunat., *loc. cit.* — Men Protect.

[4] Tacit., *de Morib. German.* — Jornandès, *de Geticis.*

ples eussent placé au premier rang de leur armée ceux dont l'aspect était le plus capable d'effrayer.

Quoi qu'il en soit, et pour parler conformément aux annalistes, si la terreur qui s'empara des Français fut l'effet de la magie, Sigebert, que les Avarois avaient investi, voulut opposer à leurs enchantemens des enchantemens plus doux. Ce roi, beau, bien fait et d'une facile éloquence [1], sut commander à son effroi, et, se mêlant à ses vainqueurs, il leur plut tellement par son sourire, sa grace et ses discours séduisans, qu'ils lui jurèrent une inviolable amitié [2].

NEUVIÈME SUJET. Les Huns avaient envahi la Provence. La partie de cette belle contrée qui borde la mer fut principalement en butte

[1] Fortunat, *loc. cit.* — Greg. Turon., l. 4, c. 23. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3, c. 11. — Cordemoy, t. 1, p. 203.

[2] Fredeg., *Epitom.*, c. 61. — Greg. Turon., *ib.* — Daniel, t. 1, p. 157. — Cordemoy, lieu cité.

[redacted]

aux ravages de ces peuples scythiques [1]. Leur roi Cecanus vint assiéger Fréjus, où Romilda, duchesse de ce canton, avait fixé sa résidence depuis la mort de Cisulphe son époux. Romilda, quoique veuve et mère de plusieurs filles nubiles, avait conservé des attraits capables de charmer tout autre que le barbare Cecanus. Ce roi farouche allaité par une mère amazone, nourri dans les camps, et dont l'incendie et le carnage avaient fait jusqu'alors les spectacles favoris, dédaignant l'amour, méprisait les faiblesses des amans [2]. Pourtant la nature l'avait doué de qualités propres à inspirer la passion qu'il eût rougi de partager. Il était intrépide, habile au métier des armes, d'une figure à la fois mâle et agréable; mais son cœur n'était ni sensible ni généreux; et,

[1] Andreas Brunet et Moréri disent que ces peuples étaient des Huns; les historiens de la Provence ne parlent que de l'invasion des Saxons et des Hongrois; ces derniers ayant la même origine que les Huns, peuvent être pris pour eux. *Voyez* au surplus Flod., *Chron.*— Duchesne, t. 3, p. 340.

[2] Les auteurs le nomment *Cacanus*.

sous ces dehors trompeurs, Cecanus cachait la férocité d'un tigre.

Romilda bravait les efforts des Huns derrière les retranchemens de Fréjus, où de magnifiques monumens attestaient que cette ville avait été l'une des places les plus importantes des Romains [1]. Un jour qu'elle observait du haut d'une tour les évolutions des assiégeans, elle aperçut leur chef monté sur un cheval blanc qu'il maniait avec dextérité. La vue de Cecanus fit succéder en elle des sentimens bien différens de ceux qui l'avaient jusqu'alors animée : « Est-ce donc là ce barbare que tous mes soins écartaient de ces murailles? Ah! que ne peut-il y pénétrer avec des paroles de paix, et d'amitié; il n'aurait à craindre dans Fréjus les ressentimens ni les complots. » Elle retourne pensive dans son palais, et déja, plus lente à donner des ordres à ses soldats, elle s'inquiète moins de savoir si des gardes suffisantes veil-

[1] Montfaucon, Supplém. de l'antiq. expliq., p. 167 et suiv. — Papon, Hist. de la Prov., t. 1, p. 14 et suiv.

lent la nuit et le jour aux portes et sur les murs. Elle médite, accueille, repousse vingt projets, tour à tour pâlit et rougit des pensées qui se succèdent rapidement dans son ame agitée. Enfin elle envoie un messager au roi des Huns, pour lui proposer une entrevue sur les bords de la petite rivière d'Argens. Cecanus accèpte cette proposition, et, selon les termes du message, il veut bien se rendre sans témoins aux lieux indiqués. L'impatiente Romilda, oubliant le soin de sa propre gloire, non moins que les bienséances d'un délai que réclamait la pudeur, devance l'heure convenue, et court attendre un barbare. Assise sous les lentisques et les orangers qui décorent ces beaux rivages, elle respire, avec les parfums qu'exhalent le pur jasmin et les myrtes de cette côte fortunée, l'air brûlant d'un ciel méridional dont l'influence enflamme encore son imagination en soufflant dans ses veines le feu qui consumait les filles du soleil, Pasiphaé, Ariane et Phèdre.

Cecanus arrive lentement; dédaigneux et

iperbe, il écoute Romilda qui, les yeux baiss, et d'une voix tremblante, ose lui adresser es mots : « Prince, pourquoi répandre sur es lieux les malheurs de la guerre, quand la aix peut unir deux peuples et garantir à vos ijets des terres, des habitations que je suis rête à leur livrer? Pour vous assurer l'effet e mes promesses, je vous propose une alance vainement briguée depuis mon veuvage ar des princes recommandables [1]. » A peine it-elle proféré ces paroles qu'un pressentiient sinistre la glaça de terreur : muette, nmobile, elle n'osait regarder Cecanus dont froid silence et l'attitude farouche atterraient i malheureuse princesse. Le Scythe barbare, isensible à la beauté de Romilda, veut néanioins paraître agréer ses vœux afin de pouvoir introduire dans la place que depuis longmps il attaque inutilement. Dès qu'il y eut énétré, dès qu'il fut devenu l'époux de Ro-

[1] Andreas Brunet, *Annales virt. et fort. Bojorum.* — loréri, Dict., au mot *Romilda.*

milda, il lui dit : « Je vais ordonner la pompe et les fêtes qui conviennent à l'hyménée d'un roi des Scythes. » Bientôt, à son signal, la flamme est portée dans les édifices publics et les maisons des citoyens. Les Huns pillent, égorgent, détruisent, et Fréjus n'est plus qu'un monceau de débris fumans, d'où s'exhalent les cris des victimes à demi consumées [1]. Romilda, traînée dans le camp de Cecanus, est attachée par ses ordres à un poteau où elle expire dans les plus horribles tourmens [2].

DIXIÈME SUJET. Clotaire Ier avait un fils naturel nommé Chramnès; ce prince, traité dès son enfance avec dureté par son père, s'était enfui de Soissons où Clotaire tenait sa cour. Dans le fond des provinces où il s'était caché, il entendait éclater les murmures, les plaintes du peuple contre ce monarque; on

[1] Fréjus fut brûlé plusieurs fois par les Barbares. *Voyez* Papon, Hist. de Prov., t. 1.

[2] Moréri, Dictionn., au mot *Romilda*.

parlait hautement de ses injustices, de ses crimes. Tout ce qu'apprenait Chramnès, et l'isolement où il vivait loin de son père, le lui rendirent peu à peu étranger, ou, pour mieux dire, il sentit par degrés poindre dans son cœur une aversion invincible pour celui dont il devait se dissimuler les torts [1]. « Eh quoi, se disait-il, faut-il que le hasard de ma naissance m'assujettise à l'esclavage d'un respect aveugle, et que rien ne m'inspire, si ce n'est cette naissance fortuite? Mais que dis-je? Suis-je donc né de la foi d'un mariage légitime? Hélas! mes jours puisés dans l'adultère ne sont pas un bienfait si grand, que je doive en rendre graces à leur auteur. Jamais les caresses d'une mère ne sont venues adoucir mon âpre caractère; son lait bienfaisant n'a point coulé sur mon naturel sauvage; tant que mon

[1] *Voyez* sur l'Histoire de *Chramnès* ou de *Chramne*, *Gesta Reg. Franc.*, *cap.* 38. *Chesn.*, t. 1, p. 709. — *Marii Chron.* *Chesn.*, tom. 2, pag. 214. — *Coint. ad annum.* p. 555, n° 1, p. 811. — Greg. Turon., l. 4, cap. 13.

père restera criminel, je ne dois rien attendre de sa pitié, et si un repentir inespéré le repoussait vers la vertu, il ne verrait encore en moi que le malheureux fruit de ses erreurs, et ma présence couvrirait son front d'une honteuse rougeur. Vivant, il me maudit, et mort, son royal héritage sera partagé entre ses fils qui renieront leur frère. Où sont donc les droits qu'il a sur ma destinée? suis-je assez heureux pour être reconnaissant? Mais si je ne suis rien à Clotaire comme fils, je ne lui dois rien comme sujet. Adieu donc, bords charmans qu'arrosent la Marne et l'Aisne, où tant de fois m'égarèrent les rêves impuissans d'une félicité imaginaire; adieu, lieu natal où le secret de ma vie et la vue de mon berceau importunaient ma pensée; l'air que vous me donnez à respirer pèse trop sur mon sein puisqu'il est mesuré par Clotaire. » Il dit, et va demander un asile à Villeharius, duc d'Aquitaine. Ce prince fut frappé de la beauté, des graces et des qualités de Chramnès; il le revêtit d'un manteau de pourpre, l'initia à ses

nseils, lui donna la main de sa fille Calda [1], voulut le réconcilier avec son père. Clotaire, i préparait alors une expédition militaire ntre les Saxons, craignant que le refus d'un pprochement ne lui suscitât des ennemis, rut consentir à cette réconciliation, et pour 'on ne doutât point de sa sincérité, il confia Chramnès le gouvernement de l'Auvergne [2]. is le politique Clotaire n'agissait ainsi que ur arracher son fils à la cour protectrice et iolable du duc Villeharius. A peine Chram- s fut-il en possession du gouvernement Auvergne, que les agens de Clotaire l'accusè- nt de vexations et de cruautés. Ce roi lui donna de venir lui rendre compte de sa con- ite; mais Chramnès apprenant que sa perte it jurée, leva des troupes qu'il joignit à celles Villeharius, et s'empara de plusieurs pro- ces. Clotaire envoya contre lui ses deux Charibert et Gontran. Les armées étaient

Greg. Turon., l. 9, cap. 17. — Aim., *Hist. Franc.*, , cap. 30: — *Ruin. nota ad Greg. Turon.*, cal. 158. *Gesta Reg. Franc*, cap. 28, *Chesn.*, t. 1, p. 709.

en présence lorsqu'un messager se précipita au milieu d'elles, répandant le faux bruit que Clotaire avait péri dans un combat contre les Saxons [1]. A cette nouvelle Charibert et Gontran, avides de la succession paternelle, quittèrent sans coup férir le champ de bataille. Leur jeune frère voulut devoir à ses armes ce qu'ils allaient réclamer par les droits du sang. Il se rend maître de Châlons, de Dijon et d'une partie de la Champagne. Respectant le royaume du paisible Childebert qui régnait alors à Paris, il avait ordonné à ses soldats de baisser leurs lances en passant près des murs de cette ville. Le roi Childebert l'invita à sa cour et lui apprit que Clotaire n'était pas mort; mais en même temps il lui offrit un abri contre les fureurs de ce roi. La princesse Calda son épouse qu'il aimait avec ardeur, et dont il était tendrement aimé, lui persuada alors de ne point poursuivre plus long-temps le cours d'une

[1] Greg. Turon., l. 4, cap. 16. — Aimoin, *Hist. Franc.* l. 3, cap. 28.

guerre sacrilège. Chramnès se désarma à cette douce voix, congédia ses troupes et vécut heureux et tranquille avec cette aimable princesse dont il eut deux filles belles comme leur mère [1]. Mais Childebert, à la protection duquel il devait enfin ce bonheur, mourut sans postérité et ne laissa pour unique héritier que son frère Clotaire dont la vengeance trouvait dans cette grande succession, Chramnès et sa famille. Il fit arrêter ce prince, sa femme et ses enfans. Les gardes, émus de pitié et sachant le sort que leur roi barbare réservait à ces infortunés, les laissèrent s'évader pendant la nuit, à travers les forêts et ne voyageant qu'au sein des ombres et par des chemins détournés; ils se rendirent dans la Bretagne où régnait le comte Conobron.

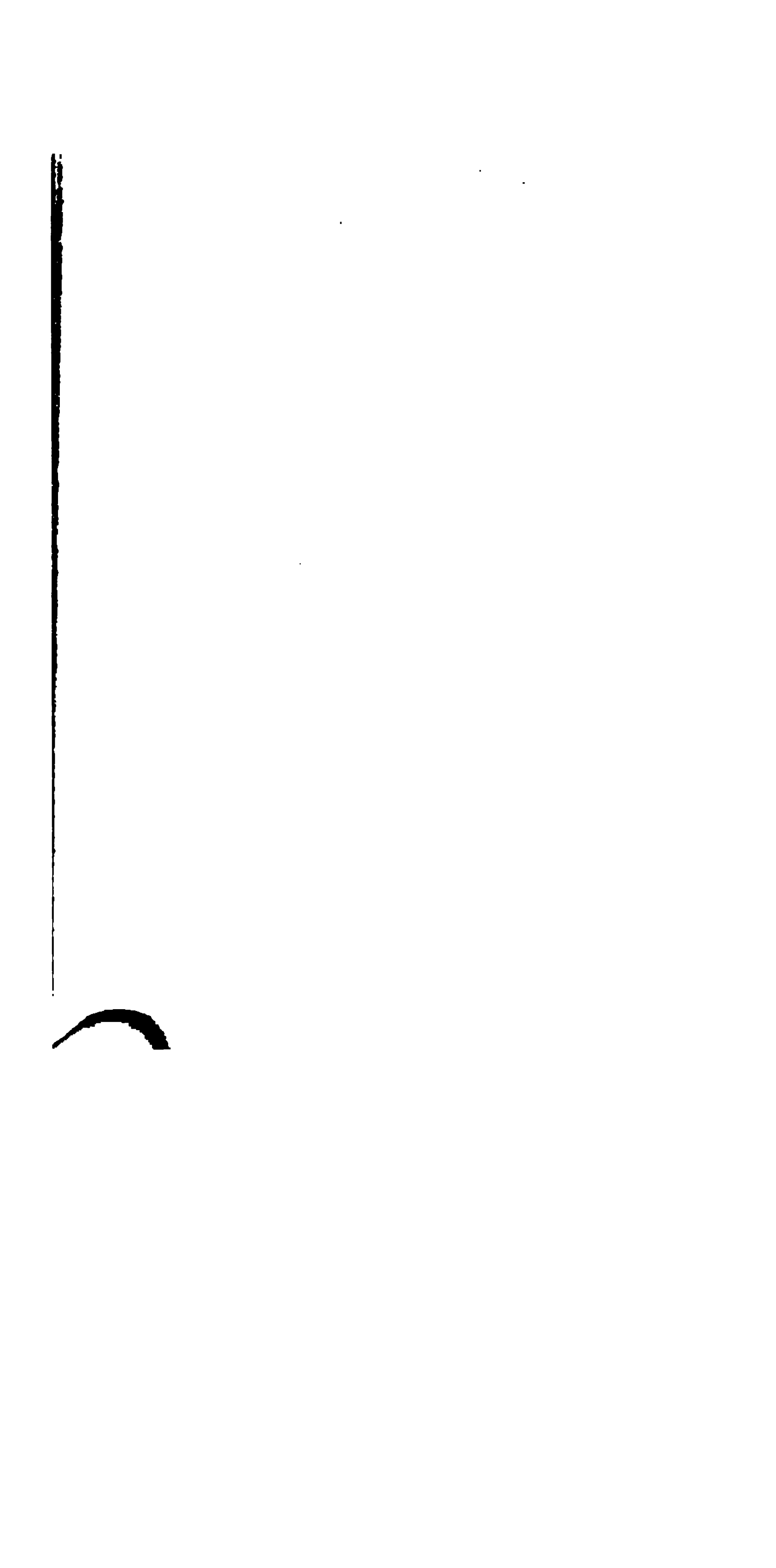
Clotaire envoya sommer ce comte de lui livrer ses hôtes. Conobron s'y refusa et prit les armes. Clotaire vint en personne à la

[1] *Marii avent. Chron.*, *Chesn.*, t. 1, p. 214. —*Coint. ad ann.* 558, n° 65, p. 558.

tête d'une armée. La bataille dura depuis l
matin jusqu'au coucher du soleil, et la vic
toire resta indécise. Un espion apprit a
comte de Bretagne que Clotaire attendait l
lendemain des renforts. Conobron voul
donc recommencer le combat avant leu
arrivée. Mais la nuit était profonde, e
Chramnès, qui dans la mêlée avait évi
plusieurs fois de se rencontrer avec Cl
taire, répugnait à ce qu'on attaquât pe
dant les ténèbres. Si Clotaire périssait, d
sait-il, on pourrait croire qu'il serait tomb
sous ma main parricide; j'ai besoin d
soleil pour justifier mon courage. Le len
demain le roi de Soissons reçut des ren
forts, Conobron fut tué dans le comba
les Bretons prirent la fuite et pressèren
Chramnès de pourvoir à sa sûreté. Un e
quif était préparé pour lui au rivage; ma
sa femme et ses filles étaient restées da
la ville voisine, et pour y pénétrer il fall
traverser une campagne occupée déja par
vainqueur. Rien n'arrête le tendre Chramnè

de son côté Calda, ayant appris la défaite de son époux, venait mourir avec lui sur le champ de bataille : au moment où ses infortunés se rencontrèrent, ils furent chargés de chaînes par les soldats de Clotaire. Celui-ci, en les voyant, garde un air sombre et taciturne que par intervalles entrecoupe un sourire infernal. Il donne ensuite à voix basse un ordre à ses officiers, et prend place sur un tertre élevé comme pour jouir d'un spectacle desiré. Près de là était une cabane couverte de chaume : Chramnès, Calda et leurs enfans y furent conduits : on les attache à des piliers dans cette cabane qu'on livre aux flammes. Clotaire suit de l'œil les progrès de l'incendie, il jouit des cris qui partent de ces tourbillons dévorans ; et quand ces cris eurent cessé, le monstre jouit encore du silence qui leur succédait [1].

[1] *Marii aventic. Chronic.*, *Chesn.*, t. 1, p. 214. — Greg. Turon., l. 4, cap. 20. — *Gest. Reg. Franc.*, cap. 28. — *Coint. ad ann.* 560, n° 3, p. 862.



SEPTIÈME RÉCIT.

FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAUT.

Il est une espèce de merveilleux employé
quemment par nos premiers historiens
nçais [1], qui, remarquant dans l'ordre phy-
ue des prodiges et des phénomènes, les font
ncorder avec de grands évènemens politi-
es, et les considèrent comme des avis ou

[1] Greg. Turon., *Hist.* — Marius, *in Chron.* — Sigeb.
mblac., *Chron.* — Fredeg., *Epitom.* — *Gest. Franc.*
Chron. de Saint-Denis. — *Annal. Metens.* — *Annal.*
isel. — *Annal. Fuldens.* — *Hermann. Contract.*

des punitions célestes, de sorte qu'une idée morale, se mêlant à ces effets du hasard, leur donne quelque chose d'intentionnel et de formidable.

C'est surtout à l'époque où nous arrivons que des phénomènes et des fléaux se manifestent à chaque instant dans la Gaule ; la famine, la peste et les épidémies [1] consternent ses citoyens ; la Loire, l'Allier, la Saône, le Rhône, quittant leurs bords, entraînent les villages et les troupeaux ; des neiges abondantes couvrent les moissons de l'été, une grêle affreuse perce de ses flèches glacées les habitans de l'antique Avaricum [2].

La terre tremble jusqu'en ses fondemens, le mont Tauretune disparaît [3], le sommet des

Chron. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 122 et suiv. — Adrien Baillet, Vies des Saints, etc.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4, c. 31 ; l. 5, c. 35, l. 6, c. 14. — Fredeg., *Epit.* — *Gest. Franc.*, l. 3, c. 38. — Marius, *in Chron.*

[2] Greg. Turon., l. 5, c. 34. — Aim., *Gest. Franc.* l. 3, c. 32. — *Herman. Contracti Chron.* — Sigeb. Gemblac., *Chron. ad an.* 534.

[3] Greg. Turon., l. 6, c. 21. — Fredeg., *Epit.*, c. 82.

Pyrénées s'agite et lance au loin des rochers [1], les murailles de Soissons s'écroulent [2], Bordeaux est ébranlé ; des bandes de loups d'une grandeur démesurée cherchent leur proie dans son enceinte [3]; la ville de Bazas est frappée de terreur à la vue des flammes que jettent ses tours [4]; des pluies de sang [5] rougissent les forêts des Carnutes ; de ténèbres, des météores, des globes de feu, des lueurs sinistres menacent les rois pâlissans [6].

C'est au milieu de ces horribles phénomènes

— Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 222, in-fol. — Le mont Tauretune était situé dans le Valais. *Voyez* Mezeray, Hist. de France, règnes des successeurs de Clovis.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, — Fredeg., *Epitom.*, c. 82. — Chron. de Saint-Denis. — Mezeray, lieu cité.

[2] Greg. Turon., l. 6, c. 14 et 21. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3, c. 45.

[3] Greg. Turon., *Histor.*, l. 6, c. 21. — Sigeb. Gemblac., *Chron. ad an.* 583.

[4] Greg. Turon., *loc. cit.* — Chron. de Saint-Denis, l. 3. — Mezeray, lieu cité.

[5] Greg. Turon., *Histor.*, l. 6, c. 14.

[6] Greg. Turon., *Hist.*, l. 6. — Fredeg., *Epit.*, c. 15, an. 594. — Aim., l. 3. — *Marii Chron.*

que parurent Chilpéric, Frédégonde et Brunehaut.

Chilpéric était le plus jeune et le plus cruel des fils de Clotaire ; Soissons fut son partage. Ce monarque répudia son épouse Andovère de laquelle il avait trois fils [1], et la relégua dans un monastère pour prix de sa fécondité [2]. Ce divorce fut suscité par les artifices d'une maîtresse qu'il aimait éperdument ; c'était la trop belle Frédégonde, femme ambitieuse et fière, adroite et dissimulée, qui avait la volonté d'un tyran, l'esprit d'un rhéteur, le courage d'un homme, et toutes les graces de son sexe [3].

Sigebert s'unit à Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths [4]. Chilpéric, sachant que cette princesse lui avait apporté de

[1] Greg. Turon., l. 4. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3.

[2] Greg. Tur., *ib.* — Legend., Hist. de France, t. 1.

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4, 5 et 6. — *Gesta Franc.*, c. 31. — Fredeg., *Epitom.*, c. 60. — *Voyez* aussi Mezeray, Daniel, Cordemoy, Legendre et Velly, en leurs Histoires de France.

[4] Greg. Turon., l. 4. — Fortunat., l. 6, *de Nupt. Sigeb. et Brun.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3.

grands biens en dot, feignit d'abandonner Frédégonde, afin d'épouser Galsvinde, sœur de Brunehaut. Cette femme infortunée quitta sa patrie; belle, mais triste et baignée de pleurs[1]; elle fit son entrée en France, élevée sur un char d'argent traîné par des taureaux blancs[2].

Chilpéric lui jura d'éternelles amours, et prit à témoins de ses sermens les reliques révérées des saints[3]; mais bientôt on trouva cette princesse étranglée dans sa couche[4]. A cette mort inattendue la cour de Chilpéric fut révoltée, et tous les yeux se tournèrent vers Frédégonde qui se rassurait en pensant quel était son complice.

[1] Fortunat, *ib.* — Daniel, Histoire de France, t. 1, p. 159, in-fol. — Cordem., Hist. de France, t. 1, p. 196.

[2] Fortunat., *ib.*, l. 6. — Cordemoy, t. 1, p. 196.

[3] Greg. Turon., l. 4, c. 28. — *Gest. Franc.*, c. 21. — Fredeg., *Epitom.*, c. 60.

[4] Greg. Turon., *ib.* — Fredeg., *loc. cit.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3, c. 5. — Fauchet, en ses Orig. gaul. — Mezeray, Daniel, lieux cités, et Cordemoy.

Brunehaut rêva la vengeance. Cette épouse de Sigebert, aussi belle que Frédégonde, avait comme elle une énergie peu commune à son sexe [1]; si plus tard elle fut son égale en cruauté, le malheur qui bouleversa toute sa destinée paraît en être cause [2]. Entourée d'ennemis qu'elle abhorrait, sa haine la rendit barbare, et, ne pouvant s'arrêter sur la pente du crime, elle en franchit tous les degrés, cédant à l'impulsion d'une implacable fatalité.

Cependant Chilpéric, avide et turbulent, se jeta sur les terres de Sigebert, alors triomphant hors de la France [3]. Ce dernier reparut, et repoussant un frère avec le bouclier

[1] Fortunat., *ib.* — Greg. Turon, l. 4, c. 27. — Pasquier, Rech. — Mariana, *Hist. Hispan.*, l. 5, c. 10. — Velly, Hist. de France, t. 1.

[2] *Voyez* l'apologie de cette reine dans Pasquier, Cordemoy et Velly.

[3] Greg. Turon., l. 4, c. 40.—Fredeg., *Epit.*, c. 68. — *Gest. Franc.*, c. 32. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 167. — Mezeray, Hist. de France, règne de Chilp. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 207, in-fol.

plutôt qu'avec l'épée, il lui pardonna sa perfidie, trait sublime à cause des temps.

Chilpéric viola bientôt la paix, puis la fit de nouveau, puis la viola encore [1], rampant et se dressant tour à tour comme un serpent. Sigebert, las enfin de tant de fureurs, marcha sur les États de Chilpéric que tous les revers accablèrent à la fois. Son fils Théodebert fut abondonné des siens, pris et tué. Gontran quitta son parti, et la ville de Paris ouvrit ses portes à Sigebert, qui bientôt vint mettre le siège devant Tournai où Chilpéric s'était renfermé avec sa famille [2].

Mais alors que tout devait abattre le courage du roi de Soissons, il avait près de lui Frédégonde que rien ne pouvait effrayer [3]. Cette autre Médée prétend commander à la

[1] Greg. Turon, *ib.* — Fredeg., *ib.* — *Vita Sanct. Radeg.* — Aim., l. 3.

[2] Greg. Turon., *ib.* — *Gesta Franc.*, c. 32. — Fredeg., *ib.* — Aim., l. 3. — Sigeb. Gembl., *Chron.*

[3] *Gest. Franc.*, *ib.* — Du Chesn., t. 1. — Legendre, Hist. de France, t. 1. — Cordem., Hist. de France, t. 1, p. 209, in-fol.

destinée ; plus le danger s'accroît, plus elle s'élève, le dominant toujours d'un front tranquille ; l'expérience qu'elle a du crime la rend confiante ; elle marche droit au but qu'elle envisage ; il semble à son orgueil que le malheur doit servir d'avenue à sa prospérité.

Cette femme audacieuse, que Chilpéric avait osé proclamer reine [1], a plus d'un moyen de triompher des obstacles qui l'entourent ; elle est belle, et son sourire a séduit deux habitans de Tervana ; elle est éloquente, et sa bouche, leur indiquant la victime, souffle en eux quelque chose d'elle-même. Armés des poignards qu'elle laissa dans leurs mains, ils partent ; un instant après les cris qui s'élèvent du camp des assiégeans révèlent l'assassinat de Sigebert [2].

On lève le siège de Tournai : Chilpéric et ses guerriers sont frappés d'étonnement et re-

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4.

[2] Greg. Turon., *ib.* — Fredeg., *Epitom.*, c. 17. — *Gest. Franc.*, c. 32. — Sigeb. Gemblac., *Chron.*

doutent quelque stratagème; mais Frédégonde reste calme au milieu d'eux, et ne témoigne ni surprise, ni crainte, ni remords. Bientôt tout rentre sous l'obéissance du roi, qui envoie des satellites à Paris pour y arrêter Brunehaut et son jeune fils, héritier de l'Austrasie[1]; un des officiers de cette reine parvint à sauver son enfant de la prison, et, le descendant du haut des remparts dans une corbeille de jonc, il arriva par des chemins détournés dans la ville de Metz où il fit proclamer cet héritier de Sigebert[2].

Chilpéric et Frédégonde revinrent à Paris où était encore Brunehaut. Cette reine, couverte des crêpes du veuvage et retenue dans les fers, n'en était que plus séduisante; l'âge n'avait point altéré ses attraits dont un poète du temps nous a laissé la peinture, et une longue suite de malheurs n'avait point encore, en aigrissant son caractère, corrompu les

[1] Greg. Turon., l. 4, c. 45. — *Gest. Franc.*, *ib.*
[2] Fredeg., c. 57. — Cordemoy, t. 1, p. 211.

grandes qualités que plusieurs de ses contemporains ont vantées en elle [1].

Chilpéric avait un fils de la reine Andovère, appelé Mérovée. Ce prince vit la reine d'Austrasie, l'aima, en fut aimé [2]. Cet amour, que traversa l'infortune, et dont la fin fut vraiment terrible, offre le beau sujet d'une tragédie.

On verrait le jeune Mérovée déplorant avec Gailénus, son ami [3], les fléaux qui dévastent la France [4], et que semblent attirer les forfaits de Frédégonde. Sa haine pour cette marâtre est trop bien justifiée; c'est elle qui fit répudier sa mère Andovère, et qui la fit

[1] Elle n'avait encore que vingt-huit ans, et faisait l'admiration publique par ses vertus. — Fortunat., *Episc. Pict.*, l. 6. — S. Greg. Mag., l. 5, *epist.*, l. 9, *epist.* 56. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 112.

[2] Greg. Turon., l. 5, c. 2. — *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., l. 3, c. 15. — Sigeb. Gembl., *Chron.* — Mezeray, Abr. chron., t. 3, p. 158, in-12.

[3] Greg. Turon., *ib.* — Mezeray, lieu cité, p. 160.

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, 4, 5 et 6. — Fredeg., *Epit.*, c. 82. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2 et 3. — *Marii Episc. Chron.* — Sigeb. Gemblac., *Chron.*

renfermer dans un cloître [1]; c'est elle qui le persécute, lui et ses frères, et qui leur dresse des embûches pour les priver de la couronne qu'elle réserve à ses fils [2]; c'est elle qui, fermant les yeux de Chilpéric à la justice, à la vertu, le fait haïr de ses sujets, et l'entraîne avec elle dans les chemins du crime.

Aujourd'hui plus cruelle que jamais, elle suscite des ennemis à Brunehaut, et tandis qu'elle la retient captive en ces lieux, elle médite l'usurpation des États de son fils Childebert [3].

Les discours de Mérovée amèneraient l'aveu de sa passion. Ce prince dirait comment, lorsqu'il parut en qualité d'ambassadeur à la cour d'Athanagilde pour demander, au nom de son père, la main de la princesse Galsvinde, il vit Brunehaut, sa sœur, prête à

[1] *Gest. Franc.*, c. 31. — Mezeray, Abr. chron., t. 5, p. 146, an. 562.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4 *et seq.* — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 117.

[3] Greg. Turon., *ib.* — *Gest. Franc.*, c. 33. — Fred. *Epit.*, 74. — Velly, t. 1, p. 111 et suiv.

partir pour l'Austrasie où Sigebert l'attendait à l'autel. Ils se connurent assez tôt pour s'aimer, et trop tard pour s'unir. C'est depuis ce moment que Mérovée nourissait des feux sans espérance ; mais enfin le ciel a pitié de ses maux, et un nouveau choix est permis au veuvage de son amante.

Chilpéric vient ensuite annoncer à Mérovée qu'il l'a nommé chef des légions qu'il envoie dans l'Austrasie contre le fils de Brunehaut[1].

Mérovée refuse d'être l'instrument de cette usurpation ; il veut employer son courage à des expéditions plus dignes de lui ; que son père lui commande d'aller combattre ou les hideux Avarois qui se montrent aux frontières de la France[2], ou les farouches Lombards que les Alpes retiennent mal dans les champs de l'Italie[3], ou les Saxons dont les vaisseaux

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 2. — *Gest. Franc.*, c. 33. — Fredeg., *Epitom.*, c. 74.

[2] Greg. Turon., *ib.*, l. 4, c. 29. — Fredeg., *Epitom.*, c. 61. — Fortunat., *Epist. Pict.*, *Carm.*, l. 6, *carm.* 3.

[3] Fredeg., *Epit.*, c. 25. — Paul. Diac., *Hist. Longob.*, 2, 7. — Marius, *in Chron.*

tyrannisent les mers [1] ; voilà les ennemis que son glaive doit attaquer, voilà le triomphe utile qui flattera son orgueil. Mais pourrait-il, oubliant ce qu'il doit à la faiblesse et au malheur, dépouiller le neveu de son père d'un légitime héritage ! Ah ! que diraient les bardes du festin quand ils verraient Mérovée débuter par un crime dans la noble carrière des combats, et s'asseoir à la table de ses pères, souillé du sang de l'orphelin ! Les harpes ne trouveraient point d'hymne à sa gloire, et le silence accusateur couvrirait de honte et d'opprobre le front humilié du vainqueur.

Chilpéric lui répond que la première vertu, le premier mérite d'un fils, est d'obéir à son père : il lui ordonne de faire les apprêts de son départ.

Chilpéric, resté seul, exprime dans un court monologue les soupçons que lui fait

[1] Greg. Turon., l. 3, c. 3. — *Gest. Franc.*, c. 19. — Strutt, Angleterre anc., p. 55. — Mezeray, Hist. de France, t. 1.

naître la résistance de Mérovée ; il a observé son trouble et sa rougeur au seul nom de Brunehaut ; il veut prévenir les effets de l'amour que sa mortelle ennemie peut inspirer à son fils ; et, craignant qu'elle ne demeure plus long-temps à sa cour, il la fait appeler pour lui ordonner de retourner en Austrasie.

Brunehaut est amenée devant l'auteur de tous ses maux ; la haine, depuis long-temps amassée dans son cœur, s'épancherait enfin ; mais, dédaignant de parler à son tyran, même pour l'accuser, c'est au ciel qu'elle adresse l'expression de ses douleurs, ce sont les mânes d'un époux et d'une sœur qu'elle évoque et qu'elle interroge : « Ombre de Sigebert, s'écrie-t-elle, déclare ici quel bras a conduit « les poignards qui t'ont fait ces blessures ! « Ombre de Galsvinde, tendre sœur, que l'hymen a conduite au trépas, nomme la main « qui fit un linceul, du voile nuptial dont se « couvrit ton front le jour funèbre où tu devins épouse ! Nomme la main qui changea

« les riches colliers que j'ajoutai à ta parure, « en ces nœuds redoublés qui meurtrissent « ton cou sanglant ! O Sigebert ! ô Galsvinde ! « dites un mot, faites un signe, et quelqu'un « ici va frémir.... Mais pourquoi craignez- « vous de révéler des forfaits qui n'étonne- « raient point ce séjour?... Ombres trop gé- « néreuses, pourquoi respectez-vous encore « des liens que le crime a brisés? Ah! plus « d'égards, plus de pitié! Si les tombeaux « vous ont appris le secret de la mort, confiez- « le à ma vengeance, et bientôt vous verrez « aux enfers celui que vous ne voulez pas « nommer; mais alors il faudra bien appren- « dre au juge qui mesure les supplices sur les « forfaits, que c'est Chilpéric qui fit assassiner « son épouse et son frère. »

« Téméraire ! s'écrie Chilpéric d'une voix « tonnante; si ton sexe, si mon rang ne me « défendaient point les épreuves et les com- « bats [1], nous irions dans la lice accoutumée,

[1] Les femmes étaient admises au serment, mais elles

« demander à Dieu son jugement [1]; tu m'y
« verrais marcher sans crainte sur le fer ar-
« dent [2], ou plonger dans les flots bouillans [3],
« ou braver, le sein nu et sans bouclier, la
« pointe des épées et le tranchant des haches.
« Écoute-moi. Sur le mont qui domine Lu-
« tèce, mon aïeul Clovis éleva un temple où
« repose l'auguste Geneviève [4]; ceux qu'on
« accuse d'un crime pénètrent sous ses voû-
« tes redoutables : descendus dans ses sou-
« terrains profonds, en présence du tombeau
« sacré et du signe rédempteur de notre

ne pouvaient ramasser le gant; lorsqu'elles étaient accusées elles se choisissaient un champion, auquel on coupait le poing s'il perdait la cause qui lui était confiée. *Voy.* Muratori, Ducange, Beaumanoir, Mably, Montesquieu, Moreau, etc.

[1] Becman., *Dissert. de Prod. sang.* — Muratori, *Dissert. de judic. Dei.*

[2] Ducange, Gloss., v° *Ferrum.* — Beaumanoir, Cout. de Beauvoisis, c. 61. — Legendre, Mœurs des Franç., vol. uniq., p. 37.

[3] Becman., *loc. cit.* — Muratori, *ib.* — Beauman., lieu cité. — Montesq., Esprit des Lois, l. 28, c. 17.

[4] Cette église fut d'abord construite sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul.

« culte, le coupable pousse un cri d'effroi qui « divulgue son crime, et l'innocent est ab- « sous par un serment solennel[1]. Hé bien, dès « que la nuit couvrira ce palais, nous nous « rendrons dans ce sanctuaire que redoute le « parjure. Assemble tes témoins [2]; je vais « réunir les miens. Tous, au nombre de « soixante, jureront avec moi que cette main « est innocente, et que ta bouche a proféré « une imposture. Que dis-je! ah! je puis, sans « recourir à ces épreuves vulgaires, te con- « vaincre à l'instant que Chilpéric n'est point « un cruel, un lâche, un assassin; tu viens « de m'accuser, de soulever contre moi tous « les spectres des enfers, et pourtant, in- « grate! je ne t'appelais que pour rompre tes

[1] *Pact. Leg. Salic.* — Muratori, *loco cit.* — D'Achery Spicil., t. 8. — Félibien, Hist. de l'Abbaye de Saint-Denis, t. 1, Discours prélimin. — Moreau, Discours sur l'Histoire de France. — Montesq., Esprit des Lois, l. 28, c. 18.

[2] Lois des Bourguignons, tit. 45. — Lois des Bavarois, tit. 16. — *Pact. Leg. Salic.* — Agobard, Lettre à Louis-le-Débonnaire. — Muratori, *loco cit.*

« fers ! Mais, plus grand encore que tu n'es
« injuste, je ne révoquerai point mon bien-
« fait ; retourne donc en Austrasie, près de
« ton fils Childebert ; redeviens libre, reine,
« et trouve ton supplice dans le souvenir de
« mes bienfaits. »

Cependant Mérovée cherche Brunehaut, encore plein du trouble et de l'inquiétude que lui cause la nouvelle de son départ prochain. Malgré l'odieuse présence d'une marâtre, malgré les signes de colère que le ciel laisse éclater [1], malgré les fléaux qui désolent ces murs[2] la vue d'une femme adorée fait de ces mêmes lieux un séjour enchanteur pour Mérovée ; mais dans quel désert affreux le laissera l'absence de Brunehaut, et quand il en sera séparé, de quel poids l'accablera la vie ! Ces amans, après s'être exprimé leurs regrets et

[1] Greg. Turon., *Episc.*, *Hist.*, l. 5. — Fredeg., *Epit.* c. 82. — Marius, *in Chronic.* — Mezer., t. 3, p. 170 an. 582 ; p. 172, an. 583, etc.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, 4 et 5. — Marius, *ib.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2 et 3. — Mezeray, lieu cité p. 164 et suiv.

leur amour, conviennent de s'épouser secrètement, et de fuir tous deux en Austrasie [1].

Mérovée sort pour prévenir l'évêque Prétextat [2] qui doit les unir dans la chapelle du palais où Brunehaut ira le rejoindre bientôt. Cette princesse, restée seule avec sa confidente, exprime les sentimens contraires qui s'élèvent dans son cœur; l'amour, la haine, la vengeance, la crainte et l'espoir y règnent tour à tour. En épousant Mérovée, elle s'unit au sang qu'elle abhorre, au fils du meurtrier de sa sœur et de son époux; comme Didon, qui entendait gémir l'ombre de Sichée, elle craint d'offenser les mânes de Sigebert : cependant celui qu'elle aime a-t-il partagé les crimes de son père? Non, sans doute; et Chilpéric lui-même ne s'en était pas encore souillé lorsqu'il épousa la vertueuse Andovère dont le chaste sein conçut Mérovée. « Au reste, « ajoute Brunehaut, pourquoi par tant d'a-

[1] Greg. Tur., *ib.*, l. 4. — Mezeray, lieu cité, p. 158.

[2] Greg. Turon., *ib.*, l. 4 et 5. — Aim., l. 3, c. 15. — Mezeray, lieu cité. — Velly, t. 1, p. 112.

« dresse justifier mon amour ! Que mes feux
« soient illégitimes ou purs, suis-je donc libre
« de les étouffer, moi dont le destin rigoureux
« anéantit la volonté, moi qu'il pousse dans le
« sentier de la vie comme une esclave et peut-
« être comme une victime ? Vainement for-
« merai-je un choix ou des vœux ; l'implaca-
« ble fatalité n'en dicterait pas moins ses lois.
« Sort inflexible ! lorsque dans les longs re-
« vers de ma jeunesse je n'ai pu te résister
« par mes efforts et mon courage, est-ce donc,
« quand tu m'ordonnes d'aimer, qu'il faut me
« révolter encore contre toi ? Quoi ! chacun
« autour de moi suivra en triomphe ses pen-
« chans ; Frédégonde, pour prix de ses forfaits,
« recevra le titre et le diadème des reines ;
« Chilpéric, pour prix des siens, recueillera
« un royal héritage ; et moi, princesse infor-
« tunée, que tout délaisse et oublie, moi qui
« languis dans la captivité, sans secours et
« sans amis, je repousserais loin de mon cœur
« l'aimable objet qui m'apparut au milieu des
« douleurs ! Cher prince, quand mon père

« m'ordonna d'épouser Sigebert, fille d'un « roi, je ne sus qu'obéir, et au lieu de mon « amour, je présentai à l'hymen des trésors « et des peuples [1]; mais aujourd'hui que je n'ai « plus ni peuples ni trésors, aujourd'hui que je « n'ai à t'offrir que des larmes et des fers, viens « du moins, ah! viens recevoir au pied des « autels et mon cœur et mes sermens! »

Tandis que Brunehaut hâte ses pas pour ne point rencontrer Chilpéric, celui-ci s'avance avec Bozon que l'histoire nous peint comme un perfide, trahissant l'amitié de Mérovée [2]. Le roi lui communique les soupçons qu'il conçoit des amours de son fils et de Brunehaut, et lui ordonne d'épier attentivement leurs démarches.

Un officier vient avertir ce monarque que les fils de son épouse Frédégonde, frappés

[1] Greg. Tur., *ib.*, l. 4. — Fortunat, l. 6, *de Nupt. Sigeb. et Brun.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3.

[2] Greg. Turon., l. 5, c. 13. — Cordemoy, lieu cité, p. 214. — Daniel, Histoire de France, t. 1, p. 182, in-fol. — Mezeray, Abrégé chron., t. 3, p. 160.

d'un mal subit [1], sont expirans dans les bras de cette reine éplorée, qui remplit le palais des cris de sa douleur.

Le confident de Chilpéric lui apprend l'union clandestine de Mérovée et de Brunehaut : ce roi, enflammé de colère, ordonne qu'on les amène devant lui. Chilpéric, resté seul, exhale sa fureur dans un court monologue, lorsqu'enfin paraît Frédégonde.

On sait que les enfans de cette reine furent atteints d'une épidémie, et que pendant leur danger, considéré par Frédégonde comme une punition du ciel [2], elle connut quelques instans le repentir, et fit trève à ses fureurs; c'est alors que Grégoire de Tours lui fait tenir un discours attendrissant où elle reproche à Chilpéric l'injustice qui pèse sur ses peuples [3].

Frédégonde, naguère si dédaigneuse et si

[1] Greg. Turon., l. 5, c. 34. — Cordemoy, lieu cité, p. 222. — Mezeray, lieu cité, p. 164 et 165.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3. — Chron. de Saint-Denis. — Mezeray, Abr. chron., t. 3, in-12, p. 164.

[3] Gregoire de Tours, l. 5, c. 25.

fière, s'avance lentement sur la scène; son front est décoloré, ses yeux sont noyés de larmes, sa voix se perd dans ses soupirs, sa douleur a dompté son orgueil, et dans son cœur triomphe la nature; elle va se rendre au pied des autels pour essayer de fléchir par ses prières [1] celui qui punit les crimes, et lui proposer son remords pour prix du salut de ses enfans. Cette reine, au milieu de son affliction et de son abattement, paraît encore une puissance capable de transiger avec le roi des cieux.

Chilpéric, qu'elle aborde, lui parle du mariage de Brunehaut et de Mérovée; il laisse échapper, dans sa colère, les mots d'exil et de trépas.

Frédégonde l'interrompt; elle craint que de nouveaux crimes ne rendent plus difficile l'accord qu'elle veut faire avec Dieu, et c'est ici qu'elle pourrait prononcer le discours que lui attribue Grégoire de Tours.

[1] Frédégonde fit porter ses enfans sur le tombeau de saint Médard pour obtenir leur guérison.

Chilpéric, attendri, consent à soulag
ses peuples des charges dont il les accabl
et se décide à pardonner l'union de Brun
haut et de Mérovée.

Cependant ceux-ci, arrêtés par l'ord
que Chilpéric avait donné dans sa colèr
arrivent entourés de satellites.

La fière Brunehaut, qui croit être amen
devant le roi pour entendre sa sentence,
trouve en face de cette Frédégonde qu'el
abhorre [1]; elle éclate en reproches, et, da
une invocation énergique, appelle sur so
ennemie la vengeance divine.

Frédégonde, effrayée de ces imprécation
en redoute l'effet au tribunal de l'Eternel
chaque mot que profère Brunehaut, redoub
ses alarmes et ses craintes maternelle
chaque accusation semble grossir la foud
qui gronde sur sa famille.

Tremblante pour les jours de ses enfan

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4 et 5. — Aim., l. 5. —
Velly, t. 1, p. 115 et suiv.

elle se jette éplorée à ses genoux ; cette reine, orgueilleuse et puissante, demande humblement grace à son ennemie, faible et dans les fers.

Au moment où les nouveaux époux se livrent au bonheur d'être l'un à l'autre, et s'apprêtent à partir ensemble pour l'Austrasie, Chilpéric s'avance et leur apprend que Gontran lui fait déclarer la guerre [1] pour ressaisir les domaines du jeune Childebert qu'il vient d'adopter [2]; il ajoute que les ambassadeurs de Gontran redemandent Brunehaut, nommée régente de son fils [3]. Dans tout autre temps, Chilpéric eût retenu cette reine en otage; mais le repentir de Frédégonde agit encore en lui et contraint son naturel fa-

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 14. — Fredeg., *Epit.* — *Gest. Franc.*, c. 33. — Velly, t. 1, p. 112 et 113. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1.

[2] Greg. Tur, *ib.* — Fredeg., *Epit.*, c. 82. — Aim., *ib.* — Daniel, Cordemoy et Mezeray en leurs Histoires de France.

[3] Greg. Turon., *ib.* — Mezeray, Abr. chron., l. 3, p. 159.

rouche; d'ailleurs ce monarque astucieux espère que Brunéhaut, dont il vient d'adoucir le ressentiment, ne nuira point à ses intérêts; il l'engage donc à partir avec les envoyés de Gontran. Quant à Mérovée, il lui laisse la liberté de rester près d'un père ou de suivre son épouse : ce prince vertueux n'hésite point : « Mon choix est fait, dit-il à Chilpéric,
« ou plutôt je n'en ai point à faire : l'honneur
« n'a qu'un sentier; j'y marcherai toujours.
« Brunehaut doit partir; l'intérêt de son fils,
« le voeu de son peuple, le soin de sa gran-
« deur, tout le lui ordonne, et à moi tout
« me commande de rester près de vous. Ah!
« j'aurai pu la suivre en d'autres climats,
« quand la paix régnait ici et que nul danger
« ne menaçait vos frontières; mais alors que
« retentit le cri de la guerre, je n'irai point
« en ces lieux soulevés contre vous. Cepen-
« dant, puisse mon père m'écouter sans
« courroux! mon bras ne s'armera pas contre
« des ennemis que va rassembler un objet
« adoré; ainsi donc, tandis que vous condui-

« rez votre armée contre les Austrasiens,
« m'abstenant d'une gloire affreuse qui révol-
« terait mon cœur, je resterai en ces lieux
« pour y faire respecter vos lois et repousser
« les enemis qu'y pourrait attirer votre ab-
« sence. »

Chilpéric applaudit à ses sentimens et quitte la scène; Mérovée et Brunehaut restent seuls. Tout ce qui rend des adieux touchans se trouve ici réuni : une perspective ténébreuse a fait tressaillir ces deux amans. Mérovée ne se dissimule pas tout ce qu'il doit redouter : il sait que Frédégonde, s'ennuyant de la vertu, peut brusquement revenir à ses criminelles habitudes et à sa haine implacable pour le sang d'Andovère; il sait que Chilpéric, trop facilement inspiré par elle, pourra le punir d'une union qu'il n'a pardonnée qu'avec effort; mais le devoir parle, il va lui sacrifier sa tendresse et son bonheur.

Quant à Brunehaut, dans le délire prophétique de l'amour et du désespoir, dans le pressentiment qui devance les grandes calamités

comme l'éclair précède la foudre, elle entrevoit quelques traits de son horrible destinée. Tel qu'un fantôme hideux le sinistre avenir lui apparaît, triste, sanglant et dépouillé d'espérance ; elle ne voit de toutes parts que des triomphes criminels pour ses ennemis, et pour elle l'exil, l'insulte, la misère et le trépas [1] ! Persécutée par le sort, cette princesse est, comme Oreste, lasse de sa vertu et de son innocence ; encore un malheur, elle ne répond plus d'elle [2] !

Cependant Gailénus, confident de Mérovée, vient avertir la princesse que les ambassadeurs l'attendent pour partir. Mérovée prie Gailénus de la guider jusqu'à l'avant-garde de l'armée des Austrasiens par des chemins se-

[1] On avait aussi prédit à Mérovée une mort funeste. Velly, t. 1, p. 115.

[2] Jusqu'à ce moment de sa vie, les historiens ne lui avaient reproché aucun crime. *Voy.* l'apologie de cette reine infortunée dans Pasquier, en ses Recherches sur la France ; dans Velly et Cordemoy, en leurs Histoires de France, au règne de Clotaire II ; dans Moreau, en ses Discours sur l'Histoire de France.

ets et détournés, afin de prévenir les retours les embûches de Frédégonde.

Les époux se séparent. Tandis que Mérovée, resté seul, se livre à l'excès de la douleur où le plonge ce départ, Frédégonde survient, et l'objet qu'il déteste le plus paraissant immédiatement devant lui après l'objet qu'il aime le mieux, ajoute ainsi, par un contraste affreux, à la situation pénible de ce prince.

Cette Frédégonde, alors véritablement Frédégonde, vient de voir expirer ses fils[1]; désespérée de leur trépas, mais du moins quitte envers lui de ses vœux, de ses remords, de ses prières humiliantes, elle a repris toute sa fierté, toute sa haine. Dieu a gardé sa colère, elle conserve sa fureur; et cette femme, qui ne veut pas être vertueuse sans profit, envisage la punition céleste comme la rupture d'un traité.

En entrant elle aperçoit Mérovée, la vue

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5. — Fredeg., *Epit.*, c. 82. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3. — Roric., l. 2. — Velly, t. 1, p. 118.

de l'héritier du sceptre qu'elle avait promis à ses fils redouble encore sa douleur ; elle lui lance des regards sinistres, et lui ordonne de quitter sa présence.

Seule avec ses confidentes, elle donne un libre cours à ses transports, et pour effacer la honte des larmes qu'elle a versées aux pieds d'une femme abhorrée, elle veut répandre son sang et celui de Mérovée.

Chilpéric, apprenant que l'armée des Austrasiens s'avance vers Lutèce, se dispose à marcher contre elle [1]. Prêt à partir, il dit à son confident qu'il craint pendant son absence que Frédégonde, au désespoir de la mort de ses fils, ne persécute Mérovée : pour soustraire ce prince à sa fureur, il a résolu de le faire conduire dans l'asile inviolable d'un cloître [2], et il commande à Bozon d'exécuter à l'instant ce dessein.

Mais Frédégonde vient irriter ce roi contre

[1] Greg. Turon., *loco cit.*

[2] Greg. Turon., *ib.* — Fredeg., *Epit.*, — Aim., *de Gest. Franc.* — Roric., l. 2. — Chron. de Saint-Denis.

Mérovée ; elle rappelle l'union clandestine de ce prince, et signale en lui l'artisan de la guerre présente ; elle lui persuade qu'il est resté dans ces murs pour conspirer en faveur de Brunehaut, et ajoute qu'il faut attribuer à ses maléfices la mort subite de leurs enfans [1]. Cette dernière accusation amènerait le développement curieux et poétique des vieilles superstitions, des pratiques de la magie et des enchantemens, qui avaient beaucoup d'influence sur ce siècle ignorant et barbare [2].

Chilpéric répond qu'il a concilié ce qu'exigaient de lui la politique et la nature ; que si Mérovée a des projets perfides, il ne pourra les exécuter dans l'abbaye où il le fait conduire. Mais il frémit d'horreur à la seule idée

[1] Le prince Clovis, frère de Mérovée, fut également accusé par Frédégonde d'avoir conspiré la mort de ses fils à l'aide de la magie. *Voyez* Greg. Turon., *Hist.* — Fredeg., *Epitom.*, c, 82. — Aim., *de Gest. Franc.* — Velly, t. 1, p. 118.

[2] Tous les peuples celtiques, scythiques et gothiques croyaient alors à la magie et aux enchantemens. *Voyez*, sur leurs nombreuses superstitions à cet égard, l'Edda

de causer sa mort, il se rappelle la fin tragique du malheureux Clotaire, que l'ombre ensanglantée de son fils Chramnès poursuivit jusqu'au tombeau.

Un officier vient annoncer l'approche de l'ennemi, et les deux armées seront bientôt en présence. Chilpéric sort pour commander le combat.

Cependant Frédégonde avait posté ses agens vers les avenues du palais; on s'empare de Mérovée qui était parvenu à s'évader[1].

Le front dépouillé de ses tresses royales, et dans le costume d'un esclave fugitif, l'infortuné est conduit devant Frédégonde.

Celle-ci s'éloigne pour armer les assassins.

Tandis que Mérovée s'inquiète sur le sort de Brunehaut, le confident qui avait guidé les pas de cette princesse, arrive sous l'habit

isl. — Jornandès, *de Reb. Get.* — Mallet, Introduct. à l'Histoire du Danem., t. 1. — Dithmar, év. de Mers., *Chron.*, l. 1, p. 12. — D'Achery, en son Spicilège, t. 5, l. 2, c. 15.

[1] Mérovée se sauva du cloître où on l'avait enfermé. Greg. Turon., *Hist.* — Aim., l. 3.

serviteur de Frédégonde, et à la faveur
› déguisement qui le cache à tous les
, il pénètre jusque vers son maître, qui
voir un assassin envoyé par sa marâtre;
ô dernier bonheur d'une vie agitée! il
nd que non loin de Lutèce Brunehaut a
les premières troupes des Austrasiens;
ses soldats, heureux de revoir la mère
ur jeune roi, lui ont ouvert leurs rangs
le respire entre vingt mille boucliers; il
md que le combat s'est engagé, que la
ire s'est déclarée pour cette princesse
'avance vers ces lieux, superbe et triom-
te.

entôt en effet, suivie de ses officiers,
urée de trophées et d'oriflammes, et le
ème sur la tête, elle accourt sauver son
ıx, et faire de sa délivrance le gage de la
. Mais à peine Mérovée a-t-il pressé
nehaut sur son cœur; qu'il se sent défaillir,
ue son front se couvre d'une pâleur mor-
e.

Le malheureux prince raconte que, pour-

suivi par les gardes de Frédégonde, et craingnant de tomber vivant dans les mains de cette forcenée, il a fait couler un poison certain dans ses veines [1]. A ces mots le reste de sa vie, qui s'était rassemblé dans son cœur, s'en exhale en un dernier soupir d'amour.

Brunehaut, d'abord muette, immobile de douleur et d'effroi, laisse enfin éclater sa voix altérée; la main étendue sur le corps de Mérovée, elle jure une haine éternelle, une vengeance implacable à Frédégonde, à Chilpéric, à toute leur exécrable race, et dès ce moment on devine ce que Brunehaut doit être un jour dans l'histoire. Tandis que cette reine appelle ainsi la vengeance, on entend de nouveau le bruit du tonnerre; une nuit soudaine couvre le palais [2]; on voit Brunehaut à la lueur du météore exciter le courroux céleste, et hâter l'effet de ses terribles promesses.

[1] Quelques auteurs crurent qu'il se donna un coup d'épée. *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 1re du 7e Récit.

[2] Fredeg., *Epitom.*, c. 82. — Marius, *in Chron.*

Mais ces crimes ne sont pas les seuls qui souillent le règne de Chilpéric.

Prétextat, dont le seul tort était d'avoir uni Mérovée et Brunehaut, fut persécuté par ce roi à la prière de Frédégonde. Il fit assembler les évêques, se constitua l'accusateur de ce prélat, et descendit jusqu'aux plus basses séductions pour engager les juges à perdre l'objet de sa haine : quelques-uns d'entre eux allaient céder aux vœux de Chilpéric, lorsque Grégoire de Tours donna un mémorable exemple de fermeté[1]. Vainement un monarque le flatte, l'invite à sa table[2]; se dégageant de ses faveurs insidieuses, et sortant d'un palais suborneur, il vient, équitable et pur, siéger parmi les pontifes et défendre l'accusé, qui fut seulement exilé pendant quelque temps.

Frédégonde en cette occasion ne put voir sa rage entièrement assouvie; mais il lui restait encore de nouvelles victimes à sacrifier.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5.
[2] Greg. Turon., *Hist.*, *ib.*

Des trois princes que la reine Andovère avait donnés à ce monarque, le jeune Clovis, seul avait survécu à ses frères; il était donc désormais l'unique obstacle aux ambitieux projets de Frédégonde, qui portait dans son sein l'espérance d'un héritier auquel elle réservait en secret la royauté.

Un pêcheur, en retirant ses nasses sur les bords de la Marne, trouva[1] le corps du malheureux prince égorgé et jeté dans cette rivière par son implacable marâtre. Ce pêcheur reconnut le fils des rois aux longues tresses de sa chevelure, et la pitié de ce pauvre serviteur couvrit ses restes d'un mausolée de gazon, selon l'usage de nos premiers siècles.

La fureur de Frédégonde n'était point assouvie par la mort des fils d'Andovère; la vie de cette reine l'importunait, quoiqu'elle s'achevât tristement au fond d'un cloître; elle la fit étrangler, et livra sa fille Basine aux violences odieuses d'une horde de satellites,

[1] Greg. Turon., l. 5, c. 40.

ue cette jeune princesse, flétrie et e d'un souvenir affreux, ne pût trouver t dans le monastère où elle était ren-
.

péric fut assassiné à la chasse par les de Frédégonde, dont il avait décou- liaison adultère avec un seigneur nom- ndry.

rouva le cadavre de ce monarque dans t, où l'abandonnaient aux corbeaux ui furent ses courtisans et ses flatteurs [1].
ıe Childebert et Gontran apprirent cet nent, ils s'avancèrent, chacun de son our surprendre la ville de Paris [2]. Bru- t, pleine de joie, attendait qu'on lui li- 'rédégonde, et ceux qui entouraient eine osaient enfin lui témoigner leur ɔn.

vue de tant de dangers, tremblant pour

st. Franc., c. 35. — Mezeray, Hist. de France, . 1, p. 180.

g. Turon., *Hist.*, l. 7, c. 4. — Cordemoy, Hist. ıce, t. 1, p. 238. — Velly, Hist. de France, 135.

la première fois, ou plutôt ne tremblant que pour son fils, âgé seulement de quatre mois[1], elle le cache sous ses voiles, et à la faveur de la nuit s'exile de son palais, et se réfugie dans une église, où elle trouve au pied des autels un asile inviolable, mais qu'aurait dû redouter une femme aussi criminelle.

De-là écrivant une lettre suppliante à Gontran, elle séduit si adroitement ce prince débonnaire[2], qu'il la prend sous sa protection, et fait connaître son fils, auquel il donne le nom de Clotaire[3].

Frédégonde, gouvernant au nom du jeune prince[4], et appuyée sur son trône, reprend chaque jour une attitude plus menaçante ; après avoir détruit les soupçons qu'on élevait

[1] Greg. Turon., *ib.* — Mezeray, t. 1, p. 180. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 239.

[2] Greg. Turon., *Hist.* l. 7. — Mezeray, t. 1, p. 18 . — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 137.

[3] Greg. Turon., l. 10, c. 28.

[4] C'était alors le droit des reines mères. *Voyez* Velly, lieu cité, p. 126. — Mably, Observ. sur l'Hist. de France.

la légitimité de son fils [1], elle croit n'avoir besoin de Gontran, et redoutant l'amitié l'unissait à Childebert, déja ces deux sont marqués au nombre des victimes lle s'était promises [2].

ous les jours on donne à Gontran des avis ortans ; plusieurs assassins qui en vout à sa vie sont arrêtés [3] ; d'autres, capour l'attendre sous les portiques obscurs alais, laissent tomber leur glaive devant ajesté royale [4], en se sauvant comme le bre qu'un regard de Marius avait déoé.

ontrau, voulant se mettre à l'abri des ûches de Frédégonde, l'exile près de la

En faisant jurer trois évêques et trois cents seirs que son fils était de Chilpéric. *Voyez* sur ce ent, Gloss. Ducang., v° *Juramentum*. — Félibien, de Saint-Denis, t. 1, p. 6. — Greg. Turon., , l. 8, c. 5.

Greg. Turon., l. 9, c. 3. — Velly, Hist. de France, p. 142. — Mezeray, t. 1, p. 188.

Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 243 et suiv.

Greg. Turon., *Hist.*, l. 9, c. 3; l. 10, c. 18. — eray, t. 1, p. 187. — Velly, t. 1, p. 142.

ville de Rouen[1]. Cette cité gardait une grande victime à sa haine. Prétextat, proscrit par Chilpéric, avait été rappelé à la tête de son troupeau[2] : Frédégonde n'avait point renoncé à sa vengeance et méditait depuis long-temps la mort de cet évêque, toujours dévoué à Brunehaut.

Elle se fait un complice, et le dispose si bien au crime que ce forcené frappe Prétextat à l'autel même où il célébrait les saints mystères, au milieu des fidèles[3].

Tandis qu'il est emporté mourant dans sa demeure, Frédégonde, afin de prévenir l'accusation, ose se mêler à la multitude consternée[4], et, cachant le forfait sous l'audace, elle demande quel bras a répandu le sang qu'elle voit[5]? Alors le lévite, couvert de ses habits sacerdotaux que souillait le meurtre sacrilége,

[1] Au Vaudreuil.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 19, et l. 8, c. 31.

[3] Greg. Turon., *ib.* — Fauchet, Orig. gaul. — Cordemoy, t. 1, p. 244. — Mezeray, lieu cité.

[4] Greg., *ib.* — Mezeray, lieu cité, p. 188.

[5] Elle lui proposa ses médecins : *Sunt apud nos pe...*

se soulève avec effort, et regardant fixement Frédégonde, il lui dit[1] : « Athalie, ne recon-« nais-tu pas à ma blessure la main qui a tué « les rois? » Voyant qu'elle feignait de ne pas le comprendre, il lui rappelle tous ses attentats; l'indignation est générale; mais Frédégonde écoute sans s'émouvoir, et s'étonne seulement qu'un coup si bien frappé le laisse parler si long-temps[2].

Le pontife montrant ses plaies; cette foule éperdue, agenouillée autour du lit funèbre; cette reine hautaine debout au milieu de tous, les bras croisés sur sa poitrine, et cherchant froidement à sonder d'un œil scrutateur l'étendue des blessures de sa victime : voilà le sujet d'un tableau où le peintre pourrait déployer une grande intelligence de son art. Cependant l'évêque expire, et Frédégonde s'en

tissimi medici, qui huic vulneri mederi possunt. Permitte ut accedant ad te. Greg. Turon., *ib.*

[1] Greg. Turon., *loco cit.* — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1, p. 255.

[2] Greg. Turon., *loco cit.* — Cordemoy, lieu cité. — Mezeray, Hist. de France, t. 1, p. 187.

revient avec tranquillité. Un seigneur, ami de Prétextat, encore plus irrité que les autres, la suit jusque dans son palais en la chargeant de reproches et d'imprécations [1]. Frédégonde se retourne, le séduit en peu de mots, et le fait asseoir tout enchanté à sa table, où elle lui verse avec grace une coupe de vin empoisonné qui le fait mourir en un instant [2].

Ce n'est point assez toutefois, il lui faut des victimes moins vulgaires; c'est pour Childebert, Brunehaut et Gontran, que pendant la nuit elle prépare des sucs mortels et donne des ordres secrets [3] : mais voyant qu'on découvre tous ses assassins, et qu'elle ne doit plus compter sur eux, cette femme entreprenante arme contre ses ennemis le roi des Varnes et Waroc, comte de Bretagne, qui mon-

[1] Greg. Turon., *Hist.* l. 8, c. 31. — Cordemoy, lieu cité, p. 256. — Legendre, Mœurs et Cout. des Français, p. 54.

[2] Greg. Turon., *ib.* — Cordemoy, lieu cité, p. 256. — Legendre, lieu cité.

[3] Gregorius Turon., l. 8 et 9. — Cordemoy, lieu cité.

tra bien, par ses parjures et ses fureurs, qu'il était d'intelligence avec Frédégonde [1].

Et pourtant Gontran mourut de mort naturelle; chose étonnante pour un ennemi de Frédégonde! Cette mort changeait bien la position de Childebert, qui non-seulement entrait en possession des États de Gontran [2], mais qui s'affranchissait encore de la contrainte dans laquelle le vieux monarque retenait toutes les actions du jeune prince [3].

Maître enfin d'écouter ses ressentimens, ce fils de Sigebert étant de plus excité par sa mère Brunehaut [4], que la vengeance occupait toujours [5], accélérait les préparatifs de la guerre, et ne croyait pas que son ennemie,

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 7, 8, 9 et 10. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2 et 3.

[2] Greg. Turon., l. 7, c. 23. — Mably, Observ. sur l'Hist. de Fr., t. 1. — Moreau, Discours sur l'Hist. de France, 3e Disc., p. 332.

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 7, 8 et 9. — Moreau, sur l'Hist. de France, lieu cité.

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4.

[5] Jonas, *in Vitâ sancti Columbani.* — Fredeg., *in Chron.* — Aim., l. 3.

abhorrée de ses sujets et presque sans défenseurs, pût résister à Childebert, souverain de presque toute la France.

Frédégonde prévoit le danger qui menace son fils ; aussitôt elle se montre au peuple qu'elle comble de libéralités; la grace avec laquelle elle les dispense en relève encore le prix. Elle diminue les impôts, rend la justice à tous, affecte une grande piété ; enrichit les églises, tient des discours flatteurs aux grands de sa cour : en la voyant sourire avec tant de calme et de douceur, ils oublient que sa bouche ordonna souvent des forfaits ; tous, idolâtres de cette reine éloquente et belle, tous jurent de défendre le jeune Clotaire jusqu'à la mort [1]. Leur enthousiasme gagne les soldats qui se pressent en foule sous les drapeaux de Frédégonde ; elle-même, superbe amazone, s'élance à leur tête [2], accompagnée du vaillant Landry, fier de combattre pour

[1] *Gest. Franc.*, c. 36. — Aim., l. 3, c. 82.

[2] *Gest. Franc.*, *loco cit.* — Aim., *ib.* — Mezeray, Hist. de France, t. 1, p. 196. — Velly, lieu cité.

a royale amante, et peut-être pour son fils [1].

L'armée de Childebert, sous le commande-
ient de Wintrion, s'avance dans les champs
le Soissons. Landry, averti de sa marche
ers le déclin du jour, commande aux soldats
ui forment le premier rang de couper de
randes branches d'arbres verts, et de les
orter devant eux [2].

Les troupes de Childebert ne croient voir,
u lever de l'aurore, qu'un tranquille pay-
age [3]; mais tout-à-coup le rideau de feuillage
st tombé, et les instrumens de guerre ont
etenti. Frédégonde, assise sur un coursier,
arcourt les rangs en élevant dans ses bras le
eune Clotaire qu'elle montre à ses guer-
iers [4] : « Amis, leur dit-elle, votre monarque

[1] On n'a pas oublié que Clotaire passait pour le fils le Frédégonde et de Landry.

[2] Fredeg., *in Chron.*, c. 14. — Paul. Diac., *de Gest. Longob.*, l. 4, c. 4. — Aim., l. 3, c. 81. — *Gest. Franc.* :. 36.

[3] *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., l. 3, c. 81.

[4] *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., *ib.* — Mezeray, Abr. hron., t. 3, p. 195.

« a quitté le berceau pour les camps ; les pre-
« miers regards d'un roi français doivent
« rencontrer la victoire. »

A ces mots, l'armée se précipite sur celle de Childebert, qui est mise en déroute avec un grand carnage[1].

Quelques temps après mourut ce roi, âgé de vingt-cinq ans, laissant deux enfans en bas âge, Théodebert et Thierry.

Brunehaut se saisit avidement de leur tutelle : ses longs malheurs et les crimes toujours nouveaux de ses ennemis avaient tellement aigri son cœur, naguère pur et généreux, qu'elle y sentait fermenter les fureurs de l'ambition et de la vengeance[2] : d'ailleurs les prospérités de Frédégonde l'avaient dégoûtée de la vertu, et les assassins commençaient à lui paraître de bons serviteurs.

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 14. — Paul. Diac., *de Gest. Longob.*, l. 4, c. 4. — *Gest. Franc.*, c. 36. — Aim., l. 3, c. 81.

[2] *Gest. Franc.*, *ib.* — Fredeg., *Epitom.* — Mezeray, Abr. chron., t. 3, p. 199.

Elle rassembla les troupes de ses petits-fils, et les deux armées des régentes se heurtèrent à Lucofao [1]. Les deux reines s'aperçurent au milieu du combat, toutes deux la couronne sur la tête, haranguant leurs soldats de la voix et du geste. Frédégonde tenait encore son Clotaire, telle qu'on la vit à la bataille de Droissy : Brunehaut portait dans ses bras Théodebert et Thierry. Le combat fut très opiniâtre, tant la présence de ces trois enfans animait les Français [2].

La victoire se déclara pour Frédégonde dans les champs de Lucofao [3]. Mais bientôt après, cette femme, qui répandit le sang d'une famille entière de rois, échappant aux remords, aux châtimens ici-bas, trouva Dieu patient jusqu'au bout, et mourut paisiblement dans son lit.

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 20. — *Gest. Franc.*, c. 37. — Aim., l. 3.

[2] Clotaire, le plus âgé, n'avait que douze ans. Fredeg., *in Chr.*, c. 17.—Mez., Hist. de Fr., t. 1, p. 196.

[3] Fredeg., *in Chron.*, c. 17. — Aim., l. 3, c. 81. — Sigeb. Gemblac., *Chron.* — Mezeray, Abr. chron.

Clotaire, privé des crimes de sa mère, sentit bientôt qu'en la perdant il avait perdu de grands secours. Frédégonde en effet, pleine de tendresse pour son fils, ne rêvait qu'à sa prospérité, et ne revenait à la nature que par l'amour maternel.

Brunehaut, reportant le haine qu'elle avait jurée à Frédégonde sur la tête du jeune Clotaire, mène contre lui Théodebert et Thierry : il est vaincu à diverses reprises, et son royaume est resserré en d'étroites limites.

Haïr et commander, deviennent de si fortes habitudes pour le cœur de Brunehaut, que la cour de Théodebert, où elle résidait, ne peut souffrir ses injustices et ses excès[1]. Un matin, les seigneurs austrasiens la surprennent dans son palais, lui commandent de quitter sa parure et de se couvrir de vêtemens grossiers[2]; en cet état, ils la conduisent aux frontières de l'Autrasie et de la Bourgogne, et là, ils l'abandonnent seule au déclin du jour.

[1] Jonas, *in Vitâ sancti Columbani.*

[2] Jonas, *ib.* — Mezeray, Abr. chron., t. 3, p. 199.

Cette reine s'arrête sur les bords de la ri-
re de l'Aube, limite des deux royaumes
jadis elle avait régné, et qui maintenant
offraient pas même un asile et du pain à la
e, à l'épouse, à la mère et à l'aïeule des
is[1].

Brunehaut, assise près de la rivière, aper-
it dans l'onde les haillons dont elle est cou-
rte, et frémit en voyant pour la première
is son front sans couronne.

Déja la nuit s'étendait sur les champs, lors-
l'un pâtre[2], ramenant ses troupeaux, aper-
it cette femme abandonnée, et la conduisit
ins sa chaumière.

Une reine aussi altière, aussi vindicative,
ccoutumée dès son enfance aux respects
aux hommages, et qui tout-à-coup après
n long règne se voit exilée par un fils sur
es rives désertes! quelle situation et quel

[1] Elle était fille du roi des Visigoths, veuve de Sige-
ert, roi d'Austrasie, mère de Childebert, et aïeule de
Théodebert et de Thierry.

[2] Fredeg., *in Chron.*, c. 19. — Aim., l. 3, c. 87.

sujet pour la peinture, que le développemen d'un grand caractère et d'une passion profonde dans les détresses de la puissance déchue ! tandis que tout reste calme autour d'elle. Ainsi les derniers rayons du solei épars sur le tranquille paysage, les troupeaux ramenés au bercail, les ombres des forêts se projetant dans les vallons et annonçant le repos de la nature et les trèves de la douleur, quel contraste avec cette tragique figure de Brunehaut, pour laquelle il n'est plus de repos ! Son costume, par un mélange bizarre, offre encore, à travers les habits de la misère, un reste de pourpre enrichi d'abeilles d'or à son immobilité, à la stupeur qui semb l'anéantir, on ne la croirait agitée d'auc sentiment, si d'ailleurs un rire effraya pareil aux lueurs de l'orage, n'appre qu'elle veut opposer le dédain à la dérisio la fortune, et une haine implacable aux sécutions de ses ennemis.

Plus loin, de jeunes bergères revie des champs au son de la flûte, et p

sur leur front des corbeilles de fleurs.

Un pâtre, descendant du coteau, s'arrête à la vue de Brunehaut, et, appuyé sur sa houlette, il regarde avec pitié la reine qui faisait hier encore trembler la France sous ses lois.

Brunehaut passa la nuit au coin du foyer de ce pâtre, qu'elle appela dès l'aube du jour pour le prier de la conduire à Châlons, où son petit-fils Thierry, roi de Bourgogne, la reçut en mère et en reine [1].

Cette femme, dont la destinée était si mobile, chercha de nouveau à s'emparer des rênes du gouvernement [2]. Pour y parvenir, quelques historiens prétendent [3] qu'elle endormit Thierry sur le trône dans les langueurs de la mollesse et de la volupté, et que, s'employant elle-même à ce coupable dessein, elle

[1] Jonas, *in Vitâ sancti Columb.* — Mezeray, lieu cité.

[2] Fredeg., *in Chron.*, c. 27. — Aim., l. 3, c. 92.

[3] Jonas, *loco cit.* — Frédeg., *ib.* — Aim., *ib.* — Pasquier, Rech., l. 5, c. 14, 15, 16 et suiv. — Mezeray, lieu cité, p. 202. — Legendre, Hist. de France, t. 1.

s'offrit à ce jeune prince parée pour l'inceste.

Mais au milieu de ces nouveaux soins, cette reine fertile en vengeance, ne perd pas le souvenir de l'injure qu'elle a reçue. Elle persuade à Thierry que Théodebert, qu'il croyait son frère, était le fruit des amours impudiques de la reine Faileube et d'un jardinier[1]. La guerre se déclare entre les deux princes; une paix de peu de durée la suspend, puis elle se rallume de nouveau[2]. Une grande bataille se livre dans les champs de Tolbiac[3], dans ces champs où la victoire fut le prix du vœu célèbre de Clovis. Les guerriers tombèrent en grand nombre sur le sol héroïque couvert des ossemens de leurs ancêtres; le nouveau carnage rouvrit les antiques sépultures, et mêla deux générations[4].

Théodebert, vaincu par Thierry, se sauva

[1] Jonas, *ib.* — Fredeg., *in Chron.*, c. 27. — Aim., t. 3, c, 98. — *Gest. Franc.*, c. 38.

[2] Fredeg., *in Chron.* — *Gest. Franc.*, c. 38.

[3] Fredeg., *in Chron.*, c. 38. — Aim., l. 3, c. 98.

[4] *Gest. Franc.*, c. 38. — Aim., l. 3, c. 98.

précipitamment avec sa famille dans les remparts de Cologne, mais des remparts ne suffisent point pour protéger un frère contre un frère : Thierry vient assiéger cette ville. Ses timides citoyens, craignant d'être enveloppés dans le malheur du vaincu, veulent prévenir favorablement pour eux le vainqueur, et le préparer à leur faire grace en lui offrant un présent digne de lui. Dans ce dessein, ils jettent par-dessus les murailles la tête de Théodebert[1], qui vint rouler aux pieds de son frère.

L'infortuné laissait des enfans qui tombèrent dans les mains de Thierry, et furent écrasés sur la pierre[2].

Cependant Thierry mourut laissant quatre fils; mais les Austrasiens, indignés du meurtre de leur roi Théodebert, craignaient autant de se livrer à la postérité de son assassin, qu'à la régence de Brunehaut.

[1] *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., *ib.* — Frédégaire a une version différente.

[2] *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., l. 3, c. 98. Ces faits sont contestés par Pasquier, Cordemoy et Velly; mais Me-

Ils se prononcèrent donc en faveur de Clotaire, qui depuis quelque temps avait retrouvé dans le sein de la paix une contenance imposante [1].

Brunehaut avait confié les quatre fils de Thierry et la conduite de la guerre contre Clotaire au perfide Varnachaire, maire de Bourgogne [2]. Ce général, vendu au fils de Frédégonde, marche à la rencontre du roi jusque dans les plaines de Châlons [3] : là les deux armées se rencontrent, celle de Brunehaut recule sans tirer l'epée devant les armes de Clotaire [4].

Pendant cette guerre amiable, où l'on ne répandit que le sang des quatre jeunes fils de Thierry, livrés à leur ennemi par Varnachaire [5],

zeray, et presque tous les autres historiens modernes les admettent.

[1] Fredeg., *ib.* c. 40. — Du Tillet, Recueil des rois de France.

[2] Fredeg., *Chron.*, c. 42.

[3] Quelques historiens l'appellent Garnier.

[4] Fredeg., *Chron.*, c. 42.

[5] Fredeg., *ib.* — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1,

unehaut s'était réfugiée dans le château Orbe, près du lac de Neuchâtel [1]. Le sort, ui s'était joué si long-temps de cette infornée, voulut en finir avec elle; il la livra à otaire, dont la fureur prouva bien qu'il ait en effet le vrai fils de Chilpéric et de édégonde.

Ce monarque ordonne que Brunehaut soit menée au milieu de son camp [2]. Placé sur trône, il se constitue son accusateur et lui proche la mort de dix rois, comprenant ns ce nombre ceux que Frédégonde et luiême avaient fait assassiner [3] : mais toute cusation était bonne au milieu d'une armée semblée en tumulte pour condamner, et l'on comptait plus de bourreaux que de ges. Un murmure sourd se fait entendre au

3o8. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 199.
[1] Fredeg., ib.
[2] Fredeg., ib. — Aim., l. 4, c. 1.
[3] L'accusation de Clotaire était atroce; car, selon édégaire, ce roi imputait à Brunehaut la mort de gebert et de Mérovée, tous deux victimes de Frégonde; il l'accusait aussi d'avoir fait périr les en-

loin, une pâleur mortelle couvre les traits de la souveraine détrônée; la soldatesque insolente prononce qu'elle a mérité la mort.

Alors tout fut fini pour Brunehaut; il ne lui resta plus qu'à mourir : c'est le seul exemple que donne l'histoire d'une femme jugée militairement. Quel tableau encore que celui où l'on verrait Brunehaut entendant prononcer sa sentence! Déja ses mains sont enchaînées; l'expression de ses traits, la pâleur de son front, ses cheveux hérissés, ses regards sans espérance, et non sans fierté, des larmes coulant à son insu le long de ses joues tremblantes; en un mot, cette lutte de la nature et de l'orgueil, fournirait des couleurs bien dramatiques à l'art qui nous représenterait les derniers momens de Brunehaut. Près d'elle deux robustes guerriers ont peine à contenir le cheval indompté auquel la malheureuse princesse doit être attachée. Mais

fans de Thierry, que lui-même venait de faire massacrer. Sigeb. Gemblac., *Chron.* — Chron. de Saint-Denis. — Fauchet, Orig. gaul., l. 3.

avant de subir cet horrible supplice, elle est promenée sur un chameau dans les rangs de l'armée [1]; les longues risées et les clameurs la suivent dans cette marche douloureuse. Bientôt ses cheveux, que pendant si long-temps avait couronnés le diadème, servent de liens pour l'attacher au coursier qui l'emporte en se cabrant à travers les pierres et les ronces [2]. L'animal fougueux, dont le sang et les lambeaux marquent la trace, s'arrête enfin au bout de son horrible carrière, et y laisse quelque chose d'immobile et de défiguré qui avait été la grande Brunehaut. On livra son corps aux flammes, et ses cendres furent portées à une abbaye qu'elle avait fondée. Son tombeau ayant été ouvert dix siècles après, on y vit la poussière de l'infortunée, mêlée à quelques charbons [3]. On trouva

[1] Fredeg., *Chron.*, c. 42. — Aimoin, l. 4, c. 1. — Fauchet, Orig. gauloises, l. 3. — Pasquier. Rech. de la France, l. 5. — Legendre, Hist. de Fr., t. 1, p. 297.

[2] Fredeg., *in Chron.*, c. 42. — Aim., l. 4, c. 1.

[3] Daniel, t. 1, p. 398.

aussi, parmi les tristes débris, l'éperon qu'on avait attaché aux flancs du coursier pour le rendre plus furieux, et qui, tombé par hasard dans les vêtemens de Brunehaut, fut jeté avec elle dans le bûcher et recueilli avec ses restes.

Clotaire n'avait pas l'habitude des grands crimes; aussi fut-il comme effrayé de l'excès auquel il s'était porté; cet excès avait épuisé toute son audace, et à son énergie momentanée succéda une grande timidité [1].

Les seigneurs en profitèrent. Clotaire ne pouvait faire périr cette foule de traîtres qui savaient détrôner les rois; il fut réduit à les flatter. Le crime commun établissant entre eux et lui une espèce de société, ils se regardèrent moins comme ses sujets que comme ses complices.

C'est ici qu'on voit éclore ce germe de

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 42. — Pasquier, Rech., l. 5, c. 25. — Mably, Observ. sur l'Hist. de France, l. 1, c. 4, p. 208. — Moreau, 4e Disc. sur l'Hist. de France, p. 73.

décadence qui, se développant rapidement, couvrit d'une ombre mortelle les faibles et derniers rejetons de la tige de Mérovée [1].

[1] *De major. Domûs Regiæ.* — Fredeg., *in Chron.* — Montesquieu, Esprit des Lois, l. dernier, c. 1. — Mably, lieu cité, l. 1, c. 4, p. 208.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LA GAULE

POÉTIQUE.

2.

DENTU. — DELAUNAY, Libraires,
BOHAIRE, Boulevard des Italiens.
P.-H. KRABBE, 12-14, rue de Bussy.

[redacted]

LA GAULE POÉTIQUE

PAR

M. DE MARCHANGY;

5e ÉDITION,

PUBLIÉE SUR LES NOTES ET LES CORRECTIONS
LAISSÉES PAR L'AUTEUR.

2.

Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

1834.

[redacted]

LA

ULE POÉTIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

[redacted]

HUITIÈME RÉCIT.

FONDATIONS RELIGIEUSES.

Clotaire mourut après un long règne. Déja roi de l'Austrasie, Dagobert son fils lui succéda : sage, clément, vertueux et adoré de ses sujets dans les premières années de son avènement[1] ; mais ensuite oubliant par degrés les leçons de ses pieux précepteurs, et suivant aveuglément ses penchans pour le luxe et la débauche[2], ce roi ne fit connaître à la

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 58. — *Gesta Dagoberti*, c. 15. — *Vita S. Arnulf.*

[2] *Gest. Dagob.*, c. 40. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1, p. 316. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 253.

France qu'une courte joie et de longs déplaisirs.

Ses victoires sur les Gascons [1] et sur quelques peuples du Nord [2], les lois qu'il fit rédiger [3], le ministère de saint Éloi, les richesses et l'éclat de sa cour [4], contribuèrent à donner quelque lustre à son règne qu'ont néanmoins trop exalté les historiens : mais leur éloge s'explique; ces historiens étaient des religieux, qui reconnaissaient ainsi les fondations de Dagobert.

C'est lui qui fit bâtir l'abbaye de Saint-Denis, à laquelle nos légendaires donnent une

[1] *Gesta Dagoberti*, cap. 42. — Aimoin, l. 4, cap. 29.

[2] *Gesta Dagobreti Regis, loco citato.* — Aimoin, l. 4.

[3] *In præf. Leg. salic.*, — *Chron. Moissiac.* — Ado., *Vien. Chron.* — Cordemoy, p. 324.

[4] *Gesta Dagob.*, — *Vita S. Elig.* Le commerce fit quelques progrès sous le règne de ce prince. *Voyez* Fredeg., *in Chron.*, c. 48. — Raynal, Hist. philos. et polit., t. 2, p. 4. — Le Grand d'Aussy, Vie privée des Français, t. 5, p. 534.

origine miraculeuse [1], elle devint très célèbre par la munificence de nos rois, et plus encore par leur néant [2].

Ce fut en ce temps-là que l'amour de la retraite et de la solitude s'empara d'un très grand nombre de chrétiens; on en voyait accourir en France des monts nébuleux de la Calédonie, ainsi que des bruyères de l'Hibernie et de l'Angleterre [3], tous ne demandant à nos climats, fameux par la piété de leurs habitans, que des landes à défricher et un abri sur les bords du torrent ou dans le sein du rocher [4].

On eût dit, tant ces êtres fidèles et vertueux

[1] *Gesta Dagob. Reg.* — Aim., l. 4, c. 33. — Félibien, Hist. de Saint-Denis, t. 1 et 2.

[2] *Gesta Dagob. Reg.*, c. 2. — Félibien, Histoire de l'abbaye de Saint-Denis. — Millet, Trésor et Inventaire des reliques et richesses de Saint-Denis.

[3] Jonas, *Vita S. Columb.* — D'Achery, en son Spicilège, t. 9 et 10.

[4] *In Codic. S. Symphor.*—Cass., *coll.* 24, *de Mortificat.*, c. 3, 4, etc. — Recueil de Bolland. — Fleury, Mœurs des Chrét., vol. uniq. — D'Achery, en son Spicilège.

montraient alors de dégoût pour la société et d'ardeur pour la vie contemplative, que l'invasion des peuples barbares, époque la plus malheureuse de l'histoire[1], et toutes les horreurs dont venait d'être souillé l'univers, avaient jeté leur cœur dans cette profonde mélancolie inconnue à l'antiquité, mais qui devint pour nous une affection nouvelle.

D'ailleurs, la Gaule étant alors convertie, les pasteurs, les saints, les confesseurs de la foi, croyant leur mission accomplie, quittaient le monde, et venaient au désert pour imiter la vie ascétique des Paul, des Antoine, des Jérôme; là ils imploraient ces songes, ces révélations, ces extases qui devaient leur donner la vue du ciel et la compagnie des anges[2].

[1] Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Procop., *de Bell. Goth.* — Salvien, *de Gubernatione Dei.* — Zozim., *Hist.* — Oros., *Hist.* — Masson., *Hist. Calamit. Galliæ.*, au tome 1er du Recueil des Histoires de France de Du Chesne, p. 32.

[2] Hycron., *Vita S. Pauli*; *Vita S. Anton.*, — Aug., *de Morib. eccl.*, 1, c. 67. — Cassiod., *coll.* 24, *de Mor-*

Leur exemple entraîna une foule d'êtres exaltés dans leur sensibilité rêveuse, et qui trouvent difficilement à compléter leur existence dans le fracas du monde.

L'ame rêveuse cherche encore sous les ombrages de Chelles la royale abbaye fondée par la reine Bathilde[1], où d'augustes princesses, couvertes d'une tunique bleue et d'un voile blanc[2], calmaient dans un répos solennel le sang ambitieux de Clovis, qui se purifiait dans leurs veines.

L'imagination demande aux antiques solitudes d'Agaune, de Lereins, de Luxeu, aux sombres forêts de Cressi, de Jumièges[3] et du

tificat., c. 3, 4 *et seq.* — Fleury, Mœurs des Chrétiens. — Rec. de Surius. — Giry et Adrien Baillet, en leurs Vies des Saints.

[1] Rec. de Bollandus. — Mezeray, Histoire de France.

[2] S. Chrys., *hom.* 8, *in Tim.*, 11, 9. — Fleury, Mœurs des Chrétiens, vol. 1, p. 324. Voilà pourquoi les peintres ont représenté pendant long-temps la Vierge sous ce costume.

[3] Recueil de Surius. — Adrien Baillet, en ses Vies des Saints.

Brabant[1], les traces de ces gothiques moûtiers qu'indiquaient au pélerin leurs clochers élevés perçant les dômes des forêts; on voudrait voir encore les murs couverts de lierre et de clématite, les fenêtres étroites et basses où les framboisiers faisaient entrer leur verdure, et ces cloîtres religieux où la nuit comme le jour, les voix se relayaient pour chanter les louanges du Très-Haut[2].

Vous serez long-temps poétiques parmi nous, retraites que naguère ont remplies de miracles ces fidèles dont le travail, la prière et le méditation sanctifiaient la vie[3] ! pieux séjours qui d'abord n'offrîtes que des champs incultes et marécageux, et qui, défrichés par

[1] Adrien Baillet, lieu cité.

[2] *Voyez* sur la Psalmodie perpétuelle, Hier., *in Psalm.*, 115. — Chrysost., *Hom.* 14. — Bult., Hist. mon. d'Orient, l. 3, c. 23.

[3] Aug., *de Morib. eccl.* — Cass., *coll.* 24 *de Mortif.* — Eus., *Hist.*, l. 6; t. 3. — Clem., 7 *strom.*, p. 7 *et seq.* — Chrys., *hom.* 5, *in Epitom. ad Thess.* — Ambros., l. 3, *de Virg.* — Const. Apost., 1, 4, 2. — Bult., Hist. mon. d'Or. — Fleury, Hist. eccl., t. 8, l. 36 et 37.

les disciples des Benoît, des Colomban, des Philibert, des Eustaise, vîtes sortir comme du chaos, des cultures opulentes et de fertiles domaines[1] !

De même que les vieux châteaux forts (dont il sera parlé dans la suite de cet ouvrage) ont donné quelque chose de chevaleresque et d'*aventureux* à nos collines, de même aussi tous ces monastères, toutes ces abbayes, ont répandu sur quelques-uns de nos paysages[2] une ombre de mélancolie, qui souvent inspire mieux la poésie que l'air de fête, que le brillant éclat des campagnes grecques et romaines.

Eh! comment ces monumens religieux, dont il est souvent question dans notre his-

[1] Jonas, *Vita S. Columb.* — *Vita S. Eustasii.* (Rec. de Bolland., au 29 mars.) — *Gallia Christ. vet.*, t. 1. — Tillemont, Mém. pour servir à l'Hist. ecclés., t. 15 et 16. — *Acta ordin. sanct. Benedicti*, t. 2, p. 5. — Chron. de Lerins. — Mezeray, Hist. de France, Égl. des 6ᵉ et 7ᵉ siècles.

[2] Mabillon, *Annal. Bened.* — Baluz., t. 1 de ses mélanges, p. 520. — *Gall. Christ. vet.*, t. 1. — Tillem., Mém. ecclés. — Recueil des Bollandistes.

toire; n'auraient-ils point un vif attrait pour l'imagination, puisqu'ils lui rappellent soudain ce qui peut aisément l'enflammer, la contemplation, les extases sacrées, les douleurs illustres, et une vie purgée de toute passion abjecte, de tout intérêt vulgaire[1]!

Et puis, au milieu de ces pensées austères, vient aussi se mêler quelquefois le souvenir d'un romanesque amour, d'un amour toujours poétique dans ces retraites profondes, parce qu'il n'y est accompagné que des idées du malheur, de l'absence et de la religion : du malheur, qui donne de l'élévation et de la fierté au sentiment; de l'absence, qui semble épurer les passions, spiritualiser l'objet aimé, en le montrant dans un vague incertain où il n'a plus que des formes idéales; de la religion enfin, qui donne à l'amour la couronne des

[1] Aug., *de Mor. eccl.* — Cass., *coll.*, 24, *de Mortif.* — Bult. Hist. mon. d'Orient. — Ambrois., l. 3, *de Virg.* — Chrys., *hom.* 5, *in Ep. ad Thess.* — Barrail, Chron. de Lereins. — Rec. de Bolland. — Adrien Baillet, en ses Vies des Saints. — Fleury, Hist. ecclés., t. 8, l. 36 et 37.

vierges, les ailes des séraphins, et l'espoir d'une réunion éternelle.

Les fondateurs de tant de monastères, les instituteurs de tant d'ordres religieux, qui vécurent sous le règne de Dagobert, eurent pour contemporains ces ermites, ces anachorètes[1] qui ne voulaient de toute la nature qu'une grotte, des herbes et une source d'eau limpide[2].

Ce fut surtout dans le septième siècle que la Gaule convertie vit sur ses rivages, dans ses forêts, dans ses vallons, de pieux solitaires vêtus de la robe orientale, et semblables à ceux qu'on vit errer comme des ombres heureuses sur les débris de Thèbes et de Memphis, sur les hauteurs du Car-

[1] Mabillon, *Annal. Bened.* — Adrien Baillet, lieu cité. — Fleury, Hist. ecclés., t. 8. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, 3 et 4.

[2] Hyer., *Vita S. Pauli*, *Vita S. Anton.* — Aug., *hom.* 42. — Euseb., *Hist.*, l. 6, t. 3. — *Regul. S. Bern.* — *Regul. S. Bened.* — Cass., *coll.* 24, *de Mortif.*, c. 3, 4, etc. — Bult., Préf. de l'Hist. de S. Ben. — Clem., 7 *strom.*, p. 7 *et seq.*

mel, du Liban, du mont Athos; sur les bords du Tigre et du Nil [1].

Ces personnages mystiques ont été souvent mis en scène par nos poètes et nos romanciers.

Ecoutez leurs récits naïfs : tantôt c'est l'ermite de la roche escarpée, vieillard blanchi par les années, et dont la sagesse et la connaissance des choses futures sont en grande renommée parmi les pasteurs ; tantôt c'est le solitaire de la vallée ténébreuse, dont on raconte au loin plus d'un miracle.

Que de fois égaré, surpris par la nuit, au milieu des bois et des bruyéres; trompé par les feux follets, l'étranger a-t-il heurté à l'ermitage, et cherché le sommeil sur la natte de joncs et l'oreiller de mousse odorante!

Que de fois le voyageur blessé trouva

[1] Hyer., *Epit.*, 15 *de Ascllá.* — Eus., *Hist.*, l. 6, t. 3. — Chrys., *hom.* 14, *in Ep. ad Timoth.* — Aug. *de Morib. ecclcs.* — Bult., Hist. mon. d'Orient. — Montfaucon, Paléographie grecque. — Jacques Spon, Voyage en Grèce, part. 2, p. 354.

lans la cellule hospitalière un vénérable re-igieux dont les mains exprimèrent sur ses blessures le suc de la plante qui guérit [1] !

Que de fois, sous ces tranquilles abris, le guerrier déposa son armure [2], le pèlerin, son bourdon paré de coquillages, et le troubadour, sa harpe ornée d'une couronne de plumes de faisan ! [4] Peu de personnages, par leur vie merveilleuse, convenaient mieux à nos poètes que ces bons solitaires, qui four-

[1] *Voy.* les poèmes de Boyardo et de l'Arioste; les Euv. de M. de Tressan; la Bibl. univ. des Romans.

[2] « Si dans les bois ou autres chemins écartés, ils voyaient quelque ermitage, ils y allaient franchement et les ermites avaient accoutumé de les traiter le mieux qu'ils pouvaient. » (La Colombière, Théât. d'Honneur, t. 1, c. 8, p. 130, in-fol.)

[3] Les troubadours se paraient des plumes de ce brillant oiseau, qu'on servait sur la table de nos rois. *Voyez* sur cet usage Lacurne Sainte-Palaye, Mém. sur l'anc. Chevalerie, t. 1. *Voyez* le Roman des *Vœux du Paon*, dans la Bibl. univ. de Romans. — Les dames de Provence composaient des couronnes avec les plumes du faisan et du paon, et en récompensaient les talens poétiques. *Voyez* le P. Ménestrier, Traité des Tourn., p. 40; Duch., Généal. de Montm., p. 29-30.

nirent tant d'épisodes à leurs récits de guerre et d'amour.

Un romancier, conduisant par monts et par vaux les chevaliers et leurs belles, ne pouvait pas faire arrêter à l'hôtellerie ces êtres pleins de vaillance et de tendresse, créations pures, délicates et brillantes, dont il devait écarter avec soin toute idée matérielle et vulgaire.

Cependant la vraisemblance voulait que ce poète leur fît faire halte quelquefois, et leur préparât le lit ainsi que le couvert au milieu de leurs courses et de leurs aventures.

Quel est donc le réduit où il convient de faire arrêter les paladins et les amans?

Voyez-vous ce monastère de Valdor [1], de Glanfeuille [2], de Kimperlai [3], de Saint-Gildas [4],

[1] L'abbaye de Valdor, dans le diocèse de Namur. *Voyez* le Recueil de Bollandus, au 6 de mars.

[2] Mabill., *Annal. Bened.* — Recueil de Bollandus, au 15 de février.

[3] Baluze, Mélanges, t. 1, p. 520.

[4] Cette abbaye, située en Bretagne, est très pittoresque.

vieux cloîtres le long desquels les chevaliers venaient, la veille des tournois, exposer leurs écussons? Voyez-vous ces gothiques abris qu'on disait bâtis par des êtres surnaturels, sur les rochers qu'ombragent les noirs sapins et que bat la mer mugissante?

Remarquez-vous cet ermitage reculé, dans la solitude au fond d'un vallon, tout voilé de feuillages, ou plutôt cette cellule placée au bord des ravins et des précipices, dans lesquels se croisent de frais arbrisseaux et filtrent des sources limpides? C'est là que peut arriver la dame *accorte* et gracieuse, dont le nain conduit la blanche haquenée; c'est là qu'elle est reçue par l'anachorète, qui n'a pour société, sur ces collines et sur ces pelouses, que la biche ou la gazelle apprivoisée.

Les sites de la France, quoique moins âpres et moins sauvages que ceux de la Norwège, de l'Helvétie et de l'Ecosse, offraient cependant aux ermites des asiles que la nature semblait avoir préparés pour eux.

Toutes nos provinces méridionales, particulièrement l'Auvergne, le Vivarais, le Velay et le Languedoc, qui jadis furent les foyers de cent volcans, présentent ça et là des grottes, des temples, des cavernes, des escarpemens de toute grandeur, de toute forme, composés de lave basaltique et d'autres matières volcaniques; telles sont entre autres les grottes de Massiac, de Royat, de Graveneire[1]. L'imagination des anciens poètes n'a rien rêvé de plus beau que ces édifices extraordinaires, qui frappent le voyageur d'un long étonement.

En voyant ces voûtes ces coupoles, ces colonnes de basalte, ces parois de mille couleurs, ces scories scintillantes, toutes ces formes prismatiques où l'émeraude, le saphir et l'opale brillent de toutes parts, on se rappelle les palais merveilleux, que la my-

[1] *Voyez*, sur les belles grottes qu'on trouve aux environs de Clermont en Auvergne, Le Grand d'Aussy, Voyage en Auvergne, tome 2, pages 161 et suivantes.

ıologie du moyen âge a créés pour les ;es et les enchanteurs.

Ce qui ajoute surtout au charme de ces ntres magiques, c'est que la nature, pacifiant pour ainsi dire ces lieux naguère inendiés par des feux souterrains, a fait jaillir es sources du sein de leurs masses volcaiques, et a paré ces retraites de mousse, e lichens et d'arbustes fleuris où viennent azouiller les oiseaux.

La nature semblait dire au solitaire qu'elle ccueillait : « Dans cette grotte, qui fut le ratère d'un volcan, et qui est maintenant riante, si paisible, ton coeur, que troublèrent les passions, va recouvrer le calme : le bonheur. »

Mais outre les cavernes que la lave du olcan a produites, la France en possède nille autres non moins curieuses [1], pour le

[1] *Voyez* sur les grottes de la Guienne, de Rencogne, le Saint-Dominique, de Valon, de Toulouren, de Louizia, d'Arcy, etc., Piganiol de la Force, Description de la France. — M. Delaistre, Statistique du dé-

voyageur et le savant, que pour le poète et le peintre.

Ces cavernes sont les résultats plus ou moins surprenans de la combinaison des élémens.

Les unes, comme celles de Miremont[1], se composent d'un labyrinthe, d'appartemens souterrains, qui sont ou couverts de coquillages, ou tapissés des rameaux du silex entrelacés en tous sens, ou décorés par les stalactites et les brillans ouvrages de l'eau imprégnée de spath calcaire qui jette des reflets variés à la lueur des flambeaux[2]. Les autres, comme celles de Biaritz et de Crozon[3], sont

partement de la Charente; Paris, an X, in-8°. — Giraud Soulavie, Histoire naturelle des prov. mérid. de France. — Faujas de Saint-Fond, Hist. de la province du Dauphiné. — Perrault, Origine des Fontaines.

[1] M. Delfau, Annuaire du département de la Dordogne. — M. Depping, Merveilles de la nature en France, lieu cité, p. 219.

[2] M. Depping, lieu cité, p. 221.

[3] Annales des Voyages, t. 6. — Thore, Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne. — M. Depping, p. 202 et 240.

formées par les débris, les ravins, les flancs des rochers et le travail des vagues, qui sans cesse battent avec fureur la côte dévastée. Et ici la nature, en appelant l'anachorète au milieu de ces écueils, en présence de cette mer dont la rage expire à ses pieds, indique encore aux muses de poétiques analogies.

Plusieurs de ces grottes, comme celles de Salles et de Solsac[1], se couronnent de frênes, de figuiers sauvages, de lierre, de scolopendre et de plantes souples, légères et mollement balancées par les zéphyrs, dont ces solitudes semblent les frais asiles.

Enfin celles dont l'intérieur est orné de pétrifications diaphanes, qui se façonnent en mille manières; ici elles présentent de grandes forêts d'albâtre que remplissent mille figures grotesques; là des tombeaux, des pyramides, des chapiteaux, et toute l'architecture moresque et gothique. On croit pénétrer dans une galerie de l'Alhambra ou dans la chapelle de quelque vieux moûtier; l'eau qui coule len-

[1] M. Depping, p. 235.

tement sur ces fragiles décorations en modifie à chaque instant les formes. Telles sont entr'autres les grottes d'Osselles, et de Quingey [1].

Les gouttes d'eau, tombant de la voûte sonore sur les congélations, en tirent des sons délicieux, comparables à ceux de l'harmonica, ou des harpes éoliennes que l'Ecossaise suspend à sa fenêtre. Étonné de ce concert angélique, on se croit dans un réduit consacré à quelque divinité invisible; et l'on s'entoure dans une longue rêverie des plus douces illusions.

Le règne des rois fainéans, ou plutôt le règne de leurs maires, est, dans l'histoire des gouvernemens d'Europe, une monstruosité dont nos annales donnent seules l'exemple.

On croirait donc d'abord qu'il est peu de fleurs à cueillir dans ces règnes arides qu'on pourrait appeler les landes de notre histoire;

[1] Journal des Savans, 9 septembre 1684. — M. Depping, p. 202 et 240.

ais il ne faut point oublier que le poète ne ge pas toujours comme l'historien ou le hilosophe : ce qui est louable et parfait aux eux de ceux-ci ne suffit point à l'inspiration les muses ; comme on l'a déja fait observer illeurs, elles préfèrent souvent aux beautés égulières de l'ordre moral et de l'ordre phy-ique, ce qui saisit, frappe, étonne, ce qui sort des principes ordinaires.

L'imagination ne procède pas comme le raisonnement ; ses points de contact avec les objets tiennent à une foule d'impressions, de souvenirs, d'analogies, comme aussi aux secrets du goût, du sentiment et du langage.

Ainsi, par exemple, quand l'historien ne voit dans les descendans de Dagobert que des rois pusillanimes gouvernés par des usurpateurs, le poète, s'emparant des usages singuliers et de la vie privée de ces rois fainéans, y trouve pour ses tableaux des couleurs originales qu'il chercherait vainement ailleurs; il se plaît à peindre ces débiles monarques enlevé au trône et oubliés dans un sérail

gothique peuplé de jeunes beautés que les maires du palais y rassemblent [1] pour énerver les princes dont ils dérobent l'autorité.

Chaque année, au retour du printemps, on les faisait sortir de leur sombre demeure [2], où, à défaut de gloire, on les saturait de plaisirs; ils paraissaient aux assemblées de nation, parés de longues robes, de colliers d'or et de couronnes enrichies de pierres précieuses; leurs yeux, éblouis du grand jour et fermés à demi, laissaient échapper des regards distraits et stupides sur le peuple, qui se pressait autour d'eux pour ramasser les pièces de monnaie que des hérauts d'armes répandaient en leur nom.

Quelquefois, sur des chars attelés de quatre taureaux blancs dont les cornes étaient dorées, on promenait lentement ces princes dans la forêt qui ombrageait alors la tour du

[1] Mably, t. 2, l. 1, c. 6, p. 20, in-12.—Saint-Foix, t. 2, p. 20.

[2] Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-fol. — Moreau, Disc. sur l'Hist. de France.

Louvre marécageux; là ils s'arrêtaient pour voir les essaims de faucons et les meutes de lévriers qu'on y nourrisait. Puis remontant la Seine sur les radeaux des pêcheurs, ils revevaient au déclin du jour dans les bras de leurs concubines[1].

Tant d'indolence et d'inertie contraste surtout avec l'ambition des maires du palais, qui ne laissaient rien passer de la puissance royale aux princes dont ils retenaient la tutelle frauduleuse[2]. S'il est peu de personnages plus indolens que Clovis II[3], que Clotaire III[4], que Thierry, qui descendait du trône, y remontait, en redescendait, et y remontait encore avec une égale indifférence[5], il est

[1] Mezeray, lieu cité. — Saint-Foix, Essais hist. sur Paris, t. 2, p. 20.

[2] Mezeray, lieu cité. — Mably, Observ. sur l'Hist. de Fr., t. 2, l. 1, c. 5 et 6. — Velly, t. 1, in-12, p. 275.

[3] *In Vitâ sanct. Bathild.* — Cordemoy, Histoire de France, t. 1, p. 240.

[4] *In Vitâ sanct. Bathild.* — Cordemoy, p. 341.

[5] *Anonym. in Vitâ sanct. Leodeg.* — *Sec. cont. Fred.* — Velly, t. 1, p. 290 et 298.

peu de mortels plus audacieux et plus
prenans que ce Grimoald[1], qui voulu
proclamer son fils au préjudice des h
de son maître; que cet Ulfoade, qui n
que le pouvoir de faire le mal au crue
déric II, ombre de roi, mais ombr
glante[2]; que cet Ébroin, despotiqu
d'un roi soumis, et qui, dépouill
bure du cénobite, s'élança du monast
Luxeu, un poignard à la main, p
replacer insolemment près du trône d
l'avait écarté[3].

[1] *Vita S. Sigeb.* — *Reg. Gest. Franc.*, c. 4
[2] *Anonym. in Vitá sanct. Leodeg.* — *Gest.*
c. 43. — Mezeray, Abrégé chron., t. 3, in-12
an 670.
[3] Contin., Fredeg., c. 92 *et seq.* — *Anon.*
S. Leod.

NEUVIÈME RÉCIT.

CHARLES MARTEL.

Alors que tant d'obscurité et tant d'orages couvraient le patrimoine du grand Clovis, voilà que du côté de l'Austrasie se lève l'aurore d'une époque merveilleuse.

Pepin d'Héristal, premier héros d'une race immortelle, ramène la victoire et l'honneur sous nos drapeaux[1]. Non moins heureux, mais plus célèbre que son père, Charles

[1] Paul Diac., l. 6, c. 37. — Bed., l. 5, c. 11. — *Annal. Metens.* — *Chron. Moissiac.* — *Gest. Franc.*, c. 49. — *Annal. Nazarian.*

dompte les Frisons et les Saxons[1]; Eudes, Ratbode et Rainfroy sont vaincus par lui[2]. Maintenant où trouvera-t-il des ennemis pour occuper sa valeur ? Devant lui le Nord se tait, l'Aquitaine observe les lois qu'il a dictées, et toutes les nations voisines respectent son pouvoir[3].

Mais tandis que ce héros promène autour de lui des regards imposans, il voit descendre des Pyrénées un peuple inconnu à l'Europe étonnée[4]. Leurs regards annoncent l'audace que leur inspirent cent victoires; leurs coursiers, légers comme le vent, se forment en brillans escadrons sur nos rivages. Ces enfans d'Ismaël, nés dans les brûlans déserts de l'A-

[1] *Annal. Nazarian.* — *Annal. Metens.* — *Gest. Franc.*, c. 53. — *Sec. contin. Fredeg.* — Flodoard, *Hist. Rhemens.*, l. 2, c. 12. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 250.

[2] *Gest. Reg. Franc.*, c. 52. — *Sec. contin. Fredeg.*, c. 106. — *Annal. Metens.* — Flodoard, *ib.*

[3] *Sec. contin. Fredeg.*, *ib.* — Le président Hénault, Abrégé chron., t. 1, p. 38, an 719 et suiv.

[4] Roderic., Hist. arabe, c. 10. — Paul Diac., *Hist. Longob.*, l. 6, c. 46. — *Gest. Franc.*, c. 51.

rabie, et secondés des Africains marchent, sous les étendards que Mahomet remit à ses sectateurs en leur promettant l'empire de l'univers.

Puisqu'il est vrai que le sujet de l'épopée doit être un évènement historique, intéressant et mémorable, l'époque où nous voici serait encore la matière d'un poème épique. Le génie et la fortune d'un seul homme sauvèrent la chrétienté; cet homme fut Charles Martel. Il est donc peu de faits historiques plus intéressans et plus mémorables que la victoire gagnée sur les Sarrasins par l'aïeul de Charlemagne; on peut même dire que jamais victoire n'eut plus d'importance, puisque, sans elle, la France eût infailliblement perdu, sous la domination de l'islamisme, son nom, sa religion, ses lois et ses mœurs; toutes ses cités seraient peut-être maintenant remplies de mosquées, de sérails, de bazards et de minarets; ses rivages sans honneur, languiraient en proie à la grossière ignorance qui pèse sur les débris de Palmire, de Thèbes, de Mem-

phis ; le pays de la gloire, des beaux-arts, de la galanterie, n'eût plus été, ainsi que l'ancien empire des Ommiades et des Abassides, qu'une contrée abrutie par les séditions, le despotisme et l'esclavage.

Mais une victoire, quelle que soit sa célébrité, ne peut remplir seule le vaste cercle de l'épopée ; ce genre héroïque exige des tableaux variés, des situations pathétiques, le développement des passions et des caractères, d'intéressans épisodes, une chaleur continue et un merveilleux conforme à la croyance des peuples qu'on met en scène.

Ces qualités, essentielles au poème épique, se trouvent à un éminent degré dans le sujet de l'expulsion des Maures, qui d'ailleurs offre un grand intérêt national.

On sait que Roderic, roi des Visigoths, épris de la belle Florinda, l'arracha des bras du comte Julien son père[1], qui, pleurant nuit et jour sur le déshonneur de sa fille,

[1] Mogreb., *Hist. Hisp.* — Mariana, l. 6, c. 2[illegible], p. 241. — Roderic, Hist. des Arabes, l. 3, c. 16.

scita des ennemis à son ravisseur, et livra ports de l'Espagne aux Sarrasins d'Aque[1].

On sait que ceux-ci vinrent sous la conduite Tarrick, qui, reposant un jour sur la upe de son navire, eut une vision où homet lui annonça la prospérité des Arabes ns l'Ibérie[2].

On sait encore que ce peuple se rendit ître en peu de temps d'une grande partie

[1] L'abbé de Longuerue et le marquis de Mondejar ent l'invasion des Arabes en Espagne à l'an 710; je is avec don Joseph Perez que cet évènement eut à la fin de 711. *Voyez* les notes sur l'Histoire de nguedoc, t. 1, p. 687. Quant à la date de 714, nnée par Roderic de Tolède, Baronius et beaup d'historiens espagnols, c'est évidemment un achronisme. *Voyez* sur cette méprise, Pagi, *Critica*, 3, p. 169, 171, 174. — Gibbon, t. 10, c. 51.

[2] Roderic, Hist. des Arabes. — Mogreb., *Hist. sp.* — Cordemoy, t. 1. — Cordonne, en son Hisire d'Afrique et d'Espagne, rapporte, sur la foi des storiens orientaux, que Tarrick eut une vision sur n vaisseau, dans laquelle Mahomet lui apparut, et i dit d'une voix tonnante : *Marche à une conquête ssurée; la victoire accompagnera tes pas.*

de cette contrée, et qu'il triompha à Xerès des Visigoths[1], dont le reste se défendit héroïquement dans les montagnes des Asturies, animé par l'intrépide Pélage, qui ne voulut pour diadème qu'un cercle de fer hérissé de la pointe des lances ravies à l'ennemi[2].

Les Sarrasins regardent la Gaule; ils veulent la Septimanie, qui, selon eux, devaient leur appartenir comme faisant partie du royaume des Visigoths qu'ils avaient conquis[3].

Ils se répandent sur nos frontières, guidés par Munza-Ben-Nazir.

Cependant Eudes, duc d'Aquitaine, est distrait à leur approche de la morne tristesse où il est plongé depuis que Charles, son vainqueur, l'a fait descendre au rang de vassal, et lui a dicté des lois qui révoltent son orgueil[4].

[1] Roderic, Hist. des Arabes. — Mog., *Hist. Hisp.* — Mariana, l. 6, c. 22 *et seq.*, p. 244 *et seq.*

[2] Roderic, même lieu. — Mogrebi et Mariana, lieux cités. — D'Anville, Etats de l'Europe, p. 159.

[3] Roderic, Hist. des Arabes, l. 3, c. 21.

[4] *Sec. contin. Fredeg.*, c. 107. — *Gest. Reg. Franc.*, c. 53. — *Annal. Metens.*

Il assemble son armée, s'avance à la rencontre des Sarrasins, et les défait[1] : mais bientôt il déteste sa gloire et rougit d'un triomphe qui augmente l'empire de son rival ou plutôt de son maître[2].

Cette pensée agite le duc, et, tandis qu'il roule mille projets dans son esprit, les ambassadeurs des Sarrasins viennent demander la paix et son alliance[3]. A leur tête est Munza-Ben-Nazir, qui lui apprend que l'émir Abderame descendra bientôt en France avec une armée nombreuse, et que l'Aquitaine ne peut espérer de salut qu'en s'unissant aux vainqueurs de l'Espagne; il propose à Eudes l'agrandissement et l'indépendance de son duché[4] : à cette offre, qui flatte ses vœux, ce dernier n'hésite plus, et pour signer le

[1] Roderic, Hist. des Arabes, l. 3, c. 11. — Fauchet, Antiquités gaul., l. 5.

[2] *Voyez* Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 400.

[3] Roderic, Hist. des Arabes, l. 3, c. 21. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 361.

[4] Roderic, Hist. des Arabes, l. 3. — Cordemoy, t. 1, p. 405.

traité il convie à sa table Ben-Nazir et les chefs des Arabes.

L'aimable Émerance, assise au festin du duc son père, enchante les Sarrasins voluptueux, et Nazir peut à peine contenir ses transports.

Mais la princesse d'Aquitaine reçoit leurs hommages avec indifférence: lorsqu'elle fut implorer près de Charles la grace de son père vaincu, l'un et l'autre éprouvèrent, en se voyant, de tendres sentimens; tous deux jurèrent de s'aimer toujours, et ils attendaient que le temps eut adouci la haine du duc d'Aquitaine pour oser lui déclarer leur amour.

Emérance s'est dérobée à cette fête; seule au fond du vieux château d'Aquitaine, elle rejette l'odieux amour de Ben-Nazir, et pense au héros qu'elle adore.

Elle va se jeter aux genoux de son père, lui rappelle avec respect ce qu'il doit à sa patrie, à sa religion et les traités qu'il a souscrits.

Eudes, ému de ce discours et secrète-

: oppressé par le repentir[1], s'échappe
m château; plein du trouble qui l'agite,
rte au loin ses pas dans la solitude.
a a vu plus haut que le comte Julien
trahi son pays: tandis que la nuit s'é-
dit sur les champs, Eudes aperçoit un
ne livide, maigre et presque nu, se
mt à travers les ombres; le duc le suit
ntre avec lui dans une caverne, où sont
ndues des armes d'or. Cet homme était
mte Julien qui, frappé d'horreur à la
le son pays couvert de sang et de dé-
par les Sarrasins qu'il y avait appelés,
it retiré derrière les Pyrénées pour se
ber à cet affreux spectacle; mais voyant
arbares étendre leurs ravages sur les
aps français où les avait attirés sa tra-
n qui causait l'infortune de tant de peu-
, sa douleur devint extrême et son es-
s'égara.

[1] Roderic, Hist. des Arabes, l. 3.—Cordemoy, t. 1,
05.

Depuis quelques jours, refusant toute espèce de nourriture, il se laissait mourir lorsqu'Eudes le rencontra. Effrayé à l'aspect de cet homme infortuné, qui arrêtait sur lui des yeux hagards et dont les cheveux se dressaient sur son front livide, le duc lui demande ce qui cause ses maux : Julien lui dit en poussant un profond soupir : *J'ai trahi ma patrie!* Aussitôt ses larmes coulent en abondance sur ses joues flétries et sur un sein que le remords déchire; son corps, affaibli par une longue abstinence, tombe inanimé aux pieds du chef des Aquitains.

Celui-ci reste long-temps immobile de surprise et de terreur; enfin il rompt son profond silence en répétant ces mots : *J'ai trahi ma patrie!* Les échos de la caverne, du rivage et des forêts répètent trois fois : *J'ai trahi ma patrie!* Toute la nature semble prendre une voix pour accuser un parjure.

Eudes, superstitieux comme tous les Français l'étaient alors, croit que cette rencontre est un avertissement du ciel, et qu'une même

attirant un châtiment pareil, il doit
, comme le comte Julien, sous les coups
vengeance divine; dans son effroi il se
d'abjurer son alliance avec les Sarrasins[1].
Nazir, qu'enflamme sa passion pour Éme-
e, laisse éclater sa jalousie et sa rage; il
sur les troupes d'Aquitaine qu'il taille en
s[2], et fait prisonnier le Duc et sa fille.
n revoyant Émerance baignée de larmes,
r sent redoubler son amour; il supplie,
ace tour à tour, et lui fait craindre pour
e de son père, si, toujours dédaigneuse,
refuse l'hommage impérieux d'un vain-
ur.

ette fille éplorée, croyant que c'est à sa
re qu'Eudes a rompu le traité, s'impute
ètement sa défaite, et frémissant à l'idée
on danger, n'hésite plus à réparer aux

Roderic, Hist. des Arabes. — *Annal. Metens.*
hron. de Saint-Denis. — Cordemoy, Hist. de
c., tom. 1.
Roderic, *ibid.* — Paul Diac., *Hist. Longob.* —
. *Reg. Franc.* — Fauchet, Antiquités gaul., l. 5.
ibb., t. 10, l. 52.

dépens de son bonheur l'infortune de l'auteur de ses jours. Elle consent donc à devenir l'épouse du Sarrasin qu'elle abhorre ; elle renonce au doux espoir de s'unir à celui qu'elle aime, et pour prix de ce grand sacrifice, qu'elle cache à son père, ce dernier voit tomber ses chaînes [1].

Il accourt vers Charles, et, se jetant aux pieds de ce héros, qui, dans le fond de la France, triomphait alors de quelques peuples barbares [2], il implore un prompt secours pour délivrer sa fille de la captivité où il la croit retenue.

Cependant Ben-Nazir, fier de la victoire qu'il a remportée sur les Aquitains, affecte l'indépendance et brigue la souveraineté [3].

[1] Le Sarrasin Munza épousa en effet la fille du duc d'Aquitaine. *Voyez* Roderic, lieu cité. — Daniel, t. 1, in-4°, p. 83.

[2] *Annal. Metens.* — *Sec. contin. Fredeg.* — Roderic, Hist. des Arabes. — Paul Diac., *Hist. Longob.* l. 6. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 361, in-fol.

[3] Roderic, Hist. des Arabes, l. 3, c. 13. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 430, in-fol.

idolâtre de la belle Émerance, il croit vaincre sa rigueur en déposant un diadème à ses pieds.

Mais tandis que ce chef se soustrait au pouvoir de son souverain, l'émir Abdérame, qui a pénétré ses desseins, reçoit des ordres secrets pour le dégrader et le punir [1]. Il arrive avec de nombreux bataillons, s'empare de Ben-Nazir et lui fait crever les yeux; puis, réunissant les deux armées, il n'en fait qu'une seule avec laquelle il envahit le milieu de la France.

A son passage les cités et les campagnes sont livrées aux flammes et regorgent du sang français [2].

Cependant Charles, que Dieu choisit pour accomplir ses desseins, marche à la rencontre des Arabes. Le poète l'amènerait à Paris,

[1] Roderic, Hist. des Arabes. — Cordemoy, lieu cité. — Mezeray, t. 1. — Daniel, t. 1, p. 361. — Velly, t. 1, p. 430.

[2] Roderic, Hist. des Arabes.—Isid *Episc. Pac.* — Paul Diac., *Hist. Longob.* — *Annal. Metens.* — *Gest. Franc.*, c. 51. — *Ser. contin. Fredeg.*, c. 107.

où la vie des rois fainéans fournirait un épisode qui contrasterait avec l'activité du héros[1].

Charles guide ses soldats vers l'Aquitaine; il assiège le château d'Eudes, occupé par les Sarrasins; il espère délivrer Émerance dont il ignore le mariage, et qu'il croit toujours dans les fers des infidèles.

Il s'élance en vainqueur sur les créneaux; mais tandis qu'il cherche Émerance dans les détours du gothique manoir, il voit sur les murs d'une grande salle les chiffres, les couleurs et les devises dont les Arabes empruntaient le langage allégorique pour exprimer leur tendresse; il ne peut douter, à leur interprétation facile, qu'Émerance ne soit l'épouse de Nazir.

Tandis qu'il parcourt en soupirant les longs corridors et les avenues du château, il voit venir un aveugle couvert de haillons, conduit par une jeune femme.

[1] *Annal. Metens.* — Montesquieu, Esprit des Lois, l. 31. Mably, Observat. sur l'Hist. de France, t. 2.

C'était Ben-Nazir et la belle Émerance : celle-ci n'avait point abandonné un époux malheureux qui, pour chercher à lui plaire, avait conçu une ambition cruellement expiée par la disgrâce et l'exil ; elle était son guide fidèle, sa seule consolation, et venait mendier le pain de la pitié dans le château paternel, jadis témoin de sa grandeur.

Charles la reconnaît, et on conçoit tout ce que cette entrevue a d'intéressant et de pathétique.

Ben-Nazir, déployant un caractère fier et sauvage, se reproche les malheurs de sa jeune compagne, et lui commande de l'abandonner.

Émerance s'y refuse ; Nazir insiste, et sa généreuse épouse se jette à ses genoux en le conjurant de lui permettre de le suivre et de le servir jusqu'au trépas.—Hé bien, répond le Sarrasin, votre tâche est remplie, ô femme vertueuse et magnanime ! vous m'avez suivi et secouru jusqu'au trépas.— A ces mots, il se frappe d'un poignard.

Cependant l'armée de Charles et celle d'Abdérame s'avancent dans les vastes plaines qu'arrose la Loire, elles se rencontrent près des remparts de Tours, où les trésors du tombeau de Saint-Martin attiraient les avides Sarrasins.

Les deux armées s'observèrent pendant six jours entiers, durant lesquels on vit paraître deux comètes; enfin dès l'aurore du septième jour, Charles fit ranger ses troupes en bataille, et les harangua en ces mots [1] :

« Si je ne parlais pas à des gens de cœur,
« je vous dirais que les barbares que vous
« allez attaquer n'ont dû jusqu'à présent leurs
« succès qu'à la faiblesse de leurs adversaires;
« je vous dirais qu'ils n'ont vaincu dans l'É-
« gypte et dans la Numidie que des hordes
« errantes, que des vagabonds presque nus,

[1] Le président Fauchet et quelques autres, d'après l'historien Paul Emile, font prononcer une harangue à Charles Martel; j'en ai fait une à ma manière, licence dont les anciens donnent souvent l'exemple.

sans discipline et sans chefs[1], qu'ils n'ont triomphé dans les plaines de Xerès que par la trahison de Julien et des fils du roi Vitisa; qu'enfin ils n'ont obtenu quelques avantages dans l'Aquitaine que par l'irrésolution de celui qui y commandait, et qui déja méditait une alliance avec eux. Mais à Dieu ne plaise que je vous fasse du courage à force de discours; ils sont superflus pour les braves qui me suivent au champ d'honneur; je voudrais au contraire exalter les exploits et la valeur des Sarrasins, afin de relever encore plus la gloire de les vaincre..

« Plus ce torrent ravage de contrées et brise de barrières, plus il vous sera glorieux d'arrêter son cours et de présenter à ses flots l'écueil de vos boucliers.

« [illegible] quels trophées pourront alors égaler les vôtres! Jadis les Francs partagèrent

[1] Paul Emile, Hist. de France, l. 2. — Fauchet, Antiquités gaul., l. 5.

« avec les Romains, les Visigoths, les Alains « et vingt autres peuples réunis, la victoire « qu'ils remportèrent sur Attila; Clovis ne « triompha dans les champs de Tolbiac qu'a- « vec le secours des puissances célestes; de- « puis ce héros, nos rois n'ont armé les « Français que pour des agressions obscures, « des guerres domestiques et fratricides [1]. « Mais quel beau spectacle pour la postérité « que des citoyens forts par eux-mêmes et « assemblés pour protéger leurs foyers contre « des peuples nombreux qui leur apportent « des lois, des fers et une religion pleine « d'impostures? Aussi, vaillans compagnons, « pourrez-vous dire avec orgueil: C'est nous « qui avons sauvé cette contrée! Dès ce jour « vous aurez une patrie que vous chérirez « comme votre ouvrage, comme le prix de « vos sueurs et de votre sang. Mais si vous « reculez d'un pas, il n'y aura plus de France;

[1] Greg. Turon., l. 3 *et seq.* — Fredeg., *Epitom.* — Anim., *de Gest. Franc.*

« les ombres de vos aïeux qui ont défendu
« si courageusement ce pays encore nouveau
« pour eux, vous reprocheront avec indigna-
« tion de l'avoir abandonné alors que leurs
« os y reposent et que vous y avez des familles,
« des biens, des toits héréditaires, des tem-
« ples élevés au Seigneur et ornés de ban-
« nières conquises sur vos ennemis. Ah ! que
« de si chères images vous interdisent toute
« faiblesse ! et rappelez-vous qu'il n'est de
« salut pour nous que dans le sein de la vic-
« toire. »

Les Sarrasins offrait un aspect nouveau pour les Français, qui jusqu'alors ne s'étaient mesurés qu'avec des peuples voisins, semblables à eux par l'origine, le costume et les moeurs. Leur camp était rempli d'un grand nombre de favorites; ces bautés arabes avaient une démarche langoureuse, des yeux brillans comme ceux des gazelles; une taille élancée pareille aux longues lances d'Yémen; leurs beaux cheveux noirs, bouclés et parfumés, tombaient jusqu'à terre, et leurs pieds dé-

licats étaient ceints de cercles d'or, entourés de *khâl-kkâl*, espèces de sonnettes dont les poètes comparent le tintement aux accords mélodieux des cymbales d'argent. Du milieu des rangs s'élevaient des drapeaux blancs et noirs sur lesquels on lisait ces mots : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. Des chameaux chargés de bagages dressaient leurs têtes chauves entre les tentes orientales [1]. Les soldats, noircis par le soleil, avaient le front ceint de turbans ornés d'aigrettes; plusieurs d'entre eux avaient gravé sur leur peau des fleurs, des étoiles et diverses figures d'animaux [2]; les uns étaient armés de l'arc, les autres de la fronde; presque tous portaient des cimeterres recourbés [3] et de hautes lances d'où flottaient au gré du vent des

[1] Roderic, Hist. des Arabes. — Paul Emile, l. 2. — Le président Fauchet, Antiq. gaul., l. 5.

[2] Moallakat, traduction de Hartmann, p. 69 et 125.

[3] Roderic, Hist. des Arabes. — Marigny, même titre. — Paul Emile, l. 2. — Fauchet, l. 5.

banderoles de diverses couleurs [1]. Les chefs, couverts de tuniques de soie et de pelisses de poil brodées en argent, portaient les armes héréditaires que leurs aïeux avaient conquises sur les juifs de Kainobaï [2].

La cavalerie des Sarrasins s'ébranle la première. Nulle armée n'avait pu jusqu'alors résister à ses escadrons foudroyans : l'Arabe, accoutumé dès l'adolescence à conduire un coursier, à franchir avec lui les vastes plaines du désert, le regardait comme un compagnon destiné à partager ses périls, ses maux, ses dangers et sa gloire, comme un ami dont l'instinct s'élevait jusqu'au sentiment.

Mais si la cavalerie d'Abdérame était redoutable lorsqu'elle s'avançait au son des clairons qui jouaient l'air guerrier de la zambra, notre infanterie offrait un aspect imposant [3]. Charles avait disposé en bataillons épais ces

[1] Roderic, *ib.* — Paul Emile, l. 2. — Fauchet, l. 5.
[2] Gagnier, Hist. de Mahomet, t. 3, l. 7.
[3] Roderic, Histoire des Arabes, l. 3, c. 14. — Paul Diac., *Hist. Longob.*, l. 3, c. 46.

soldats aguerris, qui, couverts de boucliers et de cuirasses, et tenant en arrêt des lances aiguës, bravaient le choc des cavaliers ennemis. Ceux-ci, montés sur des chevaux ardens et légers, les font caracoler et voltiger sur les flancs et au centre de notre armée. Ils semblent fuir, puis reviennent brusquement à la charge, poussent des cris sauvages, lancent leurs flèches sifflantes, puis s'en retournent et reviennent plus rapidement encore, tandis que la poussière s'élève devant eux en noirs tourbillons.

Mais nos soldats, serrés les uns contre les autres, sont immobiles sous leurs pavois; et les pointes de leurs lances, tournées vers l'ennemi, hérissent leur rempart d'airain.

Mille manœuvres, mille ruses sont en vain tentées par les Sarrasins; leur force, leur adresse, expirent aux pieds de nos phalanges inébranlables. Tandis que les Arabes consument leur ardeur en efforts inutiles, celle des Français s'accroît par l'impatience de

combattre. Charles donne le signal à sa cavalerie, qui se déploie sur les deux ailes de l'armée ennemie. Lui-même se mêle à leurs escadrons; soldat, capitaine, orateur, il combat, harangue et commande; il voit tout, anime tout; à sa vue les Numides les plus intrépides sont glacés d'un subit effroi.

Mais du camp des Arabes partent soudain des hurlemens affreux.

Des tourbillons de flammes et de fumée s'élancent au-dessus de leurs tentes, que dévore l'incendie : c'étaient Eudes et les Aquitains, qui, d'après l'ordre de Charles, avaient surpris les derrières de l'armée ennemie, et y répandaient la confusion et l'épouvante.

Les Arabes, pressés des deux côtés, n'observent plus ni ordre ni commandement; alors l'infanterie française s'ébranle, et la mêlée devient effroyable. Charles, armé d'une massue, frappe sur l'ennemi qu'il disperse, et de là lui vint le surnom de Martel : Abdérame tombe sous les coups de ce héros, et plus de

deux cent mille Sarrasins couvrent le champ de bataille [1].

Quelques auteurs prétendent qu'après cette mémorable victoire, Charles Martel institua l'ordre de chevalerie connu sous le nom de la Genette, et dont le collier était d'or à trois chaînes entrelacées de roses émaillées, où pendait une genette d'or émaillée de noir et de rouge.

[1] Paul Warnefrid, *de Gestis Longob.*, l. 6, p. 921 — Gibbon, t. 10, c. 52. — Rod., *loc. cit.*, *Anna... Met.*; *sec. contin. Fredeg.*; Paul Emile, l. 2; Fauchet, l. 5, c. 19.

DIXIÈME RÉCIT.

ails historiques et poétiques sur les Mœurs, s Coutumes, la Vie privée, le Commerce, t les Lettres durant la première race.

ʞui pourrait méconnaître toutes les res- rces que trouve l'historien, le poète et le ntre, dans la fidèle reproduction des eurs, des costumes, et en un mot des leurs locales?

'est par-là qu'un siècle, se distinguant n autre, prend la nuance qui lui est pre et se place à son rang dans le champ passé; c'est par-là que les tableaux sont ppans de ressemblance et qu'ils portent date des faits représentés. L'esprit d'obser-

vation, de même que le goût et le sentiment, n'embrasse presque toujours que les détails; de là vient que le reportant à ce qu'il a vu, la peinture fixe d'abord l'attention du lecteur, et renouvelle en lui des souvenirs et des impressions.

Au reste la grande magie du narrateur étant de nous transporter au milieu des temps, des lieux, des personnages dont il parle, on ne peut faire naître cette illusion qu'en rappelant avec soin les usages et les mœurs.

L'historien qui se contenterait de peindre les traits généraux et trop communs, tels que les guerres, les complots et les révolutions, ne distinguerait pas un peuple d'un autre; car tous se ressemblent plus ou moins par ces grands mouvemens politiques : cependant les nations ont entre elles des différences bien sensibles, qu'on trouve surtout près des foyers et à la table des citoyens, parmi leurs travaux, leurs arts, leurs plaisirs; c'est là que se développent l'esprit, le caractère, le sentiment national.

s anciens ne négligeaient pas cette
i intéressante; Hérodote signale par
aits distinctifs, les peuples dont il parle
les premiers livres de son histoire. Xé-
on a peint les mœurs antiques, et Tacite
t un excellent ouvrage sur celles des
nains.

is pour bien sentir quel attrait ont les
iptions des mœurs et des usages, il
d'ouvrir la Bible et l'Odyssée; l'enchan-
nt de ces ouvrages vient presque tout
r de la vérité de ces descriptions. En
t la Genèse on se croit transporté dans
allées de Sichem et dans les champs de
abée au temps des Isaac, des Ésaü et des
b; on pénètre sous les tentes dressées
es pasteurs sur les hauteurs de Galaad
s Bethel; on s'assied près des fontaines
e fidèle serviteur vient chercher une
use au fils de son maître.

uelle grace, quelle naïveté dans les scènes
iarcales de la vie de Rachel, de Noëmi,
luth, de Booz, de Tobie! Homère n'est

pas moins attachant quand il nous représente les princesses filant les toisons ou préparant le bain du héros couvert de poussière; lorsqu'il nous montre Ulysse assis au pied d'une colonne de son palais, à la lueur d'un brasier, et se faisant reconnaître de Pénélope par la description du lit nuptial.

Mais on pensera peut-être qu'il est maladroit de rappeler des mœurs si favorables aux beaux vers, quand on s'est imposé la tâche de persuader que la vie privée de nos ancêtres est plus poétique, ou l'est du moins autant que celle de toute autre nation de l'antiquité.

Loin d'éluder une discussion, on peut à cet égard avancer d'abord que les deux peuples favoris de l'histoire, les Grecs et les Romains, n'eurent que dans les premiers siècles, cette existence sédentaire et paisible d'où découlent les plus douces habitudes; ces fameux républicains étaient sans cesse au *forum*, au cirque, dans les gymnases, dans les camps. Il est vrai qu'au temps où Rome

tait agricole et guerrière, l'histoire nous a ait voir un Cincinnatus dépouillant la pourre des dignités, pour labourer son champ; m Curius Dentatus confondant par sa paureté les ambassadeurs des Samnites; un Attilius que les députés vont haranguer à la charrue[1] : mais cette héroïque simplicité ne régna que durant les premiers temps de la république.

Non-seulement les Grecs et les Romains quittaient fréquemment leurs maisons pour se précipiter au milieu des brigues, des intérêts nationaux, des évènemens politiques; mais ils n'avaient point de fêtes de famille, point de veillées, point de plaisirs particuliers; chez eux tout était en commun et en représentation : les Spartiates mangeaient tous ensemble; les Romains couraient en foule à leurs réjouissances[2].

Les anciens communiquaient rarement

[1] Tite-Live. Hist. —Cicer., *Orat. pro Rosc.*, § 18.
[2] Xénoph., *Lacon.* — Plut., in *Lyc.* — *Meursius Græc. fer.* — Barthel., Voyage du jeune Anacharsis.

avec les femmes[1], les Grecs punissaient de mort celles qui osaient se montrer aux jeux olympiques[2]; sortant peu du gynécée, elles ne répandaient pas dans le commerce de la vie ce charme que chez aucun peuple on n'éprouva mieux qu'*au plaisant pays de France*, car suivant quelques auteurs, il faisait oublier aux étrangers leur patrie.

Il faut avoir une prévention bien opiniâtre contre nos Annales, si elle ne peut être détruite par la lecture du sieur de Joinville de Guillaume de Nangis, de Froissart, de Christine de Pisan, d'Aliénor de Poitiers, et de tous les naïfs écrivains qui ont parlé des mœurs de nos aïeux. Honneur, franchise, loyauté, bravoure, courtoisie, constance et simplicité, toutes les vertus y sont en action.

[1] Lys., *de Cœd.* — Arist., *de Mor.* — Plut. *in Sol.* t. 1. — Aristoph. *in Lysit.*

[2] Pausan., l. 5. — Barthel., Voyage du jeune Anachar., t. 3. Il n'y avait exception que pour les prêtresses.

Oh ! que la muse vienne donc sous les toits de ces nobles Français, où sa place est gardée au coin du vaste foyer, parmi les pèlerins, les troubadours, les chevaliers, les pages, les *gabeurs*, personnages poétiques, inconnus à l'antiquité, et qui mêlent aux scènes les plus simples de notre vie privée quelque chose de romanesque et d'original.

Quant à présent même en se renfermant dans les moeurs et les coutumes de la première *race*, on peut juger si les beaux-arts devaient si long-temps les négliger. Les Français s'exerçaient de bonne heure au métier des armes; l'embonpoint était considéré comme une preuve d'oisiveté; on condamnait à l'amende celui qui ne pouvait pas entourer une ceinture que les magistrats essayaient annuellement à la jeunesse [1]. C'est ainsi qu'on vit à Sparte les Éphores menacer

[1] Les enfans ne paraissaient point en public avant qu'ils ne fussent en âge de porter les armes. *Cæs.*, *de Bell. Gall.*, l. 6. Il en était de même chez les Lacédémoniens.

de l'exil ceux dont l'excessif embonpoint devenait une preuve de mollesse[1].

C'était une grande époque pour les familles que celle où le père donnait l'épée et le bouclier héréditaire à son fils, quand il était parvenu à l'âge de s'en servir dignement[2]. Lors de cette investiture, qui rendait l'adolescent majeur, citoyen, soldat et Français[3], on observait des cérémonies et des solennités qui, pratiquées par suite lors de la promotion des chevaliers, firent croire à quelques auteurs que l'origine de la chevalerie remontait à la première race.

Le jeune Français ne pouvait pas se marier sans le consentement de ses parens; si la fille qu'il aimait était orpheline, la loi l'obligeait à faire un présent à son *mund bora*, espèce de tuteur qui désola plus d'une fois les

[1] *Voyez* sur le *Mundbora* Spelman, Gloss. 423. — Strutt., Angl. anc., p. 185.

[2] Plutarch., *de Claris mulierib.* Selon Justin, la jeune fille versait de l'eau pendant le repas à celui qu'elle préférait. *Voyez* le second récit.

[3] Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 186.

amans par son avarice et son avidité : ce présent forcé fit dire un peu légèrement à quelques antiquaires que les hommes achetaient leurs femmes.

Les fiançailles s'accomplissaient en faisant boire les deux amans dans une même coupe en signe d'union et d'amour; le père présentait ensuite sa fille au futur époux en lui disant : *Je te donne ma fille pour être ton bonheur et ta femme, pour garder tes clefs et partager avec toi ton lit et tes biens, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Les assistans répondaient : *Ainsi soit-il.*

La future apportait en dot des armes et des troupeaux; ce ne fut que très tard qu'on exigea des sommes d'argent [1].

Le dimanche qui suivait les accords, la fiancée était présentée aux parens du futur; et là, sous les yeux des deux familles, les amans passaient ensemble la journée, osant, pour la première fois, parler ouvertement

[1] Marguerite de Provence ne donna en dot à Saint-Louis que 20,000 livres.

de leur amour et de leur union; cela s'appelait faire le *beau dimanche*[1], mot naïf qui, distinguant un seul jour entre tous les jours, nous rappelle combien la part du bonheur est faible dans ce monde.

Dès le matin du jour fixé pour le mariage, le futur et les siens se rendaient ensemble chez la jeune fille près de laquelle s'étaient déjà rassemblés ses amis et ses parens, mais ils trouvaient la porte de son logis fermée : l'amant heurtait à diverses reprises; alors s'engageaient entre eux, du dehors et de l'intérieur, un dialogue en vers[2]. D'une part on vantait les charmes de la pudeur et de l'innocence, de l'autre on chantait un hymne sur les délices de l'amour conjugal. C'étaient ordinairement le barde de la fiancée et celui du futur qui, à la tête de chaque cortège, impro-

[1] Ces mœurs se retrouvent encore dans la Bretagne. *Voyez* Mémoires de l'Académie celtique, tome 4, pag. 245.

[2] Cambry, Voyage au Finistère. — Mém. de l'Acad. celt., t. 2, p. 567.

visaient alternativement sur la harpe les airs et paroles que les deux chœurs répétaient ensuite.

D'après les pratiques et les traditions qui nous restent, ces espèces d'épithalames renfermaient les idées suivantes [1] :

LE BARDE ET L'AMANT.

« Nos mains sont pleines de fleurs ; ouvrez-
« nous l'asile où repose la bien-aimée, pour
« que nous parfumions la couche de l'hymen
« et la table du banquet.

« Ne craignez pas que les génies malfaisans
« se mêlent avec nous pour entrer dans votre
« demeure ; les jeunes filles qui nous accom-
« pagnent les ont détournés avec un ra-
« meau d'aubépine ; elles ont conjuré les ma-
« léfices et les sortilèges en baignant cette tige

[1] Même encore à présent, il ne se fait pas de mariage dans la Basse-Bretagne sans qu'il y ait des bardes qui improvisent. *Voyez* Mém. de l'Acad. celtique t. 2, p. 370.

« printanière dans l'eau lustrale des sacrifices
« et des prières.

« Le soleil est prêt, hâtez-vous, avant qu'un
« nuage ne vienne obscurcir ses rayons; con-
« fiez-vous au présage de félicité que vous
« donne l'hirondelle chantant sur la mousse
« et le jonc de vos toits. »

LE CHOEUR.

« Nos mains sont pleines de fleurs; ouvrez-
« nous l'asile où repose la bien-aimée, pour
« que nous parfumions la couche de l'hymen
« et la table du banquet. »

LE BARDE DE LA FIANCÉE CHANTANT DANS L'INTÉRIEUR.

« Laissez reposer la colombe sous l'aile de
« sa mère; laissez-lui goûter les dernières
« heures de la paix et de la virginité; l'un de
« vous est un chasseur inexorable qui veut
« l'attirer dans ses filets.

« Si la vertu de l'aubépine écarte les lutins

« et les *Duses*[1], peut-elle aussi éloigner des
« époux les soucis et les craintes? Si l'un sou-
« rit, l'autre sourit, mais si l'un souffre, l'au-
« tre souffre et meurt. La vie est trop pleine
« de chagrins pour la mettre en commun
« avec un être qu'on aime.

« Quelle est la couronne que vous avez
« tressée? c'est une couronne de roses passa-
« gères. Vous lui rappelez ainsi, dès le pre-
« mier jour, que son empire ne doit durer
« qu'un instant. »

LE CHOEUR.

« Laissez reposer la colombe sous l'aile de
« sa mère; laissez-lui goûter les dernières
« heures de la paix et de la virginité; l'un de
« vous est un chasseur inexorable qui veut
« l'attirer dans ses filets. »

Ce concert se prolongeait quelquefois très long-temps. Enfin, on ouvrait la porte de la

[1] Nom que les Gaulois donnaient aux mauvais génies.

fiancée : l'un de ses parens, s'adressant au futur, lui demandait s'il reconnaîtrait bien, entre toutes les femmes, celle dont il voulait faire sa compagne? Sur sa réponse affirmative, on lui présentait une femme courbée sous le poids des années[1]. « Celle que j'im-
« plore, disait l'amant, a la prudence et la sa-
« gesse des vieillards; mais elle est droite
« comme la branche du coudrier; ses cheveux,
« plus noirs que l'aile des corbeaux, couvrent
« et dévoilent tour à tour un front d'une blan-
« cheur éblouissante. »

On lui amenait ensuite une petite fille, âgée de dix à douze ans : « Celle que j'aime, re-
« prenait-il, a l'innocence et la pureté de l'en-
« fance; mais pour que la rose ait tout son
« éclat, son bouton doit être entr'ouvert;
« c'est alors qu'il s'en exhale un parfum qui
« trouble les sens. Ah! rendez-moi celle dont
« j'ai respiré l'haleine embaumée. »

Enfin paraissait la fiancée. Alors le futur,

[1] Mém. de l'Acad. celt., t. 2, p. 368.

renant des mains du garçon d'honneur le ruan qui devait servir de ceinture, le passe utour de son amante, comme pour l'enchaîner à lui.

Avant de quitter la maison paternelle, la eune fille lui fait ses adieux ; elle flatte en pleurant les bœufs, animaux du labourage, et les chevaux, qu'elle vit si souvent revenir des champs, quand elle guettait leur retour pour préparer le repas de ses frères. Elle appelle es oiseaux de la cour, et leur verse du grain pour la dernière fois. Elle fait également ses adieux aux meubles et à tous les objets inanimés ; elle salue, elle baise ces muets témoins de son paisible bonheur.

Après ces premières cérémonies, les deux cortèges réunis se mettaient en marche pour se rendre dans la maison du mari.

Presque tous les hommes, montés à cheval, étaient armés, et portaient l'épée nue ; cet appareil militaire avait pour objet de défendre la jeune épouse des tentatives et des coups d'éclat que le désespoir conseillait aux ri-

vaux[1]. Les fiancés se rendaient à l'autel, accompagnés de leurs familles, pour y recevoir la bénédiction nuptiale, à l'imitation [2] de celle que Dieu lui-même donna à nos premiers parens dans le jardin des délices.

C'est de ce temps simple et demi barbare que nous sont restés ces mots proférés d'une voix tremblante, ces usages symboliques, tels que la couronne virginale, l'anneau d'alliance, la pièce d'argent, les dons allégoriques et le voile blanc dont on couvre les époux[3].

Le prêtre unissait les amans, jetait des fleurs sur leur front[4], et célébrait les saints mystères. A cette époque, les pompes du christianisme et la liturgie gallicane conservaient encore quelque chose de cette primitive simplicité qui rappelait les catacombes, les forêts et

[1] Henry, *Hist. of Britt.* p. 561. — Strutt, p. 187.
[2] Isid. de Sev., l. 2, *de Off. Eccles.*, c. 19. — Testul., *ad Uxor.*, c. 8.
[3] Mareulf., form. 75. — *Leg. Rip.*, tit. 37. — Baluz. Capitul., tom. 1 et 2. — S. Martenne, Collect., t. 1, p. 518.
[4] Strutt, p. 188.

ıébaïdes où venaient prier les chrétiens
lant la persécution.

ıs fidèles, après avoir déposé sur l'autel
in et le vin, en descendaient à travers
ıuages d'encens et se donnaient le baiser
aix [1].

, au milieu de cette solennité, l'un des
ι flambeaux qui brûlaient sur l'autel venait
teindre, on voyait quelques assistans pâlir
itôt, et une mère affligée essuyer une
ıe furtive; car, selon la superstition d'alors
i des époux qui se trouvait du côté de ce
beau éteint, devait mourir avant l'autre [2].
'assemblée se rendait ensuite dans une pe-
chapelle décorée de l'image de la Vierge;
ıt le christianisme, c'était dans un petit
où était la statue de la déesse *Nehalennia*,
ın représentait le visage couvert d'un voile

Conc. Matisc., 11, c. 4. — Fleury, Hist. Eccl.,
ı, l. 36, p. 213.

On retrouve encore cette coutume en quelques
·oits de la France, et notamment dans la Sologne.
ıoires de l'Acad. celt., t. 2, p. 214.

ayant un chien à ses côtés, et tenant une corbeille de fruits[1].

C'était une des divinités protectrices des foyers, et que les antiquaires ont prise tour à tour pour la déité de l'abondance, du mystère et de la fidélité. Arrivés en cet endroit, les parens recevaient à l'autel une quenouille qui s'y trouvait consacrée, ils la remettaient à l'épousée, pour qu'elle filât un peu du chanvre qui l'entourait. On lui indiquait ainsi que le ciel ordonne et bénit le travail domestique des compagnes de l'homme.

Après ces diverses cérémonies, on revenait au logis, et l'on s'asseyait à la table dressée sous les berceaux voisins, où se trouvaient souvent réunis, même aux noces des plus pauvres, trois ou quatre cents convives.

Au dessert, les jeunes filles allaient présenter à la mariée un bouquet et un pigeon, en

[1] Servais Gale, *Dissert. de Sybillis*, etc., c. 36, p. 657. — Keisler, *Ant. Sept. et Celt.* — Montfaucon, Antiq. expliquée, t. 2, p. 443.

lui adressant un compliment ; ensuite on faisait silence, et les deux bardes entonnaient l'hymne du mariage.

CHANT D'HYMEN.

« Celui qui a donné son nom à une femme, fuira le déshonneur au péril de la vie ; celui qu'une femme à rendu père, ne s'écartera point de la vertu.

« Si le guerrier s'est choisi une compagne, aucune de ses plaies ne sera mortelle ; elle étanchera son sang ; elle essuyera la poussière de son front ; si, couché près d'elle, un songe, affreux l'agite et l'entoure d'un péril imaginaire, terrible, secouant son sommeil, il se soulève et crie..., sa main, s'étendant pour saisir son épée, effleure la douce compagne qui repose à ses côtés.... ; soudain, la sinistre lueur de son regard troublé disparaît comme le météore, l'azur de ses yeux brille d'un éclat paisible, il sourit et se rendort en murmurant des paroles d'amour.

« Que les vainqueurs se disputent les dépouilles des rois détrônés, que les banquets épuisent ou remplissent leurs coupes d'hydromel, qu'ils voient tour à tour s'éteindre ou se rallumer leurs flambeaux, que les torrens de l'Occitanie jettent sur le rivage ou gardent au fond des flots leurs trésors précieux, qu'importe au nouvel époux la fortune ou la joie bruyante ! Quel navire pourrait rapporter, des pays inconnus, un bien comparable à celui qui fera désormais son bonheur? Il a savouré de grands plaisirs sur les lèvres de la beauté, et voilà d'où lui vient l'air mystérieux, qui le rend semblable aux génies de la colline de Mavilly [1].

« Noble soutien de cette fleur charmante, jeune ormeau, qu'entrelace une vigne féconde, bravez ensemble les orages : ou plu-

[1] Mavilly, en Bourgogne, était un lieu consacré par le culte de nos pères. On y adorait plusieurs divinités, entre autres, Bélenus ou Apollon. L'abbé Gaudelot observe que la position de Mavilly ressemble beaucoup à celle de Delphes, où, comme on sait, les Grecs adoraient Apollon.

tôt, puissent les astres du ciel vous être favorables! qu'un bon génie écarte de vous le codrille impur, dont le regard donne la mort [1].

« La femme est la nourrice du genre humain; les plus grands héros ont été bercés dans ses bras, les bardes les plus éloquens ont sucé le lait de ses mamelles, ses doigts filent la chlamyde des vainqueurs, et dès l'aurore, elle sait, avec le gazon et le sable du rivage, rendre à l'armure sanglante un éclat qui cause l'effroi aux ennemis de la patrie.

« Mais la rosée du soir amortit les sons de ma harpe détendue; l'étoile du silence a paru dans les airs. Jeunes filles, reprenez vos guirlandes, et conduisez les époux jusqu'au seuil nuptial, en leur souhaitant un bonheur aussi durable que la pierre *cesée* [2], que le *peulven* et le *dolmen* élevés dans l'Armorique, pour

[1] Mém. de l'Acad. celt., t. 4, p. 95.

[2] La pierre *ccsée* est une de ces pierres monumentales et druidiques si communes en France; elle se trouve sur les bords du Loir, près d'Angers.

consacrer nos victoires chez les races futures.

« La rosée amortit les sons de ma harpe détendue, et l'étoile du silence a paru. »

Les hommes conduisaient le mari, tandis que les femmes conduisaient l'épouse d'ans l'appartement nuptial, tendu en draperies blanches et jonché de fleurs allégoriques. Les parens et les amis y buvaient à la prospérité du mariage[1]; les époux se couvraient d'une robe blanche et se prosternaient aux pieds de leurs parens pour demander leur bénédiction; ensuite la mariée, précédée de la fille d'honneur tenant un flambeau, se présentait devant chaque personne de l'assemblée, qui lui donnait un baiser et en recevait un vœu[2].

On croirait lire une page de l'Ancien-Testament ou de l'Odyssée dans le passage du père de notre histoire[3].

« La nuit arrive trop lente au gré de l'a-
« moureux époux, et voilà que tous deux

[1] Strutt, p. 188.
[2] Mém. de l'Acad. celt., t. 2, p. 371 et 372.
[3] Grég. de Tours, sur les deux amans de Clermont.

« on les conduit dans l'asile destiné aux mys-
« tères du mariage. Les parens se retirent
« aussitôt que la bien-aimée eut, non sans
« quelque résistance, laissé couler les nœuds de
« sa ceinture virginale : déja le lit nuptial l'en-
« veloppait sous ses voiles ; l'époux l'y suivit
« soudain ; elle s'était reculée jusqu'à l'autre
« extrémité du lit, et son beau visage, tourné
« du côté des lambris, rougissait de pudeur
« et de honte : on eût dit la rose printannière
« à l'approche du soleil levant. Cependant ses
« yeux répandaient des larmes, et son cœur
« oppressé battait dans son sein avec vio-
« lence. »

Ainsi parle Grégoire-de-Tours des mœurs de nos aïeux ; mais, chose surprenante, cette couche si pudique, si mystérieuse la première nuit de l'hyménée, admettait par la suite, sans perdre de son innocence et de sa pureté, les parens, les amis, même les étrangers [1]. En touchant l'oreiller de l'hospitalité,

[1] Sauval, Antiquités de Paris. — Legendre, Mœurs

un sentiment de respect et de vénération assoupissait les desirs illégitimes; au reste, c'était un honneur de partager son lit avec quelqu'un, et cet usage s'est conservé longtemps parmi nous [1].

Le lendemain du mariage, les deux époux, en sortant du lit nuptial, se couvraient de longs habits de deuil, venaient au pied des autels entendre la messe funèbre qu'ils faisaient célébrer pour les parens trépassés des deux familles [2]. Quelle triste pensée avait donc germé au sein des plaisirs? Rien n'est plus poétique et plus touchant dans les élégies des anciens, que le contraste de ces crêpes lugubres et de ces couronnes de roses; que ce lendemain des fêtes consacré aux larmes et aux graves souvenirs.

La poésie, qui nous fit assister aux repas

et coutumes des Français. — Sainte-Foix, Essais historiques sur Paris, t. 4, p. 109.

[1] Les auteurs précités. M. de Paulmy, Précis sur la vie privée des Français, t. 4, p. 109.

[2] Cet usage s'est conservé dans le pays Chartrain; Mémoires de l'Ac. celt., t. 2, p. 372, et t. 4, p. 262.

guerriers des Achille, des Diomède, des Ajax, des Ulysse, pourrait-elle dédaigner la table de nos ancêtres, remarquable par la même simplicité et les mêmes coutumes? On n'y voyait pas encore, il est vrai, ces légumes savoureux, ces oiseaux exquis, ces fruits délicieux que depuis, des conquérans, des savans ou des missionnaires apportèrent en nos climats, des rives orientales et américaines, des champs de la Sicile et de l'Italie; mais la chasse et la pêche, après avoir diverti nos pères, les nourrissaient abondamment; tandis qu'ils étaient rangés autour du foyer allumé au milieu de leur vaste salle, ils se plaisaient à voir la flamme pétillante rôtir et colorer des chevreuils ainsi que des sangliers entiers, dont on servait les hures au son de la trompette [1].

Ils ne connaissaient pas non plus ces vins

[1] Du Cange, Gloss., voyez *Majalis*. — L'abbé Lebœuf, Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 17, p. 188. — Legrand d'Aussy, Vie privée des Français, t. 1, p. 253.

renommés et toutes les liqueurs qu'ils durent, par la suite, à l'art que leur enseignèrent les Italiens sous le règne des Médicis; mais alors les vins des clos modestes, l'hydromel, la bière, le clairet faisaient pétiller la gaieté et les saillies; des vœux sincères, de doux sermens étaient proférés sur la coupe héréditaire, cent fois vidée et remplie à la ronde; plus souvent le vase à boire était une corne ornée d'or, et que le maître de la maison conservait avec orgueil comme un trophée de ses exploits à la chasse. Dans les repas militaires, le plus brave était servi et buvait le premier[1].

Les Gaulois et les Francs se provoquaient à boire, et comme ils croyaient ne pouvoir refuser sans honte, il en résulta des excès que tenta de prévenir un capitulaire qui défendait aux convives de se défier à boire, sous peine de condamnation au pain et à l'eau. Les tables étaient couvertes de fleurs;

[1] Laureau, p. 50 et 51.

les mets, selon l'expression du poète Fortunat, reposaient sur des roses; les murs de la salle étaient tapissés de rameaux et de lierre; le sol était jonché de lis, de pavots et d'herbes odorantes.

Les sexes étaient entremêlés à table; quel que fût le rang, la condition des convives, ils n'étaient assis que sur des bancs, d'où est venu le mot de *Banquet;* on servait un plat particulier à chaque couple. De cet usage, vint l'expression familière *manger à la même écuelle*[1]. Souvent même la femme qui voulait prouver à quelqu'un son amitié ou un sentiment plus tendre, ne prenait avec lui pendant le repas qu'une même assiette[2]. Dans la saison des chaleurs et dans les jours de fête publique, on servait le repas du milieu du jour à la porte de la maison, sous les berceaux du jardin, ou sous l'arbre de la cour. On invitait les passans à s'asseoir et à participer

[1] Roman de Lancelot, tome 2, f. 60. — Legrand d'Aussy, Vie privée des Français, t. 3, p. 313.

[2] Legrand d'Aussy, Fabliaux, t. 1, p. 33.

au festin et à la conversation[1]; on parlait beaucoup, mais il était défendu de médire des femmes et de s'entretenir des affaires politiques[2] : cette loi est tombée en désuétude.

Le principal repas était le souper; on le prolongeait bien avant dans la nuit, à la lueur des flambeaux que tenaient de jeunes esclaves[3]. Cet usage de nos ancêtres peut donner de gracieux modèles à la sculpture : si les filles de Carie, réduites en servitude et employées à des travaux domestiques, ont inspiré au génie de Phidias l'idée de ces Cariatides qu'on admire dans les palais, comme des colonnes animées supportant des corbeilles de fleurs ou des frontispices élégans, les esclaves que les pirates saxons amenaient dans les Gaules, et qu'on voyait près de la table de nos pères tenant des

[1] Greg. Turon, *Hist.*, l. 5, c. 19. — Mémoires de l'Acad. des Inscript., t. 17, p. 195. — Sainte-Foix, Essais hist. sur Paris.

[2] Tit.-Liv., l. 21. — Cæs. *de Bell. Gall.*, l. 6.

[3] S. Martin, Hist. des Gaulois. — Legendre, Mœurs des Français, volume unique.

hes brûlantes, rappellent ces statues lu-euses dont nos décorateurs ornent les ns de fêtes, et que dépeignent ces beaux de Lucrèce :

non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
mpadas igniferas manibus retinentia dextris,
mina nocturnis epulis ut suppeditentur, etc.

elui qui se préparait à un grand voyage quait avec de certaines cérémonies les s élémens protecteurs, l'eau, la terre et [1]. Les Gaulois avait un grand nombre voitures roulantes; c'est de ce peuple les Romains avaient emprunté la plupart leurs [2].

a *carraque* était la voiture des gens de lité; selon Pline, elle était à quatre roues rnée de cuivre et d'ivoire.

Quintilien nous apprend que la *rhéda* était espèce de coche [3] traîné par huit ou dix

Laureau, Hist. avant Clovis, p. 32, dans la note.
Bullet, Dissert. sur l'origine des Carrosses, p. 313.
Montfaucon, Antiq. expliq., t. 4, p. 2, l. 1, c. 6,
50.

mulets. La *benne* était un fourgon d'osier pour les marchands.

Le *corvinus* et l'*esséda* qui portaient des faux tranchantes aux essieux des roues, étaient les chars des guerriers : les femmes montaient ordinairement dans le *carpentum*, dans le *pilentum* et la *basterne ;* plus tard on préféra les brancards et les litières[1].

Sous les premiers empereurs, les postes, dont on attribue l'invention à Auguste, furent établies dans les Gaules. De distance en distance, se trouvaient des chariots et des chevaux de relais. Mais comme cet établissement était créé dans l'intérêt du gouvernement, et pour un service public, les particuliers ne pouvaient s'y pourvoir qu'avec des diplômes qu'ils se faisaient délivrer par faveur sous le nom de *lettres d'évection*[2].

On énonçait dans ces lettres le nombre des

[1] Grég. Turon., l. 3, c. 15 et 26. — Fredeg., c. 18. Bullet., lieu cité.

[2] Ulpian., tit. de privil. Veter. — Leg. 2, Cod. *de Præposit. Sacri Cubili.* — Pancir., l. 1, *Comment. in*

chevaux et le temps qu'on pouvait les garder; si on ne se conformait point à ces instructions, on s'exposait à l'amende, même à des peines arbitraires.

Les lettres d'évection étaient accordées par l'empereur ou par celui qui le représentait dans la province. L'ordonnance qui prescrivait l'obtention de ces lettres était si impérative et si générale, que les plus grands officiers de l'empire, même lorsqu'ils voyageaient pour le service public, ne pouvaient point se faire délivrer de chevaux s'ils ne s'étaient pas munis de ces diplômes, et se trouvaient obligés de continuer leur route à pied[1].

Il y avait, sur les voies publiques, des *mansions* et des *mutations* : les *mansions*, où l'on séjournait, étaient des espèces d'auberges, où l'on trouvait logement, vivres et fourrages; les *mutations* étaient les lieux où l'on

notis imper., cap. 6. — Lequin de la Neufville, Origine des postes, p. 27, 28 et 29.

[1] Leg. 3, 14, cod. Theodos., *de Cursu publico*.

ne faisait que changer de chevaux; la loi défendait d'en faire partir plus de cinq par jour[1].

Dans l'origine, les peuples étaient obligés, par forme d'impôt, de fournir des fonds pour acheter les chevaux de poste et les fourrages. Souvent même on les contraignait à livrer leurs propres chevaux. Nerva abolit cette corvée, et la reconnaissance publique lui décerna, en cette occasion, une médaille.

Dans ces premiers temps, les funérailles avaient un caractère antique et solennel. On n'inhumait pas encore dans l'enceinte des villes; les tombeaux, autour desquels on plantait des rosiers, étaient gardés par des sentinelles comme les trésors de la patrie[2].

Ceux qui suivaient le convoi avaient les cheveux épars et couverts de cendre.

Le noble était enseveli avec ses éperons

[1] Leg. 8 et 15, *ib.* — Justinian., lib. 13, tit., *Cod.* Camilen, *Intract. qui dicitur Romani in Brist.*, p. 45. — Paucir., *In notis imp.*, lib. 21.

[2] Strutt, p. 170.

d'or, son épervier et ses armes. L'usage de renfermer, avec le défunt, ce qu'il avait de plus cher, fut long-temps observé chez nos ancêtres; ces peuples, comme ceux d'origine gothique et scythique, croyaient qu'à sa résurrection celui qui décédait retrouvait près de lui ces objets fidèles [1].

César rapporte que, peu de temps avant son arrivée dans les Gaules, on faisait brûler, avec le cadavre d'un grand seigneur, ses esclaves, ses vassaux, et tous ceux qu'il désignait, avant sa mort, pour l'accompagner dans l'autre monde [2].

On vit souvent, chez les Celtes, un fils ou un amant inconsolable, jeter, dans le bûcher qui consumait l'être adoré, des lettres qui, disait-il, devait lui parvenir et l'entretenir encore du regret que causait sa perte [3].

Avant l'établissement de la monarchie fran-

[1] Diod. Sicul., l. 5. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Marcel, t. 1, c. 7, p. 45.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Laureau, p. 93.

[3] Diod. Sicul., l. 5, p. 306.

çaise dans les Gaules, il semble qu'on brûlait plus souvent les corps qu'on ne les inhumait; cet usage dura jusqu'aux derniers temps du paganisme.

Les cendres des Druides étaient quelquefois renfermées précieusement dans un vase de verre peint avec variété [1], et placé sur une colonne dans la clairière d'un bocage consacré à quelque divinité. Les rayons du soleil, frappant sur cette urne diaphane, en allumaient les diverses couleurs et en faisaient jaillir des gerbes de feux.

Les Celtes qui professaient, avec confiance, le dogme de l'immortalité, croyaient voir dans cet éclat qui entourait une froide poussière, l'apothéose et la gloire de l'ame qui, libre des liens terrestres, apparaissait dans sa forme divine.

Ces tombeaux lumineux, où rien n'annonçait le néant, portaient presque tous des im-

[1] Marcel, Origine de la Monarchie française, t. [illegible], in-12, c. 6, p. 23. — Laureau, Hist. de France avant Clovis, p. 102.

criptions pleines de morale et de poésie, ca-pables de faire long-temps rêver le voyageur attendri : en voici quelques-unes recueillies au hasard [1].

« Si vous ne trouvez plus les cendres dans
« cette urne, songez à la belle ame contre
« laquelle il ne fut jamais rien dit.

« Ici se découvre tout le secret de la vie
« humaine.

« Lève le voile et médite sur ce composé
« des substances qui s'unissent et se séparent.

« Le soleil s'est levé pour moi.

« La vie est courte, le temps n'est long
« qu'après la mort.

« Rien n'est plus assuré que la mort.

« Réjouis-toi, et viens. »

A l'égard de la sépulture des guerriers distingués, on a vu que, dans la Germanie, les corps des braves étaient couverts d'une éminence de terre en forme pyramidale de vingt ou trente toises de hauteur; il en était ainsi

[1] *Voyez* une foule de ces inscriptions dans Chorier, Geutter, Legoux de Guerland, Laureau, S. Martin, etc.

parmi les Gaulois avant leur conversion. On trouve encore une multitude de ces tombes héroïques dans les départemens de la Creuse, de la Sarthe, de Sambre-et-Meuse, de l'Oise, d'Indre-et-Loire, et en beaucoup d'autres cantons de la France [1].

De tels monumens, dont on ne peut méconnaître la destination (puisqu'au rapport de Spon et de Keisler, des incrédules ou des curieux, en ayant fait fouiller quelques-uns, y trouvèrent des urnes, des médailles, de la poussière humaine, des fragmens de colliers et d'armures); de tels monumens, qui n'étaient élevés que pour les chefs et les vaillans capitaines, devaient concourir à donner aux campagnes françaises cet intérêt historique autant que moral, qui séduit l'imagination dans les sites de Rome et de la Grèce, où les tombeaux se montraient de toutes parts pour la leçon des vivans.

Le voyageur qui, en traversant nos pro-

[1] L'abbé Lebeuf, Dissertation sur divers sujets, t. [illegible], p. 225 et 228.

inces, ne regarde pas même ces monticules méraires, va s'arrêter et rêver, s'il apprend ue cet amas de terre couvre la dépouille d'un le ces Gaulois qui portèrent la terreur jusqu'aux murs de Delphes et sur les bords du Tibre.

Les Écossais, plus habiles que nous à saisir out ce qui peut les entretenir de leurs ancêtres, et dont la mélancolie cherche d'abord quelques tristes souvenirs des tombes antiques, se plaisent à voir encore, sur les rives du fleuve Carron, où souvent combattit Fingal, deux de ces sépulcres d'argile qu'ils appellent *duns bei* ou *montagne de paix*[1]. Un de ces deux monumens renferme peut-être les restes de la belle Comala qui mourut de douleur lorsque le perfide Hidallan lui eut fait croire que le roi de Selma, son amant, avait perdu la vie sur les bords de ce fleuve.

On trouve aussi beaucoup de ces tombes en Angleterre, en Irlande, sur les bords du

[1] Bucanan, Hist. d'Ecosse, édit. de 1583, fol. 5.

Danube, aux plaines de la Moesie et de la Thrace.

Dans les premiers temps du christianisme, nos pères étaient ensevelis les pieds tournés du côté de l'orient, en sorte que leur simulacre, dont la tête était élevée sur un coussin de pierre, parut regarder la contrée où Jésus-Christ était mort et ressuscité; où devait se montrer le libérateur et le juge. Cet usage se pratiquait du temps de Charles-Martel, puisque les prêtres qui inhumèrent ce héros, voulant se venger de ce qu'il avait fait servir les biens de l'église aux besoins de la patrie, placèrent son sépulcre de manière à ce que son visage regardât vers l'occident [1].

Les Francs, dans les premiers siècles de la monarchie, se réunissaient chaque année le premier du mois de mars. Le peuple y délibérait sur les affaires politiques, et rédigeait des lois que le chef devait faire exécuter. Ce

[1] Chronique de Saint-Denis. — L'abbé Lebeuf, Dissertation, t. 1, p. 262.

chef y recevait de ses sujets, des armes, des fourrures, des troupeaux; il partageait ensuite ces présens, seuls tributs d'un peuple libre, entre les braves qui l'accompagnaient, et que les anciens désignent sous les noms divers de fidèles, de leudes, de forts, de chevaliers et de compagnons. C'était l'élite des guerriers qui méritaient, par leur courage, l'honneur d'entourer le roi, de s'asseoir à sa table; de combattre au premier rang. Ce fut l'origine des distinctions et de la noblesse parmi nous.

Ces peuples, jaloux de leur indépendance, n'arrivaient pas ensemble à cette réunion, tant ils craignaient de paraître avoir reçu l'ordre de s'y rendre [1]. On y voyait les grands se saluer en s'arrachant un cheveu qu'ils se présentaient [2]. On y voyait des citoyens sceller une adoption en se faisant toucher la barbe [3]. Pour

[1] Tacite, *de Morib. Ger.*
[2] Sainte-Foix, Essais hist. sur Paris, t. 2, p. 74.
[3] Legendre, Mœurs et Coutumes des Franç., volume unique.

cimenter un pacte d'union, ils se coupaient une veine du front, laissaient couler leur sang dans une coupe, et le buvaient mêlé avec de l'hydromel[1], ils renonçaient à une alliance en rompant une paille dont ils jetaient les morceaux.

Les Gaulois connaissaient le prêt à usure, si l'on peut appeler ainsi la stipulation d'intérêts qu'on ne devait exiger que dans l'autre monde[2]. Un débiteur insolvable passait autour de son cou le bras de son créancier, et lui présentait des ciseaux pour qu'il lui coupât sa chevelure; ce qui signifiait qu'il se constituait esclave jusqu'au paiement[3], car c'était un pénible sacrifice pour les Francs que celui de leur chevelure; ils en avaient un soin extrême. Un jeune guerrier pris par l'ennemi, conjura celui qui devait le décapiter de ne pas laisser tremper ses cheveux dans son sang, et de ne point permettre à un es-

[1] *Saxo, Gram.*, l. 1. — Strutt, t. 1, p. 44.
[2] Valère-Maxime, l. 2, cap. 6.
[3] *Pact. leg. Salic.*

clave de les toucher [1]. La plus grande preuve d'amour qu'un amant pût donner à sa maîtresse, était de lui promettre de négliger sa chevelure tant qu'il serait éloigné d'elle.

C'était encore dans ces réunions annuelles qu'on proclamait les rois en les élevant sur le pavois : ceux qui leur juraient fidélité, montaient sur un rocher pour indiquer que leur foi était inébranlable ; souvent ils faisaient ce serment sur leurs bracelets ensanglantés ou sur leurs étendards. Tandis qu'on délibérait, certains officiers coupaient un morceau de l'habit de ceux qui troublaient le silence.

Les femmes étaient écartées du trône ; mais si la France est presque la seule nation de l'Europe où elles ne puissent gouverner, il semble que nous ayons voulu leur faire oublier cette exclusion, en leur créant parmi nous une souveraineté qu'elles n'ont point ailleurs, en les entourant d'égards, d'hommages et de respects.

[1] North., Antiquités, v. 1, p. 205.—Strutt, p. 209. — *Voyez* la note 2 du 6ᵉ récit.

Les Francs et surtout les Gaulois étaient très curieux; ils arrêtaient les passans, s'attroupaient autour du voyageur et des marchands ambulans, pour s'enquérir des mœurs de leurs pays, et pour en apprendre toute espèce de nouvelles. Ils étaient très crédules, parce qu'ils n'avaient aucune idée du mensonge [1].

Nous avons peu d'écrits sur le commerce des Gaulois et des Francs; mais les vers de quelques poètes anciens, où la Gaule est appelée *opulente et féconde*, qu'un passage assez curieux, où Strabon vante les communications faciles que les rivières de cette contrée offraient aux négocians, font présumer que les étrangers venaient sur nos bords satisfaire leur cupidité [2].

Notre commerce eut d'abord peu d'étendue,

[1] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 4. — Marcel, t. 1, c. 9, p. 63.

[2] Diod. Sicul., l. 5. — Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, t. 16, p. 152. — Dissert. de l'abbé Carlier sur l'état du commerce, in-12, édit. de 1753, p. 4.

et se réduisait aux choses strictement nécessaires à la vie. Les Belges et les Nerviens défendaient même aux marchands de Tyr, de Carthage et d'Italie, d'apporter chez eux tout ce qui pouvait ajouter au luxe et à la sensualité.

Les habitans des armoriques ne trafiquaient qu'avec leurs voisins : l'étain des mines de Cornouailles, des chiens de chasse et de combat, des peaux dont ils faisaient leurs voiles; tels étaient les objets mercantiles qu'ils allaient acheter dans les îles Cassitérides[1]; ils y portaient en échange des salaisons préparées sur les bords de la Seine, des toiles dont le tissu était tellement serré et compacte, que selon

[1] Strabo, Georg., l. 4, p. 200.—Cæs., *de Bello Gallico*, l. 3. — Varron, Econom., l. 2, c. 3. — Marcel, Origine de la Monarchie franç., t. 1, c. 12, p. 83.— Picot, Hist. des Gaulois, t. 3, l. 2, c. 9, p. 179. — Strabon et Diodore parlent de *Cassitérides;* ce nom semble s'appliquer aux côtes méridionales de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, fréquentées dans l'antiquité par les Phéniciens et les Carthaginois, comme le dit Aviénus.

Pline, il résistait à l'arme blanche ; de la verrerie et ces vases de terre où les femmes des bords de l'Isis et du Cherwel conservaient leur laitage et leur miel.

Les Aquitains, dont les fleuves charriaient de l'or en abondance, et qui savaient avec un art inimitable, façonner et polir les métaux, avaient avec les publicains de Rome, un commerce plus important et plus lucratif[1].

Lorsque les Phocéens se furent établis sur nos côtes méridionales, le commerce fit de rapides progrès ; l'Orient eut de fréquens rapports avec Marseille qui, après la ruine de Carthage et de Corinthe, hérita du négoce de ces villes fortunées. Les marchés de Narbonne, d'Arles, de Bordeaux, étalaient une magnificence qui faisait l'admiration des Gaulois.

La soumission des Gaules par les Romains acheva de donner au commerce tout son essor. Les routes, les aquéducs, les canaux, les forts que ces conquérans fondateurs firent faire dans

[1] Diod. Sicul., l. 5, p. 305. — Strab., l. 4, p. 190. L'abbé Carlier, p. 5.

cette contrée, sous le gouvernement d'Agrippa, sous le règne d'Auguste et de Tibère, abrégèrent toutes les distances, rapprochèrent tous les lieux.

L'invasion des barbares interrompit les relations commerciales. On les voit se rétablir un peu entre les Français et quelques peuples de la Germanie; sous le règne du roi Dagobert, qu'on peut regarder comme l'instituteur des premières foires.

Les Israélites, plus entreprenans et plus avides que les chrétiens, commencèrent à s'établir dans nos cités; une partie de leurs gains énormes apaisa les perscéutions dirigées contre eux; aussi comblèrent-ils leurs riches entrepôts de Marseille et de Narbonne, des marchandises qu'ils tiraient du Levant et de l'Égypte.

Nos anciennes histoires parlent peu des monnaies gauloises, et plusieurs écrivains ont conclu de leur silence à cet égard, que nos pères ne connaissaient point les signes monétaires; mais il semble que ce silence est bien suppléé

par les monnaies elles-mêmes, dont on trouve encore un assez grand nombre dans les cabinets des antiquaires. Il suffit en effet qu'un peuple ait quelques principes de civilisation, quelques notions d'agriculture pour admettre la mobile représentation des valeurs [1].

Avant César, les Gaulois faisaient donc usage des monnaies. Possidonius rapporte que le roi des Arverniens ne paraissait en public que monté sur un char, d'où plusieurs sacs ouverts laissaient tomber l'or et l'argent que ramassaient les poètes qui le suivaient en chantant ses louanges.

Marcel a fait graver dans son ouvrage plusieurs pièces de monnaie gauloise. La plupart représentent un coursier; il est présumable que ce symbole de la guerre a été adopté comme la marque favorite d'une nation belliqueuse. On trouve plusieurs de ces pièces

[1] Athen., l. 4.—Strabo, l. 4.—Possidon., *ap. Athenæum*, l. 4, c. 18.—Laureau, p. 61. — Montesquieu, Esprit des Lois, l. 18, c. 15. — Marcel, t. 1, c. 10, p. 64.—Picot, t. 3, l. 2, c. 9, p. 175.

frappées à l'effigie du monarque. Celle qui porte la légende du roi Dubno est très curieuse, en ce que son revers présente une figure propre à expliquer un usage gaulois sur lequel s'accordent plusieurs historiens.

On y voit un guerrier qui revient du combat, tenant de chaque main une tête sanglante. Ces sortes de trophées faisaient la réputation et la gloire des Gaulois, qui les embaumaient avec beaucoup de soin, les entouraient de cercles d'or, et les montraient à l'étranger comme les plus sûrs monumens de leurs exploits [1].

Quelle que fût la rançon offerte par les parens du vaincu, pour leur arracher ces misérables restes, un refus opiniâtre repoussait ces pieuses demandes [2].

On peut présumer que souvent un père au désespoir vint, comme le vieux Priam, implorer de nos Achille, le corps mutilé de son

[1] Tite-Live, l. 10, c. 26, et l. 23, c. 24.—Polyb., l. 2. — Strab., l. 4. — Marcel, t. 1, c. 12, p. 80.

[2] Marcel, t. 2, c. 12, p. 80.—Picot, t. 2, l. 2, c. 5, p. 342 et 343.

fils, proposant pour le racheter le prix de l'héritage où ce malheureux vieillard croyait finir ses jours.

On peut encore se représenter une mère venant s'asseoir nuit et jour sur le seuil d'un impitoyable vainqueur pendant que l'aquilon soufflait; on croit la voir, portant avec elle le linge de la sépulture qu'une ombre désolée réclame, et sollicitant avec des sanglots la restitution de l'objet informe, dont la vue l'eût peut-être fait mourir de douleur.

Le costume est un accessoire trop important en poésie, en peinture, et même dans la représentation des ouvrages scéniques, pour qu'on puisse omettre d'en parler, quand il s'agit de considérer l'histoire de France sous ses rapports avec les beaux-arts.

Dès l'origine et dans le temps où nos pères adoraient les chênes, par reconnaissance pour le fruit de cet arbre dont ils se nourrissaient, on doit penser que la manière de se vêtir était aussi simple, aussi sauvage que cette façon de vivre; il est même présumable

que dans les premiers âges, où l'on méconnaissait la pudeur, parce que l'innocence était générale, les Celtes n'eussent point cherché à couvrir leurs corps, si du reste le climat de la Gaule, que refroidissaient alors de grands lacs et de vastes forêts, ne les eût point obligés à se préserver des influences d'un rigoureuse température. Dans la belle saison, ils étaient donc presque nus, et l'hiver, ils s'habillaient avec les peaux des bêtes fauves [1].

Les fourrures furent le premier costume de tous les peuples d'origine celtique; voilà pourquoi le bon Hérodote, en parlant des Scythes qui prenaient des peaux d'ours et de martre durant l'hiver, et qui s'en dépouillaient au printemps, a écrit sérieusement qu'ils se changeaient en bêtes une fois par an [2].

[1] Montfaucon, Antiq. expliq., t. 3, part. 1, l. 2, c. 8, 17 et 18. — Pelloutier, Hist. des Celtes, t. 2, l. 2, c. 7, p. 141. — Laureau, p. 8 et la note.

[2] Hérodote, l. 4, p. 105. — Pomp. Mel., l. 2, c. 1, p. 41.

Telle fut la première époque de nos modes nationales; la seconde date de nos relations avec les Phéniciens, les Grecs et les Latins, qui apprirent aux Gaulois à filer la laine, à à semer le chanvre, à tisser la toile[1]. Ce fut à cette époque qu'ils apprirent eux-mêmes l'art de la teinture, qu'ils transmirent à leurs voisins; leurs robes rayées étaient recherchées à Rome à cause de leur finesse et de la beauté des couleurs qu'ils savaient extraire du règne végétal[2]. Alors on porta une espèce de tunique ou chlamyde très courte, et pardessus on mit la saye, pièce d'étoffe carrée qui couvrait les épaules et s'agrafait sur la poitrine; mais les nobles Gaulois, ces Jarles fiers et orgueilleux, jaloux de se distinguer des autres par un costume particulier, honteux d'ailleurs de s'asservir à des modes qui n'avaient point été celles de leurs pères, continuèrent de se vêtir avec des peaux. Ce costume étant resté particulier à ces chefs,

[1] Polyb., l. 2, Diod. Sicul., l. 5.—Pline, *Hist. Nat.*, l. 19, c. 1, et l. 22, c. 2.

[2] Pellout. Hist. des Celtes, t. 2, l. 2, c. 7, p. 145, 149.

devint par degrés une marque distinctive, un signe de pouvoir et d'indépendance. Aussi, malgré l'inconstance des modes, l'ambition ou l'amour-propre, auxquels vinrent se joindre encore l'étiquette et le cérémonial, maintinrent si bien de concert les prérogatives des fourrures, qu'on les trouve encore en honneur, non-seulement sous le règne de Charlemagne et de ses successeurs, non-seulement au temps des tournois et dans nos anciennes armoiries, mais encore de nos jours, où le souverain et les cours suprêmes qui rendent la justice en son nom, portent l'hermine dans leurs vêtemens de représentation.

Strabon, Pline, Ammien Marcellin, tous auteurs grecs et latins, s'extasient sur l'extrême propreté des Gaulois; une tache les eût fait rougir, des lambeaux leur faisaient horreur. Les peuples voisins, tels que les Pictes, les Bretons, les Ibériens, aimaient à peindre sur leurs bras, leurs jambes, leurs seins découverts, des figures d'oiseaux et de

plantes, ou bien se teignaient tout le corps en bleu et en rouge pour se rendre plus terribles dans les combats. Ces coutumes sauvages ne plurent jamais aux Gaulois; seulement si l'on remarquait sur leurs membres quelques empreintes livides, c'est qu'ils se meurtrissaient la chair et se corrodaient la peau, afin que ces stigmates, traces de la douleur, prouvassent à l'ennemi qu'ils étaient à l'épreuve des tortures[1].

Le troisième chapitre de l'histoire de nos modes pourrait traiter du luxe qui s'introduisit parmi les Gaulois; mais au surplus ce luxe est honorable et son origine est poétique. Ce n'est point au trafic ou à l'industrie qu'ils devaient leurs richesses, mais à leurs innombrables conquêtes; ce n'est point par un goût frivole pour la parure qu'ils adoptèrent de somptueux ornemens, mais pour faire paraître à tous les yeux les monumens de leurs

[1] Solin., c. 33, p. 254. — Pelloutier, t. 2, l. 2, p. 141, c. 7.

exploits. En effet, quand les Gaulois revenaient de leurs expéditions lointaines, chargés de l'or et de l'argent des vaincus, ils s'en faisaient des colliers, des ceintures, des anneaux, des bracelets : pour prouver qu'ils avaient pris part aux victoires dont ils faisaient étinceler les fruits, ils crurent ne pouvoir trop se parer de ces glorieux témoignages. Leurs tuniques furent brochées de lames d'or, leurs sayes resplendissaient de ce métal qui vint briller sur leurs casques et s'incruster dans leurs armes [1].

La quatrième révolution qui s'opéra dans le costume des Gaulois, le changea tout-à-fait. La Gaule ayant été soumise par les Romains, ses habitans adoptèrent l'habit de leurs vainqueurs ; mais quelles que fussent l'élégance et la richesse de leur nouvelles parures, ils regrettèrent vivement leur sayons, leurs

[1] Tite-Live, l. 7, c. 10; l. 24, c. 42; l. 33, c. 36, et l. 36, c. 40. — Polyb., l. 2. — Diod. Sicul., l. 5, p. 213. — Strab., l. 3, p. 155. — Marcel, t. 1, c. 9, p. 56.

brayes, leurs courtes chlamydes, et tous ces vêtemens que, naguère, ils avaient souvent baignés généreusement de leur sang, de leurs sueurs, et qui leur rappelaient à la fois leurs succès, leur indépendance, et cette vie tant soit peu sauvage qui plut toujours à leur esprit belliqueux.

On rapporte que, pour perpétuer entre eux le souvenir d'un costume si cher, ils instituèrent des fêtes annuelles pendant lesquelles ils reprenaient autant qu'ils pouvaient, l'ancienne forme de leurs vêtemens. Durant ce travestissement, les uns prenaient les jupes flottantes que Laureau compare à celles que porte encore l'Écossais sur ses montagnes nébuleuses. Les autres chaussaient les sandales de bois que leurs pères avaient inventées, et que pour cette raison on appelait *gallicæ*, ce que nous avons traduit par *galloches*[1]. Ceux-ci s'affublaient de tuniques blanches à l'instar des anciens Druides; les

[1] Isidor, *Gloss.*

itres, comme les *Vergobrets*, ornaient leur
evelure d'une poussière d'or[1]. Pour com-
éter la représentation des siècles dont ils
nsacraient ainsi les usages, ils passaient
e partie du jour et de la nuit dans les
stins; car on n'a point oublié que les Gau-
is avaient table ouverte à tout venant, et
'ils aimaient, au milieu de leurs bachiques
aisirs, à raconter leurs guerres et leurs
entures.

Ces grands repas et ces déguisemens ont
i donner lieu aux espèces de lupercales que
ous pratiquons encore de nos jours sous le
m de carnaval.

Quand les Francs eurent, à leur tour, sou-
is la Gaule, ils prirent également le cos-
me latin; car, dans le mélange de deux
uples, le plus civilisé fera toujours adopter
l'autre ses façons et ses moeurs.

Ainsi donc, pendant le gouvernement des
ésars, comme pendant la première et même

[1] Molé, Hist. des Modes françaises.

la seconde race de la monarchie française, notre costume fût à peu près le costume des Romains ; c'est assez dire que, pendant cette période, il est très-favorable aux beaux-arts.

Il nous reste beaucoup de statues et de bas-reliefs trouvés dans les églises et sur les tombeaux des premiers siècles de notre monarchie; ils représentent les Clovis, les Clotaire, les Chilpéric, les Clotilde, les Frédégonde, ainsi qu'un grand nombre d'évêques et de seigneurs, vêtus du *laticlave* et du *paludamentum* des Romains, et tels que l'on aurait pu représenter les Constantin, les Julien, les Théodose, les Hélène, les Eudoxie, et les grands du Bas-Empire.

La plupart de ces figures sont dignes de l'antiquité, non par le talent de l'exécution, mais par l'arrangement pittoresque des draperies qui, conformément aux prescriptions de l'art, suivent et dessinent les formes du corps humain dans leurs douces courbures, ne rompant jamais les belles lignes que l'artiste aime à prolonger.

Les draperies grecques et romaines, devenues gauloises et françaises, laissaient voir à l'œil satisfait, tout l'ensemble de la figure, et voilaient la nudité en indiquant les formes. Elles avaient une majesté singulière dans les statues royales ou saintes que l'on plaçait ordinairement sur les monumens funéraires ou dans le portail des cathédrales gothiques.

On trouve néanmoins dans le costume des Francs, à cette époque, quelques parties qu'on ne remarque pas dans l'habillement romain. Ces différences distinguaient au premier coup-d'œil les deux nations l'une de l'autre, bien qu'il ne fût pas possible de les confondre, malgré l'identité de leurs usages, tant au fond elles étaient essentiellement séparées par le caractère et les mœurs.

Dans la plupart des costumes français de ces temps, les tuniques sont ceintes par des baudriers de cuir, qui annoncent un peuple guerrier et toujours armé. On voit souvent pendre à ces ceintures une escarcelle ou petite bourse, dans laquelle était l'argent des aumônes

qu'on répandait en allant en pèlerinage, ou quand on s'arrêtait sur les marches du temple[1].

Les femmes, et particulièrement les princesses, avaient un long voile, ancien attribut de la modestie et de la simplicité, qui, selon Tacite, caractérisaient les compagnes de nos ancêtres dans les forêts germaniques. Ce voile ne cachait point le visage, mais seulement une partie du front et le derrière de la tête, d'où il revenait pour couvrir les épaules et le sein; les plis qu'il formait sur les tresses de la chevelure et les draperies du manteau, qui descendait avec une molle souplesse, offraient un ensemble plein de grace et d'harmonie dans leurs mobiles ondulations.

Les bords du vêtement de nos pères étaient souvent ornés de perles et de pierreries précieuses[2]. Les habits avec lesquels on était enseveli, étaient surtout d'une grande richesse. Ceux dont les images nous restent, annoncent

[1] Le Recueil de Rathier, 2e livr., pl. 1 et 5; 3e livr., pl. 29; 4e livr., pl. 16; 5e livraison, pl. 14.
[2] Rathier, 3e livr., pl. 15.

un luxe vraiment asiatique. Ce n'était pas le frivole desir de briller et d'attirer les regards sur un cercueil, qui faisait desirer à celui qui mourait, une pompe aussi vaine ; mais dans le fond de ce tombeau, ils voulaient encore annoncer à l'œil qui oserait un jour en pénétrer les horreurs, que ce qu'il voyait avait été puissant naguère ; ils voulaient forcer le sépulcre même à des égards, et assurer des respects à une froide poussière [1].

Les accessoires du costume, pendant la première race, ne manquaient pas d'une certaine élégance. Les couronnes de princes avaient surtout une forme charmante, dont on ne trouve pas le modèle dans les monumens de l'antiquité, et dont nos pères ont paru emprunter la forme de celle des calices et des corolles de fleurs.

Jusqu'ici, nous n'avons vu le costume des premiers Français que d'après les statues des

[1] Laureau, p. 93. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, l. 2, c. 4, p. 322.

églises et des temples; mais on peut voir, dans les gravures de l'ouvrage de Strutt, et dans quelques manuscrits de la Bibliothèque royale, des dessins qui prouvent que ce costume, si solennel, si grave dans les représentations de la mort et dans la respectueuse attitude des chrétiens en oraison, n'a pas moins de convenance dès qu'il doit revêtir le mouvement de la vie active et la folâtre légèreté des plaisirs.

Un de ces dessins, que Rathier a fait entrer dans sa collection[1], et qui fait partie des modèles de la première race, représente trois filles nubiles, de même âge. Deux d'entre elles sont assises ensemble; l'une joue de deux flûtes à la fois; l'autre tient une lyre antique qu'elle frappe avec une touche d'ivoire, pour en tirer des accords; la troisième danse au son des instrumens : ses vêtemens, animés par cette vive pantomime, voltigent en plis vagabonds. On croirait voir les nymphes de Sparte que Virgile nous montre sur les sommets du

[1] Dans la 7e livraison.

Taigète qu'elles foulent en cadence, ou la jeune bayadère reproduisant une pensée d'amour dans sa danse expressive et voluptueuse.

Si, dans les premiers temps, les Gaulois et les Francs, presque toujours livrés à l'exercice des armes et à des entreprises guerrières, n'ont pas fait faire de grands progrès à l'industrie nationale, ce serait pourtant une erreur de ne leur supposer en cette partie aucune espèce d'habileté.

Sous la première race, et même avant la conquête des Romains, ces derniers, ainsi que tous les autres peuples de l'Europe, devaient à nos pères des inventions utiles et le perfectionnement de plusieurs procédés mécaniques.

Les Gaulois inventèrent les roues de la charrue et le crible par où le grain est épuré[1],

[1] Pline, l. 18, c. 11 et 18. Ce naturaliste (l. 17, c. 6 et 8) rapporte que les Gaulois avaient imaginé d'engraisser la terre par elle-même, et sans y joindre du fumier; ils se servaient, dit-il, d'une espèce de terre

Ils propagèrent la culture du lin, apprirent à le filer, à l'ourdir, et composèrent avec leur belle laine, dont Horace vante la finesse, ces robes artisiennes, que le bont goût et le luxe faisaient rechercher à Rome, comme de nos jours on recherche les plus beaux tissus de l'Inde [1].

Ils savaient, en répandant une poussière brûlante et féconde sur les tiges de leurs arbres, hâter la maturité de leurs fruits, et leur donner plus de saveur [2]. Ils savaient, par cent moyens ingénieux, augmenter le nombre de leurs

qu'on nomme *marne*, et quelquefois ils y répandaient de la chaux. *Voyez* aussi Dioscor., l. 5, c. 43.

[1] Meursius, sur le luxe des Romains. — *Sabine*, ou *la Matinée d'une jeune Romaine*. — Cambry, Mon. celtique, p. 19.

[2] Pline, l. 17, c. 9. — Les habitans de plusieurs provinces ayant remarqué que leurs raisins ne mûrissaient jamais parfaitement à cause de leur climat, et que le vin qu'ils en tiraient avait un goût acide, en corrigèrent l'âpreté avec de la poix résine qui faisait fermenter la liqueur, et la rendait fort agréable. *Voy.* Dioscorid., l. 5, c. 43. — M. Picot, Hist. des Gaulois, t. 3, l. 2, c. 9, p. 189.

troupeaux, et rendre leur produit avantageux[1].

L'excessive propreté qui les distinguait, leur fit composer le savon que nos jeunes lavandières firent écumer les premières, dans le courant des ruisseaux, sur leurs voiles éblouissans de blancheur [2].

Quoique ennemis de la mollesse, ils inventèrent les couchers de duvet et les tapis à fleurs [3]. Strabon et Vopiscus trouvent leurs teintures admirables; Pline parle de leurs étoffes peintes à fleurs et à carreaux de diverses couleurs [4].

[1] Athénée dit que les Gaulois fournissaient de jambons toute l'Italie. — Strabon (l. 6, c. 31) dit qu'ils vendaient à Rome une grande quantité de moutons et de porcs salés. — Varron, *de Re Rusticâ*, parle en plus d'un endroit du bétail des Gaulois.

[2] Pline, l. 28, c. 12.

[3] Pline, l. 8, c. 48.—Cambry, Mon. Celtiq., p. 15.

[4] Pline, l. 19, c. 2. Le même auteur (l. 8, c. 48) dit qu'ils inventèrent les habits feutrés. — Strabon, l. 4, et Flav. Vospisc., c. 20, disent que leurs teintures merveilleuses étaient recherchées à Rome et dans toute l'Italie.

Ils excellaient surtout dans l'art de souffler le verre. Celui de l'Italie était opaque et terne, en le comparant au verre de la Gaule, si transparent, si pur, que les rayons de la lumière le traversaient sans l'altérer, et qu'il semblait lui-même une lumière consolidée par un art jusqu'alors inconnu [1].

Ils n'étaient pas moins habiles à travailler les métaux. Philostrate s'extasie sur leur adresse à donner au cuivre et à l'étain, l'éclat de l'or et de l'argent [2].

Mais si les Gaulois se distinguaient dans la profession des ces arts paisibles, peu conformes à leur esprit militaire, combien ne durent-ils pas se montrer supérieurs à leurs voisins dans la fabrication des armes, des harnois et des parures guerrières, objet de la prédilection d'un peuple dont les camps étaient le séjour

[1] Pline, l. 30 et 36, c. 26. Ils se servaient, pour faire du verre blanc, de sable et de nitre mêlés ensemble, et soumis à l'action du feu qui en opérait la fusion. *Voyez* aussi Picot, t. 3, l. 2, c. 9, p. 190.

[2] Pline, l. 24, c. 17.

**l, et qui, même en temps de paix, ai-
déployer l'appareil des combats [1].
he s'écrie en voyant de loin resplendir
mée de Celtes : *Elle était magnifique-
quipée de toute sorte d'armes.... Vous
ez vu personne dans les premières co-
, qui ne fût paré de chaînes, de colliers,
racelets d'or* [2].
Gaulois inventèrent les cottes de mailles
[3], les flèches de Mâcon, les cuirasses
n, les carquois et les arbalètes de Sois-
les boucliers et les épées d'Amiens; les
s dorées et ciselées à Reims et à Trèves,
t une grande réputation parmi les lé-
romaines. Les chefs n'en portaient pas**

rez, sur les armes des Gaulois, Diod. Sicul.,
Tite-Live, l. 22, c. 46, et l. 38, c. 21. — Strab.,
. Vegétius, l. 2, c. 15. Montfauc., Antiq. ex-
. 4, part. 1, l. 1, c. 13 et supplém., t. 4,
5.
ybe, l. 2.
ron, *de Ling. Lat.*, l. 4, s'exprime ainsi : *Lo-
Loro, quod de corio crudo pectoralia faciebant;
subinduerunt Galli è ferro sub id vocabulum ex
ferream tunicam.*

d'autres; les soldats qui s'étaient signalés par des exploits, les recevaient en récompense [1].

Les Gaulois inventèrent encore les émaux, dont ils enrichissaient les brides de leurs coursiers et les courroies de leurs chars d'argent [2]. Les habitans de la ville d'Alise, et les Berruyens étaient cités pour la perfection des ornemens métalliques et des freins argentés.

Ils ombragèrent les casques de plumes teintes des plus vives couleurs; ils savaient incruster des grains de corail et des saphirs taillés en étoiles dans l'or des armures [3]. Les Gaulois et les Francs avaient sans doute aussi quelques notions de peinture, puisqu'ils représentaient sur leurs boucliers, sur leurs enseignes; divers symboles de gloire et d'amour [4].

[1] Les anciens Romains reconnaissaient devoir aux Gaulois des armes appelées *Tyreos*, *lanceæ*, *gessa*, *cateiæ*, *metaræ*, *sagittæ*, *arietes*, *balistæ*, etc. *Voyez* ce que dit à cet égard Cambry, Mon. celt., p. 14.

[2] Orose, l. 5, c. 10. — Florus, l. 2, c. 3.

[3] Pline, l. 32, c. 2. — Picot, t. 2, l. 2, c. 5, p. 334.

[4] Paradin, dans son Hist. de Bourgogne, dit que les Francs portaient pour emblème un lion; on leur at-

Silius Italicus parle du Gaulois Chryxus, qui avait fait peindre sur son bouclier la prise du Capitole, et Brennus pesant l'or des Romains.

L'histoire de la première race ne présente rien de plus bizarre que la législation des divers peuples qui couvraient la France[1].

Les ducs, les comtes et les Rachinbourgs, étaient chargés de rendre la justice; ils jugeaient l'épée au côté; au milieu de l'assemblée s'élevait un bouclier, emblème de la protection et de la défense[2].

Pour avertir les témoins du serment qu'ils allaient faire, le juge leur tirait l'oreille, et leur donnait un léger soufflet[3].

Les causes des veuves, des orphelins, des

tribue encore beaucoup d'autres symboles. *Voyez* le P. Ménestrier, Origine des Armoiries, et Fauchet en ses Origines.

[1] Eccard, *Leg. Sal.* — *Capitul.*, ed. Baluz. — Becmann., *Dissert. de Prod. sanguinis.*

[2] *Leg. Salic.*, Favyn, Th. d'honneur, L. 1, p. 31.

[3] Cordemoy. — Legendre, lieux cités. — Sur la manière d'exécuter les jugemens. *Voyez* la loi sal., tit. 59. — Fauchet, des Orig., c. 2, p. 5.

pauvres, étaient appelées les premières, et la justice était rendue sans délais comme sans frais[1].

Il y avait alors des magistrats ambulans qui parcouraient le royaume pour écouter les plaintes et terminer les différends. Ces envoyés exerçaient leur juridiction patriarcale ou sur le perron du château, ou sur les bords d'une fontaine, ou sous les rameaux d'un chêne antique[2]. Souvent encore ils prononçaient leurs arrêts dans les églises ou sur les tombes des cimetières, comme pour appeler en garantie de ces décisions solennelles, et l'Eternel qui juge ceux qui jugent, et les ombres révérées des morts. Cette admirable simplicité ne régnait pas cependant sur toutes les parties de notre législation; ainsi, par exemple, les causes douteuses se décidaient par les sermens, les épreuves et les combats singuliers[3]. Il faut

[1] Mémoires de l'Académie celt., c. 2, p. 97.

[2] Marculfe, form. 7. — Du Cange, *Gloss.*

[3] *Pact. leg. Sal.* — *Leg. rip.* — Muratori, *Dissert. de sud. Dei.*

ire dans nos vieux auteurs de règles établies ı cet égard[1]; cette crédulité sacrilège qui ssociait l'Être-Suprême à des cruautés; cet ppareil de justice dont on escortait l'iniquité; ette organisation qui consacrait le désordre t les agressions; ces formes polies dans les ctes hostiles et menaçans, tout ce mélange du ivil et du barbare qui révolte à bon droit une ivilisation croissante, n'en répand pas moins ur cette primitive législation les couleurs les lus propres à la poésie élevée.

Là, debout devant le juge et enflammé de olère, l'accusateur ou l'offensé appelait son dversaire au malle prochain; il se déclarait on ennemi pour la vie, et défiait les forêts, les avernes, les déserts de lui donner un asile ui pût le soustraire à sa fureur; à ces mots l jetait le gage du combat dans l'arène. Aus-

[1] Beaumanoir, Cont. de Beauvoisis, c. 6, p. 40 et ı1, c. 64, p. 328 et 830. — Spelman, *Gloss.* — Addit. ux Mémoires de Castelman, t. 2, p. 544. — Verste-an, *Of de Cayed intell.*, p. 63. — Hollinghead, *Chr. ngl.*, p. 98.

sitôt le fer étincelait dans les mains des champions ; le vainqueur dépouillait le vaincu de sa chevelure, et l'attachait à sa porte comme un monument de sa vengeance[1].

Souvent on mettait un bandeau sur les yeux de l'accusé ; en cet état, et les pieds nus, il devait courir dans un espace où l'on avait mis çà et là des socs de charrue rougis dans la fournaise : s'il évitait leur atteinte on le reconnaissait innocent. Quelquefois on lui faisait plonger le bras dans l'eau bouillante ou l'eau froide, et l'impression qu'il éprouvait donnait le degré du crime[2].

On trouve les premiers exemples des *Ordalies* ou épreuves judiciaires, dès l'aurore du

[1] M. de Boulainvilliers, Mém. hist., t. 1, p. 45, et la note 3 du 10e récit à la fin de l'ouvrage.

[2] Verstegan, *Of decayed intell.*, p. 63. — Strutt, p. 47. Le P. Lecomte, t. 8, p. 85. — Duclos, Mém. de l'Acad. des Inscript., t. 15, p. 617. — Lebrun, Hist. crit. des Superst., t. 2, l. 6, c. 2, p. 270.

Les épreuves de l'eau bouillante et du fer chaud sont encore en usage dans les royaumes de Congo, de Matamba et d'Angola. Histoire de l'île de Ceylan, par le capitaine J. Ribeyro.

christianisme, alors que les apôtres les plus zélés propageaient la foi dont ils étaient animés.

L'éloquence et les préceptes de l'Évangile n'étaient pas des moyens assez persuasifs, pour soumettre au culte nouveau des barbares ou des incrédules, peu disposés à se laisser surprendre aux charmes du langage ou à l'onction d'une morale parfaite et sublime, qu'ils n'eussent point appréciée.

Les orateurs du christianisme qui desiraient convertir les peuples idolâtres, pleins de confiance en celui dont ils se croyaient les ministres et les serviteurs, entraînés par cet enthousiasme, qui provoque les miracles, se communique aux auditeurs, les exalte, et les prépare à des prodiges, osaient demander à Dieu des garans de la vérité qu'ils publiaient en son nom.

Ils étaient d'ailleurs excités par le souvenir de Daniel vivant dans la fosse aux Lions, et des jeunes hommes chantant des hymnes dans la fournaise.

Souvent, pleins d'un pieux délire et pour prouver à la foule étonnée qu'ils avaient reçu leur mission d'en haut, ils traversaient des bûchers allumés, marchaient sur une couche de charbons avivés, se plongeaient dans l'eau bouillante, enfin telles étaient l'exaltation et la ferveur de ces premiers chrétiens, que souvent ils ne sentaient pas la douleur dont ils bravaient les atteintes, de même qu'un guerrier ne sent point sur le champ de bataille et dans l'ardeur du combat, la blessure qui, le lendemain, doit le retenir sur la couche de souffrance.

Ces épreuves, tentées avec succès par les saints et les confesseurs de la foi, consacrées dans l'histoire de l'Eglise, acquirent par degrés un caractère authentique et respectable. Par elles, les nations du moyen âge s'accoutumèrent à voir dans l'Eternel le défenseur de la vérité; et bientôt l'on pensa qu'il devait étendre la même sollicitude à ceux qu'on accusait injustement.

Plusieurs saints, plusieurs évêques, cer-

tains que Dieu n'abandonnait jamais l'innocence aux complots des hommes pervers, pratiquèrent des premiers, les épreuves de l'eau et du feu, pour s'absoudre, en face du peuple, des imputations calomnieuses dont ils étaient l'objet.

Des faits appuieront cette opinion sur l'origine des Ordalies.

Simplice était marié lorsqu'il fut nommé évêque d'Autun, dans le IVe siècle. Il fallut alors que les époux se séparassent; mais ils s'aimaient tendrement, et cette séparation coûtait à leur cœur. Comme d'impurs desirs n'allumaient point leur chaste amour, et qu'ils ne recherchaient, dans leur mutuelle union, que cette douce amitié qu'un frère ressent pour une sœur chérie, ils crurent, dans la noblesse de leurs sentimens, pouvoir demeurer ensemble sous les mêmes toits. Le peuple en murmura, et accusa Simplice de ne point abandonner le lit conjugal. Son épouse, ayant appris ces bruits imposteurs, se présenta au milieu des habitans de la ville d'Autun, ras-

semblés pour une fête de l'Eglise; elle prit le feu qui brûlait dans les trépieds, et le mit dans ses vêtemens où elle le tint pendant quelques minutes; s'adressant ensuite à son époux, elle lui dit : « Recevez dans votre tunique ce « feu qui ne vous brûlera point, afin que, par « cet emblème de notre vie, on soit convaincu « désormais que le feu de la concupiscence « n'a pas plus d'empire sur nos ames que ces « charbons ardens n'ont de pouvoir sur nos « corps [1]. »

Le peuple admira ce miracle, et ceux qui étaient encore idolâtres demandèrent le baptême.

La même épreuve fut répétée, peu de temps après, par G. Brice, évêque de Tours, successeur de saint Martin; ce prélat, dont la piété était sans tache, accusé par ses ennemis d'être le père d'un enfant dont on ne connaissait pas la mère, et qu'il avait recueilli

[1] Gregorius Turonensis, *de Glorios. Confessorib.*, c. 76.

par charité, confondit l'imposture en portant du feu dans ses mains [1].

Un évêque d'Orient, voulant détruire les erreurs d'un arien, et celui-ci l'embarrassant par les subtilités de sa dialectique et les adresses oratoires auxquelles il était grandement exercé, abandonna le vain secours de la parole, et proposa à son antagoniste de pénétrer dans un grand brasier pour reconnaître lequel d'entre eux professait la vraie doctrine. L'arien refusa ce singulier défi, et l'évêque orthodoxe se précipita au milieu des flammes, y resta quelque temps, et lança, du sein de leurs tourbillons, des argumens persuasifs qui, joints à ce prodige, convertirent bientôt l'hérétique [2].

Ces faits qu'on pourrait multiplier à l'infini expliquent pourquoi nos rois chrétiens, au lieu d'abroger les lois des peuples barbares

[1] Gregor. Turon., l. 1, c. 1.

[2] Théodore-le-Lecteur, liv. 2, édit. Vales., pag. 566.

qui admettaient les épreuves, les maintinrent expressément[1].

Dagobert, qui réforma dans la loi des Francs ripuaires, tout ce qui n'était point conforme au christianisme, conserva les dispositions relatives aux *Ordalies*. Charlemagne voulut qu'on ajoutât foi à ces épreuves, et le pieux héritier de ce grand monarque les révéra comme des avis ostensibles que l'Eternel daignait manifester aux humains pour la gloire de l'innocence et la confusion du crime.

De célèbres procès auxquels les *Ordalies* donnèrent une issue favorable, répandirent encore sur ces épreuves une sorte de merveilleux, bien propre à les accréditer de plus en plus.

Lothaire, voulant rompre les liens du mariage qui l'unissaient à la reine Thietberge, l'accusa d'avoir commis un inceste avec son frère. Cette princesse, chérie des grands et du peuple par ses vertus et sa douceur, ne

[1] Capitul., t. 1, p. 15. — Lebrun, Hist. crit. des Superstitions, t. 2, l. 5, c. 3, p. 169.

crut pas que Dieu, innocente comme elle était, la laisserait en proie à cette horrible accusation. Dans une assemblée publique et convoquée avec solennité, elle fit l'épreuve de l'eau bouillante sans éprouver, dit-on, aucune douleur [1].

L'épouse d'Othon III conçut une passion violente pour un seigneur de sa cour : celui-ci l'ayant irritée par ses refus, elle résolut sa perte, et l'accusa devant l'empereur d'avoir voulu attenter à sa pudeur. Le seigneur innocent fut condamné à mort, et périt sur un échafaud. Mais sa veuve au désespoir ayant caché sous sa robe la tête sanglante de son malheureux époux, se présenta au pied du trône ; cette tête livide à la main, elle demanda justice, et offrit de prouver la calomnie par l'épreuve du fer ardent.

Un hasard miraculeux servit au triomphe de l'innocence. La veuve intrépide soutint héroïquement une épreuve que l'impératrice ne

[1] Hincmar, *de Div. Loth. et Tesb.*, p. 302 et 303, *ex edit.* Cordes, *et ex sirm.*, p. 568.

put supporter. Alors, convaincue aux yeux de sa propre cour, elle entendit sa sentence de mort; et l'on vit une fille du roi d'Aragon, l'épouse d'un empereur d'Allemagne, conduite au bûcher, et brûlée vive au milieu de son peuple.

L'impératrice Cunégonde, femme de l'empereur Henri, accusée faussement d'adultère, se présenta dans l'assemblée de la nation, et, selon Baronius, elle y prit le fer rouge de l'*Ordalie*, comme si elle eût touché des roses sans épines [1].

La cour des rois de la première et même de la seconde race, qui paraît si grossière, si insignifiante, offre cependant des tableaux qu'Homère et Virgile eussent enviés à notre histoire. On goûte avec raison dans ces grands poètes la description des antiques jardins d'Alcinoüs et des toits de chaume du roi Evandre; mais il faut convenir que ces princes, dont le royaume était très borné, avaient peu de

[1] Baronius, an 1024.

mérite à ne point étaler un faste qui eût excédé leurs facultés. Andromaque et Nausica n'étaient guère plus puissantes que ces reines d'Abyssinie, qui employaient les ambassadeurs à ôter la mauvaise herbe des grains semés près de leur maison [1].

La simplicité des Clovis, des Sigebert, des Clotaire, des Charles, est remarquable, parce qu'elle contraste avec une véritable grandeur. Ces rois, cent fois plus opulens que les Alcinoüs et les Evandre, avaient pour tout jardin quelques arpens où la culture peu recherchée mêlait aux légumes nourriciers les roses, les romarins, les lis et les pavots, que les rois semaient eux-mêmes [2]. Un groupe de pommiers dont le fer n'émondait point les rameaux, quelques cerisiers de Lusitanie, le néflier, l'arbre le plus ancien des Gaules, un berceau de vigne et de figuiers, une source

[1] M. Salt, Voyage en Abyss., t. 1, c. 5, p. 295 et suiv.

[2] Le Grand d'Aussy, Histoire de la vie privée des Francs, t. 1. — Sauval, Antiq. de Paris.

qui jaillissait entre des pierres grisâtres où le lierre tressait ses branches, et qui murmurait cachée entre les herbes fleuries, tels étaient les ornemens de ces royales solitudes. On y semait aussi beaucoup de tournesols, pour indiquer les divisions de la journée; car alors il n'y avait qu'une seule horloge en France, celle que le roi Théodoric fit faire au célèbre Boëce pour Gondebaud de Bourgogne. Les cours de ces habitations étaient peuplées de volatiles; l'esclave battait le beurre, assis sur le seuil du réduit des monarques qui domptaient l'Italie, l'Aragon, la Castille et la Germanie. Les registres où les fermiers rendaient compte des troupeaux, des oeufs et des fruits, se voyaient confondus avec les chartes, les capitulaires et les ordonnances qui faisaient le destin des peuples. Les corbeilles de jonc pleines de provisions choisies étaient suspendues aux murailles près des trophées, dépouilles sanglantes des Saxons, des Huns et des Lombards. Près de la principale habitation, et à moitié caché par les arbres de

la cour, on voyait les bâtimens destinés à élever les volailles et à serrer les grains et les légumes : ceux qui en avaient l'intendance s'appelaient *bordiers ;* chacun d'eux avait pour ses gages la jouissance de quelques *charruées* ou *bovées* de terre. Frédégonde qui, comme on l'a vu, était la terreur des rois voisins, disait à Chilpéric : *Je me suis aperçue qu'on a volé plusieurs jambons dans nos celliers* [1].

Les plus grands seigneurs avaient des mœurs également simples : l'évêque Fortunat envoyait à sa mère et à ses sœurs, dans un panier de jonc qu'il avait tressé lui-même, des prunes sauvages que lui-même avait cueillies dans la forêt. Saint Remy, archevêque de Reims, laissa par testament ses cochons à partager entre ses deux frères [2].

Mais ce qui est remarquable, c'est que cette simplicité de nos premiers rois, loin de nuire à la majesté de leur rang, ne faisait que re-

[1] Sainte-Foix, Ess. hist. sur Paris, tome 5, p. 220.

[2] Annecd. eccl., t. 1, p. 371.

lever l'éclat et la magnificence des fêtes qu'ils donnaient lors des cours plénières qui se tenaient à certains jours de l'année et aux époques mémorables, telles que l'avènement du prince au trône, son mariage, la naissance de ses fils, et les grandes réceptions des ambassadeurs.

C'est alors, qu'assis sur un trône du métal le plus précieux, couvert d'un manteau bleu et blanc, le front ceint d'un diadème à rayons éblouissans et tenant dans ses mains une verge d'or, le roi français qui la veille errait sur la pelouse de ses métairies, comme les Aristodème et les Abdolonyme, se montrait au milieu d'un olympe resplendissant comme le Jupiter de la fable.

Autour de lui, les ducs, les patrices, les comtes, les barons, les évêques, tous les officiers du palais étalaient des manteaux d'hermine, des ceintures de pierreries et d'or. La reine, coiffée d'un voile surmonté d'une couronne, était accompagnée de ses dames, brillantes de perles et de diamans que les conquêtes

des Français en Italie avaient répandus dans le royaume.

Derrière le roi se tenaient les échansons, les écuyers et les sommeliers [1]. Pendant le repas, les bardes et les poëtes nommés fatistes chantaient des hymnes sur le courage, l'honneur et la vertu ; un héraut ouvrait les portes du palais jetant au peuple de la monnaie d'or à pleines coupes, en criant : *Voilà les largesses du grand monarque !* [2]

Les tables du festin étaient d'argent massif, décorées de figures et de fleurs, ou de l'image des villes du royaume. Les vases étaient ornés de pierres précieuses. Clovis en avait un d'une grande beauté, et qui ayant été cassé par accident à sa table, fut, dit-on, raccommodé à l'instant même et miraculeusement par saint Fridolin. Ces vases étaient d'un si haut prix, qu'un de nos rois en ayant mis un en gage, il ne put être retiré pendant dix

[1] *Voyez* la note 4 du 10e récit à la fin de l'ouvrage.

[2] L'abbé Lebeuf, Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 17, p. 205.

années. Les plats étaient également d'or et d'argent, enrichis de joyaux de diverses couleurs. Les souverains faisaient parade du luxe de leur vaisselle; ils la montraient avec ostentation aux étrangers, et l'étalaient les jours de fêtes sur des buffets dressés dans les salles du festin, et surmontés d'un dais de pourpre.

Entre les services on introduisait les baladins, les jongleurs, les pantomimes, les plaisantins[1]; on dressait des décorations, et on représentait des jeux scéniques[2]; puis on se répandait en foule dans les cours et dans les jardins, où d'autres spctacles étaient préparés; on allait ensuite à la chasse de l'urus et du sanglier. Durant ces réjouissances, la profusion put être souvent comparée à celle qui régnait dans les festins d'Antoine et de Cléopâtre. Les historiens parlent d'un banquet de

[1] Cassiod., l. 11, ep. 41.—L'abbé Lebeuf, lieu cité, t. 17, p. 205.—D. Rivet, Hist. littéraire de la France, t. 3, p. 19.

[2] *Voyez* la note 5 du 10[e] récit à la fin de l'ouvrage.

nos pères où trente mille plats furent servis, et d'un autre où l'on fit rôtir trente mille bœufs. Ces fêtes somptueuses se prolongeaient ainsi durant sept jours[1].

Ce qu'Athénée raconte de Luernius et d'Ariamne prouve que l'origine des cours plénières est très ancienne parmi les Gaulois, et donne une idée de leur faste et de leur générosité.

Luernius, roi d'Auvergne, traitait chaque année, pendant plusieurs jours, tous ceux qui se présentaient; il ordonnait qu'on garnît de viandes et de boissons choisies un espace de douze stades, ce qui faisait une table d'une demi-lieue; à leur départ, tous les convives recevaient de magnifiques présens[2].

La libéralité d'Ariamne est encore plus étonnante. Ce Gaulois d'Asie, voulant réunir tous ceux de sa nation qui se trouvaient dans la Galatie, fit annoncer, à son de trompe,

[1] Strutt, p. 294. — Lacurne de Sainte-Palye, Mém. sur l'anc. Chev., 3e partie, p. 188. — Sainte-Foix, t. 2, p. 202 et 210.

[2] Possid., *ap. Athen.*, l. 4, c. 13.

qu'il les traiterait pendant un an. Des peuples entiers, Gaulois et étrangers, vinrent en foule à ces fêtes, pour lesquelles on avait préparé, le long des routes voisines du palais d'Ariamne, des tentes de toile et de feuillage qui, sous le beau ciel de l'Asie, abritaient suffisamment cette multitude réjouie. Chaque tente contenait quatre cents personnes, outre les poètes, les musiciens, les jongleurs, et tous les gens occupés à servir sans cesse et au moindre signal des provisions inépuisables[1].

Ce n'était pas seulement leur goût pour l'hospitalité qui engageait nos ancêtres à tenir ainsi table ouverte; mais comme les grands croyaient que le crédit et la considération étaient proportionnés au nombre de leurs cliens, ils avaient toujours avec eux une suite nombreuse de flatteurs, de parasites, de protégés et de *solduriers* qu'ils attachaient à leur

[1] Athen., l. 4. — Marcel, t. 1, p. 321. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 3, l. 2, c. 9, p. 172.

ersonne en leur faisant partager leurs repas [1].

Il reste à dire quelque chose de l'état des ttres sous les Mérovingiens. Quand on voit gnorance et la barbarie couvrir la France cette époque, on se persuade difficilement e, peu de temps avant, cette contrée jetait n éclat comparable à celui de Rome et Athènes; on soupçonnerait ici de l'exagération, si l'on n'opposait point à l'incrédulité u lecteur les témoignages respectables de uintilien, de Suétone, de Cassiodore, de mmaque, d'Ausone, et l'autorité des écriains modernes tels que Du Boulay, Tilleont, Vossius, D. Rivet et autres.

Les colonies que les Grecs et les Romains ablirent dans les Gaules, la civilisation de pays, l'asile que les empereurs y donrent aux savans, l'amour de Constancehlore pour les lettres [2], la conversion de

[1] Cæs. *de Bello Gallico*, l. 3, c. 22, et l. 4.—Diod., 5. — Latour d'Auvergne, Origine gaul., c. 3. — yez la note 6 du 10[e] récit à la fin de l'ouvrage.

[2] Vosp., *Vita carin. num.*, 18. – D. Rivet, t. 1, part. 2.

Constantin, les victoires de ce prince, tout concourut dans le quatrième siècle à faire régner une paix heureuse. Alors, dans le silence des armes, on entendit les plus doux concerts; c'est que les semences, répandues sur nos rivages par l'Ionie et Rome, donnèrent en abondance des fruits et des fleurs.

On est agréablement surpris d'entendre citer parmi nos aïeux un Delphide, un Minervius, un Héliodore, un Hellesponce : quand leurs noms rappelaient les plus belles régions de l'antiquité, ils complétaient l'illusion par les sons de la lyre qu'ils faisaient entendre à nos pères, ou sur le mont des Druides, ou sur le promontoire d'Aphrodise, ou dans la vallée flavienne, sites charmans de la Gaule, qui aujourd'hui dérobent sous des noms vulgaires des souvenirs enchanteurs.

C'est dans ce quatrième siècle que les Gaules produisirent les historiens Eutrope et Protadius; les orateurs Eumène, Gennade, Alcime, Drepane; les rhéteurs Exupère, Sédatius, Agrice; l'astronome Arbore; les grammai-

riens Jucundus, Glabrio; les poètes Ausone, Siagrius, Théon et tant d'autres encore[1].

Lactance, saint Jérôme, le sophiste Proërèse, Citarius, comparé à Simonide pour l'harmonie de ses vers, accoururent de l'Attique et de l'Ausonie pour entendre les doctes personnages qui professaient dans les célèbres écoles de Bordeaux, de Trèves, d'Autun, de Marseille et de Toulouse.

Les poètes qui savaient le mieux flatter les Empereurs romains, supposaient que dans leurs cortèges magnifiques, on voyait les savans de la Gaule mêlés aux savans romains[2].

Mais tandis que parmi nous prospéraient à cette époque les sciences et les arts de la Grèce et de l'Italie, une branche nouvelle, inconnue aux anciens, brillait sur l'arbre en

[1] Hieron., Chron., l. 2, p. 184. — Auson, *Prof.*, c. 2, 7, 14 et 17. — Sidon., Apol., l. 1 *ep.* 7; l. 5 *ep.* 11. — Symm., l. 1 ep. 2. — Syllab., *Poète Christ. vet.* — Vinet, *in Auson*, § 153. — Scalig., *in Aus. lect.*, l. 2, c. 12.

[2] Egas., *Bull.*, *Hist. univ. par.* — D. Rivet, t. 1, p. 2.

fleurs de la littérature, pareille au rameau du guy religieux, qui mêle sa tige étrangère aux feuillages d'un chêne auguste, et l'enrichit d'un ornement qu'il n'a point fait éclore. Il s'agit ici de l'éloquence chrétienne, si justement célèbre dans les troisième et quatrième siècles.

Le chrétien, dans ce premier âge de l'Église, était un soldat toujours armé pour la foi, sans cesse aux prises avec les persécutions, l'idolâtrie, l'incrédulité, la barbarie, l'ignorance, les hérésies, l'impiété; les héroïques travaux des défenseurs du christianisme formèrent les Tertullien, les Origène, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Augustin, les Chrysostôme[1].

Plus que toute autre contrée, la Gaule entendit cette éloquence persuasive et sublime; c'est dans son sein que naquirent au quatrième siècle saint Martin, saint Hilaire,

[1] Tillemont, Mém. pour servir à l'Hist. ecclés. des six premiers siècles.

saint Nazaire, et cet illustre Ambroise, dont la douceur fut annoncée par un miracle; des abeilles descendues des cieux se reposèrent en essaim sur les lèvres de ce Platon de la chrétienté.

Mais alors que les lettres fleurissaient ainsi dans les Gaules, l'époque de leur décadence était prochaine. Le siège de l'empire ayant été transféré à Constantinople, les communications des Grecs et des Latins furent moins fréquentes, et par degré se replia sur lui-même ce vaste fleuve des connaissances humaines dont la source était en Orient, et qui, après avoir arrosé l'Italie et s'être grossi dans cette contrée, débordait dans les pays voisins qu'il fertilisait. Les flots qui restèrent dans le lit qu'il s'était creusé perdirent bientôt, privés de son cours alimentaire, leur abondance et leur pureté; bientôt ils se corrompirent et disparurent sous les débris de l'empire d'Occident, que renversèrent les peuples barbares. Alors les Gaules furent frappées de stérilité, le champ de la littérature resta inculte et dédaigné sous

ses nouveaux habitans, qu'un esprit de conquête qu'une humeur belliqueuse entraînait sans cesse dans les combats.

Toutefois cette décadence ne fut pas tellement rapide qu'on ne pût voir dans le cinquième siècle briller parmi nous des hommes recommandables.

C'est dans ce siècle que se firent connaître Sévère Sulpice, saint Paulin de Nôle, saint Prospère, Mamert, Claudien, Salvien, Sidonius Apollinaris[1]; mais leurs écrits prouvent combien s'étaient altérés le goût des lettres et la bonne latinité : la langue des Horaces, des Virgile, des Cicéron, se hérissait d'une foule de mots barbares, et déja se formait le mélange du celtique, du tudesque et du latin, dont naquit la langue *romance* ou vulgaire que parlèrent nos pères dès la seconde race, mais dans laquelle ils ne composèrent pour la postérité que vers l'an 1200.

[1] Idat., *Chron.*, p. 399.—Genned., *de Vir. Illustr.*, c. 84, 87, 92. — Girald., *de Hist. poet. dialog.*, t. 5. — Baillet, Jug. Préjug., c. 7, p. 316.

Dans le sixième siècle les Gaules virent naître encore saint Avitus, saint Césaire, Fortunat, Grégoire de Tours et quelques autres savans [1]. Cependant l'obscurité redoublait chaque jour; le flambeau des lettres jeta ses dernières clartés dans le fond des cloîtres, qui furent quelque temps le dépôt des connaissances; mais l'ignorance pénétra jusqu'en leur dernier asile; de grands monastères n'eurent plus qu'un missel pour toute bibliothèque [2], et le moine illettré, pour copier une légende ou un cantique, ratura le parchemin et l'écorce de Papirus où Tacite et Tite-Live avaient tracé leurs oeuvres immortelles; enfin toute la science des Gaules se resserra bientôt autour du lutrin, où les plus grands efforts tendaient à pouvoir lire et chanter les psaumes.

Toutefois alors que l'ignorance semble effaroucher les muses et les détourner de la France,

[1] Bolland., 5 *feb.* 16 *ap.* —Eunod., l. 9, ep. 33.— D. Rivet, Histoire littér. de la France, 5e siècle.

[2] Mémoires de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, t. 9 p. 325.

voilà que, de la fermentation de toutes les superstitions celtiques, gothiques et scandinaves, on voit naître un merveilleux poétique, dont les muses ravies reçoivent de célestes couronnes.

Il s'agit ici de la féerie et de la magie, qui, pendant plusieurs siècles, exercèrent une grande influence sur l'esprit des Français, et qui, aujourd'hui même, n'ont pas encore perdu tout leur empire sur les classes populaires. Nous verrons plus d'une fois se réfléchir dans nos annales ce genre de merveilleux qui, dégénéré en puérilités bizarres sous la plume des modernes conteurs, n'en a pas moins, au fond des siècles barbares où il prit naissance, des élémens excessivement poétiques.

ONZIÈME RÉCIT.

CHARLEMAGNE.

La fortune, démentant son inconstance ordinaire, demeura long-temps fidèle à la maison de Pepin d'Héristal [1]. Ce grand homme en avait reçu d'éclatantes faveurs : maire du palais, tuteur d'un roi, il était roi lui-même par sa puissance. L'Austrasie aimait ses lois, l'Allemagne s'humiliait devant ses drapeaux, et l'on redoutait pour ses descendans les revers

[1] Pepin, aïeul de Pepin, roi de France, surnommé d'Héristal, du nom d'un palais qui lui appartenait aux bords de la Meuse, à une lieue de Liège, où l'on trouve encore le bourg d'*Héristal*.

[redacted]

qui trop souvent font expier la prospérité; cependant il donna le jour à Charles Martel qui surpassa la gloire de son père, en repoussant de nos rivages les Sarrasins jusque-là victorieux; et lorsque le bonheur de ce dernier semblait ainsi menacer ses neveux et moissonner leur avenir, voilà qu'aussi célèbre, plus heureux encore, le hardi Pepin, son fils, ajoute à l'héritage de ses ancêtres la couronne de France que laissent échapper des rois pusillanimes, les palmes que Rome vengée décerne à ce rapide vainqueur d'Astolphe et des Lombards, les trophées qu'il remporte sur les Bavarois ainsi que sur les Saxons [1], et la dépouille des lions que cet autre Alcide immole dans l'arène aux yeux de sa cour étonnée [2].

Mais tel était l'honneur toujours croissant de cette tige féconde en nobles rejetons, que Pepin, dont les titres personnels à l'immortalité n'avaient pas besoin du surcroît d'un éclat

[1] Ann. Metens. — Chron. Sigeb.

[2] Mezeray, Abrégé de l'Hist. de France, t. 3, p. 389.

tranger, reçut cependant son plus beau lustre le son héritier, et la postérité ne crut pouvoir nieux faire son éloge qu'en inscrivant sur sa ombe : *ci-gît le père de Charlemagne.*

A ce grand nom de Charlemagne se réunisent toutes les merveilles de l'histoire, tous es prestiges de la fable et tous les genres de célébrité.

De même qu'un phare placé au milieu des énèbres, pour rallier à sa lumière les nations urbulentes et barbares, Charlemagne s'élève u-dessus de ses prédécesseurs, de ses conemporains, de ces descendans, et paraît sur les limites qui séparent les temps anciens des temps modernes comme pour être vu de tous les âges. Créé, non pour son siècle seulement, mais pour tous les siècles, son génie qui jette tant de rayons dans la nuit de l'ignorance, n'est point éclipsé par le flambeau de la civilisation actuelle; et si ce héros vivait de nos jours, il serait encore Charlemagne[1].

[1] Sa politique, dit Mably, doit servir de leçons

La gloire des époques postérieures n'a pu distraire de ce monarque notre admiration et nos hommages. Nos conquêtes sacrées, nos augustes malheurs sur les rives de l'Oronte et du Jourdain, les carrousels, les joutes où nos chevaliers ceints d'écharpes galantes, couronnés de fleurs allégoriques, accouraient au signal des hérauts d'armes, et brisaient des lances en l'honneur des dames, animés par leur présence; ainsi ces jeux sous l'ormel, ces cours d'amour, où les souverains et les princesses venaient se confondre avec de simples pastourelles et des bacheliers sans renom, pour écouter à la clarté des flambeaux la lyre du Troubadour et les fabliaux du Trouvère! enfin toutes ces riantes traditions de fêtes enchantées, d'exploits merveilleux, de saintes et héroïques croisades, ne sauraient lutter avec les prestigieux souvenirs dont nous a dotés le

aux rois qui règnent sur les peuples et dans les temps les plus éclairés. Observations sur l'Hist. de France, t. 2. — *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note première du onzième récit.

puissant génie de notre Charlemagne ! Ni les mémorables victoires de Bovines, de Fornoue, de Marignan, d'Agnadel, de Fribourg, de Marsailles, ni toutes les palmes des Philippe, des Charles et des Louis, tous les lauriers des Duguesclin, des Nemours, des Bayard, des Dunois et de la vierge amazone, ni les délices de nos beaux-arts, la grace et la politesse française, ne peuvent, dans le long cours de tant de règnes fameux, faire oublier aux enfans des muses ce qu'ils savent de l'homme incomparable que le polithéisme eût placé parmi ses dieux! Tous les siècles s'inclinent avec une respectueuse admiration devant ce prince immortel qui leur montre à la fois, dans le héros qu'ils contemplent, le roi des Français, l'empereur des Romains, le vainqueur des Lombards et des peuples germaniques. C'est près de lui que les poètes et les romanciers cherchent les sujets favoris de leurs chants; c'est à lui qu'ils attribuent, comme au plus digne, les institutions

de la chevalerie, des tournois, de la pairie [1] et des armoiries [2]. Leur imagination, se réfugiant sous l'autorité d'un si grand personnage, croit rendre vraisemblables les faits plus incoyables, en y mêlant le nom magique de Charlemagne; et dans ce siècle de

[1] Legrand d'Aussy (Notices et Extr. des Mss., t. 5, p. 106) a pensé que les douze pairs ne furent institués que depuis l'an 1204 environ jusqu'en 1212; c'est une erreur. Les historiens, les critiques et les poètes placent l'origine de la pairie dans le commencement du XII[e] siècle. Il est du moins certain qu'elle n'a pris une forme régulière que sous les premiers successeurs de Hugues Capet. *Voyez*, entre autres, Boulainvilliers, Hist. de la pairie de France, t. 1, p. 21, 25. — Fauchet, Orig. des Dignités, p. 492, recto. — Dictionn. des Français, t. 3, p. 263. — Robert Wace, Rom. du Brut. Mss. de Cangé, n° 27, olim 69, ou anc. fonds, n° 7525, folio 115, recto, col. 2 et 3. — Des Pairs de France et de l'ancienne Constitution française, par M. le président Henrion de Pensey.

[2] Cette opinion est erronée; mais il suffit qu'elle ait été professée par plusieurs écrivains, pour que le poète puisse l'adopter en poésie. *Voyez* la Chron. attribuée à l'archevêque Turpin; la meilleure édition est celle qui a été donnée par Schardius; Francfort, 1566, in-folio. — Les diverses opinions rapportées par Favin et le P. Ménestrier.

prodiges et de merveilles ils croient pouvoir, sous la protection de cette incontestable réalité, accréditer leurs fables et faire intervenir naturellement les fées, les enchanteurs et les génies [1]. Ce monarque sublime, placé au milieu des fictions et des prestiges, les colore, les embellit, comme le soleil qui teint de pourpre et d'azur les nuages dont il est environné.

Les fastes d'aucun pays n'offrent l'exemple d'un souverain qui eut sur sa nation une influence comparable à celle que Charlemagne exerça sur la France, et l'on peut dire sur toute l'Europe, que, dans son essor, ce grand homme parut entraîner avec lui hors du chaos obscur où elle était plongée [2]. Le

[1] *Voyez* les Extraits des Rom. qui concernent Charlemagne dans la Bibl. univ. des Rom., juillet 1777, octobre, novembre et décembre 1777, février, mars, avril, juillet, novembre et décembre 1778.

[2] Egas. Bull., *Hist. univ. Par.* — D. Rivet, Histoire littér. de la France, t. 4. — Duchesne, t. 2. — Andrès, *dell' Origine, progressi e Stato attuale d'ogni Letter.*, t. 1, p. 101. — Hist. de l'académie des Sciences, t. 5, p. 327. — Mably, Observ. sur l'Histoire de France, t. 2, liv. 2.

bonheur de ses sujets, leur civilisation, leur célébrité, en un mot, tous leurs avantages furent si bien les émanations de son vaste génie, qu'avant et après lui on ne trouve dans nos tristes contrées que ténèbres, barbarie et confusion[1]. Ce n'est que dans le cercle de son règne qu'éclatent les brillantes propérités qui alors excitaient l'envie du monde entier.

Avant comme après lui, nos pères ne se distinguaient pas encore des Goths, des Vandales, des Huns, et de tous ces peuples éphémères qui jonchaient de leurs débris les champs de l'Occident, et qui, nés pour la destruction et le carnage, se hâtaient d'accomplir leur sanglante destinée, en passant sur la terre avec la rapidité d'un orage. Point de discipline, point d'honneur militaire, point de mouvemens généreux parmi nos soldats farouches que l'ardeur du pillage entraînait seule dans les combats.

[1] Mabill., Act. Bened., t. 3, p. 2. — Coint. An. — Duchesne, t. 2. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, tom. 4.

Mais sous le règne de Charlemagne, un sentiment national épura le courage; leurs drapeaux, tant de fois sanglans et victorieux, acquirent à leurs yeux quelque chose de vénérable et de sacré; enfin, les Français commencèrent à tenir compte d'un si beau nom en voyant leur roi réprimander ceux d'entre eux qui s'éloignaient des coutumes du pays, et s'enorgueillir de tout ce qui pouvait distinguer les Français des autres peuples[1].

Avant et après Charlemagne, l'ignorance la plus profonde abrutit nos ancêtres[2]. Étrangers aux principes élémentaires des connaissances les plus utiles, à peine les mieux instruits d'entre eux savaient-ils épeler les prières du chrétien[3]. Les nobles signaient

[1] *Eginh. in Vitâ Carol. magn.* — Mézeray, Hist. de France, t. 1, règne de Charlemagne. — Cordemoy, Daniel et Velly, en leur Histoire.

[2] Conc., t. 6, p. 1780. — Beccense Chronic., *in Capite append. ad oper. B. Lanfr.*; Paris, 1648. — Glab., l. 3, c. 9. — Egas Bul., *Hist. univ. Paris.*

[3] Conc., t. 6, p. 1780. — Duchesne, t. 2, p. 76, n° 8. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 4, p. 6.

avec le bout de leur gant trempé dans l'encre et appliqué sur le parchemin, leurs engagemens, grossièrement rédigés par un clerc. Ils scellaient avec le pommeau de leur épée les actes qu'ils défendaient avec la pointe de cette arme, en disant : *Voilà ma loi.*

Mais sous le règne de Charlemagne, les sciences et les arts expirans étaient recueillis dans le palais de ce prince, et refleurissaient parmi la pourpre et les lis[1]. Il appela de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Hybernie, les doctes personnages qu'il jugea capables de seconder ses desseins[2], et fonda de toutes parts des écoles publiques[3], en même temps qu'il rassembla à grands frais des livres grecs et latins échappés au naufrage des lettres[4]; il fit chercher aussi les cantiques de David,

[1] *Eginh. in Vitâ Carol. mag.* — Alcuin, *epist.*

[2] Mabill., An., l. 24, n° 78, l. 26, n° 86. — *Monach. Engol., in Vitâ Carol. mag.*

[3] Bal. Cap., t. 1, p. 201, 203, 237.

[4] D. Rivet, lieu cité. — Andrès, *Luog. detto*, t. 1, p. 101, *ed altre.* — Duchesne, lieu cité.

les chants guerriers des Celtes [1], les hymnes religieux de l'église [2]; en sorte que la France, après un stupide et morne silence, écouta tour à tour, en ses concerts, les lyres d'Homère, de Virgile et d'Horace, la harpe du roi prophète, les sistres des lévites, les chants de nos bardes et de nos fatistes. Ces voix célèbres de tous les âges et de tous les lieux semblaient ainsi se ranimer pour solenniser les institutions savantes de Charlemagne, qui furent jugées dignes, par quelques historiens, d'être considérées comme l'origine de l'université et de l'académie [3].

Les Français dont la force faisait le droit, suivaient une législation barbare. Au lieu de balances, leur sauvage Thémis n'avait qu'un

[1] *Eginh. in Vitâ Carol. mag.*

[2] C'est Charlemagne qui introduisit en France le chant grégorien. Ce monarque se plaisait beaucoup à entendre des hymnes d'église et à lire saint Augustin. *Voyez Eginh. in Vitâ Carol. mag.* — *Monach. Engol. in Vitâ Carol. mag.* — Baillet, en ses Vies des Saints.

[3] Quelques auteurs ont fait remonter l'origine de l'université aux institutions de Charlemagne. Nous

solennités de l'église par des chants sublimes, des pompes augustes et des trophées consacrés au dieu des victoires.

D'après tant de vertus et de qualités différentes, on voit à combien de titres ce souverain captive l'admiration des peuples qui contemplent en lui un Cyrus, un Périclès, un Numa.

L'historien et le panégyriste peuvent louer successivement dans Charlemagne le conquérant, le législateur, le fondateur, le prince éclairé, le prince administrateur [1].

Comme conquérant, ils le montrent agitant ses drapeaux sur les cimes des Alpes et des Pyrénées, dans les campagnes d'Italie, sur les bords du Rhin, de l'Oder, du Veser, du Danube et de la Vistule, passant vingt fois du nord au midi [2], et soumettant à ses armes l'Aquitaine, la Catalogne, la Lombardie, l'Italie, la Souabe, la Bavière, la Franconie, la Saxe, la Hongrie, la Transilvanie, l'Istrie,

[1] Eginh., *loc. cit.* — Baluz., Capit.

[2] Eginh., *in Annal. et in Vitâ Carol. mag.*

[redacted]

la Dalmatie, une partie de la Pologne, en un mot, presque toutes les contrées qui composaient l'empire d'Occident[1], refaisant à lui seul cet illustre empire, qui fut l'ouvrage de tant de siècles et de tant de héros, sous les Romains que sa conquête immortalisa.

Tous ces exploits électrisent d'autant mieux le poète, qu'ils sont mêlés à une sorte de merveilleux consacré par les annalistes : c'est *la bataille du Torrent*, ainsi nommée, parce qu'au moment où les Français, dévorés d'une soif mortelle, allaient plier devant l'ennemi, une onde limpide roula tout à coup ses flots miraculeux dans le lit desséché d'un ancien torrent c'est[2] : *le combat des Boucliers ardens*, ainsi nommé, parce qu'au siège de la forteresse d'Eresbourg, où les Saxons se défendaient avec fureur, on crut voir des pavois enflammés et des glaives lumineux se heurter,

[1] Eginh., *Ibidem*.

[2] Pour perpétuer ce miracle, on frappa une médaille avec ces mots : *Saxonibus ad torrentem devictis.*

se croiser dans l'air, tonner sur les remparts d'Irminsul, les incendier et les détruire [1].

Comme législateur, on montrerait Charlemagne, tantôt convoquant l'assemblée générale de la nation dans le champ pacifique ouvert à tous les citoyens, et délibérant avec eux sur les intérêts de l'État et sur les lois les plus convenables à sa prospérité, tantôt présidant les conciles, assis sur un trône au milieu de trois cents évêques, foudroyant les hérésies d'Elipand, de Félix Urgel, et démontrant avec éloquence les vérités de la religion chrétienne.

En le considérant comme fondateur, on dirait comment Charlemagne réunit sous les mêmes lois, sous le même sceptre tant de pays éloignés, tant de peuples différens de mœurs, de langage, de religion, et comment, de tous ces élémens qu'on eût crus incompatibles, il forma un tout plein d'harmonie, sur lequel il posa sa couronne. C'est sans doute pour offrir

[1] *Annal. Metens*, *Pettav.*, *Tillian.*, *Loisel.*, etc.

emblème de cet ensemble inconcevable, que
s peintres et les sculpteurs représentent
harlemagne portant, dans l'une de ses mains,
n globe surmonté d'une croix; et certes, si
 génie de ce héros autorisait cette fiction
nergique, sa taille majestueuse, la noblesse
e tous ses traits, sa force prodigieuse [1], tout
oncourait également, dans son extérieur im-
osant, à l'entourer de ce prestige utile aux
ois, et de ce merveilleux, attribut des êtres
urnaturels que Phidias sut donner au Jupiter
'Olympie.

Enfin l'historien et le panégyriste, envisa-
eant Charlemagne comme administrateur et
omme prince ami des lettres, pourraient lui
ppliquer tout ce que Fénélon fait dire à
Mentor dans ses entretiens avec Idoménée
ur les moyens de rendre un état heureux
t florissant.

Mais si tous les genres de gloire qui appar-
iennent à Charlemagne, fournissent de belles

[1] Eginh., *in Vitâ Carol. mag.* — Poet. Saxon, *de Gest. Carol. magn. apud D. Bouquet*, t. 5.

divisions à l'écrivain méthodique et profond, s'ils donnent aux émules des Robertson et des Voltaire un sujet comparable, pour l'importance, à l'histoire de Charles-Quint et au siècle de Louis XIV, combien aussi le poète et le peintre, qui parcourront ce règne abondant, n'y trouveront-ils pas de sujets heureux, d'épisodes intéressans, de traits sublimes, d'accessoires enchanteurs, qui leur seront indiqués en partie dans les récits suivans! Quel intérêt n'inspireront-ils pas, soit qu'ils montrent Charlemagne, après mille victoires, couronné, à Rome, empereur d'Occident, alors qu'un peuple enthousiaste, balançant dans l'air des palmes et des lauriers, proclamait un roi français successeur des Titus, des Antonin et des Trajan; soit qu'ils le montrent dans l'intervalle de deux victoires, choisi, comme le plus éloquent des hommes, pour être l'arbitre entre les rivalités des musiciens d'Italie et des citharèdes français, qui engagèrent devant lui une lutte mélodieuse [1]? Soit qu'ils le peignent assis

[1] Monach. Engolism., *in Vitâ Carol. magn.*, an. 787.

pendant la nuit sur les tours silencieuses, étudiant les astres, donnant des noms aux vents et aux mois [1], et se faisant comme un empire dans l'espace étoilé, génie plus étonnant sans doute, quand avec son seul instinct il créait ainsi l'astronomie, que ne l'était celui des philosophes de la Grèce faisant leurs doctes observations sur le mont Ida et sur la colline Lycabette [2].

Quel sujet plus digne de la lyre et du pinceau que la cour de Charlemagne, remplie de héros chevaleresques et de princesses amoureuses, dont les gracieuses aventures délassent du récit des conquêtes! Mais, plus que tous les autres prodiges de son règne, la vie privée de ce monarque a droit de nous intéresser.

— Velly, Hist. de France, t. 1, p. 413. — Le jugement qu'il rendit fut *que le chant romain était sans doute supérieur à tout autre, parce que la source était préférable aux ruisseaux*. Peut-être ce prince lettré était-il alors inspiré par cette pensée d'Ovide : *Gratius ex ipso fonte bibuntur aquæ*.

[1] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Alcuin, *Epist.*

[2] Scalig., *de Emend.*, l. 2, p. 72.

Qu'on aime à voir ce chef d'un empire immense, lui dont les victoires avaient comblé la France de richesses, lui dont les mains libérales distribuaient un or glorieux aux pauvres d'Europe, d'Afrique et d'Asie [1]; lui dont les largesses appelaient à l'éducation de ses sujets les savans des autres royaumes, et dont la magnificence élevait de toutes parts d'utiles monumens [2]; qu'on aime à le voir, simple et modeste en ses vêtemens, s'asseoir avec sa famille à une table frugale, dont la reine, sa femme, réglait elle-même la dépense, et se livrer sous les berceaux de ses jardins à l'éducation de ses enfans !

Cependant, si Charlemagne, comme particulier, était le plus simple de ses sujets, il savait s'entourer de splendeur quand il s'agissait de représenter la nation française, de célébrer de glorieux anniversaires, d'exercer

[1] Monach. Engol., *in Vitâ Carol. magn.* — Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Velly, t. 1, p. 426.
[2] Monach. Engol., *in Vitâ Carol. magn.*

l'hospitalité envers des princes, de consoler d'illustres captifs; de tenir des cours plénières, ou de confondre l'orgueil et l'arrogance des étrangers. Les contes des Milles et une Nuits, les poésies des Orientaux, n'ont rien de comparable, dans leurs récits fabuleux, à la description que font nos meilleurs historiens de la réception de l'ambassade de Nicéphore. Les envoyés de cet empereur, avant d'arriver jusqu'à Charlemagne, traversèrent quatre salles immenses et magnifiquement parées. Dans la première était le connétable sur une espèce de trône, environné de mille seigneurs vêtus de drap d'or. Les Gres voulurent se prosterner, lorsqu'avertis que ce n'était qu'un des officiers du roi, ils passèrent dans la seconde salle, où ils se méprirent de nouveau en voyant le comte du palais avec une réunion plus imposante encore. Il en fut de même dans la troisième et la quatrième salles, où le grand-maître de la table et le grand chambellan siégeaient avec un appareil fastueux. Confondus de tout ce qu'ils voyaient, les ambassadeurs parurent en-

fin devant Charlemagne. Entouré de vingt rois, il étincelait du feu des pierreries dont il était couvert. La beauté de ses traits, la majesté de sa personne achevèrent l'émotion et la surprise : les Grecs tombèrent à ses pieds, osant à peine lever les yeux sur cette cour éblouissante.

Ce qui favoriserait singulièrement les compositions poétiques, c'est que le siècle de Charlemagne leur offre un grand nombre de personnages intéressans, noble cortège du héros principal.

Tous les souverains qui parurent alors sur les trônes du monde et furent contemporains, alliés ou adversaires du roi français, doivent figurer plus ou moins dans les chants et les tableaux que son règne inspire; tous ces souverains, par leur caractère personnel et les circonstances de leurs règnes, sont dignes des études de la poésie.

Si les regards s'étendent sur cette époque, ne sera-t-on pas surpris en effet de la gloire dont l'univers se couvrit spontanément?

Le Nord, affamé d'exploits et de renommée, voit se dérouler ses temps héroïques. Une Sparte nouvelle, fondée sur les côtes de la Poméranie [1]; de nouveaux Argonautes s'immortalisant dans la mer Baltique sur un navire d'une forme inconnue [2]; une jeunesse vaillante et nombreuse prenant les armes pour des migrations hardies, et pressentant déjà la Neustrie [3]; l'épée, la harpe, les bracelets des Regner et des Harald aux cheveux d'or [4]; les fêtes d'Odensée et de Nidaros; les solennités d'Upsal; l'idolâtrie, ce culte des beaux-arts, ouvrant aux enfans d'Odin un ciel peuplé de divinités guerrières et de fées voluptueuses: tout ce monde enchanté ravira les Muses voya-

[1] Jomswikinga Saga, *ap. Barth.*, *loc. cit.*, l. 1, c. 5.

[2] Mallet, Introduction à l'Histoire du Danemarck, t. 1, pag. 235.

[3] Adon., Chron. — Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Puffendorf, Hist. de l'Univers, t. 4.

[4] *Voyez* Jomswikinga Saga, *loc. cit.* — Worm. *Litter. runic.*, p. 197. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemarck, t. 2. — Snor., Chron. Norw. — Puff., lieu cité.

geant dans les régions scandinaves. Elles y verront surtout avec une admiration mêlée d'étonnement, ces contemporains de Charlemagne s'élancer des bords glacés de l'Islande, et poussés par leur audace et les tempêtes, aborder les rives virginales de la belle Amérique, découverte ainsi par ces hardis navigateurs cinq siècles avant Christophe Colomb, qui peut être, comme l'ont pensé plusieurs savans[1], joignit à ses doctes conjectures la connaissance des vagues traditions du voyage de ces guerriers du Nord.

A cette époque, un berger, qui avait gagné au jeu de la course, la couronne de la Pologne[2], gouvernait cette sauvage contrée. Devenu pasteur des hommes, il les conduisait

[1] Jonas Arngrím, Histoire Island., c. 9, 18, etc. — Kalm, *de Itin. Prisc. Scandin. in Americ.*; Abo, 1757. — Malte-Brun, Préc. de la Géog. univers., t. 1, l. 17, p. 394. Ce fait remonte à la fin du IX[e] siècle.

[2] Puffend., Hist. de l'Univ., t. 4, p. 311 et 312. — Cromer, Hist. l. 10.

dans les sentiers de la gloire et des vertus, portant toujours les marques de sa première condition, pour ne point l'oublier.

Ce siècle laisse tomber quelques rayons sur la Russie jusque-là plongée dans l'obscurité et l'oubli [1]. Alors seulement elle se commence une histoire illustrée dès la première page par les conquêtes du prince Olech, qui conduit ses guerriers vainqueurs jusqu'aux portes de Bysance.

Les Saxons, naguère vagabonds et sans discipline, se montrent, sous Vitikind, une nation formidable [2]; et si ce duc courageux ne put remporter la victoire, il rendit incroyable celle de son adversaire.

Alphonse-le-Chaste régnait sur les cimes mémorables des Asturies [3]; il en descend avec la foudre, et va porter la mort et l'épouvante

[1] Puffendorf, Introduction à l'Hist. de l'Univ., t. 4, l. 4, c. 2, p. 241.

[2] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — *Annal. Metens.*

[3] Sébast. Salmatic., p. 51. – Fleury, Hist. ecclésiast., t. 10, l. 45, année 797, p. 19.

aux Sarrasins qui avaient osé lui demander un tribut[1].

Les Vénitiens, s'enfuyant devant les armes de Charlemagne, abandonnent Malamocco, leur métropole, et concentrent leur puissance à Rialto, ville formée de soixante îles unies par des ponts, et qui désormais sous le nom de Venise va régner au loin sur les mers[2].

Après les règnes obscurs des Copronyme et des Léon, paraît une autre Sémiramis, qui, comme cette reine de Babylone, naquit loin du trône, en approcha par sa beauté, y monta par ses crimes, et s'y fit admirer par son génie[3].

Sous Irène, Constantinople garde encore aux poètes un reste de cette pourpre antique, de cette splendeur orientale, et de ces grands noms sonores et tragiques qui plaisaient tant

[1] Sébast. Salamatic., p. 51.

[2] Sabellico, *Hist. Ven.*, année 809, neuvième doge. — M. Darru, Histoire de Venise, t. 1, liv. 1.

[3] Theophr. et Cedren. — *Vita S. Plat.*, c. 5.

au vieux Corneille et eurent les derniers vers de Voltaire [1].

La Perse, l'Égypte, l'Arabie, et presque tout l'Orient, sont sous la domination d'Aaron-al-Raschild, qui fut conquérant, et mérita néanmoins le surnom de *Juste*.

Si l'on peut ressembler à Charlemagne, nul autre ne lui ressemble autant que cet illustre calife. On trouve, dans la vie et dans la mort de ces deux souverains, des traits d'une analogie surprenante.

Tous deux avaient agrandi leur empire par les armes, et avaient imposé des tributs à une foule de potentats.

Tous deux firent fleurir les lettres, protégèrent les savans, et furent les héros favoris des poètes et des romanciers; tous deux se montrèrent les plus fermes appuis de leur religion; tous deux partagèrent leurs États entre leurs trois enfans [2]; enfin la mort de l'un et

[1] Tragédies d'Héraclius, d'Irène, etc.

[2] D'Herbelot, en sa Bibliothèq. orient. sur Aaron-al-Raschild.

de l'autre fut annoncée par des prodiges et des phénomènes[1].

Mais ce en quoi diffèrent les deux monarques est encore plus favorable pour Charlemagne que leur ressemblance même.

Aaron avait une sœur qu'il unit à Giafar Barmecide, son favori[2]; soit que sa politique redoutât la fécondité de cet hymen, soit qu'ayant ressenti un funeste amour pour cette princesse, que la proximité du sang lui défendait de posséder, il n'ait pas voulu qu'un autre pût jouir d'un bonheur qu'il devait s'interdire, il imposa à Barmecide la condition de vivre avec sa compagne, comme s'il n'était lui-même que son frère.

Le visir, égaré par un amour invincible, oublia cette loi cruelle, il devint époux et père. Le calife ayant découvert la naissance

[1] *Voyez* à la fin la note 2 du onzième récit.

[2] On voit ce visir figurer dans les contes des Mille et une Nuits. Sa disgrace est une des plus terribles que puisse offrir l'histoire des cours. *Voyez* Elm., Histoire Sarracen. — D'Herbelot, Bibl. orient.

de son enfant, condamna Barmecide et cinquante des siens au dernier supplice.

En détournant les yeux de ce spectacle horrible, qu'on aime à contempler la clémence de Charlemagne, soit qu'il pardone à son fils d'avoir conspiré contre sa vie [1], soit qu'il unisse sa fille Emma avec Eginhard, qui avait osé s'introduire pendant la nuit dans les appartemens de cette princesse!

Et quand on voit le calife Aaron s'abandonner dans ses derniers instans aux terreurs pusillanimes du vulgaire superstiteux [2], il est beau de voir Charlemagne, calme au milieu des présages de mort, expirer en prononçant ces mots : « *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains*[3]. »

[1] Eginh., *in Annal.* et *in Vitâ Carol., magn.*

[2] *Voyez* à la fin la note 3 du onzième récit.

[3] Adrien Baillet, Vie des Saints. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 487.

DOUZIÈME RÉCIT.

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE PAR CHARLEMAGNE.

Bossuet indique le rétablissement de l'empire d'Occident par Charlemagne comme un des plus grands évènemens historiques, et comme la fin des siècles anciens[1].

Quelqu'admirable que soit un tel sujet d'épopée, le héros est encore au-dessus. Charlemagne, comme on l'a vu, réunit en lui seul les diverses qualités de tous les autres héros des

[1] Bossuet, Discours sur l'Histoire universelle, t. 1, dans le Dessein général de l'ouvrage.

poèmes épiques. Il est roi des rois comme Agamemnon; il a le courage des Achille, l'éloquence des Nestor, la piété des Enée, la prudence des Godefroy de Bouillon, et sait concilier avec des vertus austères, la douce sensibilité[1].

Charles avait détrôné le perfide Didier, et vaincu plusieurs fois les Saxons, les Huns, les Bavarois, les Gascons et les Sarrasins[2]. La France, par droit d'héritage, l'Allemagne et l'Italie, par droit de conquête, étaient soumises à ce monarque; la libre patrie des Fingal

[1] Tous les historiens ont reconnu le goût que Charlemagne avait pour les femmes. *Voyez* Eginhard, *Vita Carol. magn.* — Pasquier, en ses Recherches sur la France, l. 6, c. 32, p. 564. — Pétrarque, en ses Lettres familières. — Daniel, Histoire de France, l. 1, p. 556; in-fol. — Montesquieu, Esprit des Lois, t. 21, c. 18, à la fin. — L'abbé Millot, Elémens de l'Hist. de France, t. 1, p. 136, etc.

Voy. la note 1re du douzième récit à la fin de l'ouvrage.

[2] Eginh., *Vita Carol. magn.* — *Annal. Fuld.* — *Alfridus in Vitâ S. Ludg.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 512.

et dès Ossian s'honorait de le servir ; Alphonse-le-Chaste se disait son vassal ; les Arabes d'Espagne imploraient sa protection ; l'Angleterre voyait son jeune souverain se former à la cour du grand homme ; l'impératrice de Constantinople briguait son alliance, et le roi de Perse aspirait à son amitié[1].

Charlemagne et ses armées triomphantes goûtaient en France les douceurs du repos. Un jour que ce prince s'était égaré à la chasse, il vit dans une forêt solitaire et déserte un ruisseau dont l'onde brûlante flétrissait les fleurs du rivage. En vain il essaie de le franchir ; son coursier se cabre et recule en respirant la vapeur sulfureuse qu'exhale le ruisseau merveilleux. Le roi frappé de ce phénomène, met pied à terre, et remonte le cours de l'eau, dont il trouve la source

[1] Eginh., *Vita Carol. magn.* — *Monach. San. Gal. de Reb. Carol. magn.* — *Poet. Saxon.*, l. 4. — *Annal. Metens.* — Polyd. Virg., l. 5. — Guill. de Malmes., l. 2. — Belleforêt, Hist. des neuf Charles, l. 1, p. 41.

cachée près des superbes débris d'un palais romain. C'est ainsi que Charlemagne découvrit les eaux d'Aix; séduit par le site offert à ses regards, il veut dompter la nature sauvage qui règne dans ces lieux et y fixer désormais sa cour [1]. C'est ainsi que dix siècles plus tard, Louis-le-Grand fit sortir des marécages de Versailles des édifices pompeux et des jardins enchanteurs.

La première pensée du génie créateur de Charlemagne s'adresse à l'Eternel, sans lequel échouent tous les projets des rois: bientôt à la voix de ce nouveau Salomon s'élève pour le Seigneur un temple magnifique, enrichi des dépouilles des nations vaincues, des mosaïques et des bronzes de Pise [2], des candélabres de Vérone, et des débris du palais impérial de Ravenne [3]. Les parfums de l'O-

[1] Philippe Mouske, p. 227 et suiv.

[2] M. Miéville, Voyage dans l'ancienne France, t. 2, p. 28.

[3] Monach Egol., *in Vitâ Carol. magn. ap. Ches.*, t. 2. — Monach., S. Gal., l. 2, c. 9.

rient, qui brûlaient dans les vases conquis sur les califes opulens, et les hymnes que Charles rapporta de Rome avec le chant grégorien, ajoutaient aux solennités de ce lieu sacré. Près de ce temple, la parole du monarque construisit un palais somptueux, que les étrangers venaient admirer, et dans lequel les souverains de toutes les nations, leurs suites et leurs ambassadeurs, ainsi que les grands officiers de la maison du prince, trouvaient de spacieux asiles et de vastes jardins.[1] Dans un bassin intérieur, d'où jaillissaient les gerbes d'une onde échauffée en de secrets canaux[2], cent personnes pouvaient jouir à la fois des bienfaits de cette eau salutaire, et nager ensemble sans s'approcher[3]. Au-dessus de ce lac artificiel, une voûte élégante faisait rayon-

[1] Eginh., *ib.* — Hinc., *Ord. Pal.*, art. 27 *et seq.*
[2] Alcuin, *de Carol. magn.*, tom. 2, Coll. Chesn., p. 188. — *Epist. Hincm.*, *de Ord. Pal.*
[3] Alcuin, *loc. cit.* — Bruère, Vie de Charlemagne, t. 2, p. 52. — *Voyez* la note 2 du douzième récit à la fin de l'ouvrage.

[redacted]

ner le jour par un grand nombre d'étroites ouvertures, qui semblaient répandre une pluie d'étoiles sur ces flots magnifiques.

C'est là que venaient souvent les jeunes princesses de la cour, Rosamonde, Emma, Berthe et Rotrude. Tantôt, comme des cygnes solitaires, ces tendres beautés s'abandonnaient à la vague caressante; tantôt, lasses de folâtrer, elles se groupaient sur les degrés d'albâtre qui entouraient ce vaste bassin, et sans autre voile que la vapeur de l'onde tiédie, ces charmantes sœurs se disaient leurs secrets d'amour. Vainement le vaillant Offa, roi des Merciens, a-t-il demandé à Charlemagne la main de Berthe pour l'héritier de sa puissance [1]. Vainement l'impératrice Irène a-t-elle envoyé des ambassadeurs à la belle Rotrude pour la conduire au trône des Grecs, où l'attendait l'amoureux Constantin [2].

[1] Chronic. Fontanel., c. 15. — Nithard, Hist., l. 4.

[2] Fragm. Annal. collect. de Duchesne, t. 2, p. 22. — Theoph., *in Chronographiá*.

Aux monarques les plus grands, l'une préfère le beau Roricus, et l'autre le brave Archambault[1]. Simples chevaliers tous les deux; mais, plus heureux que leurs puissans rivaux, ils ont su plaire, et l'amour les dispense de la naissance et du trône.

Également fidèle au choix de son cœur, Rosamonde chérit Angilbert, jeune, spirituel, plein de graces, de valeur, de tendresse. Et cependant la gloire dont le comble son auguste maître, l'amour dont l'enivre une princesse adorable, laissent encore un vide mystérieux au fond de son cœur, que le bonheur terrestre et périssable ne peut qu'imparfaitement remplir. Un jour on le verra, quittant les éperons d'or du chevalier, l'écharpe de l'amant et la lyre du poète, ériger dans les forêts de Centulle un autel au Seigneur, et y chercher dans une paix inaltérable des amours sans fin[2].

[1] Duchesne, t. 2, p. 359. — Biblioth. universelle des Romans, août 1777, p. 139.

[2] Angilbert fut abbé de Centulle, qu'on a depuis

Et vous, naïve et douce Emma, est-il un cœur sensible qui ne se soit point ému de vos amours? Chaque soir, retirée au fond de son palais, cette princesse oubliait les heures et le monde entier dans les entretiens enchantés de l'éloquent Éginhard[1]. Ayant accompagné Charlemagne à Rome, il en avait rapporté quelques ouvrages d'Ovide, de Properce, d'Horace et de Tibulle[2]. Emma apprenait donc d'Éginhard à connaître dans leur idiome ces chantres indulgens du plaisir et du sentiment. Rapprochés l'un de l'autre, l'un vers l'autre attirés sur la page enchantée, ces deux êtres fidèles,

nommé S. Riquier. *Voyez* Anscher., *in Vitâ post. Angilb.* — Nithard, l. 4.

[1] Eginhard était fils d'Ingilmer, seigneur austrasien, qui périt en combattant pour Charlemagne. Sa veuve Alpaïde présenta son enfant, âgé de cinq mois, à ce monarque, qui l'adopta et le fit élever à la cour, où il devint amoureux de la princesse Imma ou Emma. *Voyez* la Chron. de Lauresham; c'est la seule autorité d'un fait, dont les modernes historiens ont tous parlé sans trop y croire.

[2] Biblioth. univ. des Romans, vol. du mois d'août 1777, p. 170.

rés du même sentiment et n'osant se le
, savouraient avec délices une lecture
t les allusions fréquentes interprétaient
s desirs, et donnaient une voix à leur
ide amour. Des soupirs, des regards, et
lquefois des larmes, étaient les seuls com-
itaires de ces livres séduisans.

Jne nuit que, plus long-temps encore qu'à
dinaire, ils s'étaient oubliés dans leur
iheur, ils ne se souvinrent du reste de
ivers qu'aux premiers rayons de l'aurore.
rs Emma se trouble, hâte les adieux de
amant; mais à l'instant de franchir le
il, il voit avec trouble que la neige, tombée
dant la nuit en abondance, blanchissait
cours du palais. Osera-t-il, d'un pied
ateur, imprimer sur ce mouvant albâtre
traces d'un départ clandestin? Tandis qu'il
te indécis, Emma, dont la crainte, la
leur et l'amour, ont augmenté les forces,
nd Éginhard dans ses bras, et, sous ce
ix fardeau, traverse l'espace des frimas,
qu'on ne découvrît, près du gynecée

impérial, que l'empreinte délicate des pieds d'une femme [1].

Cependant Charlemagne, qui souvent se plaisait, au milieu des ombres et du silence de la nuit, à contempler les étoiles du haut des tours de son palais, a vu, à la faible clarté de l'aube matinale, le pudique artifice de la jeune Emma. Il fait appeler dans le jour les deux amans; comme roi, affectant d'abord un air sévère, il fait pressentir la disgrace et la vengeance; comme père, se laissant attendrir, son indulgence et son pardon leur font espérer une union prochaine [2].

Tandis que tout respirait la joie et l'allégresse à la cour de Charlemagne, des complots

[1] Chronic. Laureshaim. — Tablettes des rois de France, t. 1, p. 48. Ce trait a tenté les poètes et les peintres. On vit, à l'exposition du Muséum, il y a quelques années, un très joli tableau sur ce sujet, qui inspira à M. Millevoye des vers pleins de grace et d'harmonie. *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 3 du douzième récit.

[2] Chronic. Lauresh. — C. Barlée, *Faces Augustæ, virgo androphoros*, p. 181 de l'édition de 1643.

se tramaient sourdement contre lui, et des guerres terribles devaient bientôt l'arracher à la paix. Cette ligue, dont la destruction amena le rétablissement de l'Empire, serait, avec tous les évènemens héroïques, tous les épisodes de sentiment et d'amour qu'elle comporte, la matière de l'épopée dont on a précédemment parlé.

Quant au merveilleux du poème, il deviendrait historique à force de vraisemblance. Les guerres que les Saxons et les Huns suscitèrent à Charlemagne, eurent pour prétexte de la part de ces peuples le rétablissement de leur idole, et surtout de cet Irminsul, dont le monarque français avait deux fois brisé la statue révérée[1]. Il serait donc naturel de faire intervenir dans l'action les dieux qui en sont les premiers moteurs, et dont les Saxons portaient l'image dans les combats pour exciter leur courage. Cette fiction est si naturelle, qu'on me pardonnera peut-être de l'en-

[1] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — *Baluz. Capitul.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 496.

trèmêler moi-même au récit que, du reste, j'expose avec une scrupuleuse fidélité. Le poëte verra ainsi l'effet que pourrait produire un semblable merveilleux adapté au règne de Charlemagne.

Les esprits de ténèbres, adorés sous les noms de Teutatès, d'Odin, d'Irminsul, veulent relever leurs autels dans les forêts, où des peuples superstitieux sont prêts à venger leur culte aboli par Charlemagne, dont leur fierté sauvage supporte mal la puissance et les victoires.

Le lieu de leur assemblée est fixé dans le sein d'un bois profond, non loin des murs de la ville d'Aix[1].

Comme un de ces astres qui, selon les anciens, répandaient les ténèbres[2], Teutatès arrive le premier au conseil, armé de ses gants de fer et de sa massue d'airain, teinte du

[1] *Annal. Egink. — Annal. Laurcsham. — Annal. Metens. Epist S. Liut. ad Nifrid.*

[2] Bernardin de Saint-Pierre, Etudes de la Nature, Et. 12, t. 3, p. 179, édit. de 1804, in-8°.

sang des hommes. L'ange déchu soupire en pénétrant dans cette forêt, où jadis il reçut d'horribles hommages. Au lieu du silence et de la terreur qu'inspirait naguère ce séjour, il entend au loin les chants du laboureur et les bêlemens des troupeaux : sa fureur redouble à l'aspect d'une félicité qui l'aigrit et l'importune.

Après lui s'avance Irminsul. Nulle puissance de l'enfer n'a plus de motifs d'abhorrer Charlemagne ; en vingt endroits de la Germanie, ce héros fit crouler ses temples, et planta sur leurs débris les bannières de la croix[1].

Après un long conseil, les démons remettent à Irminsul le soin de leur vengeance.

[1] Comment le poete hésiterait-il à faire d'Irminsul le premier mobile de son merveilleux, puisque tous les historiens parlent à chaque page de ce Dieu, de ses temples, de l'ardeur qu'il inspirait aux Saxons, etc. Parmi de nombreux auteurs, consultez Geor. Fabricius, *Orig. Saxon.*, l. 2 et 4. — *Annal. Fuldens.*, année 772. — Dithmar, *de Mersb.*, l. 2. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 4, c. 69. — Gaspar Berthius, *Advers.*, l. 4, c. 7. —

Chacun d'eux lui délègue une portion de sa puissance. Taranis lui remet son baudrier, qui renfermait l'épouvante et les éclairs; Frigga et Magada, la ceinture de la beauté et le breuvage des amours; Teutatès, sa massue; Belenus et Braga, la harpe et les clairons qui enflamment le courage des peuples; Odin, les runes magiques avec lesquelles il prenait diverses formes : tous lui recommandent la cause de l'enfer, et lui font jurer la perte de Charlemagne.

Irminsul resté seul, mais remplaçant tout le Tartare, se réjouit de l'immensité de son

Crancius, *Saxon.*, l. 2, c. 9. — *Munster Cosmogr.*, l. 3, c. 33. — J. Aventin, *Annal. Bojor.*, l. 4.

Irminsul était représenté armé de toutes pièces, tenant dans la main droite un étendard, sur lequel était la figure d'une rose; dans la main gauche il portait une balance; sur sa poitrine nue on voyait un ours, et sur son bouclier un lion. Le plus fameux de ses temples était à Eresbourg, où les Saxons avaient entassé des richesses immenses. *Voyez* Eginh., *Annal.* — Spelm., *in Gloss.* — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 432, in-fol. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-fol. p. 496.

uvoir ; pour en faire l'épreuve, il se change serpent, en tigre, en fleuve, évoque les orts, soulève les tempêtes, et fait éclipser astres; puis, satisfait de ces essais, il arche à travers les ombres de la nuit vers murs de la ville d'Aix.

A l'orient et à l'occident de cette ville yale, les trompettes avaient retenti au lever soleil, et les hérauts d'armes annonçaient e cour plénière pour célébrer l'alliance de arlemagne et d'Aaron-al-Raschild[1]. Les bassadeurs de ce calife venaient d'apporter roi de France des présens magnifiques, rmi lesquels étaient un éléphant couvert de aperies de soie et d'or, une clepsidre et e tente sur laquelle l'aiguille avait brodé fils de pourpre les exploits de Charlemagne : ce beau pavillon était si vaste, que

[1] *Voyez* sur cette ambassade, et sur les présens que calife envoya à Charlemagne, Eginh., *Vitâ Carol. gn.* — *Annal. Metens.* — Monach. S. Gal., *de Reb. rol. magn.*

le trait d'un archer ne pouvait en atteindre la hauteur.

Mais tandis que toute la cour se livre au plaisir des fêtes, le jeune Pepin, triste fruit des amours de Charles et d'Himiltrude, sombre en sa haine et jaloux des faveurs qu'il n'avait pas méritées, cherchait les lieux les plus écartés pour exhaler sa douleur inquiète [1]. Le génie Irminsul qui, près des murs du palais, épiait un instant pour le mal, s'avance vers le prince sous la figure de Hastrade. Ce dernier avait autrefois conspiré contre Charlemagne, et depuis était resté oppressé sous le poids d'un pardon humiliant [2].

Irminsul aborde Pépin; il déplore l'oubli et l'abandon où languissent ses jours; puis, l'irritant par une pitié qui révolte son cœur

[1] L'Histoire désigne ce prince méchant et difforme sous le nom de Pepin *le bossu*. Himiltrude, sa mère, était une concubine de Charlemagne. Eginh., *Vitâ Carol. magn.*

[2] *Annal. Eginh.* — Ce fut Hastrade lui-même qui conspira avec Pepin contre Charlemagne.

orgueilleux [1], il lui montre ses frères, qui déja portaient les diadèmes de l'Italie et de l'Austrasie, tandis que lui, à qui la mort de Charles doit livrer un jour la plus belle partie du royaume; lui, que son droit d'aînesse proclame monarque des Français, n'a pas encore touché un sceptre pour préluder à sa grandeur future.

Lorsqu'en lui parlant ainsi, le génie a soufflé dans l'ame du prince tous les poisons dont il est infecté, il le quitte, et pénètre invisible à tous les yeux dans la salle du festin, où Charlemagne était assis au milieu de sa cour. Parmi les guerriers qui l'entourent se distingue Theudon, moins par sa taille gigantesque encore que par son air farouche et taciturne [2]. A l'allégresse de la fête, ce chef des Huns, captif de Charles, ne mêle que de

[1] Eginh., — *Annal.* — Daniel, Histoire de France, t. 1, p. 478, lettre D, in-fol. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 558, in-fol.

[2] Eginh., *Annalib.* — *Annal. Metens.* — *Annal. Loiselian.* — Duchesne, *Script. Franc.*, t. 2.

profonds soupirs, et la générosité de son vainqueur ne fait qu'irriter ses blessures[1]. Souvent il lance des regards furtifs sur les trophées qui ornent les lambris, croyant y reconnaître les armes et les enseignes de ses soldats. Irminsul devine sa pensée, et, usant de paroles magiques, il fait paraître ces trophées tout sanglans, et tels qu'ils furent levés du champ de bataille.

A peine Theudon a-t-il vu le sang distiller des armes de ses malheureux compagnons, que ne pouvant contenir sa rage, il s'échappe de la salle du banquet, et rencontre le jeune Pepin qui rêvait aux plus affreux complots : tous deux s'enfoncent dans une allée de cyprès, et engagent ensemble un entretien odieux.

Le fils de Charlemagne favorise l'évasion du roi des Huns, qui court rallier ses guerriers épars et fugitifs dans les bois de la Pannonie[2].

[1] Eginh., *loco citato*.
[2] Eginh., *loco citato*.

Irminsul vole ensuite dans la Germanie; sous les traits de Vitikind, il appelle à la vengeance et à la liberté les Saxons belliqueux, dont l'audace était toujours prête à réparer leurs défaites[1].

A ces peuples viennent se joindre les Abodrites; leur roi avait une fille nommée Égilda[2], célèbre par ses attraits et son courage. C'est ici que se trouve un germe poétique, d'où peuvent éclore les fleurs suaves où respirent la grace et la beauté, qui répandraient leur parfum sur tout l'ouvrage, et lui donneraient le charme suprême que prêtent aux poèmes de Virgile, de l'Arioste et du Tasse, les noms séduisans de Didon, Angélique, Armide, Clorinde et Herminie.

A peine Égilda a-t-elle appris que son père

[1] Eginhard, *in Annalib.* — *Annal. Francor. apud Chesn.*, *loco citato.* — *Annal. Lauresh. et Metens.*

[2] Je me suis permis de substituer, en faveur du poète, le nom d'Egilda à celui de Luitgarde, qui est le véritable. *Voyez* sur cet intéressant personnage la note 4 du douzième récit, à la fin de l'ouvrage.

s'armait contre Charlemagne, que déja des craintes et des espérances confuses s'élèvent dans son jeune cœur.

Naguère le roi français, ayant traversé toute l'Allemagne en vainqueur, s'était avancé jusque dans le pays des Abodrites. Égilda, suivie de ses compagnes, poursuivait le cerf dans les forêts voisines de Mégalopolis [1], lorsqu'elle rencontra Charlemagne entouré de plusieurs officiers. Le monarque, frappé de sa beauté, avait ralenti sa marche, et semblait ne pouvoir s'arracher à la vue de la princesse qu'il reconnut au cercle d'or qui ceignait son front et à l'écharpe bleue qui suspendait son carquois; mais lui, couvert de simples vêtemens [2], ne parut aux yeux d'Égilda

[1] Mégalopolis était une ville très florissante, située dans le pays qui depuis reçut le nom du Mecklenbourg; elle fut détruite en 1664, et n'est plus guère qu'un gros village, à deux lieues S. de Wismar. Les Abodrites occupaient cette contrée. (*Voyez* Bertius dans sa carte de l'empire de Charlemagne.) Il y avait aussi une ville du nom de Mégalopolis dans l'Arcadie, sur les frontières de la Laconie.

[2] Mém. de l'Acad. des Belles-Lett., t. 6, p. 729.

qu'un chevalier du roi de France, mais un chevalier plein de grace, de noblesse, et digne d'être préféré aux rois mêmes : ainsi pensait Égilda, et ce rapide instant avait décidé de son sort.

Cette fière beauté, qui repoussait avec orgueil les vœux des rois de la Germanie, soupire en secret pour un mortel dont elle ignore la naissance.

A la nouvelle d'une guerre prochaine, mille projets se succèdent dans son esprit. Tantôt elle voudrait que la victoire pût lui livrer ce cher ennemi ; mais bientôt elle tremble pour sa gloire et rougit de ses desirs ; tantôt elle souhaite que, sur les pas de Charlemagne, ce noble inconnu revienne triomphant jusque dans son palais ; quand soudain elle pense à son père, et frémissant de son espérance, elle redoute l'excès de tant de bonheur.

Cependant Irminsul, fier d'avoir armé les Saxons, les Danois, les Abodrites, les Valesades, les Sclavons, s'avance vers la Bavière, où régnait Tassillon[1]. Ce duc, déja terrasé

[1] Eginh., *in Annalib.* — *Annal. Franc. apud Chesn.*

deux fois par Charlemagne, avait résolu de se soumettre à l'ascendant de ce héros, et de résister aux conseils de son épouse Luitperge, fille de Didier, qu'elle avait juré de venger en suscitant des ennemis à son vainqueur [1]. Tassillon garda mal sa parole, et les séductions de son épouse rallumèrent tellement dans son cœur sa haine pour Charlemagne, qu'oubliant les otages qu'il avait remis à ce roi, il entra dans la coalition qui se formait contre la France [2].

Afin de le déterminer à trahir ses promesses, le génie Irminsul, auquel tous les dieux infernaux ont remis leur puissance pour servir la cause de l'enfer, détache de ses flancs la ceinture qui inspirait les desirs et l'irrésistible amour ; cette ceinture que les Grecs, les Romains donnaient à Vénus, les Scandinaves

— *Hist. Fr. Scrip.*, t. 2. — Mézeray, Abrégé chron., t. 3, p. 435, in-12.

[1] *Annal. Loiselian.* — Mézeray, lieu cité, p. 436.

[2] Eginh, *in Annalib.* — *Annal. Metens.* — *Chron. Lauresh.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-fol.

ga, les Saxons à Magada, et les Gaulois fne[1]. Irminsul place ce tissu près des ens qui doivent parer la belle Luit-. Elle agrafe le ceste magique au tour taille légère. Tassillon, revenant de la e, pénètre dans l'appartement où cette esse était assise sur un siège de cèdre rt de peaux d'hermine.

rs un charme inconnu l'attire près ; des desirs impétueux enflamment le du Bavarois ; un feu rapide colore son , brûle dans ses veines, étincelle dans eux. Battu par l'orage d'un turbulent r, il respire à peine dans une atmosphère ntée. La princesse, ajoutant à sa beauté t de ses larmes, se plaint alors de n'être assez aimée. « Cruel ! s'écrie-t-elle, st-ce pas aux époux à protéger leurs bles compagnes, et aux enfans à secourir

'Edda myth. — Schedius, *de Diis Germ.* — rnardin de Saint-Pierre, Fragm. d'un poëme rcadic, chant des Gaules, p. 358, et la note 16, le ses œuvres, édit. de 1804, in-8°. Mém. — de . celt., t. 3, p. 153.

« leurs parens malheureux? Soumise à cette
« loi de la nature, je dois, je desire venger
« mon père; mais mon époux doit, et ne veut
« point servir la cause de sa famille. »

A ces mots elle élève vers Tassillon des yeux bleus remplis de larmes, et mêle un sourire de volupté à sa séduisante douleur.

C'en est fait, Tassillon oublie ses résolutions, ses sermens, ses traités; aimer Luitperge, lui plaire, être heureux, voilà son unique pensée. Luitperge veut la guerre, eh bien! que la guerre vienne avec toute son horreur; que ses États soient conquis et ravagés; que la Germanie entière soit foudroyée par la terrible vengeance de Charlemagne; que tout l'univers disparaisse, pourvu qu'abîmé dans sa passion profonde, il puisse un instant reposer sur le sein de la beauté par qui sa raison est égarée!

Irminsul s'applaudit de son stratagème, et dirige son vol vers le Bosphore, pour engager Irène et son fils Constantin à s'armer contre le héros français; et c'est ici que paraissent les

deux plus redoutables adversaires de Charlemagne.

L'un est Constantin, l'autre est Adalgise; tous deux jeunes et intrépides, tous deux dévorés des passions les plus tragiques, la vengeance et l'amour.

Adalgise, fils de Didier, s'était échappé des murs de Vérone que cernait Charlemagne, et pleurant la honte paternelle; il erra longtemps de royaume en royaume, cherchant partout des vengeurs [1]. Ce prince infortuné avait d'abord intéressé à sa querelle les ducs de Bénévent, de Frioul et de Spolette, qui s'étaient flattés de le rétablir sur le trône des Lombards [2]. Mais Charlemagne, s'élançant du fond de la Germanie, où il domptait les Huns et les Saxons, parut tout à coup en Italie, et confondit les partisans d'Adalgise. Ce dernier essayait vainement de ramener dans la lice de la guerre, des souverains qu'en

[1] Paul Diac., *Hist. Longob.*, l. 4. — Eginh., *in Annalib. ad an.* 774. — *Annal. Metens.*

[2] *Annal. Metens.* — Eginh., *loc. cit.* — *Chron. Virdunense.* — *Annal. Petavian.*

avaient écartés la victoire et la terreur [1]. Enfin, le moment est venu où ce jeune ambitieux va trouver un allié puissant dans la Sémiramis de l'antique Bysance.

Irène avait desiré unir Constantin à la belle Rotrude, l'une des filles de Charlemagne; mais une couronne était trop peu aux yeux d'un roi à qui la victoire en prodiguait sans cesse, pour qu'il contraignît Rotrude au sacrifice de ses sentimens secrets, en faveur de l'éclat pompeux d'un trône. Il avait donc refusé une alliance qu'espérait la politique d'Irène [2]; aussi cette impératrice, qui un jour devait elle-même sans succès offrir sa main à Charlemagne, prétend aujourd'hui se venger d'un refus, et abaisser une puissance dont l'accroissement l'épouvante.

Mais comment exprimer la douleur et la rage que les dédains de Charlemagne et de Ro-

[1] Rotgaud, duc de Frioul, eut la tête tranchée.

[2] Selon Théophane, historien grec, ce fut Irène qui rompit le mariage; mais Eginhard prétend que ce fut Charlemagne.

rude ont excitées dans le cœur du fougueux Constantin? Ce prince, selon les historiens grecs, aimait éperdument la jeune Française, dont un peintre habile lui avait rapporté fidèlement les traits. Tandis que l'Orient était encore ému des querelles sanglantes dont la secte des Iconoclastes avait été la cause; tandis que Léon l'Isaurien, Copronyme et Chazare avaient proscrit récemment par des sentences de mort le culte des images [1]; Constantin, les yeux arrêtés des jours entiers sur le portrait de la princesse qu'il adore, justifiait l'ame expansive et tendre de ceux qui priaient, qui brûlaient aux pieds des images, et qui, ne pouvant atteindre l'Eternel dans son invisibi-

[1] *Opera Agob.* — Les livres Carolins. — Mainbourg, Hist. des Iconoclastes. — *Baronius in Annal.* — Irène et Constantin se prononcèrent en faveur des images, et firent annuler tous les actes du conciliabule tenu sous Constantin Copronyme. Cette conduite du fils d'Irène ne lui fut pas sans doute inspirée par son amour pour Rotrude, dont nous lui faisons admirer le portrait; mais il semble que la poésie pourrait adopter heureusement ce motif.

lité, créaient du moins un but à leurs hommages, en les adressant à l'objet qui le représentait.

Constantin apprenant que Charles lui refusait la main de sa fille, roule en son esprit égaré mille projets insensés. Ce prince présomptueux, espérant pénétrer, le fer à la main, jusque dans le palais de Charlemagne pour y ravir à travers les flammes celle qu'il convoite, accélère par ses discours la guerre que l'Orient avait déclarée à la France[1].

A la voix d'Irène, des émissaires vont dans le Nord de la Germanie, dans la Sicile, en Espagne et en Italie, hâter les préparatifs de combats[2]. L'impératrice envoie au duc
Bénévent le titre de patrice avec une ro
orientale et des ciseaux, pour qu'il coupâ
chevelure à la mode de la Grèce, ce qu
gnifiait que ce pays l'adoptait[3]. Bientôt

[1] Theoph., Chron. — *Annal. Metens.* — E
in Annalib. — *Annal. Loisel.*

[2] Theoph., *ib.* — Eginh., *loc. cit.*

[3] Theophanes, Cedren et *alii.* — Cordemo
toire de France, t. 1, p. 540.

sous les armes avec ses guerriers; Théodat sort suivi des siens hors des murs de Syracuse[1]; Tassillon, Godefroy et vingt autres chefs réunissent leurs drapeaux.

Rassemblés autour de leur roi Theudon, les Huns égorgent une victime humaine, et allument un bûcher; retirant de ce bûcher un pieu brûlant, ils l'éteignent dans le sang de l'horrible sacrifice[2]. Ce bois, noirci par la flamme et rougi des couleurs du meurtre,

[1] Quelques historiens grecs donnent le nom de Théodat à Adalgise, et n'en font qu'un seul individu; mais c'est une erreur, car on voit en plus d'une circonstance historique Adalgise et Théodat figurer ensemble.

[2] *Voyez* sur la manière dont les rois et les chefs des divers pays de l'Europe convoquaient autrefois leurs troupes : Strutt, *Anglet. anc.*, t. 1. — Marculf., l. 1, *Formul. ult.*, *et D. Bignonius ad eam Formul.*, fol. 541, 542, et *ad Formul.* 40 *ejusdem libri.* — P. Pithœus, *in Glossar. Capitul. Carol. magn.*, fol. 18, 19 et 44. — Gunth. Lugerini, l. 1, tit. 70, 71 et 72 *Leg. Francor.*, et *lib.* 4 Longob., tit. de Heriban. — De la Roque, Traité du Ban et de l'arrière-Ban. — *Voyez* aussi le roman de la Dame du Lac, tiré du poème de Walter Scott, t. 1, c. 18 de la traduction française de 1813; Paris, Galignani.

devient dans la main de Theudon l'emblème de l'incendie et du carnage. Le farouche monarque s'adresse à l'un des siens : Va, dit-il, sur les bords du Raab, de la Drave, de la Zarvise et de l'Ister ; va présenter à tous les hommes capables de porter l'épée ce signal d'une guerre d'extermination, et périsse dans l'infamie celui qui, après l'avoir reçu, ne viendra pas nous joindre sous les murs de Sirmium [1].

Tandis que l'Orient et l'Occident enfantent de nombreuses armées pour attaquer la France, son héros, calme à la vue de tant de périls, assemble ses milices intrépides. Ses ducs, ses comtes, ses barons, après s'être disposés par le jeûne et la prière à cette auguste solennité, vont lever dans les églises les bannières qu'ils y ont suspendues [2]. Ces étendards, attachés à

[1] Sirmium, aujourd'hui Sirmich, était une ancienne et célèbre ville de l'Esclavonie, et l'Esclavonie faisait autrefois partie de la vaste Pannonie, qu'occupaient les Huns.

[2] Beneton, Commentaires sur les Enseignes, p. 113 et suiv.

les lances en forme de croix, étaient terminés sur une ou plusieurs pointes, et portaient les images des patrons auxquels on les avait dédiés. Les bannières étaient en très grand nombre dans nos armées : on distinguait d'abord la bannière de *dévotion*, que toute la France révérait. Du temps de Clovis, cette bannière sacrée était celle de saint Martin; sous Charlemagne ce fut celle de saint Maurice [1], et plus tard celle du *baron* Saint-Denis. Après la bannière de *dévotion*, flottaient les bannières de chaque province, puis celle des banlieues qui étaient également gardées dans les temples [2]. Outre ces drapeaux, chaque troupe de guerriers avaient une enseigne particulière [3]. On remarquait ausi les bannières de

[1] *Annal. Baronius.* — Bouche, Hist. de Provence, t. 1, p. 793.

[2] Beneton, Commentaires sur les Enseignes, p. 152 et 153.

[3] N'i a riche homme ne baron
Ki n'ait lés lui son gonfanon.
Un gonfanon ou autre enseigne,
U il se maignie restraigne. (*Roman du Rou.*)

dignité et d'accompagnement. Les premières annonçaient les fonctions et les privilèges du seigneur qui les faisait porter devant lui ; les autres suivaient partout le général dans les évolutions et dans le feu de la bataille ; elles donnaient, en s'inclinant et se levant tour à tour, le signal de la détresse ou de la victoire[1].

Lorsque Charlemagne fit la revue de ses troupes, toutes ces diverses enseignes, selon leur préséance, étaient rangées sur trois files en tête de l'armée ; les enseignes des martyrs étaient rouges, celles des saints pontifes et des confesseurs de la foi étaient bleues et violettes, les enseignes séculières étaient chamarrées de mille couleurs. Les lauriers, les franges d'or et d'argent, les houppes de soie, les écharpes et les guirlandes de fleurs, les images de saints, les figures des astres, et divers emblèmes, ornaient ces nobles étendards [2]. C'était

[1] Beneton, lieu cité, p. 258.

[2] Sur les premiers emblèmes de France, *voyez* Theodor. Hoëping., *de Jure Insignium Tractatus*. — Forcatul., l. 6, *de Gallic. imp. et philos. in principio*,

un spectacle imposant et magnifique, de voir toutes ces voiles brillantes flotter aux rayons du soleil et couronner les soldats français couvert d'armes étincelantes.

Charlemagne parcourt les rangs au bruit des trompettes : une foule de héros l'accompagne. On distingue entre eux Éginhard, Roricus, Angilbert et Archambaud. Tous quatre ont juré à leurs augustes amantes de raporter à leurs pieds des sceptres et des trophées. On voit aussi le brave Teuderic, le parent, l'ami le compagnon de Charlemagne [1]; Henri, duc de Frioul, célèbre par ses victoires sur les Huns [2]; le connétable Geilon; Volrade, comte du palais; Ecbert, qui préfère suivre Charlemagne à régner sur le trône d'Angleterre, où

p. 779 *et seq.* — Simon Majolus, t. 5, col. 5, Indice armorial de Louvain. — De la Roque, Traité du Blason, c. 4, 5, 6. — Beneton, lieu cité, p. 202.

[1] Eginh., *in Annal. et in Vita Carol. magn.* — *An. Metens.* — *Annal. Loisel.*

[2] Eginh., *in Vita Carol. magn.* — Cordemoy, Hist. de France, t. [illegible], p. 553.

l'appelle sa naissance [1]. Montmore, Amaulry, Clodoer, Amys et Milèse, qu'unissait l'amitié la plus tendre [2]; Anceaume, Guérin de Montglave, et tant d'autres que nos romanciers ont depuis célébrés.

Mais, hélas! parmi ces fiers paladins, tu n'élevais plus ton front superbe, ô toi, le plus vaillant de tous les Français, invincible Roland! Ta perte récente affligeait encore tes compagnons; à leurs casques, à leurs boucliers, pendaient encore les crêpes de la douleur : en marchant au combat, ils chantaient cet hymne funèbre en ton honneur :

CHANT FUNÈBRE

EN L'HONNEUR DE ROLLAND [3].

« Sous les pas de Roland nos héros goûtaient le plaisir des batailles, dans les champs

[1] Guill. Malmesb., l. 2.

[2] Alberic Trois-Fontaines, Chron. — Bibliothèque universelle des Romans, vol. de décemb. 1778, p. 4.

[3] Voyez la note 5 du douzième récit à la fin de l'ouvrage.

de l'Ibérie et de la Navarre. Les tours de Pampelune et de Sarragosse devant eux s'étaient abaissées, et sur leurs débris fumans le vainqueur d'Agramant et de Ferragus s'était montré le premier. Les lueurs de sa redoutable épée frappent d'un vertige imprévu le perfide Abutar, et sur les bords de l'Èbre l'altier Sarrasin voit l'arbre de son orgueil abattu [1].

« Mais quand la victoire eut rempli tous les voeux du fils de Milon, ce preux invincible dit à ses guerriers : Retournez à la patrie impatiente, l'absence a trop long-temps désolé vos amours et refroidi la cendre de vos foyers hospitaliers ; partez, je marcherai le dernier, afin que si les vaincus épars, se ralliant au cri de la vengeance, suivaient en les menaçant nos illustres bannières, ils rencontrent l'écueil de mon bouclier ; partez, je l'étends sur vos

[1] *Annal. Monach. Egol. ap. Chesn.*, *Hist. Franc. Scr.*, t. 2, p. 58. — *Annal. Metens ad annum* 778. — Eginh., *Vitâ Carol. magn.* — Mézeray, *Ab. chron.*, t. 3, p. 430.

phalanges, sur vos trésors et vos trophées[1]. »

« Oui, nous te précédons, lui répondent ses compagnons, en le saluant trois fois avec leurs drapeaux; oui, nous te précédons; mais c'est pour annoncer au peuple tes exploits, c'est pour l'entraîner avec nous sous les arcs triomphaux que nos mains élèveront à ton passage. Allons suspendre des lauriers aux portes de nos temples; allons accorder les lyres et tresser les couronnes des festins. Roland va bientôt revoir nos frontières!... Aveugle espoir, ils promettaient des fêtes; mais le sort secoue son front inflexible et sévère.

« Déja la poussière de nos derniers escadrons s'est dissipée, un long silence succède au tumulte de l'armée qui s'éloigne.... Roland n'a plus à ses côtés qu'Anselme, Olivier, Égobard et Thierry, qu'une louve allaita dans la forêt des Ardennes. Vingt fois dans sa course isolée des troupes fugitives d'Infidèles l'aper-

[1] Rolland et un petit nombre de braves formaient l'arrière-garde. — *Annal. Metens.* — Daniel, Hist. de France, t. 1, 453.

çoivent, et le regardent comme leur proie; mais à peine l'ont-ils reconnu, qu'ils reculent pleins de frayeur, en se disant C'EST LUI. Cependant Roland et ses écuyers parlaient de chasse et d'amour, leur ame loyale et généreuse ne soupçonnait point d'embûches ni de traîtres, tandis que les dangers et la trahison guettaient le brave.

« L'amant de la belle Angélique suit le long défilé qui menait à nos frontières. Les sommets des hautes Pyrénées répandaient une nuit éternelle sur cet étroit sentier que resserrent les escarpemens des rochers sourcilleux, et que dominent des masses pendantes et des forêts redoutées. A travers ces horreurs et ces ombres sinistres, Roland passe avec sécurité. Tout à coup un bruit sourd fait retentir la triple chaîne des échos sonores. Le preux, sans s'effrayer, lève les yeux et voit la cime des montagnes hérissée de soldats nombreux [1].

[1] Loup, duc de Gascogne, voulant venger Hunaud que Charlemagne avait vaincu, posta ses soldats dans

« Forts de leur nombre, et plus encore de leurs postes inexpugnables, les lâches crient au héros qu'il faut mourir. La grêle qui, dans l'ardente canicule, écrase des moissons entières, est moins bruyante et moins obscure que la nuée de leurs flèches sifflantes. Leurs carquois s'épuisent, mais ils arrachent les mélèses, les sapins et les cyprès; ils font rouler des rochers énormes, qui, dans leur chute, détournent le cours des torrens, entraînent les neiges amoncelées. L'onde égarée écume et mugit, l'avalanche tonne et foudroie, des gouffres nouveaux ouvrent leurs flancs ténébreux d'où s'exhalent des feux souterrains. A cette image de la destruction, à ce désordre

les défilés de Roncevaux pour attaquer l'arrière-garde des Français. Il y a sur cette trahison plusieurs versions différentes. J'ai suivi celle qu'ont eux-mêmes suivie presque tous nos historiens. (*Voyez* Eginh., *in Vitâ Carol., magn.* et *in Annal. ad annum* 778.) — Baronius, A. C. 778 et 812. — Daniel, t. 1, p. 453. — Et tous les Romans de Roland, dont on trouve l'extrait dans la Bibliot. univ. des Romans, numéros de novembre et de décembre 1777.

des élémens confondus, on dirait que l'univers doit périr pour que Roland soit ébranlé.

« Ses compagnons ont disparu; mais sanglant, mutilé, il se montre encore debout, et c'est lui qui menace. Il plane sur le chaos; il lutte avec la nature; il triomphe de la mort qui l'assiège sous mille aspects divers. O prodige d'un grand cœur! audace d'un paladin immortel! les débris qu'on lui lance, les troncs d'arbres, les éclats des pics fracassés, les éboulemens des montagnes, sont autant de degrés qu'il escalade pour atteindre les hauteurs. Déja son front terrible a dépassé l'abîme, les perfides le voient, jettent leurs armes et s'enfuient en poussant d'affreux hurlemens.

« Mais, hélas! l'amas des ruines qui portent le comte d'Angers s'écroule sous ce héros; il retombe au fond du précipice. Alors, pour la première fois, le désespoir hérisse sa chevelure, et inonde ses membres nerveux d'une sueur écumante. Tantôt il saisit son épée et frappe en insensé les rochers qu'il fend, les arbres

qu'il pulvérise [1]; tantôt se jetant en furieux au-devant de la cataracte blanchissante, il oppose sa vaste poitrine au cours de ses ondes, qu'il veut dans sa fureur repousser jusqu'à leur source; tantôt il sonne du cor, et le son qu'il en tire roule comme un tonnerre dans les gorges de Roncevaux; les monts ont tremblé, l'air a frémi, les bêtes féroces regagnent leurs tannières, le géant se cache entre les pins de la colline, et la sentinelle des châteaux lointains s'inquiète à ce bruit surnaturel qui se fait entendre jusqu'à l'armée française.

« Elle a, soudain, connu le danger de Rolland; car lui seul pouvait faire résonner

[1] Ces hyperboles paraîtront bien exagérées; cependant elles sont fort raisonnables, si on les compare à celles que les romanciers et quelques annalistes emploient dans le même sujet. On montre encore dans les Pyrénées une montagne dont le sommet présente une grande ouverture, qui, dans l'éloignement, ne paraît qu'une fente. Le peuple l'appelle *la brèche de Roland*, et croit que ce paladin la fit d'un coup d'épée. *Voyez* les Voyages de Ramond et de Saussure.

avec tant de force le belliqueux instrument des forêts et des camps. Mais à mesure qu'elle avance à son secours, le bruit du cor s'affaiblit, et n'est plus animé que par les derniers soupirs de Roland; il expire.... Les veines de son col robuste avaient éclaté, ses poumons déchirés vomissent à longs flots son sang qui bouillonne... il expire, et nos bataillons, entourant les bords de l'abîme, pleurent pendant trois jours sur le plus magnanime et le plus courageux des guerriers. »



[redacted]

TREIZIÈME RÉCIT.

Suite du même sujet.

L'ARMÉE française sort de ses pavillons au bruit des fanfares. La poussière, les travaux, les sueurs belliqueuses ternissent bientôt l'or et l'acier qui la couvrent, et déja la Bavière frémit à la vue de ses drapeaux.

Tassillon, arraché à sa fatale ivresse [1], saisit d'une main débile des armes qu'émoussa la volupté. Ce prince, vaincu dans une grande

[1] *Annal. Loisel.* — Eginh. *Vita Carol. magn.* — Chroniques de S. Denis, l. 1, c. 3. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, p. 435.

bataille, est dépouillé de sa couronne et relégué dans un cloître [1].

Charlemagne divise ensuite ses cohortes en deux armées [2]; il mène la première contre les Huns, et ordonne à Teuderic de conduire la seconde contre les Saxons [3].

La défaite des Bavarois consterne les peuples de la Baltique, et le chef des Abodrites maudit le jour où, violant ses sermens, il oublia la clémence de Charles, qui, après l'avoir soumis, lui laissa la vie, la liberté et le trône. Son esprit incertain hésite entre mille projets contraires. Enfin, il se décide à fuir pour cacher en un désert la belle Égilda, avant que des vainqueurs irrités ne l'emmènent captive, et ne condamnent ses mains royales à remplir à leur table la coupe des festins.

Cette fille chérie, instruite du dessein de son père, l'en dissuade en ces mots :

[1] *Annal. Eginh.* — *Annal. Nazarian.*

[2] *Annal. Eginh.* — *Vit. et Act. Ludov. pii.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 553.

[3] *Annal. Metens.* — Cordemoy, lieu cité.

Pourquoi parler de fuite et d'exil, quand un peuple armé veille autour de vous avec fidélité? Si cependant vous redoutez l'issue de la guerre, dissipez vos craintes, en offrant la paix à Charlemagne il vous l'accordera sans doute, puisque votre armée n'a pas encore lancé un seul javelot contre la sienne. Ah! si dès l'enfance je me plus à revêtir le costume du guerrier, à dompter les coursiers les plus fougueux[1], ne puis-je aujourd'hui, pour un intérêt sacré surmontant la faiblesse de mon sexe, aller trouver le roi français dans son camp, et lui proposer un accord en votre nom ? Le sang qui m'anime n'est-il point celui de ces femmes intrépides, de ces compagnes du Cimbre et du Germain, qui maniaient encore mieux la hache et le bouclier que les fuseaux et les toisons ?

Elle se tait, elle rougit, car on loue sa piété filiale d'une résolution que lui suggère en par-

[1] Mézeray, Histoire de France, note sur Luitgarde, 1er volume, 484. — *Voyez* aussi Alcuin en ses Epîtres.

tie un autre sentiment. Cette princesse croit revoir près de Charlemagne celui dont l'image est si vive dans son cœur; mais alors que sur son front cette douce pensée faisait rayonner l'espérance, elle le colorait aussi d'une pudeur secrète; de même que sur la neige des Alpes on voit l'aurore étendre à la fois la pourpre et la lumière.

Elle part suivie de quelques écuyers. Après plusieurs jours de marche, elle voit flotter les banderoles des tentes françaises, et son cœur bat à l'aspect de ces asiles guerriers, où elle croit retrouver celui qui préoccupe si fortement son cœur. Selon le costume des princesses de ces temps, un réseau captive ses cheveux; la précieuse dépouille du murina forme sa ceinture [1]; sa robe de brocard, semée de pierreries, est relevée par une agrafe éblouissante, et laisse voir un brodequin rouge brodé en or et lacé par cent cordons d'argent [2].

[1] Alc., t. 2. — Voyage dans l'ancienne France, sous Charlemagne, par M. Miéville, t. 2, p. 21.

[2] *Idem*, lieu cité.

Elle s'avance, pleine du trouble secret, que
mine, toutefois, la dignité de son rang, elle
vance au milieu des héros qui se pressent
ur contempler cette noble étrangère. Le
nte Teuderic la reçoit et lui apprend que
arlemagne, unique arbitre de la paix et de
guerre, et qui peut seul accepter les traités
elle vient proposer, combat contre les
ns dans les champs de la Pannonie[1]; mais
guide va pour la conduire jusqu'auprès du
narque.

Cependant les jeunes chevaliers français,
e captivent les attraits d'Égilda, briguent tous
onneur de composer son escorte; Volrade et
connétable Geilon, les premiers en puissance
rès Teuderic[2]; Isambard, Roger, Lantilde,

Les Huns occupaient alors la Pannonie, cette
nde région qui comprend dans sa division actuelle
Carnie, la Styrie, la Croatie, la Carinthie, une grande
tie de l'Autriche, la Bosnie, l'Esclavonie, une
tie de la Hongrie, etc.

[2] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Cordemoy, Hist.
France, t. 1, p. 528.

Astolphe, Romuald, Maugis et Vivian, son frère, déclarent qu'ils n'abandonneront point cette princesse aux hasards d'une marche périlleuse : la forêt obscure qu'elle doit traverser est souvent ensanglantée par les bêtes féroces; les Saxons fugitifs y répandent la terreur.

En vain Teuderic veut s'opposer à leur impétueuse ardeur; plusieurs d'entre eux, montés sur leurs coursiers, vont attendre hors des barrières du camp l'instant où partira Egilda pour s'élancer à sa suite[1].

Irminsul, instruit de l'éloignement de ces héros, prend les traits d'un guerrier, et répand cette nouvelle parmi les Saxons dis-

[1] Tous les historiens racontent que la mésintelligence ayant désuni les lieutenans de Charlemagne, plusieurs d'entre eux abandonnèrent le comte Teuderic, qui fut cerné par les Saxons, et défait par eux au pied du mont Sintal. Le poète pourrait attribuer cette mésintelligence à des causes merveilleuses; celles qu'on propose ici ne seraient point, ce nous semble, indignes de l'épopée. Quant au fait matériel de la sédition, *voyez* Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Cordemoy, Velly, Daniel et Mézeray.

persés, qu'il rassemble au pied du mont Sintal.

Ce sombre génie n'a point oublié les caractères runiques que jadis l'époux de Frigga traça sur le granit des rochers de la Scanie, et par qui s'opéraient les plus surprenantes métamorphoses [1]. Ces caractères, dont le secret puissant fut confié à Irminsul, vont aujourd'hui seconder ses pernicieux desseins, en prolongeant l'absence des imprudens paladins.

Déja ceux-ci avaient traversé la forêt avec Egilda; désormais sans crainte pour cette princesse, ils lui firent leurs adieux, et se hâtèrent de revenir aux postes de l'honneur.

Le crépuscule annonçait la nuit, les ombres des bois devenaient de profondes ténèbres; Irminsul, hérissant des ronces et des buissons sur le chemin que devaient suivre les guerriers, en avait tracé un pareil, dont

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 1re du treizième récit.

le détour insensible à l'œil les éloignait de leurs tentes.

Le démon de la Germanie attire ensuite les phosphores errans qui voltigeaient parmi les roseaux d'un lac, et dispose leurs flammes comme les feux du camp français. Les braves marchent toujours vers ces lueurs insidieuses, et toujours elles reculent dans le désert ; mais comment pourraient-ils s'apercevoir de l'immense espace qu'ils parcourent ? S'ils cessent un instant d'exprimer l'admiration dont les a pénétrés la trop belle Egilda, c'est pour s'abandonner à des rêveries enchantées par son souvenir. Trompant ainsi la longueur de la route, ils favorisent eux-mêmes l'erreur dont ils sont les jouets infortunés.

Tout à coup, au fond de ces solitudes, où les attendent les prestiges de la magie, ils se trouvent devant un palais enchanté. Sa structure surpasse en élégance les édifices que ces héros avaient contemplés à Rome, lorsque, ayant suivi Charlemagne dans cette capitale du monde, ils demandaient quel peuple éton-

nant avait laissé de telles marques de son passage sur la terre[1]?

Deux rangs de sapins illuminés éclairaient les avenues de ce magnifique séjour. Les ponts-levis, les créneaux, les tours, n'en défendent point l'accès; une douce mélodie conviait, au contraire, ces guerriers à pénétrer sous les portiques, où ils sont accueillis par des essaims de jeunes esclaves, belles comme les vierges dont l'imagination du Scandinave a peuplé les vergers d'Asgard; belles comme les images dont le Calédonien a rempli ses nuages religieux, ou comme les houris que le Musulman espère dans le septième ciel : elles ouvrent les portes d'une vaste salle, où sont introduits les enfans de la France, qui reconnaissent avec plaisir, sur les dômes, sur les lambris, l'emblème national des lis et des abeilles. Là s'élève un trône de rubis et d'es-

[1] Eginh., *Vita Carol. magn.* — *Anast. in Adrian.* — Paul. Diac., *Hist. Longob.* — Mézeray, Hist. de France, t. 1, règne de Charlemagne. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 395.

carboucles, une princesse y est assise entourée d'une cour nombreuse. « Étrangers, leur « dit-elle, vous êtes sur le territoire des Suè-« ves, les plus fidèles alliés des Français, « depuis que la belle Hildegarde, gage de « cette alliance, quitta le palais du duc, son « père, pour s'unir à Charlemagne[1]. Cette rei-« ne était ma sœur chérie; et tandis que les « nations voisines se livrent aux fureurs d'une « guerre insensée, nous goûtons les délices « d'une paix inaltérable, et nous célébrons « maintenant l'anniversaire de l'hymen qui « nous l'assura. Prenez donc place au festin « de l'hospitalité[2], partagez notre allégresse; « demain l'aurore vous montrera la route « du pèlerin et du guerrier. »

Charlemagne, cependant, ne s'est point

[1] Eginh., *Vita Carol. mag.* — Theg., *Vita Lud. pii.* — Munster en sa Cosmographie. — Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 482, à la fin du règne de Charlemagne.

[2] Tacite, *de Morib. Germanor.* — Procope, *de Bell. Gothic.*, l. 2, c. 25. — Peloutier, Hist. des Celtes.

abusé sur les périls et les hasards qu'une coalition redoutable multiplie contre lui. S'il succombe, la puissance d'Irène n'aura plus d'égale; s'il est victorieux, il saisira le sceptre des Césars et rétablira l'empire d'Occident.

Plongé dans ces grandes pensées, il méditait avec sagesse les moyens de l'attaque et de la défense; il veut, en divisant son armée, combattre d'abord des nations éparses, faciles à soumettre, pour réunir ensuite toutes ses forces, et les mesurer avec celles que les Grecs, les Sarrasins et les Danois rassemblent par terre et par mer dans les champs de l'Italie [1], où se terminera enfin cette querelle importante.

Ce roi attaquait alors la Pannonie, où s'étaient établis les Huns, fatigués de carnage et de conquêtes. Ils avaient construit dans ce pays neuf villes, ou plutôt neuf citadelles

[1] Annal. de Cedrenus. — Chroniques de Théophane. — Eginh., *Vita Carol. magn.* — Aimoin, l. 4. — Mézeray, Hist. de Fr., t. 1, p. 439, règne de Charlemagne. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 422.

inexpugnables[1]. Chacune de ces places était munie d'un triple fossé, d'une haute palissade et d'un mur circulaire qui, se repliant quatre fois sur lui-même, renfermait dans un labyrinthe de remparts, les foyers et les familles de ce peuple sauvage[2].

Ces diverses enceintes étaient si rapprochées, que, du haut de leurs tours, les sentinelles s'entretenaient facilement, et qu'au moindre signal de danger, toute la nation armée se rassemblant par des conduits souterrains, se portait en un moment sur le point menacé[3].

C'est dans leurs repaires que ces Scythes

[1] Quelques historiens, disent *sept*, et ils appellent ces forteresses des Ringues. *Voyez* la description qu'en font Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — *Annal. Fuldens.* — Munster en sa Cosmographie. — Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 444. — Velly, Histoire de France t. 1, p. 429 et 430.

[2] *Am. Marcel.*, l. 15. — Eginh., *Annal. et Vita Carol. magn.* — Grandes Chroniques de S. Denis, de D. Bouquet. — Mézeray, et Velly, t. 4; lieux cités.

[3] Velly, Hist. de France, t. 1, p. 430.

barbares ont caché les restes des royaumes qu'ils ont dévorés; c'est là que s'étaient entassées, sous leurs mains sanglantes, les dépouilles des Grecs et des Romains, qui eux-mêmes avaient dépouillé l'univers.

Charles fait attaquer la première de ces forteresses. Après le combat qui fut très long, un bruit éclatant s'élève au-dessus de tout autre bruit. Sur le sommet du fort, les chevaliers français font résonner les cors et les trompettes; ce son triomphal achève de disperser les Huns, et sur les décombres flotte l'oriflamme de Charlemagne.

Cependant les bras des vainqueurs, armés de leviers puissans, ont rompu les portes souterraines où les Huns avaient déposé leurs innombrables conquêtes[1]. Les Français y

[1] Tous les historiens parlent du butin immense que les Huns avaient entassé dans leurs repaires, et qui tomba au pouvoir de Charlemagne. *Voyez* Eginh., *in Annal. Fuldens.* — *Adon. Chron.*, *an.* 795. — *Annal. Franc. Metens.* — Grandes Chroniques de S. Denis, t. 5 du Recueil des Histoires de France de D. Bouquet. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 431 et 443. — Mé-

pénètrent avec des flambeaux, qui, éclairant ces amas de richesses, font resplendir jusqu'au fond d'une avenue immense l'argent, l'or, les pierreries, les armures enrichies des feux du rubis et de l'azur des saphirs, les meubles opulens, les sceptres et les couronnes. O spectacle curieux! moins encore pour l'œil ébloui que pour l'imagination étonnée, de retrouver dans ces monceaux précieux les antiques héritages de cent peuples célèbres, tour à tour vaincus et dépossédés. L'histoire et la poésie rêvent en silence devant ces vastes trésors qui, après avoir circulé dans l'Égypte, dans l'Assyrie, dans la Perse, à Tyr, à Carthage, en Grèce, en Italie, sont venus s'engouffrer dans les abîmes creusés par des barbares. Voilà donc où devaient aboutir ces funestes alimens

zeray, Hist. de France, t. 1, p. 450, s'exprime ainsi: « Il se rendit maître de leur principale Ringue. Il y « trouva des trésors immenses que ces brigands avaient « amassés du pillage de toutes les provinces voisines « pendant deux siècles. »

du luxe, de la cupidité et de l'ambition des mortels!

A combien de culte divers, à combien de fêtes, de solennités et de banquets, ces magnifiques objets ont prêté leur splendeur[1]!

Ce nombre infini de vases, de trépieds furent-ils consacrés dans le temple de Delphes par les vainqueurs de l'Élide? Ont-ils soldé l'imposture sacrée des oracles antiques? Ornaient-ils la marche triomphale d'un Alexandre sous les portiques odorans de Babylone, ou d'un consul romain sur les degrés du Capitole? Virent-ils la vestale surveiller leurs feux sacrés, ou la prêtresse de Phénicie les souiller de sang humain, ou les vierges de Chypre et d'Amathonte les entourer de festons de roses?

Ces candélabres, ces lampes, ces simulacres d'or, ces riches tributs arrachés aux gouffres de l'Océan et aux entrailles de la terre où la

[1] La plupart des trésors antiques et précieux dont on parle ici ont été donnés depuis par nos rois au clergé de France. *Voyez* les inventaires des églises et abbayes, et notamment de l'abbaye de Saint-Denis.

main d'un Dieu prévoyant les avait cachés; tous ces ornemens somptueux, chefs-d'œuvre des arts et parures des palais, étaient-ils aux prostitutions de Sybaris, d'Alexandrie, de Capoue, de Baies, de Caprée[1]? Paraient-ils les demeures de la tyrannie ou les bains de la volupté? Furent-ils témoins des pâles terreurs de l'esclave tremblant, ou des langueurs étalées sur un lit de pourpre et d'ivoire par la courtisane adorée d'un César ou d'un proconsul, qui payait son amour avec les impôts des peuples opprimés? Quels exploits ont vu ces armes étincelantes? Dans quel sang ces glaives fulminans ont-ils trempé? Faut-il admirer ou frémir? Faut-il s'enchanter ou s'indigner?

Les voilà donc ces biens funestes qui perdirent tant d'États! ces biens corrupteurs, par qui furent payés tant de brigues, d'assassinats de proscriptions! par qui Rome fut tant de fois mise à l'encan, et tant de fois en proie aux peuples barbares!

[1] Sueton., *in Tiber.* — Tacite, *ibid.*

Que de guerres n'ont-ils pas allumées! Que de sang et de pleurs ils ont fait répandre! Par combien de trahisons et de perfidies ils furent disputés et ravis.

Ah! si l'art, par un prodige nouveau, pouvait fondre les trésors de tant de nations en un monument expiatoire, s'emparant du burin véridique de l'histoire, il y montrerait des cités livrées au pillage, des peuples dans les fers, des rois détrônés, des vierges déshonorées, des orateurs corrompus : partout le mérite, l'innocence et la vertu immolés à l'intrigue et à l'intérêt; partout le luxe, la débauche, la vanité avec leurs couronnes fanées, et leur sourire sans bonheur.

Mais enfin, ces fatales richesses que, de victoire en victoire, les Sésostris, les Cambyse, les Alexandre, les Paul-Émile, les César, les Odoacre, les Attila, ont fait parvenir jusqu'aux pieds de Charlemagne, vont sous les lois de ce héros se purifier de toutes leurs souillures : non, elles ne causeront plus la douleur des peuples, mais elles doteront les édifices con-

sacrés à la misère et à la vieillesse; par elles croîtra bientôt la prospérité des lettres, du commerce, de la navigation[1], de l'agriculture; et dans toutes les veines de la France, va couler, comme un sang précieux, cet or épuré dans son cours.

Tandis que les guerriers français transportent ces opulentes dépouilles dans leur camp, l'ambassade d'Égilda demande à être introduite près de Charlemagne. A peine ce monarque a-t-il appris que la princesse des Abodrites est députée vers lui, qu'il veut de suite revoir cet objet tant rêvé naguère. A son arrivée, le souvenir d'amour qu'il en conservait se réveille, grandit et devient l'amour lui-même. Écartant un appareil importun, c'est sous le nom d'un de ses chevaliers qu'il veut se présenter à Égilda, afin de ne point l'humilier par l'aspect imposant du vainqueur de son père.

Plein de ces pensées, il arrive au pavillon

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 2 du treizième récit.

où était descendue la princesse, et se fait annoncer comme un officier que Charles envoie près d'elle pour traiter en son nom. Selon son usage, le monarque était vêtu d'un simple sayon de laine bleue, qui descendait jusqu'aux genoux, et couvert d'un manteau sans broderie; ses jambes et ses pieds étaient ceints de de bandelettes de diverses couleurs[1].

Charlemagne, sous ce costume, se montrait à Égilda tel que déja elle l'avait entrevu, tel qu'il avait occupé sa pensée; et sans le savoir il entretenait l'erreur de cette jeune beauté, qui n'avait cru voir en lui qu'un simple paladin, lorsqu'elle le rencontra dans les forêts de Meckelbourg.

Quel fut donc son bonheur de le retrouver d'abord dans le camp français! mais aussi quelle fut sa contrainte, quand elle dut recevoir, comme un inconnu, celui auquel un secret amour eût voulu faire un plus doux accueil?

[1] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 6, p. 729. — Voyage dans l'ancienne France, sous Charlemagne, par M. Miéville, t. 2, p. 5.

Charlemagne, que ravit le charme de sa voix et la grace touchante de ses discours, engage avec elle un entretien qu'il prolonge, et surprend dans ses yeux le retour des sentimens qu'il laisse éclater.

Rentré sous sa tente, il fait appeler son favori Éginhard, et lui parle en ces termes :

« Éginhard, depuis que la mort m'enleva « mon épouse, les intérêts de la France m'en« gagent à former de nouveaux noeuds. Par« mi tous les peuples dont l'instinct belli« queux se tourne sans cesse contre moi, « il n'en est point de plus redoutable que « ceux des rives de la Baltique [1]. Mon épée, « il est vrai, les a déja soumis [2], et peut les « soumettre encore; mais quoi! les monar« ques n'ont-ils pour médiateurs que la vic« toire et l'esclavage? ne peuvent-ils cimen-

[1] *Annal.. Eginh.* — *Annal. Metens.* — *Monach. Engol. in Vitâ Carol. magn.*

[2] Eginh., *in Annal. et Vitâ Carol. magn.* — *Annal. Metens.* — *Annal. Fuldens.*

« ter qu'avec du sang un trône où Dieu les
« plaça pour le bonheur des humains ?

« J'ai pensé que, si la nation des Abodrites
« était liée à ma cause par des nœuds sacrés,
« elle pourrait aisément contenir ses voisins
« turbulens, et leur donner l'exemple de la
« fidélité[1]. Le roi qui règne sur cette nation,
« possède une fille dont la renommée a bien
« des fois vanté à ma cour les vertus et la
« beauté. Elle vient, au nom de son père, me
« proposer des traités ; qu'elle en soit le gage :
« mon cœur d'accord avec ma politique me
« conseille cet hymen pacificateur. Pénè-
« tre donc dans les lieux où l'on garde mes
« trésors, charge vingt esclaves des présens
« les plus magnifiques, va trouver ensuite cet-
« te princesse que tu instruiras de mon amour
« et de mes vœux. Tandis que tu prépareras
« ainsi mon bonheur, je vais le mériter par
« de nouveaux exploits. Des neuf fortresses
« qui cachaient un peuple agresseur, huit

[1] Les Abodrites devinrent en effet les alliés de Charlemagne. *Voyez* les auteurs cités.

« élèvent encore leurs remparts ; j'ai fait pré-
« parer un nouvel assaut, et c'est à mon retour
« qu'au milieu de mon armée je confirmerai
« à la belle Égilda l'offre que tu vas lui faire
« en mon nom[1]. »

Il dit, et donnant le signal de l'attaque, il conduit ses guerriers vers les murs où les Huns s'étaient réfugiés par des souterrains secrets.

Éginhard, fidèle aux ordres de son maître, les a bientôt exécutés. Égilda reste long-temps immobile de surprise et de douleur ; car, ignorant toujours que le chevalier dont elle était éprise fût Charlemagne lui-même, elle ne pouvait supporter la pensée d'une alliance repoussant ses sentimens les plus chers.

« Sort cruel ! s'est-elle écriée, ne m'as-tu
« conduite de si loin, ne m'as-tu présenté de
« nouveau les promesses de l'espérance, que
« pour m'en séparer à jamais ? Ah ! si un re-
« gard a suffi pour allumer ma flamme ; si,

[1] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 429 et 430.

« ne croyant plus revoir l'objet de mes vœux
« inaltérables et fidèle au seul souvenir, je
« dédaignai pour faire triompher son image,
« la main des princes de la Germanie, dois-je
« à présent qu'une entrevue moins rapide, et
« qu'un entretien si conforme à mes songes
« flatteurs ont justifié mon amour, et m'ont
« appris qu'il était payé d'une tendre réci-
« procité ; dois-je donc le sacrifier à l'ambi-
« tion d'être la compagne d'un monarque
« superbe ? Ah ! périssent tous les trônes de
« l'univers, avant que leur vain éclat puisse
« me séduire ! Mais, hélas ! si je refuse la
« main du roi, ne peut-il, indigné de cet af-
« front, s'en venger sur mon père infortuné ?
« et j'attirerais ainsi sur sa tête la foudre que
« j'en voulais écarter. »

Tout à coup se levant comme inspirée par une grande pensée, elle se décide à fuir loin de ces lieux, afin de ne point offenser Charlemagne par un refus, et de rester fidèle à son amant.

Déja la nuit répandait ses ombres, quand

[redacted]

Egilda, sans suite et montée sur un rapide coursier s'échappe du camp français. Elle en avait dépassé les barrières, lorsque le bruit des fanfares frappa son oreille; c'était Charlemagne, qui, à la lueur de mille flambeaux, revenait victorieux, entouré de héros et de trophées. « Hélas! dit Egilda, il est parmi ces « chevaliers celui que je ne verrai plus! Ah! « du moins une seule fois encore. » Elle dit, et cherche à le distinguer dans la foule; mais les larmes qui couvrent sa vue d'un voile humide, l'éloignement, les ténèbres que dissipaient à peine les clartés douteuses des flambeaux, tout lui dérobe l'aspect des objets; et le regard qui allait changer sa destinée se perd dans le vague des airs obscurcis. Par degré le cortège s'éloigne, le son des instrumens guerriers s'affaiblit, les clartés disparaissent, et la triste Égilda, se retrouvant au milieu de la nuit et du silence, s'enfonce dans la froide solitude.

Tandis que Charlemagne triomphait si rapidement des Huns, les Saxons réunis en

grand nombre font retentir de leurs cris de fureur les échos du mont Sintal, et s'élancent avec impétuosité vers le camp de Teuderic. Nos guerriers, dont la plupart des chefs sont éloignés, surpris pendant la nuit, presque nus et sans armes, tombent sous le fer ennemi ou se dispersent en désordre[1]. Teuderic essaie en vain de les rallier sous ses oriflammes. « Soldats français, soldats de Charle-
« magne, leur crie-t-il, où donc avez-vous
« appris à fuir? Retournez la tête, vous re-
« connaîtrez les Saxons que vous avez tant
« de fois vaincus, et qui doivent être plus
« effrayés de vous suivre que vous ne devez
« l'être en les évitant. Arrêtez-vous devant
« eux, vous les verrez, comme à Sigebourg
« et à Brunsberg, vous tendre des mains
« suppliantes. » Mais ces généreuses paroles ne sont pas entendues, et l'infortuné Teuderic, entraîné lui-même par ses troupes fu-

[1] *Annal. Eginh.* — Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 436. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 414 et 415.

gitives, les suit en menaçant jusque sur les bords du Veser, où il essaie encore de les rallier.

Que faisaient cependant les chevaliers dont l'absence causait cette défaite sanglante ? Retenus par les artifices infernaux à la table enchantée, ils y prolongeaient de fatales délices. La triple magie des parfums, de l'harmonie et des breuvages, fait couler dans leur sein une voluptueuse ivresse, ils ont oublié les camps et les victoires.

Une main subtile exprime, dans les coupes qu'ils vident tour à tour, les sucs assoupissans des pavots. Soudain les liens invisibles d'une léthargie insurmontable captivent l'existence de ces paladins, et les génies évoqués par Irminsul les transportent dans une île du Veser.

Les premiers jours du printemps allaient enfin luire sur la terre consolée ; mais la tardive Germanie était encore blanchie par les frimas.

Bientôt les prestiges de la féerie, changeant

s lois de la nature, vont faire de cette île
ide un séjour enchanteur.

Les essaims des puissances surnaturelles,
ui souvent apparurent aux amans des Muses
ous les noms divers de Zéphires, de Gnomes,
e Sylphes, de Lutins, de Farfadets, de Gin-
es, de Peris, puisant à leur gré dans les
ources de la rosée, dans les flammes de l'é-
ier, dans une atmosphère de parfums, en
apportent des trésors qu'ils répandent sur
île, dont ils font un asile délicieux.

Ils appellent, pour l'animer et l'embellir
avantage, cette foule de vierges ravissantes
ui habitent une sphère inconnue pour nous.
C'est là qu'Hésiode trouva les illusions de sa
iante Théogonie, et qu'Homère chercha Ca-
ypso, Circé et leurs nymphes; c'est là que
Virgile vint choisir les blanches Néréides,
lont les doigts délicats filaient des laines ver-
loyantes dans les grottes liquides de Cyrène;
c'est aussi de là qu'Ovide revint sur la terre,
enrichi de mille fictions ingénieuses; c'est
lans ce monde intellectuel qu'un jour la muse

du Tasse devait apercevoir les beautés qu'elle conduisit dans les jardins d'Armide; là encore le Camoëns rassembla celles qu'il livra aux amoureux transports des Lusitaniens, et c'est enfin dans ce pays de prestiges où les poètes orientaux découvrirent les vierges des bocages d'Irem[1].

Quelle fut l'extase des guerriers de Charlemagne, quand, à leur réveil, ils contemplèrent ce séjour !

Au-dessus d'eux rayonne un ciel d'azur; une douce température, qu'aromatisent les fleurs les plus suaves, pénètre leurs sens amollis, et leurs cœurs se remplissent de langueur et de volupté.

Là, peuplés d'oiseaux harmonieux, sont des bois de lauriers rose, semblables aux bosquets de l'île d'Œa que l'Aurore avait choisie pour ses danses et ses chœurs[2]. Ici des

[1] Les bocages fabuleux d'Irem sont célèbres dans toutes les poésies des Orientaux : c'est là qu'ils placent les amours du rossignol et de la rose.

[2] Homère, Odyss., l. 12, au commencement.

berceaux profonds, des antres tapissés de lierre et de pampres, où l'on n'entend que le doux bruit des ruisseaux et des cascades, nourrissent sous leurs frais abris une ombre verdoyante où se plaît l'aimable essaim des rêveries et des songes.

De ces hauts peupliers, les colombes et les tourterelles s'abattent sur des prés d'anémones, de violettes, de safran, puis revolent en roucoulant sur les myrtes et les orangers.

Mais quel attrait irrésistible l'amour ajoute à ces beaux lieux! Aux regards des chevaliers français apparaissent des nymphes gracieuses, qu'une magie trompeuse éloigne sans cesse pour irriter encore plus leurs desirs. Tantôt, à travers les branches vacillantes d'un bois de lilas, ils voient flotter les plis de leurs robes et de leurs écharpes; tantôt ils entendent leurs douces voix que répètent les échos; ici dans ces bassins écartés, ô charme! ô délire! ils les voient folâtrer presque nues; mais à peine se sont-ils approchés, qu'elles

disparaissent sous les festons de jasmins dont les ondes sont couronnées.

De détour en détour ils poursuivent, dans les agrestes labyrinthes, ces beautés légères; elles se laissent surprendre quelquefois dans l'obscurité des grottes solitaires, et les Français ivres de volupté les tiennent enfin dans leurs bras; mais soudain elles s'échappent furtivement en riant de la confusion causée par leurs malices.

Consumés de desirs, fatigués de transports, ils s'asseient sur les gazons émaillés; alors une voix, que les harpes accompagnent, chante l'amour, son martyre et ses délices.

Ce qui ajoutait surtout au charme de cette île fortunée, c'est que hors de ses rivages s'étendaient au loin des lieux froids et stériles, sur lesquels la magie n'avait point opéré ses prodiges, et qu'elle avait laissés subordonnés aux lois ordinaires de la nature.

Le Veser, enflé par les neiges écoulées, traînait alors avec un horrible fracas les glaces brisées, les débris des cabanes et les

arbres déracinés. Sur le bord opposé, la campagne, encore couverte de neige, n'offrait que le deuil, l'épouvante et la solitude.

Quand, sur les contours de l'île enchantée, les chevaliers observaient cette scène affreuse, ils se rejetaient avec transport dans le sein du délicieux séjour, où le printemps, comme un jeune roi sur son trône, semblait fouler à ses pieds l'hiver chargé de chaînes bruyantes.

Parmi les Français captivés dans ces jardins, était le jeune Maugis, si célèbre dans nos vieilles chroniques[1]. Lorsqu'il était encore à la mamelle, la belle Ysanne, poursuivie par les Sarrasins, l'avait perdu dans les bois voisins du château d'Aigremont; la fée Oriande [2], en traversant les airs, entendit les cris de cet enfant, et le trouva si beau qu'elle l'emporta dans son palais de Rosefleur,

[1] Histoire de Maugis d'Aigremont et de Vivian, son frère, etc., rapp. dans la Biblioth. univ. des Romans, juillet 1778, 1er vol., p. 1.

[2] Hist. de Maugis, lieu cité, p. 10. — La fée Oriande, sœur du magicien Baudri, figure dans plusieurs romans du siècle de Charlemagne.

où elle l'éleva avec soin. Ce fut là que Maugis, initié à tous les mystères de la magie, apprit à connaître les maléfices, les amulettes et les talismans. Ce charmant paladin avait quitté la divine Oriande pour chercher les hasards et la gloire.

Dans les bocages où il est retenu avec ses compagnons, il a remarqué une jeune nymphe, dont les graces lui inspirent une vive passion. Il y rêvait, lorsqu'il la vit endormie sur un tertre émaillé.

Palpitant de désir, il s'approche et contemple tant d'appas : Créature charmante, dit-il, goûte le repos que tu ravis à mon cœur; mais sache du moins qu'un cavalier qui t'adore a respecté ton sommeil. Il dit : et enlève furtivement l'anneau brillant au doigt de cette jeune beauté. Mais de quel étonnement il est frappé, lorsqu'en le portant vers ses lèvres, il reconnaît autour de la bague des caractères infernaux que son art lui aprit à distinguer! Alors ses yeux se dessillent, il reconnaît le piège dans lequel ses frères

d'armes et lui sont indignement retenus. Rougissant de honte, il brise ce talisman. Soudain l'éclair brille, la foudre gronde, l'air s'obscurcit, et la terre a tremblé. La perfide Sirène s'éveillant à ce bruit, se dresse en fixant sur Maugis des regards étincelans. Ses traits s'altèrent et se décomposent rapidement; ses yeux se creusent; son teint se plombe; sa chevelure se hérisse, et sa bouche élargie est souillée d'une écume sanglante. Elle pousse un cri affreux, et moitié spectre, moitié serpent, elle fuit à travers les broussailles.

Cependant le charme de l'île enchantée s'est évanoui; Maugis, revenu de sa stupeur, ne voit plus qu'un rocher stérile couvert de neige et de lugubres sapins.

Les guerriers confus déploraient leur triste erreur, lorque, sur la rive du Veser ils entendent des cris de guerre mêlés au bruit des trompettes.

C'étaient les Saxons qui, vainqueurs des Français, les poursuivaient avec furie; et nos malheureux guerriers, pressés par leurs

épées se précipitaient en foule dans les ondes[1].

A ce spetacle, les chevaliers désabusés versent des pleurs de rage, et veulent expier leur faute par un trépas héroïque. Ils s'élancent dans le Veser, à travers les glaçons et les dépouilles dont son cours était embarrassé; ils abordent la rive ensanglantée, et se mêlent au combat où ils ramènent les Français fugitifs.

Le désespoir a doublé leur valeur. Ce ne sont pas des guerriers, ce sont des lions rugissans, des tigres altérés de carnage, que le carnage ne peut assouvir; ils s'enfoncent dans l'épaisseur des battaillons ennemis; des rangs entiers sont moissonnés par leurs glaives; toute une armée entière se disperse devant eux: mais aussi n'attendaient-ils que la victoire pour expirer! Percés de traits, épuisés de blessures, leur courage, plus merveilleux que la nature, paraît seul soutenir leur existence; aus-

[1] Eginh., *in Annal.* — Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 436. — Velly, t. 1, p. 414 et 415.

sitôt qu'ils voient fuir les Saxons, ils rassemblent leurs forces pour rejoindre le comte Teuderic, se jettent à ses genoux, et meurent en prononçant les noms de Charlemagne et de patrie, dont ils implorent le pardon [1].

Les guerriers d'Irminsul, exaltant leur succès, en font circuler rapidement la nouvelle parmi leurs peuplades, et appellent aux armes celles que les anciennes victoires de Charlemagne glaçaient encore de terreur.

Les Sclavons, les Wiltses, les Sorabes, accourent se joindre à eux pour achever la défaite de Teuderic, et leur innombrable armée voit arriver à sa tête un chef qui seul en doublait les forces. C'était le fier Theudon qui, après avoir défendu vaillamment les remparts des Huns, s'était échappé à travers leurs débris, et avait rassemblé le reste de ses guerriers fugitifs, qu'il amenait aux Saxons, pour tenter encore avec eux la fortune des combats.

[1] Les historiens rapportent que les chefs pénétrés du repentir de s'être mutinés voulurent, pour expier leur faute, se faire tuer dans la bataille.

Ce roi barbare avait reçu de secrets avis d'Adalgise, de Constantin et d'Aliatan, roi de Cordoue[1]. Ces chefs de la ligue l'invitaient à occuper Charlemagne dans la Germanie par des attaques fréquentes, afin de le détourner de l'Italie, où se rendaient par mer et par terre des peuples nombreux pour conquérir cette belle portion de l'empire d'Occident, et démentir ainsi le destin qui semblait appeler le vainqueur de Didier à régner sur cet empire.

Charlemagne croyait que Teuderic avait dompté les Saxons, quand il apprit sa défaite et ses dangers. Ce général, trop faible pour résister à l'armée ennemie, rejoignit en hâte le roi des Français. A ces nouvelles, ce prince,

[1] Roi des Arabes, en Espagne ; il avait de grandes forces navales, et fut cependant vaincu par la flotte que Charlemagne envoya contre lui. Je rattache cette victoire à l'action épique, bien qu'Aliatan ne fût pas coalisé avec Constantin et Adalgise, lorsque les troupes de ceux-ci descendirent en Italie. *Voyez* Marmol., l. 2, c. 20, 21 et 22. — Dupleix et Mézeray, Histoire de France, t. 1.

loin de sentir plier son courage, conçoit un secret orgueil à lutter ainsi avec le sort : il ne considère les périls que comme autant de germes de victoires. Renfermant désormais dans son cœur les pensées d'amour et d'hyménée, il s'abandonne à son génie, à sa vaillance, va au-devant de Teuderic pour le consoler par un triomphe, et venger le sang français dont fument les plages du Veser.

Tandis que Charles et Teuderic mêlaient leurs bataillons, les Huns, les Saxons, et d'autres nations germaniques, se réunissaient sous les mêmes drapeaux ; des deux côtés on s'attaque bientôt avec une égale intrépidité ; la bataille fut longue et terrible. Monté sur son coursier, que les chroniques nomment Romaléon [1], et armé de sa célèbre Joyeuse [2], Charlemagne, que suivent les plus braves chevaliers, met en fuite les Saxons, les Sorabes et

[1] *Voyez* les vieilles Chroniques et le poëme de Charlemagne, par Le Laboureur.

[2] *Voyez* la Chronique attribuée à l'arch. Turpin. — Les grandes Chroniques de S. Denis, t. 4 des Hist. fr. de D. Bouquet. — Nicolle Gille, Ann. de France.

les Sclavons. Mais les Huns, fidèles au serment qu'ils avaient fait de mourir plutôt que de reculer d'un pas, soutiennent avec le courage du désespoir tout l'effort des légions que le roi français leur oppose, et dont il avait donné le commandement à Gérold, comte de Bavière[1], et à Henri, duc de Frioul[2]. Ce dernier s'était déja plus d'une fois signalé par ses exploits sur les Huns. Depuis long-temps Theudon cherchait l'occasion de le combattre; il avait promis à ses Dieux sanguinaires de l'immoler à leurs autels, s'il tombait en son pouvoir. Dès qu'il l'eut reconnu dans la mêlée, poussant vers lui son coursier, il s'engagea entre eux un de ces duels si pleins d'éclat dans l'épopée. Celui-ci, décrit par un poète habile, aurait l'intérêt de ceux d'Achille et d'Hector, d'Énée et de Turnus, de Tancrède et d'Ar-

[1] *Annal. Fuldens.* — Eginh., *in Annal.* — C'est même à Henri, duc de Frioul, et non à Charlemagne, que les historiens attribuent les victoires que ce monarque remporta sur les Huns.

[2] Eginh., *in Annal. et in Vitâ Carol. magn.*

gant, et de tant d'autres terribles adversaires, dont la fureur transforme la masse des combattans animés jusqu'alors en spectateurs que la surprise et la crainte tiennent tout à coup immobiles.

Henri et Theudon expirent tous deux de leurs blessures. Les Huns, privés de leur chef, se soumettent au roi français, et les Saxons, les Sorabes, les Sclavons, imitant leur exemple, lui livrent des otages[1].

Maître de la Germanie, Charlemagne peut enfin diriger ses pas vers les champs latins, où tant de fois le sort agita son urne fatale, et que tant de fois aussi choisirent la fortune et la guerre pour théâtre de leurs caprices comme de leurs fureurs.

C'était dans cette partie de l'Italie, appelée la Grande-Grèce par les anciens, que devaient lutter l'Orient et l'Occident, allant enfin ti-

[1] *Annal. Eginh. — Annal. Metens. — Annal. Loisel. — Monach. Engol. in Vitâ Carol. magn. — Annal. Fuldens. — Chron. Moissiac.*

rer au sort le rang et la gloire [1]. Dans une bataille décisive, jamais Charlemagne n'avait eu à combattre une armée semblable par le nombre à celle qui, sous le commandement d'Adalgise, de Constantin et du patrice Jean [2], venait sur mille vaisseaux lui disputer l'empire des Césars, et menacer les frontières de France.

O Muse! on entendrait ici le poète évoquer ta mémoire; elle redirait les noms des chefs et des peuples divers qui s'étaient armés contre les Français : la mer Tyrrhénienne et le golfe de Tarente, couverts de leurs navires; leurs innombrables drapeaux flottant dans les deux Calabres, dans les vallons de l'Apulie et de l'antique Lucanie, pays fertiles, délicieux, mais trop souvent noyés dans le sang

[1] C'est dans la Calabre et dans les champs voisins que Charlemagne triompha des Grecs et des peuples du Nord, suscités par Constantin et Adalgise. *Voyez* Cedrenus, Théophanes, Eginhard, et les Annales de Metz, de Fulde, etc.

[2] Cedren., *in Compend.* — Théoph., Ann. — Aim., l. 4. — D. Bouquet, Recueil, t. 5.

des nations et où les Samnites, les Carthaginois, et les gladiateurs de Spartacus, furent trois fois vainqueurs des Romains[1]. Depuis ces temps le laboureur, en remuant cette terre belliqueuse, heurta souvent les casques et les glaives rongés de rouille; il trouve encore aujourd'hui dans les sillons héroïques les dépouilles des guerriers français mêlées aux débris des races de l'antiquité.

L'avant-garde de l'armée, qui marchait contre Charles, était composée de mille soldats, nés dans les murs de Bénévent, ville bâtie par Diomède; ils étaient campés non loin de leurs foyers, dans les campagnes où coule le Vergelus, que traversa jadis Annibal sur un pont de cadavres[2].

Les Bénéventins allaient affronter la mort

[1] Tite-Live, Hist. — Florus, Hist., l. 2. — Plutarque, Vies d'Annibal, de Pompée et de Crassus. — Placido Troyli, *Istoria generale del Reamc di Napoli*, t. 1, part. 2, p. 282.

[2] Placido Troyli, *Istoria generale del Reame di Napoli*, t. 1, part. 2, p. 282. — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

sur les pas de leur duc Arichise et de la belle Almaberge, son épouse[1]. Cette fille du roi Didier avait, comme sa sœur, juré de venger son père détrôné; c'est dans ce dessein qu'elle a couvert ses membres délicats d'une pesante cuirasse, et qu'elle va combattre à côté d'Arichise, que l'exemple de Tassillon devrait arrêter; mais l'insensé quitte pour les hasards ses jardins parfumés que cent esclaves cultivaient pour lui au confluent du Sebeto et du Calore[2].

Après les troupes d'Arichise, paraissent celles que conduit son beau-frère Adalgise, fils de Didier. Ce jeune héros était un des trois chefs de l'armée[3]; nul guerrier ne le

1. Arichise, appelé par quelques-uns Aragise, eut ainsi que Tassillon, son beau-frère, de trop grandes complaisances pour sa femme qui prétendait venger Didier, son père, et le rétablir sur le trône des Lombards. *Voy.* Sigonius, *de Reg. Ital.* — Mézeray, Histoire de France, t. 1.

2 Léandre Alberti, *Descript. Ital.* — Voyage Pittoresque de Naples, t. 3.

3 Cedren., *in Compend.* — Aim., l. 4. — Mézeray,

surpassait en courage : mille Lombards s'étaient attachés à sa triste fortune ; et lorsque Charles força les murs de Vérone, ils s'étaient enfuis, avec le fils de leur roi, au-delà du Bosphore ; maintenant rapprochés de leur patrie, ils espèrent y rentrer en vainqueurs.

Tandis que leur nation, heureuse sous l'empire de Charlemagne, sentait adoucir ses mœurs féroces, eux, toujours barbares et superstitieux comme au temps de leurs reines Rosemonde et Theudelinde [1], portaient encore sous leurs armes des herbes secrètes, croyant ainsi se rendre invulnérables [2]; leur barbe touffue descendait sur leur poitrine et on les distinguait à la longueur de leurs lances.

Ces farouches soldats étaient campés dans les vallons de l'Apulie, d'où l'on découvre

Histoire de France, t. 1. — Cordemoy, t. 1, p. 540. — Velly, t. 1, p. 422.

[1] Paul. Diac., *de Gest. Longob.*

[2] Lois des Lombards, l. 11, t. 55, § 11.

les montagnes de l'Abbruze, les cimes du Garganus, et plusieurs villes pittoresques qui semblent portées dans les airs [1].

Après eux venaient les Grecs et les nations voisines du Bosphore. Le patrice Jean et l'amoureux Constantin, après avoir armé leurs bataillons dans les murs de Bysance, traversèrent les mers avec eux sur cent trente vaisseaux [2]. Ces chefs présomptueux avaient dépeuplé les bords de l'Euxin, les îles de l'Archipel, le Péloponèse, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace.

Ils étaient au nombre de quarante mille, cantonnés depuis les frontières de la Lucanie jusqu'à la vallée où s'élevait autrefois la célèbre ville d'Héraclée, berceau du peintre Zeuxis. Leurs tentes aux couleurs éclatantes, dressées vers les bords odorans de l'Acrys et du Syris, sont aussi nombreuses que les fleurs

[1] Léandre Alberti, *Descript. Ital.* — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

[2] *Voyez*, à la fin de l'ouvrage, la note 3 du 13e récit.

au printemps, bordant le ruisseau d'une prairie.

Ces Grecs dégénérés ne conservent que le nom, le costume et la chevelure de leurs ancêtres; mais l'amour de la gloire, des beaux-arts et de la liberté, n'étincelle plus dans leurs regards. Depuis Démosthène, nulle voix éloquente n'avait rappelé ce peuple énervé des ornières de l'esclavage où il s'enfonçait chaque jour.

On voit ensuite les bataillons des Scandinaves, qui des rives glacées de la Baltique, étaient venus par des chemins longs et pénibles jusque sous le beau ciel de l'Italie[2]. Quels guerriers peuvent être comparés

[1] Eginhard, et tous ceux qui ont parlé de la guerre de Charlemagne contre les Grecs, disent que ceux-ci étaient secondés de quelques peuples du Nord. Ces peuples étaient sans doute les Huns, qui occupaient alors la Pannonie; mais, puisqu'il est constant que les Scandinaves ou Normands ont aussi fait la guerre à ce roi français, le poète pourrait rapprocher ces divers évènemens pour donner plus de mouvement et d'intérêt à son action épique, d'autant plus que les mœurs des Scandinaves sont très favorables à la poésie.

à ces enfans d'Odin, pour l'audace et la vaillance? Toujours vêtus de fer, ne respirant que les batailles, bravant les dangers et la mort avec un visage tranquille, ces hommes intrépides portent jusque dans le plaisir leurs goûts belliqueux et barbares. Leurs jeux sont encore des combats, leurs chants des hymnes de gloire, leurs parures les dépouilles des vaincus. Assis à leurs festins, ils boivent l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis; en amour, ils plaisent en racontant leurs victoires; les hommages qu'ils offrent à la beauté sont des trophées sanglans et des sceptres brisés [1].

Ils campent sur les ruines de cette voluptueuse Sibaris, où Smindiride se plaignit autrefois qu'un pli de rose eût gêné son sommeil [2]. Les habitans efféminés de cette ville fleurie, harmonieuse et parfumée, en

[1] Bart., *Ant. Dan.*, l. 2, ch. 12, p. 556. — Mallet, Introduction à l'Histoire de Danemarck, t. 1, p. 175.

[2] Sénèque, l. 2, *de Irâ*. Athénée, l. 7, 12 et 13. — Montesquieu, Temple de Gnide, quatrième chant.

avaient exclus les arts bruyans, et même les oiseaux dont le chant matinal pouvait troubler le repos. L'amour, les plaisirs, les bains d'essences, les banquets exquis, les doux concerts, occupaient seuls leur vie indolente. Ils s'invitaient un an d'avance à leurs fêtes, afin de s'y mieux préparer. Tous ceux dont les soins et les découvertes ajoutaient aux jouissances, recevaient des immunités et des honneurs [1].

Cette cité, facilement vaincue par les Crotoniates, montrait encore ses restes charmans sur les bords émaillés du Crati, et parmi les rosiers, les myrtes et les frênes, qui distillaient une manne plus douce que le miel.

Les sombres Scandinaves regardaient avec dédain cette nature enchanteresse, comme on regarde un faible enfant qui ne sait que sourire. Ces hommes endurcis à la

[1] Athénée, lieu cité. — Montesquieu, lieu cité. — *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 4 du treizième récit.

guerre avaient toujours méprisé le luxe, la mollesse et même la civilisation. Les harpes sauvages de leurs Scaldes faisaient retentir de mâles concerts les échos étonnés de Sybaris, ils n'avaient appris naguère qu'à répéter les refrains des amans et les accords de la lyre.

Ces enfans du nord sont vingt mille, et forment trois légions. La première est composée de héros nés dans la Chersonèse cimbrique, dans les champs de Sleswic, renommés par leurs gras pâturages, et sur les bords du golfe de Slie et de la rivière de l'Evder.

Leur chef était le vaillant Harald *à la dent bleue*, dont les historiens du nord racontent des prodiges [1]; il avait fondé la ville de Jomsbourg où tous les citoyens étaient soldats et toutes les femmes amazones [2].

[1] Harald *à la dent bleue*, et les autres héros que je nomme ici, vécurent dans le siècle de Charlemagne; il serait donc permis au poète de les faire figurer ici.

[2] *Jomswikinga Saga ap. Barthol, de Caus. cont.*

La seconde légion se formait de ceux qu'avaient nourris les champs de la Norvège et les bords du Glamer; leur chef est Regner Lodbrog [1]. Il réunit les titres de roi, de conquérant, de poète et d'époux heureux [2]. Ce héros aima long-temps la belle Harisa, fille d'un prince de Suède [3] : le sombre Hialmar enleva cette vierge, âgée de seize ans, et plus blanche que les troènes. Son père alarmé fit annoncer dans les royaumes d'alentour que le vengeur de cet attentat épouserait la belle Harisa [4]. Alors on vit accourir des champs d'Uma, de Pithea,

Mort., lib. 1, c. 5. — M. Mallet, lieu cité. — Bibliot. univ. des Romans, avril 1777, 1[er] vol., p. 7.

[1] *Regnara Lodbrog Saga*, V. Wormius, Torféus, Saxon le Gram., Bartholin, Biorner, Mallet, Puffendorf et M. Graberg.

[2] *Regnara Lodbrog Saga.* — Wormius, *litter. Runic.* — Le recueil de M. Biorner. — M. Mallet, Introduc. à l'Histoire de Danemarck, t. 2.

[3] Dans le *Regnara Lodbrog Saga* cette princesse se nomme Thora.

[4] *Regnara Lodbrog Saga.* — Bibliothèque univ. des Romans, lieu cité, p. 14.

et de tous les bords du golfe de Bothnie, mille héros intrépides qui défièrent le redoutable Hialmar : tous succombèrent ; Regner parut, triompha et s'unit à sa jeune amante[1]. Mais ce roi, dont les compagnons enviaient la gloire et la fortune, devait hélas! exciter la pitié de ses plus cruels ennemis. Un jour, poussé par la tempête sur la côte de Nortumberland dont le souverain lui a juré haine et guerre éternelles, il sera chargé de chaînes, jeté dans une tour remplie de vipères ; il mourra de cet horrible supplice, sur les bords lointains où le brave Yvar Benlose, son fils, descendra pour le venger[2].

La troisième légion est forte de neuf mille guerriers ; ils sont tous à la fleur de l'âge, et des cheveux blonds couvrent leurs blanches épaules. Leur départ a fait soupirer les filles de la ville d'Hademora, baignée par les flots

[1] *Voyez* le *Regnara Lodbrog Saga* et la Bibliot. univ. des Romans, avril 1777, 1er vol., p. 14.

[2] Wormius, *litter. Runic.*, p. 222 et suiv. — Rapin Thoyras, *Hist. of England*, vol. 1, B. 4, p. 89.

de la Dala [1], et celles dont les troupeaux paissent sur les rives du lac Water, dont le pêcheur n'a pu sonder la profondeur, et qui, la veille des tempêtes, fait entendre un bruit prophétique pareil à celui de la foudre [2].

Ces guerriers ont pour chef Éric, jeune et beau comme eux; Eric que l'amour guide au milieu des hasards. C'est pour mériter la princesse Aslega, qu'il a quitté les forêts de la Scandinavie [3]. Epris de cette fille aux yeux bleus et tendres, il l'avait demandée à son père, qui lui dit : Jeune téméraire, où sont tes titres de gloire et tes marques d'honneur [4] ? La Baltique a-t-elle vu flotter tes enseignes victorieuses? As-tu rassasié les corbeaux avides de fu-

[1] Samson, Géogr. — Delacroix, Géogr., t. 2, p. 25.

[2] Delacroix, Géogr., t. 2, p. 59.

[3] Ceci est tiré d'un chant des Scaldes du Nord, traduit en suédois par M. Biorner, et compris dans son Recueil imprimé à Stockholm en 1739. Cette aventure est extraite par M. Mallet, Introduct. à l'Histoire de Danemarck, t. 2, et par les rédacteurs de la Bibliot. univ. des Romans, avril 1777.

[4] Mallet, Introd. à l'Histoire de Danemarck, t. 2.

nérailles ? D'honorables blessures ont-elles sillonné tes membres ? « O roi ! reprit Eric, « dis-moi donc à quelle conquête il faut voler « pour mériter ta fille ? »

Alors le monarque lui répondit : Le roi des Gaules a une épée invincible que l'on appelle *Joyeuse;* si tu peux la lui ravir, Aslega sera ta compagne.

A ces mots, la jeune femme a pâli ; car elle aime Eric, et son péril l'alarme. La veille de son départ, elle l'aborde et lui dit : Ami de mon enfance, prends ce glaive que j'ai retiré pour toi des trésors de mon père, son nom est le *Consolateur*[1].

Après les Scandinaves à la blonde chevelure, on voit les escadrons des Maures au teint olivâtre et aux turbans ornés d'aigrettes ; six mille de ces cavaliers étaient venus des climats brûlans de Tunis et de Fez : on distinguait parmi eux, ceux qui étaient nés sur la vaste montagne d'Alcaï, fertile en orge, en

[1] MM. Biorner et Mallet, lieux cités.

vin et en toutes sortes de fruits rafraîchissans. Ces soldats se vantaient d'être indépendans, et ne payaient point de tribut aux rois de Fez [1]. Cependant ils ont reconnu pour chef Abimalar, fougueux sectateur de Mahomet.

Paraissent ensuite quatre mille cavaliers sortis des murs de Cordoue, dont Abderame avait fait le séjour des merveilles [2]. On y voyait une mosquée, construite sur le modèle du temple de Salomon, soutenue par soixante colonnes d'albâtre, de jaspe et de marbre noir. Ces Sarrasins, pleins de vaillance, d'orgueil, d'amour et de galanterie [3], portaient les divers couleurs et les chiffres de leurs belles [4]. L'éclat de leurs habits, celui de leurs armes, la beauté de leurs coursiers,

[1] Marmol, l. 4, c. 22.

[2] Pedro Diaz de Riba, Antiquités de Cordoue. — Alph. Garcias, Histoire de Cordoue.

[3] Andrès, *dell'Origine*, etc., t. 1. — Notice sur les Maures, par Florian, en tête de Gonz. de Cordoue.

[4] Le P. Menestrier, Origine des Arm. — Florian, lieu cité. — Ginès Perez del Hita, guerres civiles des Zeg., des Abenc., etc.

attirent les yeux des autres peuples. Leur chef est Alhamar; il aimait éperdument une jeune Espagnole qui, née à Cordoue, y vivait avec sa sœur Élisabeth. Colombe était le nom de cet ornement de l'Ibérie, que le ciel appelait parmi les vierges prédestinées [1]. Ce musulman croyait vaincre les dédains de son amante, en revenant chargé de dépouilles et de trésors : l'insensé ! tandis qu'il allait combattre des chrétiens, Colombe, ayant vu en songe l'ombre de sainte Agathe, qui lui présentait des lis et des roses, était venue devant le juge de Cordoue déclarer qu'elle était chrétienne. Le cadi, ému de pitié, veut la soustraire aux sanglans édits du prince [2]; mais elle persiste à dire : *je suis chrétienne*. Le cadi fait signe au bourreau, et s'enfuit en cachant une larme [3]. Colombe, restée avec l'homme de sang, lui

[1] Fleury, Histoire ecclésiast., t. 10, l. 49, p. 559.

[2] Eulog., 2e Mémoire. c. 10. — Roderig, Histoir. Arab., c. 26.

[3] Fleury, ib. — Bulteau, Histoire Bened., l. 5, c. 8.

remet de l'or, en le conjurant de ne point dépouiller son corps, et de le dérober à tous les yeux [1]. Après cette prière pudique, sa tête roule sur les degrés du palais, et son corps, enveloppé de longs voiles de lin, est enfermé dans une corbeille de jonc, et jeté dans le Guadalquivir [2]. Le vénérable Euloge le trouvera sur les bords de ce fleuve, et le transportera pour l'inhumer au village de Fragelle. Farouche Alhamar ! le premier objet dont tes regards seront frappés à ton retour, c'est la tombe de celle que tu adores. Maudissant alors la secte babare que tu sers, un ruisseau de pleurs lavera le sang chrétien dont tu vas te souiller.

Sous les ordres d'Abudelfar, habile à connaître les vertus des plantes, s'avancent encore trois mille autres Sarrasins, qu'avait vu naître l'antique Séville, bâtie par Hercule [3]. Ces ca-

[1] Fleury, Histoire ecclésiast., tom. 10, l. 49, p. 562.
[2] Eulog. Mémor. — Fleury, lieu cité, p. 563.
[3] Rodrig. Caro, *Antiq. de Sevilla*. — Alonso Mor-

valiers ont le même costume et les mêmes armes que ceux de Cordoue.

L'arrière-garde de cette grande armée est composée de Siciliens, qui, sur trente navires, ont franchi le détroit de Carybde et de Scylla; l'effroi des anciens matelots.

Depuis long-temps les Siciliens, soumis à des maîtres, étaient inhabiles à la guerre; aussi les soldats que l'ambitieux Théodat conduit contre le roi français regrettent-ils leur beau pays où tout croît en abondance; ils regrettent ces délicieux rivages où l'on pêche les rameaux du corail, et les vallées odorantes de Démona, de Nota, de Mazara. Là, s'élevaient les cités de Syracuse et d'Agrigente, où le taureau d'airain du tyran Phalaris poussait des mugissemens humains. La ville de Palerme se voyait aussi dans la vallée de Mazara, et les émirs des Sarrasins l'avaient choisis pour leur résidence [1].

gado, Histoire de Séville. — Merula, *Descript. Hisp.* — Essais sur l'Espagne, par M. P....., t. 1, p. 270.

[1] Les émirs furent en possession de Palerme depuis

Aux bataillons des Siciliens s'étaient joints quatre cents citoyens des îles de Lipari, où la fable avait placé les forges de Vulcain et le royaume d'Éole, roi des vents. Leur chef était le jeune Tédaris, orphelin dès son jeune âge. Sa sœur avait recueilli toute sa tendresse; elle répandit bien des larmes en le quittant. Un songe cruel l'alarmait et devait, hélas! se réaliser trop tôt; car Tédaris était condamné par le sort inflexible à ne plus revoir son île natale.

Tels étaient les guerriers qui marchaient contre Charlemagne dans les champs de l'Italie; tandis qu'Aliatan, roi de Cordoue, croisait, pour les seconder, non loin du golfe de Tarente avec une flotte nombreuse.

Le roi français se dirige vers l'Italie suivi du reste de son armée, qu'il commande en personne.

Cependant Égilda, tout entière à ses chagrins, laissait à son coursier, dont elle aban-

l'an 827 jusqu'en 1070. *Voyez* Thomas Fazel, *Hist. Sicil.* — Geoffroy Malaterra, *de Rob. Viscard.*

donnait les rênes, le choix des routes à parcourir. Eh ! quel chemin elle-même prendrait-elle ? tous l'éloignent de son amant !

Trompeuse illusion de la jeunesse et de l'espérance ! chastes mystères de l'hyménée ! où sont maintenant les jouissances pures et la fécilité que vous sembliez promettre à cette princesse ? Était-ce donc pour le désert, pour les larmes que le ciel réservait sa grace et ses attraits ? Hélas ! cette grace, ces attraits, qui auraient tant de prix dans les bras d'un noble époux, désormais perdus pour la triste Égilda, vont, avant de l'avoir rendue heureuse, se flétrir pour jamais loin du héros qu'elle aime et dont elle est aimée.

La douleur où elle est plongée lui dérobe la vue des périls dont sa marche est semée ; là, le torrent roule, écume et gronde ; ici, le lac cache ses ondes perfides sous les réseaux du nénuphar ; plus loin, un arbre renversé d'un bord à l'autre est le pont jeté par la foudre sur ces gouffres profonds.

Enfin son coursier fatigué s'arrête : alors,

distraite de ses pensées, elle regarde les lieux où elle s'est égarée. La lune, sortant d'un nuage obscur, paraît à travers les pyramides de sapins comme un fantôme au milieu des monumens funèbres, et semble venir chercher l'infortunée pour la conduire dans la vallée des larmes et des soupirs.

Bientôt elle entend des chants tristes et doux, qui se mêlent aux sons harmonieux d'une harpe; elle s'avance, et voit un vieillard assis près d'une grotte tapissée de lierre.

C'était saint Sturmer qui, selon son pieux usage, passait une partie des nuits à contempler les astres et à louer leur créateur [1].

Ce célèbre chrétien, né dans la Germanie et élevé dans le monastère de Frislar [2], où il apprit à célébrer l'Eternel par des cantiques, avait quitté le cloître pour habiter au sein de la nature; parfois il plaçait son léger toit d'é-

[1] *Vita S. Sturm.*, *Act. Bened.* — Fleury, Histoire ecclés., l. 44, t. 9, p. 487.

[2] *Vita S. Sturm.* — Le P. Racine, Abrégé de l'Hist. ecclés., t. 3. p. 311.

corce et de feuillage sur la pointe d'un rocher escarpé ; pendant quelque temps il s'arrêtait aussi dans l'antre creusé près des ravins ; souvent encore il résidait au milieu des forêts ; toute sa vie n'était ainsi qu'un pèlerinage, et il passait sur cette terre comme sur un chemin qui conduit du néant à l'éternité.

L'histoire nous dit qu'il composait, avec le suc des plantes, plus d'un baume salutaire ; en sorte que son art, joint à la pureté de ses mœurs, fit croire à ses contemporains que Dieu lui avait remis le pouvoir de guérir les mourans et de délivrer les possédés [1].

Le saint vieillard aborde Égilda, la conduit dans son ermitage, où il allume des fascines de roseaux desséchés et des branches légères. La lueur du feu colorant le visage de la fugitive Abodrite, le montre inondé de larmes ; alors le bon ermite cherche à la consoler, et l'engage à goûter d'un repas frugal.

[1] *Vita S. Sturm.* — Fleury, lieu cité. — La P. Racine, lieu cité.

Le jour ne tarda pas à paraître. Égilda vit arriver, dans la grotte du saint, des infirmes que le bruit de ses miracles attirait[1]. Le solitaire prépara des simples, et dit, en les appliquant : *Soyez guéri au nom de Jésus-Christ.* Aussitôt le paralytique sent ses membres se ranimer; l'aveugle, en ouvrant les yeux, voit Égilda, et bénit la douce lumière qui lui est rendue.

Cependant cette princesse n'était pas chrétienne. Ses pères l'avaient nourrie dans l'erreur des cultes barbares. Odin, Frigga, Balder, et les Valkiries, étaient les déités dont fut entourée son enfance; mais son cœur, qu'indignaient leurs autels, leur avait dérobé ses hommages, et sentait que le Dieu qui extermine n'était pas le Dieu qui avait créé.

Saint Sturmer, depuis trois ans, prêchait la foi dans la Germanie, où il avait converti des peuplades entières[2]; il possédait l'accent qui

[1] *Vita S. Sturmer.* — Abrégé de l'Histoire ecclésias., lieu cité.

[2] *Vita S. Sturmer.* — Andreas Bruner, *Annal. Virtut. et fort. Bojor.*

pénètre, et le raisonnement qui persuade.

Il enseigne à Égilda les préceptes du christianisme, l'entretient de ce Dieu prêt à pardonner à ceux qui ont beaucoup aimé, de ce Dieu appelant au royaume des cieux tous ceux qui souffrent et qui gémissent; il lui dit le sacrifice sublime par lequel, soumettant au trépas son immortalité, le fils d'une vierge voulut être homme, pauvre, persécuté, pour se conformer à nos misères, et nous racheter au prix de son sang.

Cette douce morale, ce merveilleux dévouement, attendrit la sensible Égilda, déja préparée par le malheur à devenir chrétienne, car le malheur dispose à une religion pleine de consolation, de tendresse et de mélancolie.

Rien n'était plus commun en ces temps-là que les pèlerinages et les dévotions lointaines[1]. C'était surtout en Italie que se rendaient alors les chrétiens inspirés par un songe ou engagés par un vœu; on comptait même à cette époque

[1] Fleury, Histoire ecclés., t. 9 et 10.

un roi et force puissans seigneurs abandonnant leur palais, pour aller dans ces beaux climats embrasser la vie monastique[1].

Saint Sturmer vit descendre dans ses vallons d'illustres pèlerins qu'il attendait, pour aller visiter avec eux les monastères italiens, surtout l'abbaye du mont Cassin, et la chapelle qu'un saint homme avait consacrée à la Vierge dans les environs de Modène[2].

Parmi ces pèlerins, on distinguait Cenred, roi de Merci[3]; Offa, roi des Saxons orientaux[4]; Céducalla, roi d'Ouessex[5]; Céodulfe, roi de Northumbre[6]; saint Vulfrand, saint

[1] Mabill., *Annal. Bened.* — Adrien Baillet, Vie des Saints. — Recueil de Bolland. — Fleury, lieu cité.

[2] C'était Anselme, duc de Frioul. (*Acta SS. Bened.*, 5.)

[3] Paul Diac. VI, Hist., c. 37. — Fleury, Histoire ecclés., t. 9, liv. 41, p. 160.

[4] Polydore Virg., l. 4. — Duchesne, Histoire d'Angleterre. — Abrégé de l'Histoire ecclés., t. 3, p. 293.

[5] *Bed. vers.*, *Hist.*, c. 7, *et Epist.* — Fleury, Hist. ecclés., t. 9, l. 40, p. 100.

[6] *Acta SS. Bened.*, 4, p. 174. — Fleury, lieu cité, l. 42, p. 2[illegible]2.

Cléolfrid, et saint Adelme. Ce dernier, né sur les bords de la Tamise, avait une voix mélodieuse. On raconte que, se plaçant durant le jour sur un pont que traversaient les voyageurs, il les séduisait par ses doux accens, et convertissait les idolâtres, en insinuant jusqu'au fond de leur cœur par d'harmonieuses paroles, les divins préceptes du christianisme [1].

Saint Sturmer, pensant qu'Égilda était suffisamment préparée au baptême, lui proposa de le recevoir, et de suivre les pèlerins en Italie, où elle trouverait dans un monastère le repos qui l'avait fuie.

Égilda y consent. Suivie de tous ces augustes pèlerins, elle se rend à l'autel de gazon que saint Sturmer avait dressé sur le bord d'une cascade, et sous des berceaux de sapins. Saint Adelme, Ulfrain et Adhelard chantent sur leurs sistres renommés les hymnes les plus touchans; tandis que le pieux ermite

[1] Abrégé de l'Histoire ecclés., t. 3, p. 361.

célèbre les mystères, Égilda se prosterne à ses pieds, et sur le front de ce beau lis il répand les flots qui vont lui donner la vie éternelle. L'aurore, glissant à travers les feuillages, couvre cette vierge pure de ses rayons vermeils; à cette cérémonie, à la fois solennelle et champêtre, les premières fleurs du printemps mêlent leur odeur, et les oiseaux leurs premiers chants.

Tandis que cette conversion touchante s'accomplit au fond du désert, Charlemagne aborde les champs historiques de l'Italie: quatre-vingt mille guerriers l'accompagnent.

L'avant-garde était composée de la phalange invincible des chevaliers.

Au détour d'une montagne, ces paladins aperçoivent les pavillons ennemis; alors leur escadron vole au-devant de Charlemagne, et demande le signal de la bataille. Mais ce roi, modérant leur impatience, veut assurer ses positions, étudier les lieux, et méditer l'attaque avec prudence.

Dès que la nuit eut enveloppé les deux ar-

mées, Charlemagne assembla les chevaliers, et demanda lequel d'entre eux oserait s'introduire dans le camp de Constantin, pour connaître le nombre et la position de ses troupes. Chacun ayant réclamé l'honneur du péril, le sort amène le jeune Amyr, né dans les murs de Clermont. Alors son compagnon d'armes, le vaillant Milèse, dit à Charlemagne : « O roi, « laisse-nous partir ensemble : celui-ci, dès « son enfance, me fut uni des liens de l'amitié [1], et pour symbole de ces liens sacrés, « nous portons, tu le vois, une chaîne qui nous « attache l'un à l'autre quand nous allons au « combat. Le danger, comme la gloire, nous « sont devenus communs ; il expirerait de ma « blessure ; moi, je mourrais de son trépas. »

Charlemagne consent à ne les point séparer, et ces deux amis se font ouvrir les barrières du camp.

Du côté opposé veillaient aux avant-postes

[1] *Voyez* la Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines. — Histoire de Milèse et Amyr, Biblioth. des Romans, décembre 1778, p. 4.

Regner et le jeune Éric. Ces princes scandinaves, appuyés sur leurs lances, observaient les nuages, et dans leur erreur superstitieuse, ils croyaient que les Valkiries, ces trois messagères d'Odin, leur apparaîtraient dans les airs, afin de leur apprendre quels guerriers étaient marqués pour la faux de la puissante Héla [1].

Éric, rompant le silence, dit à l'époux d'Harisa : « Tu es heureux, noble roi de la Norwège ! l'amour a comblé tes desirs, et la « belle chevelure de ton amante a flotté sur « ton visage quand tu reposais sur son beau « sein, plus éclatant en blancheur que les « neiges de l'Angermanie. Le palais d'Aggerhus [2], et les rives du golfe d'Anslo n'ont « point oublié les chants de votre bonheur;

[1] *L'Edda myth.* — *Snorro Sturl. in Vitâ Haonis*, c. 33. — Gråberg, p. 29 et 153. — Mallet, t. 2, p. 305.

[2] Forteresse de Norwège située au fond du golfe d'Anslo. Ce château a donné son nom au gouvernement d'Aggerhus. *Voyez* Schost., Hist. Mund. — *Ortelius in Theat. geograph.*

« mais moi, prince obscur, des exploits me
« sont imposés par le père de ma douce As-
« lega ; et le glaive que, pour les accomplir,
« m'a confié cette belle fille aux yeux rêveurs,
« reste sans gloire à mon côté. Ah ! si le des-
« tin ne se joue pas de mon courage, voici le
« moment de remplir la tâche de la victoire
« et de l'amour : oui, voici le moment d'al-
« ler saisir sous les tentes du roi français
« cette terrible *Joyeuse*, que me demande le
« monarque suédois. Mais je puis périr dans
« cette entreprise téméraire ; prends donc
« cette écharpe et ce bracelet. Quand tes
« vaisseaux repasseront le golfe de Botnie,
« détache de ta flotte un esquif, et qu'un
« messager porte ces dépouilles à la belle As-
« lega : cette fille des rois baignera de ses
« pleurs le tombeau désert qu'elle élèvera à
« mes mânes absens sur les bords du torrent
« solitaire. »

A ces mots, il se lève en soupirant, et va réveiller le plus brave de ses compagnons, le scalde Owen, dont la harpe faisait les délices

des fêtes de Helsingie[1]. Après lui avoir communiqué son dessein, Éric marche avec lui vers le camp français.

Ils en approchaient, lorsqu'ils rencontrèrent Milèse et Amyr, se glissant à travers les ombres vers les tentes de Constantin; les ayant reconnus pour des ennemis, ils allèrent à eux l'épée à la main; ce combat glorieux eût mérité plus de témoins et plus de clarté.

L'amitié des deux Français fut cause de leur perte. Négligeant sa propre défense pour veiller sur son frère d'armes, chacun des deux n'était attentif qu'aux coups portés à l'autre; au moment où Amyr avançait son bouclier pour protéger Milèse, lui-même reçut une atteinte mortelle, et dans sa chute il entraîna son compagnon que la chaîne d'indissoluble fraternité retenait à lui.

[1] Plusieurs *Saga* parlent de cette province. *Voyez* l'ode de Regner Lodbrog dans le Receuil de M. Biorner; dans Wormius, *Litterat. runica*, v°, p. 197, et dans M. Mallet, Introd. à l'Histoire de Danemarck, t. 2.

Alors Owen et Éric dépouillèrent les deux guerriers pour se couvrir de leurs armures, afin d'abuser les gardes du camp français.

Tandis que le couple vainqueur poursuivait sa marche en s'applaudissant de cet artifice, Milèse, moins cruellement blessé que son ami, regarde à la clarté de la lune si celui-ci respire encore; mais, hélas ! il le trouve pâle et inanimé; sa chevelure, que le zéphyr agitait, gardait seule encore les graces de la vie et du mouvement. Alors Milèse, rassemblant ses dernières forces, le porte hors du chemin, dans un bois d'orangers, planté sur une colline qu'un torrent avait autrefois labourée. C'est dans un de ces ravins desséchés, qu'après avoir déposé son compagnon, il s'étendit près de lui, et mourut bientôt de sa douleur plus que de sa blessure.

On dit qu'au retour de l'aurore, on trouva leur dépouille mortelle couverte de feuillages et de fleurs, qu'un essaim de ramiers et de palombes avaient jetés sur leur tombe isolée [1].

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 5 du 13e récit.

Cependant les sentinelles du camp de Charlemagne, qu'abuse l'armure d'Éric et d'Owen, laissent pénétrer ces deux Scandinaves dans le quartier des Neustriens et des Bretons. Pressés par le temps, ils ne frappent que les chefs, ensevelis dans un imprudent sommeil. Owen perce Judicaël qui, né dans les Armoriques, allait souvent invoquer les fées au fond de la forêt de Brocéliande, séjour des esprits invisibles[1]. Il frappe ensuite Estelrolde, Rimedon, Hoël, Dunstan, Aldolard et Valdolen, le plus beau des guerriers bretons. Selon l'usage des lieux où naquit ce dernier, les jeunes filles vont elles-mêmes déclarer leur amour aux jouvenceaux, dans une romance qu'elles accompagnent des sons de la harpe, et nul amant n'avait inspiré des chants plus voluptueux que le jeune Valdolen.

De son côté, Eric frappe droit au cœur une foule de héros que le réveil aurait rendus terribles; mais il n'est plus de réveil pour eux,

[1] Cambri, *voyez* dans le Finistère, t. 2, p. 251.

et leurs tombes seules verront l'aurore. Dans cette sanglante moisson expirent Montmolin, Boëmond, Vulfrand, Gerbert, Edgard, et toi, intéressant Adelmir : hélas ! quel messager assez barbare pourra contempler, sans verser des larmes, le désespoir qu'il causera à ta mère, en lui annonçant ton trépas ! Ah ! puisse la pitié dérober long-temps ton sort à cette femme infortunée, qui veille en ce moment à la clarté d'une lampe, pour finir le riche vêtement qu'à ton retour elle voulait déposer furtivement sur les bords de ta couche, pour te ménager la surprise de ce nouveau soin maternel.

Cependant Eric et Owen, après avoir rempli de carnage un côté du camp français, s'avancent vers la tente de Charlemagne. Mais là veille la cohorte invincible des preux. A l'aspect de leur foule armée, et debout autour d'un brasier, les deux Scandinaves reculent de quelques pas. L'éclat du feu fait resplendir leurs boucliers ; Anceaume les voit le premier, et leur crie : Est-ce vous, Amyr ? Milèse, est-

ce vous? Ces guerriers gardent le silence, et Anceaume marche à eux, en les interrogeant de nouveau. Alors les téméraires se voyant découverts, veulent du moins périr avec honneur. Au choc des armes, le camp s'ébranle, investit Owen et Eric, qui sans s'alarmer entonnent l'hymne des adieux à la vie. Ils tombent percés de coups, en narguant leurs ennemis, et meurent en riant, selon l'usage des héros scandinaves [1].

Aussitôt que le jour eut révélé aux Neustriens et aux Bretons l'horrible massacre de leurs chefs, ils poussèrent des cris de rage et de vengeance; Charlemagne veut mettre à profit ces sentimens belliqueux, et ordonne l'attaque qu'il a méditée pendant la nuit.

A sa voix, multipliée cent fois par l'organe de ses généraux, commencent à s'ébranler les longs bataillons des fantassins, et les tumultueux escadrons des cavaliers.

[1] Snor. Sturl. *Konung olof. trygvasons Saga*, c. 46. — Barth., l. 1, c. 5, p. 41. — Kezsler, *Antiq. select. Sept.*, p. 144, 145. — Mallet, t. 1, p. 175.

[redacted]

L'impétueux Constantin, Adalgise, le patrice Jean, avaient aussi dès le point du jour disposé leurs guerriers pour la bataille.

Abimalar, sortant le premier des rangs sarrasins, pousse son coursier noir et blanc dans l'intervalle des deux armées, et lance de toute sa force une flèche acérée, en s'écriant : « Grand Mahomet ! Abimalar te dédie la bataille. » Le trait va frapper Olivier qui, l'arrachant de sa blessure, s'élance contre le Sarrasin, et le renverse au milieu des siens. Alors Anceaume, Guerin, Clodoer, Siffroi, Roricus, se précipitent sur les Africains pour délivrer leur compagnon. Les armes recourbées et tranchantes de ces terribles Numides, leurs visages aux couleurs de sable, leurs yeux étincelans, leur force, leur adresse, ne peuvent arrêter la fougue et la vaillance de nos paladins ; ils font mordre la poussière à Giffard, à Moabi, à Caleb et au beau Mehadi, cher aux filles de Tunis, qui se plaisaient à le voir sous les palmiers des citernes, quand il y conduisait ses chameaux.

Cependant les Neustriens et les Bretons, excités par la perte de leurs chefs égorgés pendant la nuit, se précipitent sur les Grecs ainsi que sur les Siciliens. Ils immolent avec Artémidore, Périphas, fier de ses aïeux; Sophrone, orgueilleux de ses richesses; Philarette, Maxime, Isandre, et Euphémidas, qui possédait un enclos fertile sur les rives de l'Imbrasus; Thélessis, habile à manier la lyre dans les banquets; Sidanias, Phémonoé et mille autres, dont les noms obscurs n'ont pas été conservés. Oh! combien d'infortunés regrettent en mourant les doux aspects de la patrie, les rives émaillées, les bois odoriférans de la Troade et du Péloponnèse, les monts du Liban et du Caucase, où leurs javelots percèrent tant de fois le cerf aux pieds légers! Hélas! ils tombent eux-mêmes déchirés par des flèches cruelles, et devant l'ombre de la mort s'évanouissent pour toujours les rians tableaux de la patrie, les séduisantes illusions de la jeunesse.

Mais à l'aile opposée, les Austrasiens et

les Aquitains trouvaient dans les Scandinaves de redoutables adversaires.

Regner et Harald criaient à leurs guerriers : « Enfans d'Odin, méritons les fêtes « de Helsingie, d'Odensée et d'Hadémora ; « le frêne d'Idrasil agrandit pour vous ses « rameaux[1] ; sous son ombrage immortel « les fées d'Asgard versent l'hydromel à « ceux qui sont morts en braves, mais le « lâche est oublié dans les gouffres de glace « du triste Nifleim. »

Ces mots redoublent le courage des Scandinaves qui, armés de fortes lances, renversent des rangs entiers de Français.

Charlemagne voit le danger du prince Louis et des Austrasiens ; il envoie à son secours Anceaume, Amaulri, Ogier, Siffroi et Guerin de Monglave. Ces paladins, qui valent une armée, ramènent nos bataillons contre les bataillons Norwégiens. Ogier ravit le jour au noble Olaüs et au géant Engel-

[1] *L'Edda mythol.*

man, le plus brave après Harald et Regner. Ceux-ci, combattant avec Amaulri et Siffroi, sentent déja couler leur sang par plusieurs blessures. Halstan, Berdheral, Sivurn [1], Hervar [2], tombent sous le glaive de nos chevaliers.

Cependant l'intrépide Adalgise, suivi de ses fidèles Lombards, vole vers tous les bataillons qui chancelaient, et seconde les efforts des Suédois et des Norwégiens. Il reconnaît Anceaume, avec lequel il s'était mesuré naguère pendant le siége de Vérone. Après un combat soutenu, ces deux héros, pleins d'estime l'un pour l'autre, avaient échangé leurs épées, et ils s'attaquent aujourd'hui, armés de ces fatales épées.

Après une lutte terrible, Anceaume, affaibli déja par une blessure qu'il avait re-

[1] C'est à peu près vers ces temps-là que régnait dans le Nord un Sivurn *à l'œil de serpent*, ainsi nommé parce qu'il avait quelques taches à l'œil. *Voyez* Puffendorf et Mallet.

[2] Les auteurs que je viens de citer ont conservé l'*Hervarar Saga*, ou Histoire d'Hervar.

chant de son glaive. Théodat et le patrice Jean, effrayés des éclairs qui partent des yeux de ce héros, jettent leurs armes à ses pieds, et lui tendent des mains suppliantes.

Mais tout à coup le détroit de Messine se couvre de navires, qui cinglent rapidement vers les murs de Reggio. Les Sarrasins reconnaissent aux croissans et aux pavillons la flotte de leur roi Aliatan, et poussent de longs cris de joie. Mais quelle est leur douleur, en découvrant que cette flotte, vaincue en haute mer, fuyait devant celle dont Charlemagne avait confié le commandement au connétable Bouchard[1] !

Bientôt parurent les vaisseaux français; ils livrèrent un second combat à Aliatan, et déchirant les flancs de ses galères, en précipitèrent quatorze dans les eaux[2].

Ainsi Charlemagne triomphait à la fois sur

[1] Eginh., *in Annal.* — Chronique de S. Denis, l. 2, ch. 3.

[2] Dupleix et Mézeray, Histoire de France.

la terre et sur l'onde. Un poème qui décrirait ces hauts faits, placerait au-dessus des nuages, les esprits du ciel et de l'enfer intéressés à cette querelle fameuse, où l'univers devait être le prix du vainqueur.

Constantin au désespoir rencontre Adalgise; après des exploits incroyables, il revenait seul et couvert de blessures vers les rives de la mer, pour essayer d'y rassembler les troupes fugitives. « Fils de Didier, » lui dit le faible héritier des Copronyme et des Chazare, « le « ciel trop partial s'est déclaré pour Charles ; « nos soldats sont captifs ou découragés, les « vaisseaux de nos alliés dispersés ou engloutis; dans cet état, nous pouvons fuir sans « honte. Rompons le cable qui retient à bord « cette barque de pêcheur, ce frêle esquif « sauvera peut-être les fils des rois que cent « navires et deux cent mille guerriers n'ont « pu sauver. » Oui, répond Adalgise, je « fuirai [1], puisqu'un dieu cruel a proscrit

[1] Les historiens s'accordent peu sur la fin d'Adalgise; les uns disent qu'il fut tué dans cette guerre, les

« mes jours; mais avant lançons à l'ennemi « la flèche qui me reste encore. » A ces mots poussant son coursier vers Charlemagne, il tend son arc : « Puissance du ciel et de l'en« fer, » dit-il, « divinités jalouses, sort bar« bare, qui trop long-temps amusa ma vie er« rante, je vous tiens quittes de tout ce que « vous deviez à ma valeur constante et à la « fidélité de ma vengeance, si ce trait peut « blesser le vainqueur. » Le trait siffle, et perçant le cothurne de Charlemagne, ensanglante sa chaussure.

Le roi, dissimulant sa douleur, rassure ses paladins que la vue de son sang fait frémir. « Chevaliers, » leur dit-il, « achevez la victoire, « et rapportez-moi les lambeaux de ces éten« dards pour appareiller ma blessure : » il dit, et bientôt les derniers bataillons ennemis ont jeté les armes.

Cependant le roi français, que sa plaie affaiblit, est porté par les ducs et les barons dans

autres qu'il s'enfuit à Constantinople, où il mourut avec la dignité de patrice.

un monastère situé aux pieds de l'Apennin, et non loin du champ de bataille.

C'était dans ce lieu paisible que les pèlerins avaient laissé la belle Égilda. Aussitôt qu'on annonce à cette nouvelle chrétienne l'arrivée d'un héros français dangereusement blessé, elle se souvient que saint Sturmer lui avait indiqué un dictame puissant qui doit calmer soudain la douleur causée par le fer. Elle s'avance près de Charlemagne, et reconnaît en lui le mortel qu'elle adore. Après les touchantes expressions de leur joie et de leur amour, Égilda applique sur la plaie de son amant des simples dont la vertu miraculeuse la guérit presqu'aussitôt.

Ivre de son bonheur, le roi veut se rendre à Rome pour y remercier l'Eternel de ses victoires, de sa guérison et de la rencontre d'Égilda, fidèle et chrétienne.

L'archevêque de Reims, qui suivait toujours Charlemagne, l'unit à cette princesse allemande, connue dans notre histoire sous le nom de Luitgarde. Ces illustres époux firent leur entrée à Rome sous les arcs de

[redacted]

triomphe que les citoyens avaient élevés à leur passage. Le lendemain ils se rendent à l'église de Saint-Pierre pour s'y prosterner aux pieds des autels ; à leur aspect, des acclamations spontanées font retentir les voûtes du Capitole chrétien, et le roi français est salué par ces paroles mémorables : *Vive Charles, auguste et pacifique empereur des Romains, couronné de la main de Dieu ; qu'il règne à jamais sur nous, comme sur l'univers !* Alors des palmes, des lauriers, des fleurs, des couronnes odorantes, jonchent les marbres du temple, et festonnent les lambris ; l'encens fume, mille flambeaux font rayonner leurs clartés, les harpes, les trompettes se mêlent au son des orgues inspirées ; l'exaltation et l'amour sont à leur comble, des larmes coulent de tous les yeux, des sermens de fidélité partent de tous les cœurs ; vingt rois soumis, la main étendue sur l'autel, jurent obéissance à ce héros ; le pape Léon le ceint du diadème des Césars, et c'est ainsi que l'empire d'Occident, plus superbe que jamais, sortit de ses débris comme l'astre vainqueur des nuages orageux.

QUATORZIÈME RÉCIT.

De la partie fabuleuse du règne de Charlemagne, et de l'épopée romanesque, considérée comme genre national.

Après avoir parcouru le vaste règne de Charlemagne avec le flambeau de l'histoire et le fil de la chronologie, essayons d'y revenir sur le char de la féerie, avec le prisme magique dont les romanciers ont répandu les couleurs mensongères sur ce règne à jamais fameux.

Chaque pays eut ses temps d'illusions et de merveilles ; les Osiris en Égypte ; Dardanus, Minos et Thésée chez les Grecs ; Énée et Romulus parmi les Romains, ont des traits à

peine distincts au milieu des fables dont ils sont environnés [1].

Charlemagne n'avait pas besoin de ce vain prestige; cependant, si les exploits imaginaires que lui attribuent les romanciers ne peuvent rien ajouter à sa véritable gloire, ils prouvent du moins que cet empereur était l'objet habituel des entretiens de nos ancêtres; qu'il leur semblait le premier des monarques et des héros; qu'ils aimaient à perpétuer son souvenir, à grossir sa renommée.

Après sa mort, les Français mêlèrent à leurs regrets les récits de ses hauts faits, de ses vertus, de sa grandeur. Les vieillards qui l'avaient vu, racontaient aux jeunes gens des choses surprenantes sur sa haute stature et sa force plus qu'humaine, sur les ambassades qu'il reçut de l'Orient, de l'Occident, sur ses expéditions guerrières et ses pieux pèlerinages.

[1] Peut-être même aucun de ces héros n'a-t-il existé. Cette opinion a été soutenue avec beaucoup d'érudition par les savans *Bianchini*, *Bochart*, *Bergier*, etc.

L'exagération des narrateurs, la crédulité de ceux qui les écoutaient, la barbarie où l'on végéta durant les IXe et Xe siècles, altérèrent bientôt ces traditions populaires; confondant les noms, les lieux, les faits, chacun répandit à sa guise des contes merveilleux sur Charlemagne.

Les chefs du Saint-Sépulcre, et les riches présens qu'il reçut du roi de Perse en signe d'amitié, les pompeuses députations que lui envoyèrent l'impératrice Irène et Nicéphore pour conclure des alliances; les drapeaux et les trophées déposés à ses pieds par le roi Alphonse, comme la part de la victoire que les Français unis aux Castillans avaient remportée sur les Maures; toutes ces diverses marques d'estime et de respect que des souverains d'Europe et d'Asie se plaisaient à témoigner au grand homme du siècle, parurent aux yeux de ses ignorans apologistes des tributs obligés que vassaux et vaincus payaient à leur dominateur. Ils attribuèrent à de simples relations politiques les principes du gouvernement féo-

dal sous lequel ils vivaient, et crurent reconnaître les cérémonies de foi et hommage dans les honneurs rendus de toutes parts à l'empereur français.

Cette erreur, et bien d'autres du même genre, persuadèrent que Charlemagne avait réellement triomphé de l'Espagne ainsi que d'une partie de l'Afrique et de l'Asie. L'imagination, éveillée sur cette idée, alla non-seulement jusqu'à se figurer Charlemagne à Constantinople, à Jérusalem, sur les rives du Nil, mais à débiter même des circonstances et des particularités sur ses prouesses idéales[1].

Tout ce qui avait rapport à ce héros parut alors extraordinaire. Son coursier, disait-on, était doué de l'intelligence des lutins et des farfadets; il portait une épée enchantée. Ceux qui osaient se mesurer avec un si terrible adversaire devaient être sans doute des nécromanciens, des géans invulnérables, et ses compagons des hommes

[1] *Voyez* àla fin de l'ouvrage la note 1re du quatorzième récit.

que les qualités éminentes de leur nature privilégiée plaçaient au-dessus des mortels vulgaires.

Ces interprétations populaires, ces opinions exagérées, toutes ces traditions extravagantes, s'augmentant chaque jour davantage par leur rapide circulation dans toutes les classes, également enthousiastes de Charlemagne, également éprises de récits fabuleux, furent recueillies, au commencement du onzième siècle, dans un ouvrage intitulé, *Histoire de Charlemagne* [1]. Cette fameuse chronique, mal à proqos attribuée pendant long-temps à l'archevêque Turpin, n'était qu'un fastidieux amas de

[1] Pendant très long-temps on a cru que l'archevêque Turpin, contemporain de Charlemagne, était l'auteur de cette Chronique; mais les critiques ont démontré qu'elle avait été composée dans le ixe siècle, par un moine du même nom. (*Warton*, *Dissert.* 1, p. 18, en tête de son Histoire littéraire d'Angleterre. — Marca, Histoire du Béarn., l. 2, ch. 6. — Bolland, 28 janvier, p. 875, n° 10. — Voltaire, Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations, ch. 15, t. 2, p. 54. Ce moine était Français; cependant Sinner (*Catalog.*

fables alors répandues sur cet empereur; des contes, des romances nationales dont il était le héros[1]; des miracles de quelques saints, mêlés sans goût et sans finesse aux prestiges de la féerie. On y fait voyager Charlemagne en Espagne, où il combat le géant *Fier-à-bras*, que l'on a nommé le *Goliath des temps modernes;* de là l'empereur vient à Constantinople, et se rend en pèlerinage au tombeau de Jésus-Christ: en sorte qu'à l'époque des croisades, les orateurs, en prêchant ces expéditions, ne manquèrent pas de s'autoriser du grand exemple de Charlemagne, qui, le premier, fraya le chemin des saints lieux.

Mais, toute grossière que fût cette com-

codic. mss. bibl. Bernensis, t. 3, p. 361) pense que c'était un religieux de l'église de Saint-André à Vienne en Autriche. Cette histoire de Charlemagne est intitulée : *J. Turpini Hist. de Vitâ Caroli magni et Rolandi.* Schardius en a publié une bonne traduction. Francfort, 1566, in-fol.

[1] Arnoldi Oienhenarti, *not. utriusque Vasconiæ*, *lib.* 3, c. 3, p. 397.

pilation, le merveilleux exerçait tant d'empire sur l'imagination neuve encore d'un peuple dont l'étude et la civilisation n'avaient pas émoussé les ardentes sensations, et cet énergique besoin de connaître était si impérieux dans l'enfance des sociétés, qu'elle fut accueillie avec un empressement difficile à concevoir. Elle devint le texte de tous les romanciers français; les uns la mirent en vers; les autres, d'après les élémens du merveilleux qu'elle indiquait, composèrent la vie romanesque des pairs, des barons et des chevaliers de Charlemagne. De là cette émulation qui, semblable à un feu rapide, anima dans le même instant la verve d'une foule de Chroniqueurs, de Trouvères, de Translateurs auxquels nous devons les histoires rimées de tant de paladins, qu'elles présentèrent comme les alliés ou les vassaux de Charlemagne [1].

[1] Les romanciers qui exploitèrent avec le plus de succès la mine que leur ouvrait la Chronique de Turpin, furent Adenez le Roi, et Huon de Villeneuve.

Dans le même temps on préconisait en Angleterre les romans de la Table-Ronde, composés d'après le roman de Brutus de Bretagne[1], dont nous pouvons revendiquer aisément l'origine.

Ce que les romanciers français durent à la Chronique du faux archevêque Turpin; ce que les romanciers anglais durent au roman de Brutus de Bretagne, les Espagnols le durent plus tard au roman d'Amadis de Gaule, dont l'original semble appartenir également à la France[2].

Toutes les compositions fabuleuses dont on vient de parler, constituent donc un genre nouveau, que l'on a nommé le *roman épique* ou *l'épopée romanesque*.

Ce genre eut des apologistes outrés et

Voyez sur leurs ouvrages, Histoire littéraire de France, t. 7, p. 23. — Pasquier, l. 7, c. 3 et 5. — Sinner, Extraits de quelques poésies, p. 15. — Fauchet, p. 562 r°, et 587 r°. — Du Verdier, t. 2, p. 249. — Lacroix du Maine, t. 1, p. 384.

[1] *Voyez* la note 2 du 14e récit à la fin de l'ouvrage.

[2] Nicol. d'Herb. trad. d'Amad., préf.

d'injustes détracteurs[1]. On ne peut se dissimuler tout ce qu'il a de défectueux et d'absurde ; mais on ne saurait lui contester aussi beaucoup d'agrément joint à une utilité trop méconnue.

La plupart de nos vieux romans sont remplis d'invraisemblances et d'anachronismes. On y trouve rarement un plan régulier, des caractères soutenus, des pensées profondes ; leurs auteurs n'écrivent que les yeux arrêtés sur leur siècle et sur leur pays. Le cercle étroit qui les renferme est pour eux l'infidèle emblème de toute la sphère ; en sorte qu'ils adaptent les usages, les mœurs des temps et des lieux où ils vivent, à tous les temps et à tous les lieux. Ils n'ont pas même les notions élémentaires de l'histoire, de la géographie et des sciences exactes. Pour eux, tous les ido-

[1] Parmi ces injustes détracteurs, on remarque surtout le P. Labbe, qui, dans sa nouvelle bibliothèque des livres mss. (Paris, 1652, in-4°), appelle les romans de Lancelot, de Tristan, et autres semblables, *les immondices des bibliothèques*.

[redacted]

lâtres sont des Sarrasins ; ils en voient partout, jusque dans l'Ecosse, où il n'en vint jamais. Ils appellent les Sarrasins *des païens adorateurs de Mahomet*, et cependant ils leur supposent des cardinaux *disant la messe dans les mosquées*[1]. Ils disent comment Pilate défiait Jésus-Christ à un *combat singulier*[2]. S'ils parlent d'Alexandre, ils lui donnent un connétable, des chambellans, et lui font choisir, conseillé par le sage Aristote, douze pairs et douze barons. S'ils parlent de César, ils le rendent amoureux d'une fée ; quand il meurt, ils l'enterrent fort chrétiennement avec une croix, des religieux, et des aspersions d'eau bénite[3]. S'ils décrivent le Paradis, ils y placent des *dortoirs* et des *préaux*, invitent les anges à danser au son des *musettes*[4], tandis que les quatre évangé-

[1] Fables de Legrand d'Aussi, t. 1, p. 148 dans les notes.

[2] Les fabliaux Le Way.

[3] Roquefort, Essai sur l'état de la poésie française aux XIIe et XIIIe siècles.

[4] *Voyez* la Cour de Paradis, parmi les fabliaux.

listes, placés au coin de la *salle*, jouent sur le *cor* des airs gaillards [1]. A la fois sacrés et profanes, ils font figurer dans la même ronde Mars, Vénus, le Christ, la Vierge, les martyrs et le joyeux Bacchus. Pleins d'idées galantes toujours mêlées de mysticisme, ils raisonnent sur la constance avec la subtilité du théologien [2], vont d'une procession, où figurait, parmi les prêtres, le *prince* d'*amour*, aux jeux de la veillée ou dans un tournoi [3]; puis fondant ensemble dans le même sujet les conjurations du nécromant, les vies des saints, et les aventures amoureuses d'une belle châtelaine ; récitant des noëls, des légendes rimées, des romances, le palinod et les fabliaux, ils parcourent tous les genres, épuisant sur

de Barbazan. La Sainte Vierge chante en dansant :

Ambracez-vous, de par amor,
Ambracez-vous.

[1] Legrand, sur la Cour de Paradis, t. 5, p. 87.

[2] Chronique de Jehan de Saintré. — *Partonopex de Blois*, et la plupart des romans du même temps.

[3] Mathieu de Couci, Histoire de Charles VII, p. 718 et 719. — L'Esprit du cérémonial d'Aix à la fête-Dieu, par le P. Joseph, in-12 ; Aix, 1730.

tous les hyperboles les plus outrées; et l'on critique avec raison les pourfendeurs de géans, d'ogres, de félons, et ces grands coups d'épée près desquels la foudre ne serait *qu'un jeu d'enfant*.

Il n'est pas rare de voir dans ces romans un chevalier entreprendre lui seul de soumettre un royaume, ou de convertir tout un peuple à la religion chrétienne [1]. *Quelques lances rompues* [2] sont tout ce que coûte à l'un de nos paladins, la conquête de Trébisonde, et des villes bordées par l'Euphrate; un autre encore plus téméraire accepte la singulière mission d'aller à Babylone demander au roi de cette ville *quatre de ses dents mâchelières et une poignée de sa barbe grise* [3]. A la vérité, cette burlesque plaisanterie était faite au pauvre

[1] *Voyez* entre autres le roman de *Jourdain de Blaves*, dont on trouve un extrait dans la Biblioth. univ. des Romans, décembre 1778, p. 69.

[2] *Voyez* le roman de Gérard de Roussillon, en provençal, mss.

[3] Bibliothèque univ. des Romans, avril 1778, 2e vol., p. 32 et suiv.

chevalier par son suzerain, qui cherchait l'occasion de s'en défaire. Des ordres despotiques, pareils à ceux que l'altière Junon prescrivait au grand Alcide, dont elle fit la gloire par ses persécutions; les caprices d'une beauté orgueilleuse; l'épreuve que le père d'une jouvencelle voulait faire du courage de son amant, avant de consentir à l'union souhaitée par deux cœurs fidèles; le desir de plaire et de mériter par des exploits l'amour de sa mie, tels étaient ordinairement les causes des aventures que les preux s'obligeaient de mettre à fin : et le sentiment qui soutenait ces chevaliers justifiant leur audace, répandait une sorte d'intérêt sur les plus folles entreprises.

Mais quels que soient les défauts de l'épopée romanesque, ils se font oublier par l'ingénuité des mœurs et des usages du temps [1], par la variété des images, par un merveilleux quelquefois plein de grace, et dont le voile

[1] *Voyez* la note 3 du quatorzième récit à la fin de l'ouvrage.

allégorique laisse voir la vérité embellie des atours de l'imagination, par les préceptes de courtoisie, d'honneur, de loyauté, de modestie, dont ne s'écartent jamais les chevaliers.

On dit que le Tasse comparait son poème de la Jérusalem Délivrée à une campagne où les richesses de la nature étaient répandues avec diversité dans le cadre d'un immense horizon. Cette comparaison, qui ne dément pas le magnifique ouvrage du poète de Sorente, convient peut-être encore mieux à ce chef-d'œuvre de l'épopée romanesque, le Roland furieux. Qu'on se représente en effet un grand paysage, dont l'œil embrassant tout l'ensemble pittoresque, peut découvrir à la fois des rochers sourcilleux, des vallons pleins d'ombrages, des bois de cyprès et des champs de roses, des torrens écumeux roulant dans des abîmes, des ruisseaux qui serpentent parmi des prairies de violettes; des bêtes féroces et sanguinaires se déchirant dans ces forêts où roucoulent des colombes; des grottes de jaspe et d'albâtre, des vergers aux pommes

d'or, des landes stériles, des cabanes, des temples, des palais, des chasseurs inhumains et de paisibles bergers; voilà le poème de l'Arioste, et telle est en général la variété de l'épopée romanesque, conception épisodique, où vingt actions secondaires s'entrelacent à l'action principale. C'est en ce genre de poésie qu'un auteur, fidèle à ce précepte de Boileau,

> Sait d'une voix légere
> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Tour à tour pathétique et facétieux, sublime et familier, gracieux et terrible, parcourant au même instant tous les modes de la lyre, faisant frissonner et pâlir, sachant égayer par un léger badinage, ou attendrir par un récit intéressant, on dirait qu'il tient la baguette des fées dont il suit la cour [1].

Pour donner une idée de la variété que peut déployer l'épopée romanesque dans ses tableaux animés, il suffit d'énumérer les diver-

[1] Warton, Dissertation en tête de son Histoire littér. d'Angleterre, p. 59 et 60.

ses couleurs dont le génie des temps enrichit sa palette.

Les îles, les jardins et les palais enchantés, les ponts de marbre et d'airain gardés par des dragons, les *tinels* ou cours plénières, les grottes des ermites, l'abbaye des nonnains, les tribunaux d'amour, les entremets à grand spectacle, les devises et armoiries, le cérémonial de la cour, les manoirs ténébreux des félons, les repaires des géans, les cavernes des magiciens, les foyers hospitaliers des bons et puissans seigneurs, les tournois, les *emprises*, les joutes, castilles et pas d'armes ; les ruses des nains, les maléfices des mauvaises fées et des *moines noirs*, les astrologues prédisant la naissance et la mort des héros, la chapelle où s'arrêtent les pèlerins, la cellule du solitaire, les gynecées où les jouvencelles maniaient la navette et l'aiguille, la fidélité des écuyers, l'union des frères d'armes, les adoptions d'honneur, les fonts baptismaux, où la victoire et les miracles viennent abaisser le front et dessiller les yeux des rois idolâtres ; les cérémo-

nies de la foi et hommage, les impérieuses lois de la féodalité, les combats singuliers, les ordalies ou jugemens de Dieu, les bûchers allumés par un accusateur et renversés par *le chevalier de la Providence*, les ajournemens que des victimes innocentes donnaient en mourant à leurs persécuteurs, les vœux du paon, les instructions et catéchismes d'amour, les beaux pages et leurs belles marraines, les séances des Troubadours, les défis joyeux des ménestrels et des jongleurs, les bons mots des fous et des gabeurs, l'amusant ridicule d'un sénéchal ou de *damp* abbé; la levée des bannières, la convocation de *l'ost*, l'apparition des météores; les spectres, les fantômes, les songes, les métamorphoses et mille autres circonstances, mille autres détails puisés dans les traditions, dans les goûts, dans les pratiques et les erreurs de nos pères, concourent à former les élémens divers de l'épopée romanesque.

Pendant cinq siècles, les romans de chevalerie furent la lecture favorite de toute l'Europe. Ce n'est pas seulement le charme et l'a-

grément de cette lecture qui peuvent expliquer une si constante prédilection. Nos aïeux ont prisé ce genre, parce qu'ils l'ont jugé capable d'entretenir dans les ames de nobles sentimens d'honneur, d'élever le courage, de cultiver la politesse et la galanterie, de rendre odieux l'intérêt, la forfanterie, le mensonge, la présomption. Les ménestriers et les jongleurs, qui allaient de cour en cour divertir les grands seigneurs, étaient tenus de savoir tous les romans de Charlemagne, pour les réciter quand ils en étaient requis[1]; les dames les lisaient dans les infirmeries, pour apaiser les souffran-

[1] Non-seulement on apprenait par cœur, et l'on récitait en société les romans de chevalerie, mais quelques-uns furent expliqués et commentés dans les écoles publiques. Henric. Gandavens., *de Script. eccl.*, c. 20, p. 165. — Cas. Oudin., *Script. eccl.*, *t.* 2, *p.* 1666. — Muratori, *Dissert.* 29, *t.* 2, *col.* 831 *et suiv.* — Fabliau du treizième siècle, intitulé : *Les deux Bordeurs ribauds*, mss., n° 7218, fol. 213 v°, 7615 et 1830, fol. 69 v°. (On voit dans ce fabliau, rapporté par Legrand d'Aussi, t. 1, p. 299 et suiv., que les ménestriers devaient savoir par cœur tous les romans de chevalerie.)

ces des chevaliers blessés dans les tournois et dans les assauts [1]. On regardait comme un homme sans éducation, dit Alfred de Beverley, celui qui ne connaissait pas la chronique des preux de la Table-Ronde. Une page de ces ouvrages suffisait aux cours célèbres des seigneurs du Brabant, de Ponthieu, de Champagne, de Bourgogne, de Provence, pour disserter agréablement pendant toute une soirée. On ne voulait point de plus doux passe-temps dans les palais de Philippe-Auguste et dans les cours amoureuses de tous les Valois [2].

Il est assez curieux de suivre dans son progrès et son déclin la courtoisie française, si renommée par toute la terre, on la voit croître avec le goût des romans de chevalerie, se soutenir avec éclat, tant que ce goût subsista dans toute sa force, et s'affaiblir à mesure que

[1] Roquefort, État de la poésie en France aux douzième et treizième siècles.

[2] *Voyez* la note 4 du quatorzième récit à la fin de l'ouvrage.

ces romans passèrent de mode. Ce serait sans doute un grand paradoxe d'imputer la décadence de notre exquise politesse au discrédit de ces ouvrages; cependant on peut affirmer, en retournant cette proposition, que le dépérissement de notre galanterie contribua fortement à faire tomber en désuétude ces mêmes ouvrages. On pourra du moins en induire cette conséquence, que le goût de nos ancêtres pour les romans, et leurs principes de politesse, avaient une singulière analogie[1].

Il y a donc quelque injustice à témoigner, comme on le fait maintenant, un mépris aussi profond pour le genre de l'épopée romanesque. Si l'abus où cette lecture pouvait entraîner des imaginations immodérées, a mérité l'ingénieuse censure de Michel de Cervantes, il n'en est pas moins vrai que ce redoutable

[1] Plusieurs graves auteurs ont prouvé que la chevalerie et les tournois avaient eu beaucoup d'influence sur la civilisation. *Voyez* M. Eichhorn, *Histoire générale de la littérature en Europe*. (Cet excellent ouvrage est écrit en allemand.)

antagoniste des romans lui-même les a pour ainsi dire vengés de leur discrédit, en prêtant à son fameux Chevalier de la Manche des maximes et des préceptes d'une morale sublime. Mais comme le ridicule frappe mieux que tout le reste, la généralité des lecteurs n'a vu dans le pauvre don Quichotte que l'adversaire des moulins à vent.

Il est d'ailleurs à remarquer que Michel de Cervantes écrivait chez des hommes qui, de leur propre nature, et indépendamment des romans, sont toujours voisins de l'exagération chevaleresque. L'Espagnol se plaît aux concerts nocturnes, aux grands coups d'épée; il aime à se perdre, sombre et possédé d'une passion secrète, dans ses grandes forêts de lièges et de caroubiers; ardent, même en ses fantaisies, héros jusque dans les moindres choses, les ondulations d'un panache, les plis de son manteau que dépasse la pointe de son épée, suffisent pour donner à sa marche un équilibre plein d'orgueil, à son attitude un air d'agression et de conquête; toujours en

scène, même dans l'intérieur de sa famille, la vie est pour lui un théâtre de représentation sans toile et sans coulisses. Les romans de chevalerie ont donc peu à faire pour attirer hors des bornes de l'existence paisible et sédentaire, un caractère aussi enclin à l'enthousiasme qu'aux choses merveilleuses. Il suffit d'une étincelle pour embraser cette ame combustible. En peignant Don Quichotte, Michel de Cervantes a donc critiqué non-seulement l'abus des romans, mais encore l'excès naturel à sa nation. Aussi la lecture de ces romans, il faut l'avouer, ne pouvait guère enfanter qu'en Espagne l'illustre amant de Dulcinée du Toboso. Quelques auteurs respectables et d'un jugement très sain, reprochèrent à Cervantes d'avoir anéanti l'esprit de chevalerie en Espagne [1]. J'ajouterai que cet esprit, essentiellement plein de courtoisie et d'honneur, était

[1] *Voyez* Legrand d'Aussy, préf. des Fabl., t. 1, p. 33, édition in-8°. — Les Espagnols se reconnurent si bien dans la peinture de Don Quichotte, qu'ils persécutèrent l'auteur, et décrièrent son ouvrage.

singulièrement propre à donner une utile direction à la surabondance de courage et d'imagination qui bouillonne dans les têtes méridionales. Otez la lance et le bouclier aux Espagnols, aux Italiens, il leur faudra le stylet et les poignards: La chevalerie n'était pas moins nécessaire aux Français, car elle créait en eux ce patriotisme, ami du trône; cet enthousiasme vertueux remplacé par l'esprit de fatuité, et la turbulente inquiétude des révolutions. « Depuis que l'esprit chevaleresque « s'était éteint en France, dit un auteur spi- « rituel; depuis qu'il n'y avait plus de Gode- « froi, de saint Louis, de Bayard, qui pro- « tégeassent la faiblesse, et se crussent liés « par une parole comme par des chaînes in- « dissolubles, j'oserai dire, contre l'opinion « reçue, que la France a peut-être été, de « tous les pays du monde, celui où les femmes « étaient le moins heureuses par le cœur. On « appelait la France le Paradis des femmes, « parce qu'elles y jouissaient d'une grande li- « berté; mais cette liberté même venait de la

« facilité avec laquelle on se détachait d'elles.
« Le Turc, qui renferme sa femme, lui prouve
« au moins par là qu'elle est nécessaire à son
« bonheur : l'homme à bonne fortune, tel
« que le dernier siècle nous en a fourni tant
« d'exemples, choisit les femmes pour victi-
« mes de sa vanité ; et cette vanité ne consiste
« pas à les séduire, mais à les abandonner[1]. »

Dans la crainte d'un danger chimérique, combien d'avantages n'a-t-on pas perdus en condamnant sans restriction les livres qui, dans les extraits intéressans laissés par de bons écrivains, tels que Sainte-Palaye et Tressan, sont de véritables codes de vertus publiques et privées ?

Quelle pitié pour les jeunes gens du siècle, eux qui, expédiant le sentiment comme une affaire, ne cherchant dans l'amour qu'un plaisir et des sensations fugitives, divisent ce beau roman de la vie en de ridicules épisodes ?

[1] De l'Allemagne, par Madame de Staël, t. 1, p. 4, p. 45.

Quelle pitié doivent-ils ressentir de ces amans d'autrefois, si timides dans leurs vœux et dans leurs desirs, qu'un de leurs soupirs, de leurs regards leur semblant trop téméraire, ils empruntaient souvent le langage des bouquets et des couleurs pour exprimer leurs sentimens pudiques? S'ils aspiraient à plus de félicité, ils y attachaient un si grand prix, qu'ils ne se croyaient dignes d'implorer la faveur d'un regard aux pieds de leurs maîtresses qu'après l'avoir méritée par de belles actions et des triomphes [1].

Et ces jeunes présomptueux, qui, flattés du renom de *petits-maîtres*, d'homme à *bonnes fortunes*, croyant plaire en affichant l'air capable et l'impertinence d'un savoir superficiel, tranchent et jugent sans appel sur toutes les matières, voire même sur celles dont les convenances sociales interdisent la discussion?

[1] Brantôme, Dames Galantes et Capit. fr., t. 4, p. 238. — La Curne Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, et t. 2, p. 5. — Histoire du maréchal de Boucicaut, ch. 8, p. 25, 26 et 27, et ch. 9, p. 29.

Quel dédain n'auraient-ils point pour nos paladins français, qui, loin de rougir d'une naïve ignorance remplie pour eux de charmes et de mystère, viennent timidement s'instruire aux genoux des belles, en apprenant à la fois le catéchisme et l'art d'aimer [1]; ou, passant de l'église dans l'oratoire des dames, ils écoutaient avec modestie, réserve et décence, les préceptes de l'Évangile, les *dits et gestes des bons trépassés*, et puis aussi les devoirs des vrais amans? Leçons pleines de grace, qui leur suffisaient sans doute, puisque par elles ils apprenaient enfin d'une bouche adorée qu'ils avaient acquis le droit d'être estimés et chéris [2].

Comment surtout la jeunesse de nos temps ne trouverait-elle pas bien surannés ces principes de gothique sévérité qu'un chevalier se déshonorait, s'il vantait lui-même ses exploits à la guerre et ces succès en amour;

[1] Les romans de *Tiran Leblanc*, de *Jehan de Saintré*, de *Partonopex de Blois*, etc.

[2] Roman de Perceforest, vol. 2, fol. 121 v°, col. 1

s'il médisait des femmes; s'il trahissait la vérité[1]; s'il refusait de rendre au mérite de ses rivaux la justice qui lui était due; s'il n'eût point pardonné l'injure qu'il recevait du faible, et refusait de secourir le malheureux; s'il négligeait les pratiques de sa religion, et s'il plaisantait sur les dogmes sacrés que devait aveuglément respecter sa foi?

Mais les romans ont un autre genre d'utilité, en les considérant comme des supplémens à notre histoire, et comme les recueils d'un grand nombre de détails intéressans qu'on ne peut trouver ailleurs[2]. L'historien, et c'est assurément un grand tort, ne s'attachant qu'à

et 2. — La Curne de Sainte-Palaye, Mémoires sur l'ancienne chevalerie, part. 2, p. 80.

[1] Le Jouvencel, fol. 33 v°, et 34 r°. — L'ordre de Chevalerie, fol. 8, 9, 10 et 11. — La Colombière, Théâtre d'Honn. et de Cheval., t. 1, p. 22.

[2] Pasq., Recherches de la France, l. 7, c. 5 et l. 9, c. 30. — Le président Fauchet, Origine des Dignités, l. 11. André Favin, Théâtre d'Honn. et de Chevalerie, l. 1, c. 6. — La Curne de Sainte-Palaye, Mémoires, concernant la lecture des anciens romans, à la suite de ses Mémoires sur la Chevalerie, t. 2, p. 111.

transmettre des évènemens notables, oublie presque toujours de fixer dans son ouvrage l'état des mœurs et des usages du moment où il écrit; mais les romanciers associent nécessairement les faits qu'ils racontent aux détails de la vie publique ou privée, la société étant le fond sur lequel ils dessinent et brodent leurs conceptions. Ces sortes d'écrivains prennent leurs opinions, leur langage, dans les idées dominantes, dans les préjugés, les habitudes et la manière de voir de leurs contemporains. S'ils décrivent un repas, un intermède, un bal, un concert; s'ils nous font assister à des funérailles, à un sermon, à un jugement; s'ils nous parlent de l'ameublement, des plaisirs à la mode, des jeux favoris, des occupations journalières; il est évident que toutes ces peintures deviendront, au bout de quelques siècles, les seules ressources de l'annaliste, de l'archéologue, et même du poète et du peintre, jaloux de donner à leurs sujets un air de vérité.

M. le Laboureur avait donc quelque raison

de prétendre qu'il y a de la honte à un savant d'avoir lu sans profit nos anciens romans[1]. M. de la Curne de Sainte-Palaye a fait un excellent mémoire sur les avantages qu'on peut tirer de cette lecture[2]. Il y rappelle tout ce que leur doivent ceux qui ont écrit sur les matières féodales, sur l'administration de la justice, sur la noblesse, le blason, les armures, les monnaies, l'art de la guerre, la tactique, les armoiries, les tournois, le commerce, les arts; tous ces points, dit-il, empruntent des romans leur principale lumière. Il est certain, dit aussi l'abbé Millot, que les romans, ainsi que les poésies d'Homère, déposent des anciens usages[3].

Si des lecteurs superficiels, et des critiques

[1] Le Labour., Histoire de la Pairie, pag. 280, 283 et 284.

[2] Chapelain, dont le nom ridicule parmi les poètes est respecté des savans, a traité le même sujet dans un dialogue adressé au cardinal de Retz. *Voyez* la continuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire; Paris, 1628, t. 6, part. 281, 342.

[3] Millot, Histoire des Troub., t. 1, p. 149.

peu érudits, ne voient plus de nos jours dans ces conceptions qu'un gothique amas d'erreurs et de contes frivoles, l'homme instruit sait y trouver des matériaux précieux sur la vie publique et privée de nos ancêtres. Tous ceux, dont les doctes travaux ont éclairé les parties les plus obscures de notre histoire, ont atteint leur but à l'aide des romans qu'ils ne dédaignent pas de citer en vingt endroits de leur texte [1]. Parmi ces savans on distingue de rigides magistrats, tels que Pasquier, Fauchet, Valbonnais, Bouhier, Hénault; des jurisconsultes profonds, des religieux austères, des antiquaires renommés.

L'épopée romanesque est d'invention moderne; c'est à peu près le seul genre de poésie où l'antiquité ne puisse rien revendiquer. Il est bien vrai qu'Hercule, Thésée, Philoctète, Pirithoüs, étaient, à leur manière, des espèces de chevaliers errans. Poliphème, les Cyclopes, les Lestrigons, valaient bien sans doute

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 5 du quatorzième récit.

nos géans; Cacus, Gérion, Procuste, peuvent être comparés à nos ogres et à nos châtelains félons.

Amphion, bâtissant la ville de Thèbes avec le son de la flûte; l'anneau de Gigès, les breuvages de Circé, les dragons de Colchos et des Hespérides, le pouvoir surnaturel des Canidie, des Médée, ont beaucoup de rapport avec nos enchanteresses et notre féerie. Quoi qu'il en soit, et si l'on trouve dans l'Odyssée, dans les poèmes d'Appollonius de Rhodes, de Valérius Flaccus, quelques pages assez conformes au génie de notre épopée romanesque, il suffit de dire que les anciens n'ont pas connu la chevalerie, la féodalité, la galanterie, les pèlerinages, les ermites. L'épopée romanesque appartient donc exclusivement aux modernes; ce genre est le résultat de leurs superstitions, de leurs préjugés, de leurs mœurs, de leurs pratiques, et surtout de leurs fables. De même que les anciens firent naître la belle Cypris de l'écume des mers, on peut dire que l'épopée romanesque, cette muse nouvelle, à

la fois amazone et fée, naquit de la lie de notre histoire.

Mais lequel des peuples modernes peut la réclamer ? Lequel fut son trône et son berceau ? C'est une question que les prétentions des parties intéressées ont laissée indécise [1]. Il semble néanmoins bien difficile de contester nos droits à cette prééminence.

On a vu que les trois grandes sources où les romanciers ont puisé leur système de fables et de merveilleux, étaient la chronique du faux Turpin, le roman de Brutus de Bretagne, et celui d'Amadis de Gaule [2]. Or, ces trois ouvrages sont dus au génie des Français [3].

Au reste, et sans préciser ici les ori-

[1] *Voyez* sur cette querelle littéraire, Warton, Tiraboschi, Giraldi, il Quadrio, D. Rivet, et M. Roquefort, lieu cité.

[2] *Voyez* diverses opinions sur le premier auteur des Amadis dans le Quadrio, *Stor. e ragion d'ogni poes.*, t. 6, p. 520. La préface du discours préliminaire des traductions françaises de ce roman, par d'Herberay, mademoiselle de Lubert, M. de Tressan et M. Creuzé de Lesser.

[3] *Voyez* à la fin la note du quatorzième récit.

ginaux de ces primitives compositions, n'avons-nous pas concouru de cent manières à la naissance et au développement des romans. Veut-on que l'esprit de la chevalerie en soit l'essence première? Eh bien! la chevalerie doit son institution et ses règles aux Français [1]. Croit-on que la féodalité a beaucoup influé sur ce genre, puisque c'est à elle que l'on doit les châteaux forts, le vasselage, le ban et l'arrière-ban? Eh bien! elle est en partie le résultat des bénéfices militaires accordés aux conquérans de la Gaule, du démembrement du royaume et des concessions faites par Hugues Capet aux grands qui souffrirent son élection. Pense-t-on que les croisades ne furent point sans effet sur l'épopée romanesque? Les Français ont été les premiers moteurs, les plus ardens enthousiastes de ces expéditions guerrières et sacrées qui allumèrent au soleil d'Orient les imaginations assoupies

[1] Du Cange, Dissertation six sur Joinville. — Favin, Théâtre d'Honneur, c. 10.

de nos ancêtres [1]. Dira-t-on que les peuples du Nord ont des prétentions légitimes sur le roman épique dont ils ont fourni presque toutes les fables? Eh bien! c'est dans la Neustrie, où ces peuples vinrent s'établir sous le règne de Charles-le-Simple, que leurs poètes acclimatant leur merveilleux, le mêlèrent à nos fictions, et le rendirent national pour les Français [2].

Enfin n'est-ce pas en France que naquirent les Troubadours, les Trouvères et les Ménestrels? Ces derniers, comme les rapsodes qui chantaient dans toutes les villes de l'antiquité les vers du poète de Smyrne, allaient réciter dans toute l'Europe des fragmens de nos compositions romanesques [3].

[1] Guib. Abbas, *Hist. Hieros.*, p. 478. — Velly, Hist. de France, t. 2, p. 437, in-12. — M. Heeren, Essai sur l'Infl. des Crois., trad. de Ch. Villers, p. 38. — M. de Choiseul, Infl. des Crois., p. 30.

[2] Warton, Hist. littér. d'Angleterre et la Dissertation préliminaire, p. 59 et 60.

[3] Crescimbini, Commentaires poétiques, etc., dern. édit., t. 5, l. 5, p. 50. — Murator., *Antich. ital.*, tom. 2, pag. 19.

Ce qui démontre aussi l'origine française des romans, comme l'avoue Giraldi[1], c'est qu'ils tirent leur nom de la langue romane, notre langue maternelle. Le goût des romans français rendit cette langue classique et littéraire dans toute l'Europe, où il était du bel usage de la parler habituellement[2].

Mais non-seulement les Français doivent

[1] Giraldi, *Discorsi intorno al comp. dei Romanzi*, etc. Vinegia, Giolito, 1554, in-4°, p. 6. — *Voyez* sur l'origine du mot roman, Giolito Bat. Pigna Roma, p. 12 et 14, Gam. Pelleg., *Dial. impress. nell. inf.*, p. 49.

[2] La langue romane fut parlée de tous les peuples de l'Europe, et plusieurs savans étrangers écrivirent en cette langue comme préférable à la leur. *Voyez* Du Cange, Gloss., v° *Clericus*. — *Annal. Bened.*, t. 4, p. 509, *ad ann.* 1050. — Tiraboschi, t. 2. — Fauchet, l. 3, ch. 13. — Math. Paris, *ad ann.* 1095. — Histoire littéraire de la France, t. 4, p. 284 et 279; t. 6, p. 113. — L'abbé Lebœuf. Acad. des Inscrip., t. 17, p. 718. — Muratori, *rerum italic. script.*, t. 5, p. 255; t. 7, p. 322. — L'évêque de la Ravalière, Poés. du roi de Navarre, précédées de l'Histoire des Révolutions de la langue française, t. 1, p. 180 et suiv. — M. de Roquefort, Gloss. de la langue rom., t. 1, p. 22; t. 2, au mot *parleure*.

[redacted]

être regardés comme les inventeurs de l'épopée romanesque, on doit les considérer encore comme les personnages les plus dignes de figurer parmi les héros de ces ouvrages d'imagination, tant par leur galanterie que par leur bravoure et leur promptitude à entreprendre et à se résoudre.

Les étrangers eux-mêmes ont tellement apprécié cette observation, que, sacrifiant leur orgueil national à la vérité de leurs tableaux, ils ont supposé Français presque tous les héros de leurs romans. Les Amadis des Gaules indiquent leur origine; les plus aimables chevaliers de la Table-Ronde sont Français, ainsi que Partonopex de Blois, le principal personnage d'un de nos meilleurs romans de chevalerie.

L'Arioste, Boyardo, le Pulci et tous leurs imitateurs, ont choisi pour leurs chevaliers les Paladins de la cour de Charlemagne[1].

[1] Dante et Pétrarque ont célébré dans leurs écrits les héros des romans de Charlemagne, en même temps que Bocace imitait nos fabliaux. Antonio de Eslava

Le Tasse préluda à sa belle épopée en célébrant un sujet français ; son imagination s'essaya sur Renaud de Montauban [1] à chanter les libérateurs du Saint-Sépulcre ; bien que son second poème soit commun à tous les peuples de la chrétienté, il a préféré des Français pour la partie aventureuse et chevaleresque de son ouvrage. Le beau, le vaillant, le sensible Tancrède est d'origine française ; Raymond, comte de Toulouse, Beaudouin, Eustache, presque tous les héros de la Jérusalem Délivrée sont Français. Ce sont

fit un roman sur Roland, intitulé : *los amores de Milon de Anglante, converta y el nacimiento de Roldan y sus nincrias.* — Louis Pulci a fait un poème sur les preux de Charlemagne, intitulé : *il Morgante Magiore. Voyez*, sur les nombreux romanciers étrangers qui ont écrit sur Charlemagne ou ses preux, Tiraboschi, la Bibliothèque universelle des romans, etc.

[1] Le Tasse fit un poème intitulé : *Rinaldo inamorato. Voyez* ce qu'en disent Tomasini, t. 1 de ses éloges. — Lorenzo Crasso, t. 1, éloges. — M. Teissier, addit. aux éloges de M. de Thou. Nous n'avons pas de bonne traduction de ce poème : M. le président Menu de Chomorceau en a donné une imitation assez élégante.

des Français qui, séduits par Armide, s'écrient en s'obstinant à l'accompagner : « Ciel! « si jamais on disait en France, dans ces « heureux climats où règne la courtoisie, « que pour une cause si belle et si légitime « nous avons craint de braver les dangers et « la mort[1] ! »

Il est donc bien vrai qu'un poète, quelle que soit sa nation, ne peut célébrer le courage, l'enthousiasme, l'amour, la générosité des chevaliers, sans associer à ses chants le nom et les souvenirs de notre France.

Toutes les considérations qui militent en faveur de l'épopée romanesque, dont Charlemagne est le héros principal, m'invitent donc à terminer le règne de cet empereur par un essai de ce genre de poésie nationale[2].

L'exécution de cette idée a sans doute de nombreuses difficultés. Reparlerai-je de Ro-

[1] Gier., lib., cant. 4.

[2] D'ailleurs presque tous nos romans, comme l'a fait observer M. de Tressan, ont quelque trait d'affinité pariculière avec le règne de Charlemagne.

land, de Renaud, de Richardet, enfin de tous les preux, dont l'inimitable Arioste et l'ingénieux Boyardo immortalisèrent les actions chimériques dans leurs poèmes enchanteurs? Dois-je me borner, à l'instar des historiens littéraires, à donner une froide analyse des romans de Charlemagne, quand tout le mérite de ces sortes d'ouvrages est dans l'ingénuité des pensées et la vérité des images, trésors fugitifs qu'on ne peut reproduire dans un extrait succinct et sans chaleur?

Pour éviter ces deux écueils, j'ai cherché une action toute nouvelle, mais à laquelle néanmoins j'adapte avec une fidélité scrupuleuse, les usages, les mœurs, les maximes des temps, quelques faits épars çà et là dans de vieilles chroniques fabuleuses sur le règne de Charlemagne, et dont aucun poète n'avait encore parlé.

Je trouverai ainsi l'occasion de fondre dans cette conception les principaux élémens de l'épopée romanesque, et toutes les couleurs du merveilleux accrédité à cette époque par-

mi nos ancêtres superstitieux. Du reste, on ne cherchera point dans cette ébauche un plan régulier, des caractères soutenus, des évènemens adroitement concertés, et tout ce que l'art exige de nos modernes romanciers. Si l'on y trouvait ces qualités, mon but serait manqué; car ce ne serait plus alors le genre ancien dont je desire donner une idée, et celui-ci ne peut intéresser que sous d'autres points de vue.

QUINZIÈME RÉCIT.

LE SIÈGE DE NARBONNE,

OU

LES AMOURS DE FRANCE ET D'ARABIE.

Les victoires de Charles Martel avaient réprimé les invasions des Sarrasins, et délivré de leur domination passagère les contrées méridionales de la France.

Cependant la ville de Narbonne, restée sous la puissance des infidèles, ne souffrait qu'en gémissant le culte de l'imposteur et les coutumes étrangères[1]. Un libérateur était sous ses remparts; Charlemagne campait vers les rives de l'Aude avec ses barons et l'élite de ses

[1] *Voy.* la note 1re du 15e récit à la fin de l'ouvrage.

[redacted]

vassaux. Là s'étaient rassemblés d'illustres paladins, favoris de la gloire et des amours. Leur ame ardente réunissait le fanatisme du courage, le zèle et la foi des vrais chrétiens, l'enthousiasme des amans fidèles [1].

Couchés à la vue des étoiles et sur des drapeaux enlevés à l'ennemi, rêvant les cartels sanguinaires et les tendres aveux de la beauté,

[1] Ce mélange de dévotion et d'amour est un des caractères distinctifs de notre chevalerie. On peut consulter, à cet égard, les romans de *Partonopex de Blois*, de *Tiran Leblanc*, la Chronique de *Jehan de Saintré*, l'Histoire littéraire de l'abbé Millot, les fabliaux de Legrand d'Aussy, et les Mémoires de M. Lacurne de Sainte-Palaye. Avant de combattre, soit dans la lice d'un tournoi, soit sur un champ de bataille; avant même de s'engager à une *emprise* pour l'honneur et l'amour des dames, on se confessait, l'on entendait la messe, et l'on communiait avec dévotion. (*Voyez* Froissart, l. 2, ch. 18, p. 115 et 116. — Menestrier, Ornem. des Arm., p. 176. — Vie de Louis III, duc de Bourbon.) Au surplus, il est à remarquer que nous ne parlons ici de la chevalerie que par anticipation. Charlemagne n'eut des pairs et des paladins que dans l'imagination des romanciers. La véritable chevalerie ne commença à prendre de l'éclat que dans les onzième et douzième siècles, à l'époque des Croisades.

réveillés dès l'aube matinale par la voix du citharède et les trompettes des avant-gardes, vêtus de fer, ceignant des écharpes adorées, portant dans leur sein l'image bénie ou les reliques d'un patron et d'un martyr, courant à la mort ou à la victoire, en criant : *Dieu, ma dame et mon roi;* amenant les princes enchaînés aux pieds de leurs maîtresses, leur consacrant derechef une vie triomphante de tant de périls, et qui elle-même, après chaque bataille, semblait une conquête sur le trépas; suspendant leurs trophées aux voûtes des temples du Seigneur; humiliant leurs fronts devant les autels et sous les mains sacerdotales d'un pieux solitaire : voilà quels étaient ces chevaliers français, dignes compagnons du puissant Charlemagne.

Albéric des Cévennes et Montclar, frères d'armes, amis dès l'enfance, se distinguaient entre cette foule de héros. Ces deux guerriers, nobles, sensibles, vaillans, au printemps de leurs jours et dans l'éclat de la beauté, demandaient à toute la nature un être qu'ils pussent

aimer et servir ; leurs cœurs, libres encore, imploraient un doux servage. C'est dans le tumulte d'un siège, au milieu des hasards de la guerre qu'ils rencontrèrent, presqu'en même temps, cet objet de leurs inquiets désirs : mais combien leurs destinées furent différentes ! l'un d'eux essuya d'abord quelques traverses, et jouit ensuite d'une félicité durable ; l'autre, après quelques beaux jours, ne trouva qu'amertume et chagrins dans le sentiment dont son existence fut tourmentée.

Leur histoire se transmit d'âge en âge ; elle devint l'entretien coutumier des vieux châteaux : les ménestrels et les pèlerins allaient en répéter des passages dans les intermèdes des banquets à grands spectacles [1] qu'on donnait à la suite des tournois et des pas d'armes.

Cette tradition variée, où l'amour se mon-

[1] *Voyez* Mathieu de Coucy dans l'Histoire de Charles VII. — Olivier de la Marche, Mémoires, p. 412. — Monstrelet, Chron., p. 55 et 56. — Christ. de Pisan, c. 41, 3ᵉ partie. — Sauval., Histoire de Paris, t. 1, p. 532. — Favin, Th. d'Honneur, t. 3, p. 571.

tre à la fois tyran et débonnaire; ces voluptés et ces rigueurs, ces aventures touchantes et joyeuses, et tant d'évènemens divers associés au grand souvenir de Charlemagne, excitaient tour à tour, parmi les auditeurs attentifs, l'intérêt, la gaîté et la mélancolie.

Les cours galantes, ou parlemens des dames qui se tenaient à Pierrefeu, à Romanin et au castel des Cignes [1], goûtèrent particulièrement ces récits, qui souvent donnèrent lieu de discuter *si mieux valait aimer que de rester indifférent.* Les uns disaient qu'aimer était préférable; le plus grand nombre opinait autrement. Mais quand arrivait la veillée, ou l'heure des jeux sous l'*ormel*, et des danses au clair de la lune sur la pelouse du préau, l'amour était leur maître à tous; ceux-mêmes qui s'étaient le plus révoltés contre lui, soumis à son empire, s'étudiaient à plaire et à mériter un regard des jouvencelles.

Ces histoires naïves, qui firent ainsi l'amuse-

[1] *Voyez* la note 3 du quinzième récit à la fin de l'ouvrage.

ment et les délices de nos devanciers, sont ici recueillies et publiées pour la première fois. Si je n'en ai point altéré la grace ingénue et le merveilleux, la lecture en paraîtra peut-être agréable; car bien que les mœurs et les usages actuels n'aient plus de rapport avec la simplicité, l'ignorance et la crédulité de nos vieux temps, il y a dans le fond du cœur humain des sentimens et des pensées que n'atteignent point les révolutions morales; la nature garantit leur indépendance : on les trouve à peu près les mêmes dans tous les siècles et dans tous les pays.

Le Sarrasin Brunamont, qui régnait à Narbonne, y possédait un harem peuplé de jeunes odalisques, nées dans les vallons embaumés de l'Yemen, dans les îles de l'Archipel, sous les saviniers de la Géorgie et dans les délicieuses contrées de Derbend et de Kouba, surnommées par les poètes orientaux *le Paradis des Roses* [1].

[1] Dans tous les temps, les femmes les plus recher-

Quelque affligeante que fût la servitude où languissaient tant de beautés sans espérance, tant de charmes sans destinées, les Mahométans ne connaissaient pas encore les lois sinistres qui veillent aux portes du sérail, pour frapper de mort le téméraire dont le regard en oserait percer l'enceinte impénétrable. D'ailleurs les Arabes, établis dans l'Occitanie, descendaient de ces tribus errantes, dont les mœurs hospitalières et patriarcales excluaient cette surveillance despotique, et laissaient les

chées des Orientaux furent les femmes grecques et celles de plusieurs nations de l'isthme caucasien; telles que la Géorgie, la Mingrélie, et particulièrement la Circassie. (Reineggs, topographie du Caucase, t. 1 et 2. — Eugène Archimandrite, tableau de la Géorgie dans les annales des Voyages, t. 12, p. 74 et suiv.) Quant aux territoires de Kerbend et de Kouba, dont je fais mention, ils sont compris dans la topographie du Caucase, et mis par les voyageurs au rang des contrées les plus fertiles et les plus délicieuses du monde. Voilà d'où leur vient le surnom de *Paradis des Roses*, que les Persans ont donné particulièrement à Kouba. (*Voyez* Gmelin, Voyage, t. 3, 68. — Rieberstein, Description des pays entre le Kur et le Terek, p. 31, en allem. — Reineggs, lieu cité, l. 1, p. 107.

deux sexes correspondre sans contrainte près de la citerne isolée [1].

[1] Les poésies souvent très licencieuses des poètes arabes et persans, et le recueil des Mille et une Nuits, peintures fidèles des mœurs de l'Orient, prouvent évidemment que les femmes y jouissaient autrefois d'une grande liberté. De nos jours même, elles ne sont point retenues avec autant de rigueur qu'on se l'imagine. Voici ce que dit à cet égard lady Montagüe, qui résida quelque temps à Constantinople : « Les femmes « ne sont point enfermées aussi durement que quel- « ques écrivains l'ont fait croire; elles jouissent au « contraire de leur liberté dans un très haut degré; « quoiqu'au sein de l'esclavage, elles ont une manière « de sortir déguisées très propre à favoriser les aven- « tures galantes; » t. 2, lettre 43, p. 154, traduction française de 1804. (*Voyez* encore sur le même sujet *William Jones*, poésie asiatique, et *Hartman*, Recherches sur l'Asie.) Le docteur anglais *Lampières* se rendit de Gibraltar à Maroc pour guérir les yeux d'un des fils de l'empereur de ce pays, et traiter plusieurs de ses femmes. Introduit dans l'intérieur du harem, il vit les femmes sans voile, et donne à cet égard des détails piquans. Lisez le voyage à Maroc par *Lampières*, traduit en français par M. *de Sainte-Suzanne*. Le père de la fille d'un Turc dit au jeune homme qui la recherche : *Ma fille est allée seule aux champs et aux bois ; elle a été seule garder ses moutons et laver ses robes ; je l'ai laissée sur sa bonne foi, je ne vous réponds de rien.* Voyages du chevalier d'Arvieux, t. 3, ch. 18, p. 311.

Soit qu'elles revinssent de la mosquée, soit qu'elles se plussent à prolonger sous les arbres des terrasses une promenade d'où la vue s'étendait jusqu'aux tentes de Charlemagne, les femmes de Brunamont jetaient furtivement les yeux sur ce rivage que les Français faisaient retentir chaque matin de leurs jeux guerriers. La plus belle d'entre elles, la jeune Deïphire, avait distingué Montclar, qui, à la grace de sa démarche, la remarqua également parmi ses compagnes. Ayant ensuite aperçu ses traits un jour que les brises avaient rejeté son voile en arrière, il conçut dès-lors pour elle une passion violente.

Plein du trouble indéfinissable que fait naître la première apparition d'une femme qu'on doit aimer, et dès que la nuit eut rembruni les objets, Montclar, guidé par une vague espérance, traverse la rivière de l'Aude et se glisse au pied de la tour où Brunamont retenait ses esclaves.

Trop émue pour goûter les douceurs du sommeil, Deïphire était assise près d'une fe-

nêtre à grillages d'or; s'accompagnant avec le psaltérion, elle chantait cette casside sur le mode Nava, dont on se sert en Asie pour pleurer l'absence des amans [1].

« Oh ! que ne puis-je, loin des porti-
« ques du harem, rejoindre celui dont la
« taille est plus noble que le lotos en fleurs
« balancé par les vents sur la fontaine des
« déserts !

« Orgueil de ta nourrice, pourquoi n'as-
« tu point laissé tes traits inconnus ? Pourquoi
« ai-je vu se dérouler ta chevelure on-
« doyante que ton casque ne retenait plus ?
« Tes regards m'ont fait tressaillir comme la
« gazelle d'Arménie, et ma voix s'affaiblit et
« tremble quand je pense à ton sourire.

« Oui, j'en jure par les étoiles du firmament,
« par les voiles de ma couche solitaire, par
« les nœuds de ma ceinture, si je pouvais
« respirer ton haleine aussi douce que le thym
« des collines de l'Hedjaz, je serais plus heu-

[1] *Voyez* à la fin la note 3 du quinzième récit.

« reuse que les Houris à l'ombre du sidrah
« aux ramaux d'or[1].

« La fortune n'est qu'un nuage ; mais quand
« ce nuage verserait à mes pieds des perles et
« des diamans, je préférerais un seul de tes
« rayons, astre de mes jours ! Ce palais n'est
« qu'une prison ; mais quand ses péristyles
« seraient formés d'ambre lumineux ; mais
« quand ses bassins seraient remplis d'eau
« rose, et ses parterres de tulipes couleur de
« feu, je le quitterais pour l'ombre de la tente
« poudreuse où tu reposes.

« Ah ! si je pouvais habiter avec toi les
« montagnes, sans autres témoins que les di-
« ves et les peris ! Les feuilles de roses ne sont
« pas mieux unies dans l'enveloppe de leur
« bouton, le lait et le miel ne sont pas mieux
« confondus dans les coupes des bergères du
« Nejed, que nos cœurs ne le seraient dans
« l'étreinte d'un hymen fortuné !

[1] Le sidrah est un arbre merveilleux, que Mahomet a supposé dans son paradis, et sous lequel il fait reposer les Houris.

« Il ne faut point me dédaigner, parce que « j'habite un sérail. Mon miroir a seul vu mes « attraits, l'eau de mon bain et mes bandelet-« tes les ont seules effleurés, le souffle d'un « tyran n'a point encore terni la perle de ma « beauté.

« Il ne faut pas me mépriser, parce que « nous n'allons point prier aux mêmes autels. « Va, j'en crois mon cœur, le même Dieu « nous anima tous les deux. Si je suis dans « les ténèbres, fais luire à mes yeux la lu-« mière ; viens me montrer la seule divinité « que je dois adorer, ou plutôt sois l'unique « idole de la jeune et crédule Arabe.

« Oh ! que ne puis-je, loin des portiques du « harem, rejoindre celui dont la taille est « plus noble que le lotos en fleurs balancé « par les vents sur la fontaine des déserts ! [1]

Cette romance orientale, ces aveux recueillis dans les airs à l'insu de la beauté qui croit

[1] Ce chant arabe a été traduit avec beaucoup de talent en vers français par M. le comte Jule de Ressegnier, dans la *Muse française*.

avoir pour seuls confidens la nuit et ses astres discrets, ont rempli Montclar d'un trouble heureux, d'une ivresse inconnue. Il veut répondre, mais il craint par des paroles imprudentes d'exciter les soupçons de ceux qui peuvent veiller encore; et cependant s'éloignera-t-il sans avoir appris à Deïphire qu'il connaît, qu'il partage sa tendresse? Lui laissera-t-il croire qu'il peut la dédaigner, la mépriser? O blasphème! te dédaigner! te mépriser, toi, ma souveraine! ma divinité! Ah! laisse-moi dissiper à tes pieds un doute offensant pour tous deux! laisse-moi baiser la trace de tes pas! laisse-moi te créer un culte, te dresser un autel et t'offrir le sacrifice de mon repos et de ma vie! Voilà ce que Montclar voudrait, et n'ose apprendre à celle qu'il adore. Mais saisissant le cor d'ivoire suspendu à son côté, selon l'usage des paladins, il en tire des sons aussi légers que la faible voix des échos lointains répétant les derniers accens des Sirènes.

A ces soupirs mélodieux, Deïphire reconnaît son amant; un frémissement involontaire

agite ses membres délicats; la certitude d'être aimée, jointe à la crainte que Montclar soit découvert, la remplissent de joie et d'inquiétude. Avec le premier plaisir de l'amour, elle en connaît aussitôt la première peine; joyeuse, confuse, palpitante, et près de succomber sous les divers sentimens qu'elle éprouve, elle chancèle, entre les bras de ses jeunes esclaves qui la déposent sur sa couche parfumée, où des songes nouveaux et un réveil enchanteur la ravirent dans un doux repos. Mais, hélas ! comment entendre encore et voir celui qu'elle aime ? Sans cesse elle y pense, et rend grace à la guerre dont les soins retiennent Brunamont loin du harem moins rigoureusement surveillé.

Montclar, également agité, formait bien des projets pour délivrer Deïphire. Dès l'aurore, il visite ses frères d'armes et les presse de se joindre à lui pour demander l'assaut de la ville de Narbonne. « Quoi ! leur dit-il, Charles Martel sans un seul chevalier dans son armée, et ne conduisant aux plaines de Tours

que des soldats obscurs, sut exterminer trois cent mille Sarrasins, reconquérir sur eux les champs et les cités de l'Aquitaine; et nous, émules des Roland, des Renaud, des Brandimard; nous, les preux de l'invincible Charlemagne, les vainqueurs des Lombards, des Huns, des Saxons, des Bavarois, nous souffrons que ces murs soient souillés à nos yeux par la présence d'un émir insolent! O toi! noble Gérard, sans autres secours que tes seuls écuyers, tu domptas les rois des bords de l'Euphrate! toi, digne fils du duc Sevin, tu ravis la belle Esclarmonde à la cour du tyran de Babylone! toi, cher Isolier, tu te précipitas dans l'arène où combattaient les lions, pour y ramasser la boucle de rubans que du haut des galeries ta maîtresse avait laissé tomber! Albéric, Gelnard, Volnyre, Montléon; vous tous, dont les belles racontent les aventures dans leurs oratoires et leurs donjons, que votre vaillance se réveille en ce jour! Ce qu'un être pusillanime appelle témérité, est pour un grand courage l'instinct de la

gloire et le pressentiment du succès. »

Durant une partie du jour, Montclar aiguillonne ainsi l'ardeur de ses compagnons. Après les prières de l'angelus, dès que l'ombre du soir eut couvert la ville et les champs, il se rendit vers la tour de Deïphire. Mais il fut consterné en trouvant la fenêtre impitoyablement fermée. Il attend et prête une oreille attentive; ces lieux, où la veille éclataient de divins accords, sont muets et tristes comme les ténèbres des tombeaux; cet astre paisible, hier encore le flambeau de l'espérance et des amours, n'est plus qu'une lampe funèbre suspendue sur un hémisphère en deuil. Montclar se désespère, lorsque enfin une petite porte de fer s'ouvre près de lui... il en voit sortir un nain qui lui dit : *Gentil chevalier, ici vous serez attendu à la même heure.* A ce mots, il lui remet, de la part de Deïphire, un bouquet d'herbe desséchée, ce qui signifiait : *Loin de toi je suis languissante, et le chagrin flétrit mes couleurs*[1].

[1] Hartmann, Eclaircissement sur l'Asie, t. 2, p. 431.

Montclar, préoccupé de son bonheur, se retrouve au milieu du camp de Charlemagne sans s'être aperçu du trajet qu'il a fait.

Mais, avant d'être heureux, de combien d'heures pénibles il doit subir la lenteur ! Si du moins le sommeil, l'enlevant quelque temps à lui-même, pouvait le transporter vers l'aurore de ce lendemain délicieux, que de tourmens lui seraient épargnés ! Tel le voyageur, qu'un fleuve profond sépare des lieux où l'attend la félicité, maudissant l'espace et les obstacles, implore la barque légère qui peut, en un instant, lui faire toucher cette rive fortunée.

Après une brûlante insomnie, Montclar entend le hennissement des chevaux, le bruit des clairons et des tambours d'alarme. Cette alerte était causée par Capanor, qui venait d'Espagne avec dix mille hommes pour secourir Brunamont.

Tandis que Charlemagne contient avec son

Oldenbourg, 1807, in-12. (Cet ouvrage est en allemand.)

[redacted]

infanterie les assiégés qui veulent seconder les efforts de leurs alliés, il envoie contre ceux-ci Albéric et Montclar. Ces deux paladins exhortent leurs guerriers, font dévotement le signe de la croix[1], et se jettent sur les infidèles en invoquant saint Maurice et saint Martin, patrons des armées françaises[2]. Ils enfoncent à coups de lances les mouvans remparts des escadrons ennemis, et déja le sang coule de tous côtés.

Ebranlées et confondues, les deux lignes ne sont plus qu'une mêlée, la mêlée n'est plus qu'un affreux carnage.

[1] Olivier de la Marche, l. 1, p. 297.

[2] Saint Denis n'a été que le troisième patron des armées françaises. Avant que l'oriflamme de son abbaye devînt la bannière nationale, on avait révéré successivement saint Maurice et saint Martin comme les protecteurs des Gaules; leurs enseignes avaient été portées en guerre comme les palladiums auxquels était attachée la victoire. Sous Clovis, saint Martin était le partron de nos armées; sous Charlemagne, c'était saint Maurice. *Voyez* Greg. Turon., l. 2, et de Glor. confes. — Marculf, Form. — Beneton, Comment. sur les Enseignes, p. 114 et suiv.

Albéric combat contre la droite des Sarrasins, où commandait Capanor ; marchant à sa rencontre, il lui assène un coup d'épée qui jonche l'arène des mailles de son haubert. Ce coup terrible ébranle à peine le gigantesque Africain. Il se dresse sur ses larges étriers d'or, et veut pourfendre Albéric qui dérobe sa tête au tranchant du fer. Les deux champions se pressent dans leurs bras nerveux, se balancent et se soulèvent dans cette étreinte homicide. Le chevalier français reste vainqueur, et se revêt du riche baudrier de Capanor. Cette parure militaire était un présent que le Sarrasin avait reçu de son frère Fekerdin. Puisse-t-elle n'être pas fatale au vainqueur !

Albéric, plus audacieux que jamais, repousse les Musulmans découragés par la mort de leur capitaine. Emporté par son ardeur, il les poursuit loin de Narbonne, et se perd avec eux dans l'épaisseur d'une forêt de châtaigniers. Les infidèles se dispersent par degrés dans les mille sentiers de cet obscur labyrinthe. Le chevalier, demeuré seul, veut

[redacted]

en vain retourner sur ses pas. Exténué de fatigue, dévoré par la soif, il s'égare de plus en plus. La nuit s'approchait sans qu'il pût découvrir un gîte ; la campagne devenait même plus stérile et plus déserte ; les chemins étaient noircis par la houille et la limaille dont les chariots des forgerons les avaient parsemés. Mais bientôt il est frappé de surprise, lorsqu'au sortir de la forêt il se trouve dans un vallon dominé par un château d'une structure singulière. Ce château élevait à une grande hauteur les mille pointes de ses tours, de ses clochers et beffroi, de ses flèches et de ses aiguilles moresques, de ses pignons dentelés, et de ses cheminées vermeilles où l'hirondelle et les martinets faisaient leurs nids. Toutes ces constructions irrégulières se réfléchissaient dans un grand bassin d'eau morte où se doublait leur pittoresque étendue. De loin on prenait ce manoir pour un amas de rochers aigus ; en s'avançant on croyait voir une espèce de cité ; mais l'on se demandait pourquoi la solitude et le silence qui l'environ-

naiént ? De maigres troupeaux, gardés par un pâtre infirme, broutaient, sur la colline dégradée par les torrens, l'aride bruyère et la mousse flétrie au souffle de la bise. L'on n'entendait au loin que le bruit des moulins féodaux, ou le maillet du pêcheur, sur le rivage opposé, réparant sa nacelle humide.

Toute sinistre que lui parût cette résidence inhospitalière, le chevalier avec sa lance et son écu, n'hésite point à sonner du cor, et à franchir le pont-levis. Au fond de la cour, et sous un hangard, un écuyer teignait avec la couleur du *khena*, et parfumait avec la civette et le benjoin, la crinière blanche du cheval favori dont le maître conservait précieusement la généalogie [1]. Un varlet se présente, et, sans dire un seul mot, conduit le paladin par des guichets mal éclairés. Dans l'angle d'une salle couverte d'un tapis de poil de chèvre, le châtelain, assis sur un coussin brodé, et tout en

[1] Voyages de d'Arvieux, t. 3, ch. 15, p. 242; ch. 18, p. 299.

rêvant d'un air soucieux, s'occupait à façonner le bois d'une lance. En voyant Albéric, il reste immobile d'étonnement. Les passions les plus violentes se peignent tour à tour dans ses yeux; mais soudain ses traits se radoucissent, et il s'efforce d'accueillir, avec une politesse affectée, l'hôte qu'un hasard a fait tomber dans ses mains.

Or, ce châtelain était le fameux Fekerdin, auquel un messager venait à l'instant même d'annoncer le trépas de son frère Capanor.

A l'aspect d'Albéric, Fekerdin avait aisément reconnu le vainqueur de ce frère chéri, au baudrier dont il avait fait présent à ce dernier. Mais cependant, comme il fallait dissimuler la vengeance qu'il médite, afin de la mieux assurer, il le prie avec courtoisie de passer la nuit dans son château, et le quitte un instant pour donner des ordres.

Après le repas du soir, où l'on évita de servir le sel, gage d'une inviolable hospitalité [1],

[1] Voyages du chev. d'Arvieux chez les Arabes, t. 3.

et après avoir donné à laver et présenté le parfum, Albéric est conduit dans son appartement, où deux rangs de lourds piliers soutenaient un plafond couvert d'arabesques et de caractères cabalistiques; entre cette double colonnade, étaient représentés des duels et des chasses. Plusieurs armures complètes, dressées avec art sur des épieux, et disposées en attitudes hostiles, figuraient de véritables guerriers dans l'action du combat ; d'autres, portant sur le gantelet de fer la momie emplumée d'un émerillon, ou paraissant emboucher le cor, et mener à leur suite des limiers, semblaient poursuivre les hôtes des bois. On y voyait çà et là des sangliers et des ours féroces; on eût dit ces animaux encore vivans, tant leur dépouille était habilement conservée; ils montraient leurs dents d'ivoire, et dans les orbites profonds de leurs yeux éteints, les rubis et l'ambre des Asturies en imitaient encore les regards.

La muraille couverte d'une tapisserie représentait une grande forêt, et derrière ces

cloisons mobiles pouvaient circuler des assassins.

Albéric reposait paisiblement, lorsque, se sentant éveiller, il vit, à la lueur de la lampe qu'elle portait, une jeune fille belle comme l'amante imaginaire rêvée à dix-huit ans, lorsqu'on se promène dans une prairie en fleurs. « Aimable Français, lui dit-elle, armez-vous « et suivez-moi, car vos jours sont en « danger. »

Le paladin, moins par crainte que pour accompagner cette beauté, dont l'organe enchanteur vient doucement émouvoir son ame, se lève à la hâte, et la suit par une galerie souterraine qui s'ouvrait sur la campagne, où l'on avait eu soin de conduire un palefroi.

La nuit était belle et claire, les étoiles brillaient en grand nombre. Albéric mit en croupe la demoiselle aux bons avis; il en apprit qu'elle se nommait Elisène, et qu'elle était fille d'Alméïdar, roi de Lisbonne. Elle lui conta par quels stratagèmes Fekerdin l'avait enlevée à sa famille; et comment depuis un an il la retenait

dans son château, espérant triompher à la fin de l'aversion qu'elle opposait à son odieux amour; elle ajouta qu'instruite par une camariste du complot tramé par ce félon contre un chevalier, elle avait pris la résolution de l'en avertir, et de s'évader avec lui.

Albéric, charmé, sent battre son cœur sous la blanche main d'Elisène, qui, assise derrière ce paladin, lui faisait une ceinture de son bras d'albâtre.

Ces heureux fugitifs, après avoir suivi quelque temps les rives de la Méditerranée le long des échancrures de ses golfes inégaux, traversèrent le territoire de Sigean, et virent à la clarté de la lune des monticules surmontés de pierres funèbres. C'étaient les rustiques mausolées, où reposaient avec leurs armes des milliers de héros. Une inscription annonçait qu'en cet endroit Charles Martel avait jadis vaincu les Sarrasins [1].

[1] Sigean est une petite ville de France, à 4 lieues S. de Narbonne; elle est mémorable par la victoire que Charles Martel remporta en 737 sur les Sarrasins.

Un nuage, couvrant le ciel momentanément, redoubla l'obscurité de ces campagnes silencieuses; Albéric ne put se guider qu'à la clarté du feu qui s'échappait par intervalle des fourneaux lointains, où les habitans de Sigean veillaient çà et là, sur les bords d'un grand marais, pour cristalliser l'eau saumâtre dont le flux de la mer remplissait leur baie industrieuse[1].

Elisène et Albéric se trouvèrent à l'aube du matin dans les riantes vallées de Fabrezan. La rivière de l'Orbien y serpentait sous des berceaux d'églantiers et sous des saules aux branches inclinées. D'un côté, s'élevaient à l'horizon les montagnes de la Courbière; de l'autre, les forêts de Lésignan, dont la verdure se confondait avec une brume azurée.

C'est là qu'Albéric propose à Elisène de s'arrêter quelques instans; là il admire au grand jour la beauté dont il n'avait encore entrevu la perfection qu'à la faible lumière d'une

[1] La commune de Sigean possède de grands marais salins.

lampe, et aux reflets douteux des astres de la nuit.

Alors tout ce que la vie et la nature ont de pénétrant se fait sentir au chevalier. Eprouvant pour la première fois ce sentiment absolu où l'ame se régénère, il s'enivre de ces délicieuses émotions, au milieu d'une campagne à laquelle le printemps a prodigué ses faveurs; mais ce qui donne un nouveau pouvoir à ces impressions, c'est d'accompagner un objet adorable, et de se trouver seul avec lui dans ces paisibles solitudes. O bonheur dont le ciel est trop avare! ces deux amans, car déja l'étaient secrètement Elisène et Albéric, n'ont point à redouter la fin d'une rapide entrevue, ni la présence d'un témoin indiscret. La voix de l'airain sonore n'a jamais roulé dans les échos de ces falaises peu fréquentées, pour y marquer l'heure des adieux et mesurer le temps du plaisir.

Quelle que soit la passion dont Albéric est possédé, ce paladin se trouve heureux. L'amour qui dans les villes est une frénésie pas-

[redacted]

sagère, dont les brûlans accès allument dans les veines un feu qui les tarit; l'amour dans le sein de la nature se met en harmonie avec elle; participant de son charme, de son innocence, de sa pureté; il semble gouverné par les lois immuables émanées du Tout-Puissant pour notre félicité.

Voilà ce qu'Elisène et Albéric éprouvaient à l'insu l'un de l'autre, mais bientôt leurs soupirs vont le révéler. Ainsi quand un rayon de l'aurore vient entr'ouvrir leurs calices, deux roses, qu'une même tige a rapprochées, exhalent ensemble leurs parfums, et le vallon est enchanté.

Albéric dit à la princesse de Lisbonne: « O vous, dont la noblesse et le gentil langage m'auraient appris l'illustre naissance avant que le récit de vos malheurs ne m'en eût instruit, vous m'avez sauvé des pièges d'un méchant; c'est par vos soins que je puis contempler le soleil et les célestes objets qu'il éclaire : ma vie vous appartient, je vous la consacre tout entière, et jamais la reconnais-

sance ne ressembla mieux au bonheur. » A ces mots, Albéric imite en badinant les cérémonies pratiquées pour la foi et hommage des vassaux envers leur suzerain : ôtant son épée, son casque, ses éperons, et, un genoux en terre, il fait le serment d'obéissance [1].

Vraiment, dit en riant la fille d'Almédïar, il n'y a plus à s'en dédire, vous voilà mon vassal, et rien, je pense, ne manque à l'investiture. Oh ! si fait bien, reprit Albéric, il faudrait encore pour la forme l'accolade du sei-

[1] Tout cela se fait ici de bonne foi. Le chevalier se croyait le serf et l'*homme* de la beauté qu'il priait d'amour. On en trouve mille exemples dans les vies des Troubadours, par Nostradamus, et dans leur histoire littéraire, par Millot. Dans le roman du Châtelain de Couci, la dame du Fayel dit en parlant de son amant : *est mien ligement*, c'est-à-dire il est à moi par hommage lige. On trouve, dans les instructions d'Amanieu des Escas, des formules analogues à la loi des fiefs, et employées sérieusement dans les déclarations d'amour usitées. *Voyez* Millot, Histoire des Troubadours, t. 3, p. 206. — Le vieux poète Jean Frumeaux de l'Isle dit que *sa dame en le perdant serait déshéritée d'un serf*. — Morgué de Montaudon appelle l'amour le seigneur *sans mercy*.

gneur féodal. Il dit, et sa bouche vermeille effleure l'aimable sourire d'Elisène. Ce baiser mit fin à leur gaîté.

Après un long silence, Albéric reprit d'une voix altérée : « Un bon ermite me l'a souvent répété dans mes pèlerinages : toute félicité humaine est passagère. La mienne serait de vivre et de mourir avec vous dans ces campagnes ; mais un simple chevalier ne doit prétendre à si belle destinée ; mon devoir m'ordonne de vous accompagner où vos desirs vous appellent ; dites, madame, où vous plaît-il d'être conduite ? Voulez-vous rejoindre Lisbonne, où règne votre père ? »

« Hélas ! dit-elle, il est mort avec mes deux frères en combattant sous les enseignes de Marsille, et long-temps avant, mes larmes avaient coulé sur la tombe de ma mère. Un Sarrasin occupe à présent le trône de mes ancêtres. »

« C'est donc à lui qu'il faut marcher, reprit Albéric en saisissant sa lance ; venez, ô vous qui mériteriez la couronne de l'univers ! vous

me verrez bientôt punir l'indigne usurpateur, vous rétablir au rang qui vous est dû, et donner à tous vos sujets l'exemple de vous servir et de mourir pour vous !

« Mourir pour moi ! cher sire, répond Elisène. Ah ! quel sceptre vaudrait un pareil sacrifice ! ou plutôt quel empire ne voudrais-je pas aliéner de grand cœur pour sauver vos jours, s'ils étaient en danger ! Pourquoi d'ailleurs tant vous croire obligé envers moi ? N'est-ce pas à vous, au contraire, que je dois ma liberté ? aurais-je pu, seule et sans appui, m'échapper du château de Fekerdin, pour errer comme une orpheline à la merci d'un sort rigoureux ? Maintenant, n'ayant plus de parens ni d'asile, tous les lieux me sont égaux. Conduisez-moi donc à la ville prochaine, où vous allez vous-même. Cachée en un réduit obscur, que j'achèterai du prix de cette parure inutile, je ne vivrai pas sans plaisir, si la gloire et la fortune vous comblent de leurs faveurs. »

La gloire ! la fortune ! s'écrie Albéric, ah !

que m'importe ces chimères ? hier encore elles me pouvaient séduire ; maintenant il n'est plus pour moi qu'un vrai bien, devant lequel s'évanouissent tous les autres, comme les vapeurs du matin se dissipent devant le soleil..... Mais quel espoir luit tout à coup sur mon avenir ? Ah ! la gloire, la fortune, vont au contraire me paraître plus que jamais desirable ; oui, je veux, par un effort dont mon ame agrandie se sent à présent capable, je veux m'élever au-dessus des chevaliers vulgaires ; et quand mes exploits auront conquis des fiefs opulens, quand mon nom volera de province en province, béni des opprimés et craint des oppresseurs, alors, alors j'irai me prosterner aux genoux de celle pour qui j'aurai voulu ennoblir ma destinée, et je lui dirai : O vous qui m'avez sauvé la vie, faites plus encore en ce jour, doublez votre bienfait en le partageant avec moi ! »

Après un moment de silence, il reprit : « Hélas ! je ne suis encore que le pauvre Albéric, paladin de faible renom ; en attendant plus,

daignez me permettre de vous conduire dans le manoir de mes aïeux près d'une mère qui sera la vôtre. Le souffle du matin n'est point plus pur que ne le seront mes soupirs et mes hommages. Mais, avant de quitter ces lieux chers à jamais, consacrons le souvenir des premières émotions qu'ils nous ont fait éprouver. Tant de bonheur n'est pas naturel ! Le ciel n'a point accoutumé les mortels à des instans aussi fortunés, et nous ignorons ce qu'il peut, dans un retour funeste, réserver à deux cœurs tendres. Ne sortons point de cette vallée sans y faire le serment de fidélité. »

A ces mots, Élisène et Albéric jurèrent, *sur la part qu'ils prétendaient en Paradis* [1], de s'aimer en tout temps et en tout lieu. Pour gage de leur promesse, ils échangèrent leurs anneaux, et puisant, avec l'écorce d'un citron parfumé, dans l'onde du ruisseau voisin,

[1] C'était souvent la formule du serment. *Voyez* Grands Officiers de la Couronne, t. 1, p. 188.

ils burent ensemble à cette coupe reçue des mains de la nature [1].

Dans ces innocens entretiens, le jour s'éclipse comme un éclair, la nuit vient en un instant; Albéric courbe les tiges de trois ormeaux plantés sur le tertre émaillé, et décore leurs feuillages de son écharpe, dont la frange brillante pendait de ce dôme de verdure comme un lustre éclatant suspendu aux bosquets des fées par les sylphes invisibles. Il forme ensuite un lit de mousse, conduit Élisène dans ce réduit, puis se retirant à l'écart, veille jusqu'au lendemain sous un térébinthier où le rossignol chantait avec amour. Par degrés s'effacent les étoiles et disparaît la lune pâlissante, semblable à la jeune épouse qui, toute

[1] Ceci rappelle l'ancien usage des Francs et des Gaulois. Chez ces peuples, la jeune fille présentait la coupe, dans laquelle elle avait bu, à celui dont elle agréait l'hommage. Cette coutume est encore un signe d'amour dans plusieurs cantons de la Basse-Bretagne. Je l'ai aussi vue pratiquée dans les villages de Morvan (département de la Nièvre), qui, placé au centre de la France, peut être néanmoins comparé aux confins de la Bretagne et aux sites les plus sauvages de l'Ecosse.

heureuse et confuse des mystères de la nuit, craint de revoir la lumière. La vivifiante fraîcheur, le vent léger du matin, et plus que tout encore, l'espoir de retrouver bientôt la princesse de Lisbonne, causent au chevalier français un ravissement inexprimable.

Un beau jour succède à cette nuit pleine d'enchantemens; l'onde, rallumée aux feux de l'aurore, étincelait entre les jasmins et les ébéniers; l'alouette, perdue dans les airs, redisait ses notes joyeuses, et tout paraissait heureux dans la nature.

Élisène et son amant poursuivaient leur voyage, lorsqu'ils furent accostés par un chevalier aux armes brunies; ce paladin, si pourtant l'on doit appeler de ce nom le plus fourbe et le plus lâche des hommes, était Allory de Hautefeuille, cousin du traître Ganalon, et issu comme lui de la coupable maison de Mayence[1]. Il avait fui du camp français pen-

[1] *Voyez* le roman de Charlemagne dans la Bibl. univ. des Romans, et notamment les numéros de no-

dant le combat récemment livré sous les murs de Narbonne; mais, à l'en croire, il s'était laissé entraîner à la poursuite de quelques centaines d'Arabes. Ayant reconnu Albéric, et desirant avoir un compagnon aussi brave pour ne pas craindre ceux qu'il se vantait de chercher, ce fanfaron impudent lui proposa de faire la route avec lui.

Albéric, affable et courtois, parut accepter sans déplaisir l'insupportable société d'un tiers. Allory, frappé de la beauté d'Élisène, ne peut cesser de l'admirer; il cherchait, dans son esprit fertile en perversités, par quelle ruse il pourrait l'enlever, lorsqu'il entendit le hennissement d'un palefroi. Celui qui le montait ayant reconnu Albéric, lui cria d'une voix effrayante : Arrête, assassin de mon frère, lâche ravisseur de ma fiancée; arrête, et reçois de ma main la punition qui t'est due. C'était Fekerdin qui, informé de l'évasion d'Élisène et d'Albéric, avait juré de les immoler à sa vengeance.

vembre et de décembre 1777, avril 1778, 2e vol., p. 10; juillet 1778, 1er vol., p. 55.

Pendant que les deux champions s'attaquaient, la fille d'Almeïdar, tremblante pour son amant, s'était évanouie; le Mayençais la prit dans ses bras, et remontant sur son coursier, s'enfuit avec la rapidité d'un oiseau de proie qui enlève une colombe.

Arrivé sur les bords de l'Aude, il dépose Élisène sur le gazon. Le zéphir et la fraîcheur des flots raniment ses esprits défaillans; mais à peine s'est-elle vue séparée d'Albéric, qu'elle éclate en sanglots et cris déchirans.

Ces gémissemens, que prolongeaient les échos, furent entendus de quelques Sarrasins vaincus par Montclar et rôdant aux environs de Narbonne, pour épier le moment d'y rentrer. Ils accoururent vers l'endroit où l'infortunée Elisène pleurait en cachant son beau visage sous ses blanches mains, afin de ne point voir le chevalier félon et discourtois.

Leur capitaine, Gemel-Eddin fit prisonniers Allory de Hautefeuille et la fille du roi Almeïdar.

La caravane s'achemina vers Narbonne, où

[redacted]

elle entra à la faveur de la nuit et au moyen des signaux et des intelligences que Gemel-Eddin entrenait avec les assiégés.

« J'en jure par les yeux du prophète et par le saint bosquet de Médine, s'écria Brunamont en voyant Elisène, jamais odalisque plus parfaite ne parut sous les voiles soyeux de ma tente superbe, quand je fis halte au pied du Caucase, pays fameux par la beauté des jeunes femmes. Ses cheveux sont touffus et entrelacés comme les branches du peuplier, son front ressemble à une lame d'argent, sa bouche à une boîte de corail qui renferme un bracelet de perles précieuses, les couleurs de la grenade et de l'anémone confondent leur doux éclat sur ses joues. Conduisez-la dans le plus riant appartement de mon sérail, parfumez avec l'essence des jonquilles le marbre où vont se poser ses pieds légers; prodiguez les diamans et les plus riches parures à celle qui est née pour la gloire et la félicité d'une couche royale. »

Il dit, et se tournant en fronçant le sourcil

vers Allory de Hautefeuille, lui déclare qu'il doit, à l'instant même, se préparer à mourir, si mieux il n'aime renoncer à la religion chrétienne. Souhaitant depuis long-temps embrasser l'islamisme, le Mayençais, amorcé par les voluptés que Mahomet a promises à ses sectateurs en ce monde-ci et en l'autre, consentit sans délai à la proposition de Brunamont.

Conservant ainsi la vie et la liberté, le renégat peut, à la faveur de son apostasie, parcourir la ville de Narbonne, et même se glisser dans l'intérieur du sérail. Il espère, sous son nouvel habit, pénétrer jusqu'à la belle Élisène, dont il oublie plus aisément les rigueurs que la grace et les appas. Puisse-t-il ne pas apercevoir l'heureux Montclar ! car la clepsydre a marqué pour ce dernier l'heure du rendez-vous, et le tournesol des terrasses regarde vers l'Occident.

Le sérail était un bâtiment spacieux et carré comme un cloître, au milieu duquel fleurissait un jardin entouré d'allées de jas-

mins et de vignes en treilles, parallèles aux arcades de l'édifice.

Le nain de service devait introduire Montclar près de Deïphire; le chevalier suit son guide, et monte un escalier secret, dont les degrés tortueux tourne cent fois sur eux-mêmes; il arrive dans une cour pavée de tuiles bleues et blanches, disposées en échiquier, et y voit trois dogues affreux, qu'une main prévoyante avait endormis. Traversant ensuite un nombre infini de corridors obscurs et de portiques illuminés, il entend bientôt, sans les voir, bruire les fontaines, tomber les cascades rejaillissantes sous les élégans arceaux des voûtes sonores, et gazouiller dans mille volières dorées les serins des îles fortunées.

Il sent les vapeurs humides et les exhalaisons balsamiques des étuves orientales; il voit les cassolettes de parfums placés de distance en distance; les babouches des esclaves noirs rangées sur les planchers de bois d'aloès, et les tambours de basques suspendus le long des cloisons avec les cliquettes d'ébène. Enfin il

arrive dans l'appartement de Deïphire. Cette jeune Arabe, encore au bain, doit l'y rejoindre bientôt. Dans cet asile enivrant, où l'on respire une odeur plus douce que celle des fleurs de l'Inde et des plantes du Liban, les tapis de Perse ont déroulé leurs tissus moelleux et diaprés ; l'ambre des Maldives, les perles d'Hévila, les draperies de Surate et de Cachemire, les bouquets de safran sont confusément épars dans ces lieux que le paladin admire aux clartés des flambeaux placés en des urnes d'albâtre, d'où transpire leur lumière adoucie. Au centre de ce pourpris est un bassin de marbre, d'où s'élance une gerbe de cristal limpide. L'or partout reluit et domine ici sur le plafond avec l'acier solide et modeste ; là, mêlé d'azur, il forme sur les lambris en stuc de riches moulures qui servent d'encadremens circulaires à des inscriptions pompeuses, semblables à celles dont les murs du Généralif et de l'Alhambra sont décorés. Au-dessus de la porte cintrée, dont les vitraux anguleux étaient de couleur vermeille, on lisait :

« Je suis un verger de plaisir; les graces et les délices ont fait de moi leur dépôt. L'harmonie qui sort de mes halliers se mêle aux soupirs des fleurs pour enchanter l'ame. Si le soleil s'arrête dans son cours pour jouir de ma vue, il ne faut pas s'en étonner; si l'air est triste, il peut recevoir de moi l'allégresse; mais toutes mes beautés viennent de Dieu, et il n'y a pas d'autre vainqueur que lui. Gloire à Dieu pour le bien de la secte ! »

On lisait au-dessus des fenêtres : « Tous les trésors de ce séjour incomparable exaltent la puissance de Brunamont, fils d'Abdel Abour, petit-fils de Zulem. Des cinq étoiles, trois doivent s'abaisser devant lui. Les pierres à ses ordres reçoivent des bases sublimes; mais il n'y a point de véritable grandeur sans Dieu le puissant et le justicier. »

L'inscription suivante était gravée sur les corniches : « Objet divin, par qui s'embellit ce réduit agréable, les astres languiraient d'amour, s'ils voyaient palpiter ton sein et se fermer tes yeux pleins de volupté.

Que Dieu est grand, puisqu'il t'a créé! »

Cependant Montclar, intimidé par l'excès de son bonheur, brûle et frissonne tour à tour; son ame implore Deïphire absente. Au moindre bruit, son cœur bat à coups pressés; une sueur brûlante coule de son front; ses pas mal assurés attestent la commotion qui l'électrise. L'homme est si peu fait pour de fortes jouissances, qu'à l'instant d'être heureux, son ame se serre, et redoute les assauts de cette puissance inconnue qui l'étonne et l'ébranle; en sorte que l'attente d'un mal le fait quelquefois moins souffrir que celle d'un plaisir extrême. Ah! pourquoi la félicité nous impose-t-elle presque toujours l'expiation de ses faveurs après nous les avoir laissé goûter, puisqu'avant de leur livrer nos sens empressés, nous les avons déja si chèrement payées par les tourmens de l'incertitude et la fièvre des desirs.

Montclar entend le bruit des cercles d'argent, parure sonore dont les femmes arabes entourent leur chaussure [1]; il voit enfin pa-

[1] Les *khâl-kal*.

raître Deïphire; il la voit enfin, et tombe à ses pieds, ému, pâle et tremblant. Il veut parler, mais ses lèvres frémissantes, sa langue desséchée, ne servent qu'à peine ses transports; il regarde avec amour la séduisante étrangère, dont les yeux chargés de volupté sont dans une harmonie parfaite avec la grace de son sourire. Montclar, dans cette entrevue dont on essaierait vainement d'exprimer la douceur, conjura Deïphire de fuir avec lui; entraînée par la voix éloquente d'un amant, elle prend son voile et se dispose à suivre Montclar, comme la jeune Sulamite qui, dès l'aurore, éveillée par le bien-aimé, quittait furtivement le palais de cèdre et d'or pour aller aux vignes d'Engaddi, et vers les piscines de Jéricho. Mais tout à coup une nouvelle pensée l'arrête; prête à franchir le seuil du harem, elle hésite, et revenant s'asseoir sur les coussins asiatiques, des larmes abondantes couvrent son visage.

« Hélas ! dit-elle à Montclar, c'est déja trop, sans doute, de vous avoir laissé pénétrer

dans ces murs. Au moment de vous suivre, une crainte affreuse vient glacer tout mon sang; Brunamont, averti par mon évasion, veillerait plus attentivement sur ses esclaves, raccourcirait leurs chaînes et redoublerait ces barreaux; ma faute retombant sur leurs fronts innocens, elles expieraient dans les larmes des plaisirs que moi, transfuge coupable, je goûterais loin de leurs prisons. J'ai parmi elles deux sœurs chéries, Rosalinde et Sinamonde, seuls êtres que mon cœur ait aimés avant de vous avoir connu. Les laisserai-je dans une rigoureuse servitude ? et mon bonheur qui serait pour elles une trahison ne deviendrait-il pas un remords pour Deïphire ? O Montclar ! vous m'êtes déja trop cher, pour que je veuille risquer des regrets en vous aimant ! »

« Douce créature ! s'écria le paladin, je ne croyais point qu'il fût ici-bas chose plus belle que ta beauté même ! cependant je l'avouerai, dans la confusion où mon être s'abaisse en se comparant à toi; oui, je l'avouerai, ô femme divine et pure ! ton ame me paraît plus admi-

rable encore que tes attraits. Reste donc en ces lieux; mais, au nom du ciel, gardons l'espérance, car sans elle meurt l'amour : tu possèdes deux sœurs en ces murs, et j'ai, moi, deux frères dans le camp de Charlemagne, tous deux dignes d'inspirer un durable sentiment; permets-moi donc de venir avec eux faire luire aux yeux de tes sœurs, comme aux tiens, le flambeau de la foi et celui des amours; lorsque vous serez convaincues des célestes vérités de notre religion, alors, épouses et chrétiennes, vous nous suivrez sous les tentes de Charlemagne, et ce glorieux empereur bénira la triple couronne que l'hymen aura tressée pour nous. »

Deïphire, jusque-là abattue et sans espoir, releva son beau front à ces paroles consolantes; et tandis que ses dernières larmes brillaient encore sur les roses animées de son teint, elle laissait éclore avec lenteur le sourire de la confiance.

Ces amans se firent de tendres et tristes adieux; Montclar, en sortant du sérail, passa

près d'un balustre chargé de vases, où le souci d'Afrique, le narcisse et les roses d'un jour mélangeaient leurs calices et leurs couleurs : le mouvement de sa marche agitant l'air, l'une de ces fleurs éphémères s'effeuilla ; revenant vers Deïphire, il lui dit, en baisant la frange de sa ceinture : Serait-ce donc un présage de la rapidité de nos plaisirs ? Ah ! Deïphire, Deïphire, je ne sais, mais un noir pressentiment m'attriste en quittant ces lieux, en les quittant seul et désolé ! Si je te voyais pour la dernière fois, que me resterait-il ? ô mon Dieu !

Le souvenir..... l'honneur..... reprit Deïphire ! Et la mort, s'écria Montclar en précipitant ses pas loin du harem !

Cependant le preux, songeant au projet qu'il avait conçu dans cette entrevue, revenait le lendemain pour l'accomplir avec ses deux frères. Allory, posté en sentinelle aux portes du sérail, a reconnu les trois chevaliers. Dans ses yeux pétille une joie maligne, et comptant sur les grandes récompenses dont

les effrayantes perplexités de l'avenir; il ne suffit pas qu'ils meurent, ils se sentiront mourir, il le faut; et ce trépas, ils ne le subiront qu'après en avoir souffert cent fois les apprêts. En attendant, il fait charger de fers les trois chevaliers ainsi que leurs amantes éperdues, et les fait conduire en des cachots séparés; ensuite, se trouvant seul avec Allory de Hautefeuille, il lui dit : Ta fidélité mérite mes faveurs, car un roi sans libéralité est un palmier stérile, et le bienfait est le sel des richesses; le service que tu m'as rendu m'éclaire sur le choix des récompenses. Tu t'es montré l'adroit surveillant de la fragile vertu de mes esclaves, je te constitue l'eunuque de mon harem.

A ces paroles, Allory, qui s'était fait musulman pour avoir le droit de posséder plusieurs femmes, reste attéré d'étonnement et de douleur. Sa pensée a prévu ce qu'impose l'ingrat honneur qu'il reçoit. Justement effrayé du sort qui l'attend, et ne pouvant se résoudre à le subir, il songe à s'éloigner de Narbonne.

A peine les marchandes juives et arméniennes ouvraient les *bazars* et les *caravenserais;* c'était à l'heure où les jeunes filles arabes, que le desir de plaire éveille dès l'aube du matin, se peignent les sourcils avec l'antimoine[1], et se piquent les mains pour y tracer des fleurs et des étoiles[2]. Allory, dont le costume facilite l'évasion, sort précipitamment de la ville ; mais, n'osant retourner dans le camp français sous l'habit qui dénoncerait son apostasie, il porte au hasard ses pas dans la campagne, avec l'embarras de la honte, et le malaise des regrets.

Au lever du soleil, le vagabond se trouve près des lieux où la veille il avait laissé le brave Albéric aux prises avec Fekerdin.

Apercevant sur le gazon une trace de

[1] Voyages de Schaw, t. 1, p. 322. — Sonnini, Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, t. 1, c. 16, p. 290. — Grandi, dans sa lettre à Ludolf, page 117.

[2] Niebuhr, Description de l'Arabie, t. 1, p. 93. — D'Arvieux, t. 3, p. 220. — La note de M. Langlès, Collection des Voyages, t. 2, p. 127.

sang qui, partant du champ de bataille, traversait le chemin et se perdait dans l'épaisseur d'un bois, cette vue le saisit d'épouvante; il n'ose plus avancer, dans la crainte de découvrir sous le feuillage le corps expirant du chevalier qu'il a trahi.

O remords! ô terreurs du criminel! vous n'êtes donc pas des chimères, et tôt ou tard il vous faut votre victime; nul refuge ne peut lui donner droit d'asile contre vous; privilégiés comme le trépas, vous allez la réclamer jusqu'au fond du palais, jusque sous les courtines de pourpre où voudraient sommeiller les rois! Ah! si vous étiez de vains mots, pourquoi le lâche Mayençais éprouverait-il une invincible horreur à voir l'agonie du malheureux Albéric? Que peut-il en redouter dès que le bras défaillant de ce paladin ne doit plus désormais brandir la lance des combats.

La pâle image, l'image sanglante d'Albéric, s'offre si redoutable à l'esprit d'Allory, que, cédant à sa frayeur, il fuit à travers les

halliers, et n'ose jeter un regard derrière lui ; il croit être suivi de près par un spectre, par une ombre furibonde, dont il entend les plaintes, dont il sent le souffle glacé. Un buisson arrête les vêtemens du fugitif; alors couvert d'une sueur abondante, il pousse un cri d'effroi.... tout cependant était paisible autour de lui, et la lumière azurée brillait sur les rians paysages.

Le félon s'enfonce dans la forêt où il entend le tintement d'une cloche lointaine. Ce bruit lui rend le souvenir de la religion qu'il a reniée. Bourrelé de remords, il s'avance près d'une chapelle où des naufragés avaient récemment suspendu leurs habits trempés et couverts d'algues marines. Cette chapelle était consacrée au *baron Saint-Nicolas* [1]. Des pèlerins, les pieds nus, la corde au cou, venaient allumer des cierges autour de son image révérée des matelots et des filles nubiles; puis s'agenouil-

[1] On donnait le titre de baron aux saints, et à Dieu le titre de sire. *Voyez* Froissart et les Fabliaux.

laient et chantaient en s'accompagnant sur la cyfoine et les chalumeaux, des légendes rimées en langue rustique [1]. Près de cette petite église, Allory découvre un ermitage entouré de vignes stériles ; il heurte à la porte fermée de claies mal unies, et voit sortir un géant vêtu d'un froc et ceint d'une corde; sa voix était rauque, et ses yeux, brillans comme deux escarboucles, lançaient des regards de feu. Le Mayençais recule de frayeur; mais rassuré par la croix qui pendait au cou de ce singulier ermite, il ose lui demander l'hospitalité. C'était le magicien Robastre, dont les Chroniques de Charlemagne ont tant parlé [2]. Las du pacte secret qui, pendant vingt ans, l'attacha à la

[1] La langue rustique, ainsi nommée par les lettrés qui ne faisaient usage que du latin, était parlée parmi le peuple dès le siècle de Charlemagne. *Voyez* la Dissertation de M. l'évêque La Ravallière sur la langue romane, dans son édition des chansons de Thibault, comte de Champagne.

[2] Les Chroniques fabuleuses du temps de Charlemagne parlent de ce géant ermite et magicien. *Voyez* surtout le roman de Guerin de Monglave, Bibliot. univ. des Romans, 2e vol. d'octobre 1778, p. 4-26.

cause des démons, il se retira dans la solitude pour y vivre de son mieux en bon chrétien. Robastre fidèle à sa parole, n'entretenait plus de commerce qu'avec les génies blancs, les sylphes et les bonnes fées.

Allory, croyant qu'un vieux pécheur tel que ce religieux serait plus indulgent que tout autre, le requit d'entendre l'aveu de ses péchés et demanda l'absolution.

Robastre demeura stupéfait aux révélations d'Allory; quand cette longue confession fut enfin terminée, il lui ordonna pour pénitence d'aller à la découverte d'Albéric, afin de le secourir s'il était blessé, et de l'ensevelir s'il avait perdu la vie. Ayant ensuite congédié le Mayençais, il s'achemina vers Narbonne, dans l'espoir de délivrer, par quelque tour d'adresse, Montclar et ses deux frères qu'il protégeait depuis long-temps.

De son côté, Allory, sur lequel agissent encore le repentir et les exhortations, veut s'efforcer de mériter l'absolution en remplissant la tâche pieuse qui lui est prescrite. Revenant

sur les lieux où de sanglans vestiges peuvent le conduire près de celui qu'il doit chercher, et veut éviter, il s'en approche en hésitant; et avant de pénétrer dans l'épaisseur du feuillage, où il croit voir le chevalier français, il crie d'une voix étouffée : Albéric!..... Albéric!...

Qu'était devenu cet amant d'Elisène depuis l'instant où nous l'avons quitté? il avait engagé un combat à outrance avec Fekerdin, que la bonne trempe de ses armes, et surtout sa vigueur, rendaient grandement redoutable; aucun champion n'avait pu se mesurer avec lui; et d'un seul coup de lance il faisait vider les arçons aux guerriers les plus confians dans leur force. Étonné de la résistance qu'il éprouve, et après une lutte de quelques heures, Fekerdin s'arrête plein d'admiration pour un ennemi si jeune et si brave. « Certes, lui dit-il, je voudrais que la mort de mon frère et l'enlèvement d'une femme que j'aime plus



que la vue du soleil, ne m'eussent pas imposé une vengeance implacable, je te jurerais dès

à présent une éternelle amitié; toutefois reposons-nous ensemble une partie du jour, et nous achèverons ensuite ce que nous avons si bien commencé. » Les deux chevaliers, qui venaient de s'attaquer avec fureur, et devaient bientôt encore combattre à outrance, quittent leurs armes, et causent ensemble avec familliarité. Fekerdin ouvrant un bissac attaché à la selle de son coursier, en tire des fruits secs et un flacon de jus de réglisse ; il invite Albéric à partager ce repas frugal. Tous deux assis sur le gazon, se font les honneurs du festin et boivent dans la même tasse, après s'être salués avec politesse [1]. Fekerdin, fatigué du combat, ne peut résister au sommeil, il tombe et s'étend sur le sol rocailleux. Albéric soulevant la tête du Sarrasin, la pose sur un manteau qu'il plie en oreiller, afin de lui procurer un repos plus commode; puis veillant près de lui, il pense à son Élisène, qu'il espère retrouver

[1] On trouve mille traits semblables dans l'ancienne chevalerie. On peut lire à cet égard la vie de Du Guesclin, l'Arioste et Lacurne Sainte-Palaye.

sous les murs de Narbonne. Cependant Ferkerdin dormit le reste du jour, et presque toute la nuit suivante; il s'éveille enfin tout ébahi, et voit Albéric qui lui dit : « Je vous attends. » Le grand jour étant venu, ils remontent sur leurs destriers, la visière baissée, la lance en arrêt, et se précipitent l'un sur l'autre avec une nouvelle ardeur. A la lance rompue succède la tranchante épée, qui fait cent fois voltiger l'éclair, et planer la mort sur le front qu'elle menace. Tantôt les deux rivaux immobiles épient la place et l'instant d'un coup médité; tantôt transportés, furieux, rejetant les lenteurs, la feinte, les précautions, et s'abandonnant en aveugles à leur courage, à leur destinée, ils frappent, redoublent, frappent; toute leur armure étincelle sous leurs glaives retentissans. Leurs coursiers, le poitrail et les flancs déchirés, soulevant une dernière fois leur crinière épaisse, et la tête tournée vers le soleil pour humer encore les flammes célestes, que si souvent dans les champs des combats leurs naseaux brûlans

exhalèrent, tombent mourans, et meurent sur l'arène trempée de leur sang généreux.

Les deux rivaux se dégagent des étriers, et continuent à pied leur attaque. Le Sarrasin, tourne à l'entour de son ennemi, le harcèle, l'assiège, l'investit des lueurs menaçantes de son cimeterre agile; Albéric à son tour le pousse, le presse, l'étourdit; l'un et l'autre blessés, couverts de sueur, perdent les forces et la vie. Leurs bras fatigués ne peuvent plus soulever des armes impuissantes; leur vue, égarée et trahie par une vapeur embrasée, entrevoit à peine les objets; ne frappant qu'au hasard maintenant, leurs glaives devenus lourds décrivent de vains cercles dans les airs.

Fekerdin tombe le premier, et dans sa chute il vomit à gros bouillons le sang noirâtre qui remplit sa poitrine meurtrie. Il expire..... Albéric, rassemblant ses dernières forces, se traîne dans le taillis voisin pour y respirer une fraîcheur salutaire; ses genoux chancèlent; mourant, il se couche au pied d'un tilleul, et

reste évanoui par la perte de son sang qui formait vingt ruisseaux autour de lui.

Ce fut en cet état que le trouva Allory de Hautefeuille; ne doutant pas qu'il n'eût cessé d'exister, ce traître, dont la crainte avait seule causé le repentir fugitif, se rassure, et par degrés revient à ses habitudes criminelles. En prenant la main d'Albéric, pour s'assurer s'il vivait encore, il aperçut la bague d'Élisène; à ce doux nom, gravé sur l'or et l'émail, le Mayençais sent battre son cœur, desirant posséder un objet qu'avait porté celle dont le souvenir l'enivrait d'amour; il s'en empare, et tout palpitant de joie, s'éloigne d'Albéric, après avoir jeté quelques branches vertes sur son corps sanglant.

Quand son ame errante sur ses lèvres semble s'exhaler pour jamais, qui oserait encore répondre de l'existence du chevalier français? Nul dictame, nul baume assez puissant pour le sauver; sa guérison impossible aux yeux de l'art, ne peut être que l'œuvre d'une femme, d'une femme aimée dont l'espé-

rance est inépuisable comme le sentiment, et dont le cœur garde pour l'instant des revers une force héroïque et des secrets divins. C'est donc elle, c'est elle seule qui peut rouvrir à la clarté des cieux la débile paupière de ce jeune homme expirant; non point pourtant qu'elle connaisse dans les vallées des plantes que nous ignorons; mais les remèdes les plus simples, inspirés par son ame amoureuse, appliqués par ses mains légères, deviennent l'exorcisme de la mort et les conjurations qui chassent les douleurs!

Mais si tel est le pouvoir d'une amante, que ne doit-on pas surtout attendre d'elle, quand cette amante est une fée? Telle était la belle Lyriade. Cette fée aimait Albéric, non-seulement comme sa protectrice et sa marraine, mais elle n'avait pu se défendre du charme impérieux d'une plus douce impression, et depuis long-temps desirait posséder cet aimable chevalier dans son séjour de Rosefleur. Dès que son danger lui fut connu, elle descendit vers lui sur des nuages, et l'enleva dans

les airs. Arrivée à sa résidence, elle le dépose dans un bocage, et répand sur ses plaies une essence qui les guérit; ensuite détachant son casque, elle place au lieu de cette armure, une couronne enchantée sur le front du paladin. A la possession de ce diadème d'émeraudes était attaché un don précieux, celui de l'éternelle jeunesse; mais il causait l'oubli du passé et de tout sentiment étranger à l'amour que faisait naître Lyriade [1].

[1] Ces enchantemens sont tout-à-fait dans l'esprit de notre merveilleux; il est peu de romans de chevalerie où l'on ne parle de quelque talisman puissant, propre à donner la haine ou l'amour. *Voyez*, sur cette sorte d'enchantement. — Lebrun, Histoire des Superstitions, t. 1, 2 et 3. — Thiers, Traité des Superstitions, t. 1, p. 409 et suiv. — Les admirables Secrets d'Albert-le-Grand, l. 2, p. 116, l. 3, p. 166, et le solide Trésor du petit Albert, p. 7 et 8. Il est aussi question d'une couronne d'émeraudes, dont la vertu donnait l'amour et faisait oublier le passé, dans le roman *d'Ogier le Danois*, l'un des douze pairs supposés de Charlemagne. Ce roman a été imprimé à Paris, chez Vérard, sans date, et à Lyon, in-4°, 1525. On en trouve un extrait dans les œuvres de M. de Tressan, t. 8, p. 48, et dans la Bibliothèque universelle des Romans.

Sans le prestige de la fatale couronne, la première, l'unique pensée d'Albéric eût été pour Élisène; la beauté des lieux où il était n'aurait pu l'en distraire un instant. Il faut donc plaindre plus qu'accuser ce chevalier du bonheur qu'il va goûter dans cette habitation magique. Nulle expression ne pourrait fidèlement en décrire les merveilles : comment peindre ces astres inconnus, que n'aperçurent jamais les bergers de la Chaldée dans leurs agrestes contemplations? Comment nommer les nouvelles couleurs qu'une lumière nouvelle faisait rayonner?

Les murs du palais, ses galeries, ses colonnades, étaient formés du plus pur cristal. L'on voyait dans cette architecture diaphane se jouer et se mouvoir en tous sens des météores, des disques rayonnans, des groupes d'étoiles; on marchait au milieu des constellations, on foulait un ciel d'azur à ses pieds.

Comment aussi décrire les meubles d'émail, les vases d'onyx et d'agate, les tapis habilement tressés avec les plumes coloriées de

la pintade et du colibri, les parquets de nacre, les perrons d'ivoire, les cours pavées en mosaïque, dont chaque compartiment figurait un parterre ? Mais là, comme parmi nous, l'art était vaincu sans effort par la nature, et la beauté des jardins effaçait l'éclat du palais. Du plateau de la colline, où ce palais était construit, on descendait par cent vingt degrés de marbre blanc, ornés de vases de fleurs, dans un grand vallon arrosé par une rivière qui, des sommets voisins, s'échappait d'un bois de haute futaie, et tombait de cascades en cascades jusqu'aux gazons odoriférans où se reposait son onde émue. Dans ce vallon, et sur les contours de cette colline, le promeneur était conduit par des sentiers sinueux à travers des tableaux animés, où l'art et la nature avaient représenté les différentes phases de la vie humaine. On voyait d'abord des bocages en fleurs, et des sylphes qui folâtraient près de la source d'un ruisseau, emblème fugitif des premiers beaux jours. Non loin se montrait un terrain plus aride, où des buis-

sons couverts de fruits écarlates couvraient les bords de ce même ruisseau, qui, roulant sur un lit rocailleux et inégal, devenait un torrent fougueux. En cet endroit, un castel gothique avec ses tourelles, ses ponts-levis et ses créneaux, donnait l'image des aventures et des combats chers à la jeunesse. Dans l'intérieur de cet édifice, l'ameublement, le costume, les mœurs hospitalières du châtelain, la réception des damoiselles, présentaient la copie fidèle des demeures chevaleresques. En continuant sa promenade, on se trouvait bientôt dans un bois de sapins, au fond duquel étaient une grotte, puis un ermitage pour indiquer qu'après l'âge des passions, et le fracas de la vie, l'homme désabusé cherchait les pensées austères, et se rapprochait de son Dieu dans le silence et la solitude. De ce paisible ermitage, une pente douce menait dans une vallée, où parmi les cyprès, l'if et les saules d'Orient, se montraient des tombeaux couverts de pieuses offrandes. Là, le ruisseau qui à sa source était si riant, si fleuri, qui en-

suite impétueux et bruyant bondissait plein d'écume, ne formait plus dans ces lieux funèbres qu'un grand lac immobile où se peignait l'azur du ciel. Au fond de cette vallée de la douleur, se voyait comme une grande ville en ruines ; des obélisques, des amphithéâtres, des temples mutilés et croulans, étalaient de toutes parts des décombres. Si, curieux de visiter ces débris pittoresques, le promeneur s'avançait parmi les chapiteaux, les tronçons de colonnes, les portiques brisés ; s'il osait s'enfoncer dans les souterrains où l'attirait une lueur lointaine, il découvrait, après avoir long-temps marché au milieu des ténèbres, des salles magnifiques , des galeries étincelantes d'or et de pierreries, et des vergers délicieux, dont la seule vue rendait heureux. Ces merveilles inattendues avaient été créées sous les ruines mêmes et dans les grandes cavités du sol onduleux. Le ramage des oiseaux, le chant des bergères, réjouissaient un vaste paysage. Sous les arceaux d'un aqueduc de porphyre, on apercevait des horizons bleuâtres, des îles

couvertes de platanes, et des hameaux à moitié cachés par des bosquets d'aliziers et de mélèzes.

Dans ces enclos ravissans, dans ces labyrinthes de lilas et de chèvrefeuille, Lyriade et son amant se plaisant à s'égarer, goûtaient des plaisirs dans l'attente d'autres plaisirs, ce qui est la volupté suprême. C'est là qu'assis sur la pervenche et la fougère, et le cœur saturé d'une paisible joie, ils sont aises d'être ensemble, alors même qu'ils gardent le silence; car le silence est fécondé par l'amour. Montés sur un char traîné par des cerfs blancs aux ramures d'or, volant avec les zéphyrs vers le ténébreux lointain des forêts, ils franchissent, en se pressant l'un vers l'autre, d'immenses avenues d'arbres, dont les branches agitées les encensent de leur odeur et couvrent de fleurs effeuillées leurs chevelures plus noires que le jais du mont Lozère. Quelquefois en des gondoles surmontées d'un dôme de soie, où les reflets de l'onde agitée folâtrent comme un essaim d'esprits légers, ils

voguent sur le fleuve scintillant, et paraissent poursuivre les îles de lumière et les fantastiques images que le soleil y fait apparaître. Pendant qu'une musique ravissante interprète les mouvemens confus de leurs cœurs, ils abordent vers une grotte, d'où ils sortent long-temps après enivrés de voluptés, et les yeux chargés d'expressives langueurs.

Mais tandis qu'Albéric ignorait qu'il fût dans l'univers d'autre femme que la séduisante Lyriade, Élisène, victime de sa constance, répandait bien des larmes amères. Brunamont, dont l'ardente passion s'était allumée à la première vue de cette orpheline, sentit redoubler sa flamme, lorsque, trahi par Deïphire, Sinamonde et Rosalinde, il résolut d'oublier toutes les femmes de son harem pour n'aimer désormais qu'Elisène.

Accablée du fatal héritage de tant d'amour, la fille d'Alméïdar repoussait chaque jour les déclarations odieuses de son tyran, qui, selon le langage symbolique des amans orientaux, lui avait envoyé une boîte scellée, renfermant

un grain de raisin, un charbon, du gingembre, de l'alun, de la soie blanche, et une pièce de soie jaune, ce qui voulait dire : *Mon vœu secret est de te faire connaître ma tendresse. Ton premier regard a ravi mon cœur; mais la fleur de mes jours se flétrira, tandis que tu jouiras de toutes les joies de la vie. Réponds-moi, et si tu le peux, mets fin à mes souffrances*[1].

Brunamont avait en outre envoyé à la princesse de Lisbonne le voile de gaze couleur de feu, dont les amantes d'Arabie se couvrent les traits quand elles vont au-devant du nouvel époux[2]; mais rien ne pouvait ébranler la fidélité d'Élisène. Tour à tour suppliant et furieux, l'émir faisait tonner sa colère orgueilleuse ou soupirer sa tendresse extrême. Il offrait aujourd'hui sa main, sa couronne ; demain il prononçait un arrêt d'esclavage et

[1] Hartmann, Eclaircissemens sur l'Asie, t. 2, p. 431, en allemand. — Cabinet des Fées, t. 21, p. 355. Genève, 1786.

[2] Hartmann, lieu cité, t. 2, p. 420.

de mort. Irrité de cette résistance, et se croyant dédaigné, Brunamont, le plus fier et le plus féroce des hommes, ne vit plus dans la pudique beauté qu'une esclave rebelle dont il devait punir le mépris.

Il la fit conduire en prison, où des muets, une seule fois par jour, lui jetaient de vils alimens. Une natte de paille était sa couche, une robe de bure son seul vêtement; mais, loin de se plaindre, elle se trouvait heureuse de pouvoir en liberté penser à son cher Albéric, sans être arrachée à ce doux souvenir par l'obsession insupportable du monarque.

« Tendre Albéric, se disait-elle, seul ami « de mon cœur, ah! plutôt périr mille fois dans « les plus longs supplices, que d'oublier mes « sermens!

« Si, dans les pressentimens de l'amour, tu « pouvais découvrir l'état où je suis, il ne fau- « drait point t'abandonner au désespoir; crois- « moi, et peut-être l'as-tu déja reconnu toi- « même, quelle que soit la rigueur de l'ad- « versité, la constance peut aisément l'adou-

« cir : c'est le baume de toutes les blessures.
« Que l'amour répare donc les peines de l'a-
« mour, et ne me crois plus si malheureuse.
« O mon bien-aimé ! va, je le serais davan-
« tage, si, toute brillante des magnificences
« du déshonneur, j'achetais la liberté, le luxe,
« les plaisirs, par de criminelles complai-
« sances pour ton rival ; tandis que toi, cher
« et bien cher Albéric, tu souffrirais loin de
« moi, ayant pour tout bien mon anneau
« pressé sur ton cœur. »

En disant ces mots, elle serrait elle-même sur son cœur et sur ses lèvres l'anneau reçu en échange du sien dans la vallée de Fabrezan.

C'est ainsi que nuit et jour Élisène charmait sa captivité. Tous les soirs elle entendait de jeunes esclaves chanter sur le mode d'yrac ou sur le mode ispahani.

C'étaient les filles des jardiniers du palais, qui, en arrosant le gazon d'olympe, et les hyacinthes des parterres, répétaient les romances de leurs pays. Dans ces paroles, naïf ouvrage des amours du désert, Élisène trouvait de

fréquentes allusions à son propre sort, et ses rêveries en devenaient encore plus tendres.

Un jour elle entendit une élégie orientale qui semblait composée pour elle; le sujet était une fille arabe, éprise d'un jeune conducteur de chameaux; ses parens lui avaient ravi la liberté, afin de la contraindre à épouser un chef de tribu; mais elle, pensant uniquement à Zinaïm, chantait cette romance, en faisant pour lui le *Seylan* ou bouquet allégorique [1], dont les couleurs et le mystérieux arrangement font correspondre deux amans séparés.

[1] Hammer, dans les *Fundgruben des Orients*, n° 1.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

PREMIÈRE ÉPOQUE. (SUITE.)

SECONDE ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.







